SOUVENIRS

D'APRÈS LA GUERRE DE 1877-1878[1]

Le traité de San Stefano était à peine signé que surgissaient déjà les difficultés pour son exécution.

Deux questions immédiates se présentaient à l'État-major : la ratification du traité par le Sultan et le désir du grand-duc Nicolas d'entrer en rapports personnels avec ce souverain qu'il sentait instinctivement pouvoir gagner par des attentions et des procédés auxquels Abdul Hamid ne saurait rester insensible.

Pour la première de ces questions, le général Ignatieff s'était incontinent mis à l'œuvre. Au lendemain même de la signature de l'acte, le lundi 20 février, il se rendit à Stamboul, accompagné de sa femme et de ses secrétaires intimes et alla faire sa visite aux ministres ottomans à la Porte, ainsi qu'à Son Excellence, l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie, comte Zichy.

Il y avait peut-être un peu trop de précipitation dans la résolution du général de se mettre en rapports immédiats avec les Turcs. Il se mêlait au désir de pousser l'affaire de la ratification un sentiment de vanité personnelle, l'envie de jouir de son triomphe sur un ennemi terrassé, de pouvoir rappeler aux conseillers du Padischah combien ils avaient eu tort de n'avoir pas prêté l'oreille à ses conseils, obéi à ses injonctions. Le procédé blessa les Turcs et ne contribua certainement pas à faciliter un accord que le général Ignatieff, considéré à Constantinople comme le fauteur de la guerre, était certes la personne la moins apte à amener. Il se trompa également sur les intentions et dispositions du comte Zichy, qui avait avant la rupture si pleinement subi son influence. Diplomate d'occa-

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai et du 15 juillet 1915.

sion et peu fait pour ce service, le comte Zichy est tombé, après son retour à Constantinople pendant la guerre, sous l'influence de l'ambassadeur d'Angleterre, sir Austin Layard, avec la même facilité avec laquelle il avait naguère accepté l'ascendant du général Ignatieff, mais il s'y mêlait chez lui un sentiment de rancune contre ce dernier pour la voie contraire qu'il lui avait fait suivre. En somme, cette visite inopportune, à laquelle je m'étais, malgré les invitations pressantes du général et de sa femme, refusé de m'associer, a produit, tant dans le camp ottoman que parmi les étrangers, la plus défavorable impression.

Quant à l'affaire d'une visite du grand-duc au Sultan, il s'agissait avant tout d'en régler les conditions, et, comme elle ne pouvait avoir lieu qu'après la ratification, des négociations furent immédiatement entamées. Le point scabreux était d'amener Abdul Hamid à rendre au grand-duc la visite qu'il ferait à Sa Majesté. Exiger que le Padischah vînt au camp de ses vainqueurs était impossible. Tout au plus pouvait-on demander qu'il se rendît au palais de l'ambassade à Péra. Mais déjà Abdul Hamid avait commencé à être atteint de la manie de la persécution; il craignait de sortir hors de l'enceinte de son palais, et ce n'est qu'avec beaucoup de difficulté qu'il avait été amené, quelques semaines auparavant, à rendre à la grande-duchesse de Weimar, mère de l'ambassadrice d'Allemagne princesse Reuss sa visite au palais de l'ambassade germanique, situé au bout du quartier de Péra, tout en face et à proximité du palais de Dolma Baghtché. Le général Ignatieff, se fondant sur les précédens, insistait pour que la visite fût rendue au grand-duc sur terrain russe, et il avait raison en principe. Mais, en pratique, il apparut bientôt que cette difficulté ne serait psa facile à vaincre, et le grand-duc, impatient d'exercer son action personnelle sur le Sultan, disait, avec non moins de raison, qu'il passerait outre à ces formalités, pourvu que le moyen lui fût donné de voir le Padischah dont il se promettait de faire la conquête morale.

La semaine qui suivit la signature du traité de San Stefano fut donc tout entière consacrée aux négociations relatives à ces objets et, si la question de la visite ne faisait que se compliquer, la ratification du traité reçut au contraire une solution relativement très prompte. Non seulement le traité fut ratifié, mais le maréchal Réouf pacha, accompagné de toute une mission

spéciale, fut chargé de le porter à Saint-Pétersbourg. Le général Ignatieff remit son départ jusqu'au moment où la mission ottomane serait prête à partir et, le 26 février, une semaine juste après la signature du traité, un bateau spécial de la Compagnie de Navigation russe emmenait à Odessa le général et Mme Ignatieff, ainsi que Réouf pacha et sa suite.

Ce fut un grand triomphe pour l'ex-ambassadeur, et c'était là un acte de bonne et sage politique. Réouf pacha, homme parfaitement honorable et distingué, était connu pour être partisan d'un rapprochement avec la Russie, et un adversaire des hommes d'État qui avaient amené la guerre, ce qui ne l'avait pas empêché de combattre en vaillant soldat, mais sans succès, contre le général Gourko, surtout lors de son premier passage des Balkans au début de la guerre.

Je restai de nouveau seul représentant du ministère des Affaires étrangères sans mandat spécial ni instruction, avec des affaires dont le nombre et l'importance grandissaient tous les jours, car, la paix rétablie, tous les intérêts privés étouffés par la guerre ressuscitaient et demandaient à être satisfaits, tandis que d'autre part l'exécution de certaines clauses du traité et les réclamations provenant du fait de la guerre exigeaient des mesures immédiates. N'osant pas, sans ordre spécial, entrer en rapports directs avec la Porte, je continuai à profiter de l'intermédiaire de notre ex-premier drogman, M. Onou, qui, résidant à Péra, entretenait des rapports officieux avec les Turcs et aidait à l'aplanissement de difficultés qui surgissaient.

L'échange des ratifications du traité ayant eu lieu à Saint-Pétersbourg aussitôt après l'arrivée du général Ignatieff et de Réouf pacha, les stipulations de cette transaction devenaient exécutoires, et nous devions, d'une part, nous préparer à évacuer les localités que notre armée occupait en dehors de la future frontière turco-bulgare, de l'autre, prendre possession du territoire et des forteresses que le traité de San Stefano arrachait à la Turquie, mais que les troupes et les autorités ottomanes détenaient encore. C'était, pour le premier cas, toute la Thrace avec Andrinople et San Stefano en Europe et Erzeroum en Asie, pour le second, tout le midi de la Macédoine ainsi que Varna et Schoumla en Europe et Batoum avec le district y adjacent en Asie. Comptant sûrement que le traité serait revisé, et encouragé dans cette conviction, tant par le mauvais accueil

que les grandes Puissances avaient fait aux arrangemens du 19 février que par l'attitude de leurs représentans à Constantinople, la Porte ne se dépêchait pas de prendre des dispositions pour satisfaire nos exigences à cet égard. Mais les militaires, impatiens d'entrer en possession de ce qui avait été annoncé comme devant nous être remis, prenaient des dispositions pour s'en emparer par eux-mêmes. De là des plaintes des Turcs, des conflits locaux et une série d'affaires fort compliquées. D'autre part, lorsque, pour garantir la sécurité de nos cantonnemens avancés qui avaient sur leurs derrières deux redoutables places fortes, nous insistions pour nous faire rendre Varna et Schoumla, les Turcs répondaient que la chose ne pouvait pas se faire du jour au lendemain : il fallait étudier l'état des forteresses et de leurs garnisons, faire l'inventaire du matériel de guerre qui s'y trouvait, prendre des dispositions pour le transport des hommes et des effets, et tout cela demandait du temps. Sur ces entrefaites, voyant la capitale absolument découverte, les Turcs se mirent en toute hâte à créer une nouvelle ligne de défense aux environs immédiats de Constantinople où arrivaient progressivement les épaves des armées battues par Gourko, et le nombre des troupes réunies en face de notre petit détachement d'avant-poste de San Stefano grossissait tous les jours. Des fortifications s'élevaient, elles étaient garnies de canons, et le général Fuad pacha était placé à la tête de la première ligne, qui se trouvait en face du centre de la nôtre. La flotte anglaise continuait à se tenir à portée du Bosphore, entre Ismid et Prinkipo.

C'est dans de pareilles conditions que le grand-duc, sentant le danger de laisser le Sultan et son gouvernement sous l'influence exclusive de nos adversaires, et notamment de l'Angleterre, redoubla d'insistance pour arriver à une entrevue avec Abdul Hamid. M. Onou continuait dans ce sens ses efforts, les Turcs proposant que le grand-duc vînt directement au palais comme hôte du Sultan, et que là Sa Majesté lui rendît sa visite dans l'appartement qui serait mis à sa disposition. Le commandant en chef tenait au contraire à recevoir comme tel le souverain ottoman, à lui faire rendre les honneurs par sa garde d'honneur, et à être entouré de son état-major. Un biais fut enfin trouvé. On convint que le Sultan mettrait à la disposition

du grand-duc le palais de Beylerbey, sur la côte d'Asie, où était descendue, neuf ans auparavant, l'impératrice Eugénie. Le grand-duc irait à Dalma Baghtché faire sa visite au Sultan, et Sa Majesté la lui rendrait à Beylerbey. C'est ce qui fut exécuté vers la mi-mars (la date exacte de cet événement m'échappe).

Le matin du jour fixé pour l'audience, le grand-duc se rendit à bord du yacht *Livadia* dans le Bosphore, accompagné des principales personnes de sa suite et des princes de la famille impériale, qui se trouvaient à cette époque à San Stefano. Si ma mémoire ne me trompe pas, c'étaient son fils, le grand-duc Nicolas jeune, le duc Eugène de Leuchtemberg et le prince Alexandre d'Oldenbourg. Les aides de camp et le reste de la suite avaient pris passage à bord du paquebot *Constantin*, de la Compagnie, employé pendant la guerre par le ministère de la Marine et naviguant sous pavillon de guerre. Nous étions tous en grande tenue de campagne. A bord se trouvait l'orchestre militaire du grand-duc, et lorsque nous passions devant la pointe du Sérail, Son Altesse dit qu'il faudrait faire jouer la musique. « Que faut-il jouer? » demanda un des aides de camp. « L'hymne russe? — Non, répondit Son Altesse, une marche quelconque.

— Il n'y a pas de marche plus appropriée à la circonstance, dis-je, que celle du régiment Préobrajensky, datant de Pierre le Grand, et pour laquelle il y a des paroles de l'époque disant : « Nous sommes connus des Turcs et des Suédois, et le monde entier a eu de nos nouvelles. » Знаютъ Турки насъ и Шведы и о насъ извѣстенъ міръ.

— Vous avez raison, dit le grand-duc. Et il fit exécuter cette marche solennelle, qui rappelait les premiers succès remportés par la jeune armée russe sur la Turquie et la Suède.

En jetant l'ancre devant Dalma Baghtché, la *Livadia* fut immédiatement accostée par des délégués du Sultan, accompagnés de M. Onou, qui venaient lui souhaiter de la part de Sa Majesté la bienvenue et l'accompagner à terre.

Abdul Hamid reçut le grand-duc en haut de l'escalier de Dalma Baghtché et le conduisit dans la grande salle du palais. Quelques personnes seulement avaient accompagné Son Altesse auprès du Padischah. Il y avait entre autres les trois princes nommés plus haut, le chef de l'état-major général Népokoïtchitzky et moi. Peut-être y avait-il aussi le général Levitzky et le prince Massalsky; mais je n'en suis pas sûr.

Abdul Hamid était horriblement embarrassé et intimidé; mais le grand-duc ne tarda pas à le mettre plus ou moins à son aise par sa manière d'être simple et digne, mais pleine de franchise et d'affabilité. « Soyons amis, » dit-il au Sultan, lorsque, après les présentations d'usage réciproques, Sa Majesté se fut assise avec son hôte sur le divan, n'ayant auprès d'eux pour servir d'interprète que M. Onou, et peut-être (mais je n'en suis pas sûr) le premier drogman du palais, Munir pacha. « N'écoutez pas nos ennemis, continua-t-il, ils vous ont poussé à la guerre que nous déplorons tous. Maintenant que la paix est rétablie, tenons fermement ensemble, et personne n'osera toucher à la Turquie; nous réglerons nos affaires directement à notre avantage mutuel. » Le Sultan abondait dans le même sens, mais venait tout de suite aux questions pratiques et demandait des modifications du traité et des tempéramens à ses dispositions que Son Altesse ne pouvait même pas discuter.

Pendant cet entretien, qui dura près de trois quarts d'heure et dont quelques détails ne m'ont été connus qu'après coup, nous autres, nous nous tenions à l'écart et causions avec les dignitaires ottomans présens, parmi lesquels la première place était occupée par le grand vizir; il portait, à cette époque où la Constitution était censée être encore en vigueur, le titre de premier ministre; c'était Bach-Vekil-Ahmed Vefik pacha, le même qui, avant la guerre, avait essayé de s'employer pour empêcher une rupture et tâchait d'être envoyé à cet effet en mission spéciale à Saint-Pétersbourg. Revenu à ses prédilections anglaises, Ahmed Véfik était un organe essentiellement hostile à la Russie à la tête de l'administration ottomane. La possibilité d'un rapprochement et d'une entente directe entre nous lui déplaisait, et comme il voyait le caractère intime que paraissait avoir l'entretien de son souverain avec le grand-duc, il en était très intrigué et tâchait tout le temps de s'approcher du divan où il se passait, pour en saisir quelques mots, et peut-être pour pouvoir s'en mêler, ou au moins imposer à son maître par sa présence... Cette manœuvre ne nous échappa pas, aussi nous évertuions-nous à entretenir Ahmed Véfik de façon à l'empêcher de s'approcher du divan et d'écouter. A peine l'un de nous laissait-il tomber la conversation qu'un autre la reprenait, et les princes, que j'avais rendus attentifs à la nécessité de ne pas lâcher Ahmed Vefik, s'amusaient même à le harasser. Dès que

l'un avait fini, ils y envoyaient un autre en lui disant : « Prends le, attrape-le. »

Parmi les personnages turcs présentés au grand-duc, se trouvait le jeune maréchal Fuad pacha, qui avait remporté un avantage sur le détachement du prince Mirsky à Elena. Son Altesse lui serra la main et lui dit avec son air gracieux : « Je suis charmé de vous voir sain et sauf. On nous avait dit, au début de la guerre, que vous aviez été tué. — Je regrette de ne pas l'avoir été, répondit le maréchal, car la bataille dont il s'agit ne nous a pas été favorable. »

A l'issue de l'audience, nous traversâmes le Bosphore en grand kaïk gala du Sultan, accompagnés du premier drogman, Munir pacha, qui, en y montant, fit un faux pas et prit jusqu'au-dessus des genoux un bain dans le Bosphore. A Beylerbey se trouvait déjà réunie la grande suite du commandant en chef, et une garde d'honneur de marins russes y était placée à l'entrée, en face de la garde d'honneur turque. Le grand-duc descendit en bas de l'escalier pour recevoir le Padischah; la musique entonna une marche turque (la marche officielle dite *Hamidiéh* n'était pas encore connue) ; les deux gardes d'honneur présentèrent les armes; le grand-duc nomma au Padischah les principaux personnages de sa suite et entra avec Sa Majesté dans le salon, où la visite dura un peu moins qu'à Dalma Baghtché, et eut un caractère beaucoup plus personnel et plus amical. On parla chevaux, chasse, souvenirs du voyage du grand-duc en 1872; le Sultan invita Son Altesse à visiter ses écuries, et sortit du salon gai et souriant, tandis qu'il y était entré morose et l'air préoccupé, intimidé peut-être par le caractère absolument militaire de l'entourage et le déploiement de force étrangère à laquelle il n'était pas habitué. En partant, il invita le grand-duc à monter avec lui en kaïk et le mena, je crois, à bord de la *Livadia*, où Son Altesse déjeuna et se reposa. Moi, je me rendis à Péra et montai pour la première fois à l'ambassade, que j'avais quittée environ onze mois auparavant, en rompant les relations. J'avais le cœur gros. Les rêves politiques que je caressais alors étaient évanouis et leur réalisation remise à une époque que l'on ne pouvait même pas prévoir, car il devenait évident que si l'action militaire et les difficultés matérielles étaient terminées, la campagne diplomatique et les embarras politiques n'allaient que commencer.

En effet, des questions compliquées surgissaient de toute part. L'Autriche, à laquelle notre ambassadeur, M. de Novikow, n'avait même pas eu le courage de demander une réponse à la communication de nos projets de bases de paix, faits par la lettre de l'Empereur, de Paradim, prenait ouvertement une attitude hostile et nous accusait, non sans quelque apparence de raison, de mauvaise foi et de violation des arrangemens conclus avec elle avant la guerre. Le général Ignatieff y fut envoyé pour des explications. Le choix n'était pas heureux, car il inspirait personnellement de la haine à Vienne et de la méfiance partout. Il fit de son mieux pour briser l'opposition du comte Andrassy, mais n'y réussit guère, les conditions que posait le premier ministre austro-hongrois pour nous soutenir à la future réunion des grandes Puissances, qui aurait à ratifier ou examiner le traité de San Stefano, ayant été jugées trop onéreuses, quoiqu'elles le fussent beaucoup moins que celles que nous fûmes amenés à accepter plus tard, d'abord à Londres et puis au Congrès de Berlin.

Cette situation internationale avait son contre-coup dans l'attitude de la Porte, où, malgré les bonnes relations personnelles qui s'étaient, malheureusement trop tard, établies entre Abdul Hamid et le grand-duc Nicolas, nous rencontrions un mauvais vouloir et une opposition systématiques. Je me vis obligé d'entrer à plusieurs reprises en rapports personnels avec les ministres turcs et de leur faire des représentations au nom du commandant en chef. L'objet principal de nos exigences était l'évacuation des forteresses, sur laquelle on insistait, tant du Caucase (pour Batoum) que de Pétersbourg de la part du ministère de la Guerre, et de celle de l'état-major de l'armée. La situation apparaissait, en effet, de jour en jour plus compliquée, presque dangereuse. L'armée, avancée jusqu'aux murs de Constantinople, avait devant elle une force ottomane qui devenait tous les jours plus considérable, et, protégée par des fortifications élevées sur la ligne de démarcation, pouvait en cas de rupture s'appuyer sur la force navale anglaise, qui avait le moyen de couper nos communications avec Andrinople, en dominant par ses projectiles la seule route carrossable et la voie ferrée, rapprochées de la côte de Marmara. Nous avions sur nos derrières la Roumanie, que nous avions gratuitement blessée et rendue hostile et qui, à la première difficulté, se

mettrait incontestablement du côté de nos ennemis, et sur notre flanc droit, donnant la main aux Roumains, l'Autriche. Tandis qu'au milieu même de nos forces, mais ayant une communication par mer avec Constantinople, il y avait des forteresses turques imprenables et occupées par une forte garnison, Schoumla et Varna.

Cet ensemble de faits exigeait un maniement sérieux et systématique. Il était évident qu'une action diplomatique énergique et habile devait être exercée sur la Porte avec l'autorité que donne la voix d'un représentant diplomatique d'un rang élevé. La nécessité du rétablissement des relations régulières avec la Turquie se faisait sentir sous tous les rapports ; mais, au lieu de prendre à ce sujet une décision catégorique, le ministère s'arrêta à une demi-mesure. Je fus nommé chargé d'affaires à Constantinople et reçus l'ordre de me transporter à Péra avec les quelques employés qui formaient ma chancellerie diplomatique et auxquels on allait en ajouter d'autres qui avaient fait partie de l'ambassade avant la guerre. Cette décision me fut, je l'avoue, souverainement désagréable. Outre la question d'amour-propre, je croyais avoir droit à une position plus élevée que celle d'un simple chargé d'affaires, et l'opinion publique au quartier général et dans le corps diplomatique de Constantinople me le destinait : il était évident que ma voix ne pourrait pas avoir à la Porte la même autorité que celle d'un ambassadeur ou même d'un ministre ou envoyé en mission spéciale, ce qui au fond répondrait le mieux aux conditions dans lesquelles nous nous trouvions vis-à-vis de la Porte.

Mais outre cela, j'avais des motifs absolument personnels, mais décisifs, pour ne pas désirer prolonger mon séjour en Turquie. J'étais moralement découragé, fatigué, brisé. Mes forces physiques étaient épuisées, et, séparé depuis dix-huit mois de ma femme et depuis plus de deux ans de mes enfans, je sentais un besoin impérieux de me reposer et de me retremper dans la vie de famille. J'adressais donc un télégramme au ministère pour demander à être libéré de la charge qu'on venait de m'imposer, et insister sur la nomination d'un agent diplomatique d'un rang plus élevé. Je donnais pour motif le mauvais état de ma santé, mais, à Pétersbourg, on crut que ce n'était que l'effet d'une ambition déçue et on maintint la nomi-

nation. Cependant les faits ne tardèrent pas à justifier mes démarches. A peine rentré à Péra et installé tant bien que mal dans l'ancien logement que j'occupais à l'ambassade comme conseiller, je tombai gravement malade. Cette maladie fut reconnue plus tard comme une fièvre typhoïde. Un abattement général, accompagné de fièvre et de dérangement gastrique, me cloua à mon lit pour près de trois semaines, et mes forces s'en allaient rapidement. Je télégraphiai encore une fois pour dire que, étant couché et incapable de travailler, je ne pouvais diriger les affaires et priai de m'autoriser à les passer, jusqu'à ce que d'autres dispositions fussent prises, à l'ex-premier drogman, M. Onou. On me répondit que M. Onou pouvait faire les affaires, mais que je devais rester titulaire du poste et imprimer la direction voulue. Mais déjà je n'étais même plus capable de prendre connaissance de rien. M. Onou se vit obligé de télégraphier à Pétersbourg que les médecins m'avaient ordonné le repos le plus complet, et c'est lui qui commença à signer les télégrammes dont l'échange avec le ministère devenait de plus en plus fréquent et important. Néanmoins, quand de grandes questions se présentaient au quartier général où une intervention diplomatique devenait nécessaire, le général Népokoïtchtzky, chef d'état-major de l'armée, le général Gourko, ou même le grand-duc venaient s'asseoir au chevet de mon lit pour demander mon avis. Inutile de dire que ces entrevues, qui m'émouvaient tout autant qu'elles me fatiguaient, avaient l'effet le plus funeste sur l'état de mes nerfs, cause principale de ma maladie.

Ce qui se passait pendant ce temps-là, je m'en rendais à peine compte et je n'en ai gardé aucun souvenir. Les fêtes de Pâques survinrent. Notre ministre à Athènes, M. Sabouroff, vint faire sa visite au quartier général : je le fis installer à l'ambassade, et, à peine convalescent, n'ai gardé que le souvenir d'entretiens absolument découragés que j'eus avec lui et où, dégoûté de tout ce qui s'était passé et sentant combien l'avenir était encore gros de complications, je ne demandais qu'à me retirer de l'Orient, voire de la diplomatie, si un autre moyen de me rendre utile pouvait se présenter pour moi.

Cette situation dura jusqu'à la mi-avril. Le 17, jour de la fête de l'Empereur, le grand-duc, qui venait d'être relevé de son commandement et remplacé par le général Todtleben,

devait, après une grande parade, prendre congé des troupes qu'il avait commandées et conduites à la victoire, et s'embarquer pour Odessa, tandis que son successeur était ce jour même attendu de cette ville. Je savais que, pendant ma maladie, la tension des rapports entre le commandant en chef et son frère l'Empereur n'avait fait que croître, et que le rappel du grand-duc en avait été la suite. Je savais que les accusations les plus insensées étaient colportées contre Son Altesse Impériale, qu'Elle en était profondément blessée et chagrinée, et je me souviens vaguement qu'au moment où je tombais malade, le grand-duc avait envoyé à Pétersbourg le général prince Imérétinsky avec des explications verbales auprès de l'Empereur, et que j'avais aussi pris part à une petite réunion où le prince était instruit de la situation générale dont j'étais chargé de lui exposer le côté politique. Maintenant Imérétinsky revenait avec Todtleben comme chef de son état-major, ce qui blessa encore le grand-duc.

Le bâtiment qui l'emportait, — c'était, je crois, le yacht *Livadia*, — devait mouiller pour quelques heures dans le Bosphore, et je jugeais qu'il était de mon devoir d'en profiter pour aller saluer à bord mon ancien chef que j'estimais de tout mon cœur, et dont la disgrâce imméritée me touchait profondément. Ce fut ma première sortie ; mais, tout chancelant, je montai à bord du navire et pris d'une manière touchante congé du grand-duc et des personnes de sa suite. J'appris depuis que, lorsque je quittai la *Livadia*, le grand-duc dit à son entourage : « Pauvre Alexandre Ivanovitch, je crains que nous ne le revoyions plus ! » tant j'avais l'air faible et malade. Je me rendis de là à bord du bateau qui venait d'amener Todtleben et se trouvait également dans le Bosphore, car j'avais été avisé de Pétersbourg que le nouveau commandant en chef était porteur pour moi d'ordres personnels de l'Empereur. Le général, qui allait, je crois, se rendre à bord de la *Livadia*, me dit qu'il voudrait me trouver à l'ambassade avec le prince Imérétinsky, car il avait à m'entretenir de beaucoup d'affaires, et je rentrai à Péra complètement épuisé par cette expédition.

Le général Todtleben arriva en effet à l'ambassade vers onze heures, accompagné du prince Imérétinsky. M. Onou les

avait précédés. Très faible encore et fatigué, j'étais étendu sur une chaise longue. Le général commença par me dire qu'il était chargé par l'Empereur de me demander de rester à Constantinople à la tête de l'ambassade. Sa Majesté l'avait chargé de se persuader si réellement mon état de santé ne me permettait pas de prolonger mon séjour sur le Bosphore, et, si cela n'était point exact, notre auguste Maître *désirait* que je continuasse à y diriger les affaires avec la perspective d'être nommé ministre. Je répondis à Todtleben, que la volonté de l'Empereur était pour moi une loi, que j'étais prêt à sacrifier ma vie, à employer toutes mes forces pour le servir, et que par conséquent l'état de ma santé ne pouvait pas entrer en considération dans cette circonstance. « Mais, dis-je, il s'agit de l'intérêt du service. Croyez-vous en toute conscience que, dans l'état où vous me voyez, je sois capable de diriger de si importantes affaires, de faire face à toutes les difficultés politiques et aux fatigues matérielles que les fonctions qu'on veut m'attribuer comportent? Quelques-uns des représentans sont déjà à la campagne. Je devrai aller vous voir à San Stefano, courir à la Porte, à Therapia où s'est déjà transporté sir Austin Layard. Serai-je en état d'y suffire? La direction de l'ambassade en ce moment demande une main sûre et ferme; il faudrait un homme expérimenté, un général. Je ne me sens vraiment ni les forces, ni l'autorité pour une pareille mission. »

La nervosité avec laquelle je parlais et l'épuisement qui s'en est suivi ont paru convaincre le général Todtleben. « Je le regrette, me dit-il, l'Empereur désirait vous garder à Constantinople, mais je vois réellement que cela ne serait pas possible. Je vais à l'instant même Lui rendre compte de notre entrevue. »

La conversation passa alors à des sujets relatifs à la situation qui nous était faite, aux négociations en cours et à celles dont il était lui-même chargé. Me voyant, au bout d'une demi-heure de conversation, prêt à m'évanouir, M. Onou proposa au général de me laisser me reposer et reprendre des forces, sauf à revenir dans une couple d'heures. Nous reprîmes nos entretiens vers deux heures : il s'agissait surtout de l'état où nous nous trouvions vis-à-vis de la Porte et des mesures à prendre pour exécuter le traité de San Stefano dans ses parties qui restaient encore en suspens. La question principale qui intéressait les militaires, c'était l'évacuation des forteresses. Le minis-

tère des Affaires étrangères, et nommément le général Ignatieff, qui y avait, grâce à la maladie du prince Gortchakof, acquis une certaine influence, demandait surtout qu'on nous livrât la partie de la Macédoine qui n'était pas occupée par nos troupes, mais devait faire partie de la trop grande Bulgarie créée par le traité de San Stefano. Il fut convenu que le général Todtleben verrait le grand vizir et le ministre des Affaires étrangères et leur poserait carrément les exigences de notre gouvernement. Je promis, dès que mes forces me permettraient de m'occuper d'affaires, d'aller soutenir ses démarches jusqu'à ce qu'un représentant de l'Empereur, en règle, vînt me relever de cette charge. Au moment où le général Todtleben sortait de chez moi, je dis au prince Imérétinsky : « Vous savez que vous êtes mon candidat pour le poste d'ambassadeur à Constantinople. » Je le jugeais en effet absolument capable d'occuper cette place, et j'appris de lui plus tard qu'il avait été en effet question, à une époque ultérieure, de sa nomination. Ma proposition lui plut en ce moment. « Faites-en la proposition, me dit-il, j'en serai ravi, je ferai tout ce que je puis pour bien me tirer d'affaire. »

J'expédiai réellement un télégramme au prince Gortchakof pour dire que la proposition de rester à Constantinople m'avait été faite par le général Todtleben, qu'il s'était convaincu de l'impossibilité pour moi d'y rester, et que, dans cette conjoncture et vu les circonstances politiques, je croyais devoir soumettre l'idée « si, parmi les diplomates en fonction ou les anciens ambassadeurs (Ignatieff, Lobanow, Budberg), on ne trouvait pas de personnes qu'on voulût envoyer à Constantinople, de nommer un militaire, » et je citai le nom du prince Imérétinsky. Deux jours après, je reçus un télégramme qui m'annonçait que l'Empereur avait fait choix du prince Lobanow, et me chargeait de demander pour lui l'agrément de la Porte. Le nouvel ambassadeur se rendrait incessamment à son poste, et je pouvais, après lui avoir remis les affaires, aller en congé soigner ma santé.

Les forces me revinrent assez vite, en quantité suffisante pour me permettre de commencer à travailler. Il fallut avant tout organiser un peu le service. Quelques employés, pour la plupart, anciens collègues, étaient arrivés. J'installai la chancellerie, réclamai de Pétersbourg les archives qui avaient été emportées lors de la rupture, et je repris mes visites à la Porte

pour continuer la besogne ingrate d'insister sur des points que je savais bien ne pouvoir être emportés. Les Turcs, de plus en plus sûrs que les stipulations exagérées de San Stefano ne seraient pas maintenues, étaient parfaitement résolus à ne pas les exécuter et trouvaient différens prétextes pour s'y soustraire. En attendant, le général Ignatieff m'écrivait, d'ordre du chancelier, d'insister énergiquement pour que la Macédoine nous fût livrée. « Vous devez comprendre, me disait-il, l'immense importance qu'il y a pour nous à entrer en possession de cette province avant que l'Europe se mette à modifier le traité. » Je répondis au général que je me rendais bien compte de cette importance, mais que malheureusement les Turcs aussi comprenaient l'intérêt qu'ils avaient à ne pas lâcher la province, et que nous n'avions aucun moyen de les y obliger, d'autant plus que déjà une forte armée était réunie autour de Constantinople, protégée par les fortifications et appuyée par la flotte anglaise qui circulait librement dans la mer de Marmara et se tenait à portée de la capitale.

Je passai ainsi environ deux semaines à diriger l'ambassade et à tâcher d'éclairer la situation. L'hostilité de l'Angleterre était patente. Des réunions de Circassiens y avaient lieu; on préparait un corps expéditionnaire pour révolutionner ou au moins agiter le Caucase. Tous les symptômes étaient mauvais. Le corps diplomatique, sauf peut-être le prince Reuss, nous était manifestement hostile, l'entourage du Sultan également. Il y avait beaucoup de besogne à faire. Elle attendait qu'un homme de la force et de l'habileté du prince Lobanow vînt l'entreprendre. Le 2/14 mai, le prince débarqua à Tophané, accompagné de M. Basily, ex-premier secrétaire. Je l'attendais au débarcadère et, comme nous avions souvent causé de Constantinople et de politique, lorsqu'il était à Pétersboug, et que je lui prédisais toujours son retour dans la diplomatie, la première parole qu'il me dit était celle-ci : « Vous devez être bien étonné de me voir rentrer au ministère, après ce que je vous avais dit à Pétersbourg. » Il m'avait en effet assuré que, tout en désirant reprendre le service diplomatique, aussi longtemps que le prince Gortchakof serait à la tête du ministère, si on lui offrait d'être ambassadeur à Paris, Londres, Vienne ou Berlin, il le refuserait. « Mais j'ai pensé, continua le prince, que, dans la situation difficile où nous étions, et puisque l'Em-

pereur me l'avait demandé comme un service personnel, je n'avais pas le droit de refuser et je me décidai à faire le sacrifice. » Je l'assurai très sincèrement que j'en étais très heureux. L'ayant vu en 1859 à Constantinople comme ministre de trente-six ans, lorsque j'étais deuxième secrétaire à Athènes, j'avais conçu une très haute opinion de son intelligence et de ses talens, et je m'attendais toujours à ce qu'il devînt le successeur du prince Gortchakof.

Nous allâmes le lendemain ensemble à San Stefano voir le général Todtleden, dont je pris congé, et le jour suivant 4/16 mai, je pus quitter Constantinople pour me rendre à Berlin, où ma femme, qui passait l'hiver à Heidelberg avec mes enfans (sauf l'aîné qui était au collège à Moscou), devait venir à ma rencontre.

J'allai voir à Berlin notre ambassadeur, M. Oubril, qui m'interrogea avec intérêt sur les détails des questions qui se posaient devant nous, et me confia sous le sceau du secret les arrangemens qu'on était sur le point de conclure avec l'Angleterre, et que le comte Schouvaloff, qui venait de traverser Berlin, était allé porter à Saint-Pétersbourg. Je fus épouvanté de l'importance des concessions que nous faisions. Mais on était effrayé, à Pétersbourg, outre mesure, et on y demandait la paix à tout prix. Le Congrès devait se réunir sous peu à Berlin, et on allait s'occuper de sa composition. Je m'installai en attendant à Heidelberg, et ce n'est que lorsque je commençai à me reposer que je sentis combien toutes mes forces étaient épuisées. Le fameux médecin professeur Friedreich, que je consultai sur mon état, me déclara que mes organes étaient intacts, mais que toute ma constitution était tellement ébranlée et épuisée que la moindre maladie sérieuse pouvait m'emporter. Il me recommanda le calme et le repos absolu; mais mon moral était tout aussi ébranlé que mon physique, je souffrais des défaites diplomatiques que nous subissions et suivais avec un anxieux intérêt les préparatifs pour le Congrès qui allait s'ouvrir à Berlin.

Vers la fin de mai (vieux style), je reçus du ministère un télégramme qui me demandait si l'état de ma santé me permettrait de me rendre pour le Congrès à Berlin, afin d'y assister nos plénipotentiaires en qualité d'expert. Quoique pas encore remis de ma maladie et peu satisfait du rôle indéterminé qui m'était réservé, je n'hésitai pas à répondre que j'étais prêt à me

rendre à Berlin pour le jour qui me serait indiqué. L'ouverture du Congrès était fixée au 1/13 juin. Ce jour-là, après la séance d'ouverture solennelle, devait avoir lieu, le soir, un grand dîner pour tous les membres du Congrès et leurs principaux collaborateurs. J'étais informé qu'une invitation se trouvait pour moi à l'ambassade, où un appartement m'était réservé. C'étaient, après maintes combinaisons diverses, le prince Gortchakof, le comte Schouvaloff et M. Oubril (ambassadeurs à Londres et à Berlin), qui devaient y représenter la Russie. Le baron Jomini accompagnait le prince Gortchakof, mais comme aucun des quatre ne connaissait en détail les affaires d'Orient, on sentit la nécessité d'avoir sous la main quelqu'un de plus particulièrement versé dans ces questions. On avait pensé d'abord à M. Coumany, à cette époque consul général à Paris, qui avait fait toute sa carrière à Constantinople et y avait été mon prédécesseur comme conseiller d'ambassade. Il était question alors de n'avoir comme plénipotentiaires que le comte Schouvaloff, négociateur de l'arrangement qui devait servir de base au Congrès, et M. Oubril. Le prince Gortchakof venait de subir une grave maladie. On le jugeait trop faible, et, après les preuves d'inaction qu'il avait données durant la guerre, trop vieilli pour pouvoir utilement participer à cette importante réunion. Mais, rétabli plus vite qu'on ne le supposait, et qu'on ne le désirait peut-être, le vieux chancelier exigea de l'Empereur d'aller lui-même défendre devant l'Europe les intérêts de la Russie. Or, M. Coumany posait comme condition d'être nommé plénipotentiaire et encore quelques exigences pratiques qu'on jugeait inadmissibles. Les trois places de délégués se trouvant déjà occupées, on songea à un autre expert, et c'est ce qui motiva mon appel à Berlin. C'est surtout le comte Schouvaloff, âme du Congrès, qui, se sentant peu au courant des affaires, désirait avoir auprès de soi quelqu'un qui fût à même de lui donner des explications sur les points de détails qu'il ne connaissait pas.

Je ne vis le comte Schouvaloff qu'un moment dans la matinée; nous nous rencontrâmes ensuite dans la salle du château, où l'on se réunissait avant le dîner. Le comte, que je connaissais assez peu avant cette date, crut devoir m'expliquer pourquoi il avait désiré m'avoir auprès de lui : « Je sais que nous différons d'opinion sur les affaires d'Orient, me dit-il. Mais j'ai une si grande confiance dans votre patriotisme et votre senti-

ment du devoir, que je ne doute pas que vous me prêtiez tout votre concours dans la mission difficile qui m'est confiée par l'Empereur. C'est l'intérêt et l'honneur de la Russie qui sont en jeu. J'apporte un programme approuvé par le souverain, mais il y aura encore beaucoup de difficultés à vaincre pour le faire adopter, et c'est sur votre concours et votre expérience que je compte pour m'y aider. » Je répondis que, reconnaissant pour la confiance qu'il me témoignait, j'étais certainement prêt à faire tout ce qui dépendrait de moi et serait de ma compétence pour l'aider à lutter contre les difficultés qu'il rencontrerait inévitablement, Nous convînmes que l'ambassadeur me poserait des questions chaque fois qu'un point spécial demanderait à être élucidé, et en pratique, avec les bons rapports qui ne tardèrent pas à s'établir entre nous, je passais, avant chaque séance où des questions de cette nature devaient être traitées, quelques heures avec le comte à lui donner des explications et à répondre aux objections qu'il me faisait en se mettant à la place de ses adversaires au Congrès et en posant les questions qui pouvaient lui être adressées par eux.

Pour en revenir au dîner d'ouverture, je ne puis m'empêcher de noter l'impression que me produisit l'apparition, au milieu de toute cette assemblée d'hommes d'État et de diplomates, du prince Bismarck. On était réuni depuis quelque temps, et on faisait ou renouvelait connaissance les uns avec les autres. Les conversations étaient animées et un peu bruyantes. Nous étions près de 150 personnes, je crois, y compris les dignitaires de la cour prussienne. Bismarck, que tous les regards cherchaient, n'y était pas. Tout à coup, une porte latérale s'ouvrit et apparut l'immense figure du chancelier. Il paraissait encore plus grand que nature dans son uniforme blanc des cuirassiers, avec un immense casque en cuivre à la main, de grandes épaulettes de général et chaussé d'énormes bottes hautes. Il paraissait écraser tous ces petits diplomates, Corti, Haymerlé, Oubril, Hohenlohe et tant d'autres. Je pensai involontairement à la fable de l'ogre et aux caricatures de 1848, où on représentait l'empereur Nicolas Ier dévorant les petits princes allemands. Toutes les conversations cessèrent, on se tut, et il n'y avait d'yeux et d'oreilles que pour le grand homme qui présidait l'illustre réunion dont on célébrait l'ouverture.

L'empereur Guillaume avait été, peu avant, blessé par Nobi-

ling, et avait remis les rênes du gouvernement au prince royal (depuis Frédéric III). C'est celui-ci qui présidait le dîner, lequel fut brillant et signalé seulement par un speech de bienvenue, lu par Son Altesse Royale. Je me trouvais placé, d'après l'ordre d'ancienneté que l'on avait observé, à côté de sir Montague Corry, secrétaire privé de lord Beaconsfield, élevé après le Congrès à la pairie, sous le nom de lord Rowton. Des rapports très agréables s'établirent entre nous et nous pûmes les cultiver à l'aise, puisque, à la plupart des repas officiels qui se succédaient, nous nous trouvions assis à côté l'un de l'autre.

J'ai peu de choses à noter sur la marche des travaux du Congrès. Je n'en ai gardé qu'une impression pénible, le souvenir d'une situation humiliante contre laquelle on faisait peu ou presque rien pour réagir. Ainsi, dès les premiers jours des travaux, l'arrogance anglaise et la complaisance de la plupart des autres vis-à-vis de la Grande-Bretagne s'affirmèrent d'une façon éclatante. Lord Beaconsfield, quoique connaissant parfaitement le français et le parlant couramment, prétendit parler anglais, et quoique plusieurs membres du Congrès ne comprissent pas cette langue (entre autres M. d'Oubril), personne n'osa protester ni même faire observer que le français était la langue diplomatique reconnue dans toute l'Europe, et qu'il n'y avait pas lieu, sans un accord préalable, d'y déroger. Vers la fin du Congrès, un second témoignage flagrant de la prépotence britannique et de la couardise de tous les autres a été donnée au monde. Le *Globe* venait de publier, par indiscrétion voulue peut-être, la nouvelle de la conclusion entre la Turquie et l'Angleterre d'un traité par lequel l'île de Chypre était cédée à cette dernière, contre l'obligation de soutenir la Turquie en Asie Mineure et d'y surveiller l'application des réformes promises. C'était une atteinte portée à l'intégrité de l'Empire ottoman, garantie par les Puissances qui étaient justement réunies pour statuer sur les modifications que la dernière guerre avait apportées aux possessions du Sultan. Le coup de théâtre, préparé dans le plus profond secret, faisait naturellement l'objet de tous les entretiens et des commentaires les plus divers. Mais personne n'osa interroger les Anglais, ni élever la voix pour porter cette question devant le Congrès auquel elle ressortissait directement, ou au moins signaler cette violation du droit public européen. J'en exprimai

mon étonnement à M. d'Oubril, qui me répondit que les plénipotentiaires avaient pris la résolution d'*ignorer* le traité! Comme si, en fermant les yeux à l'évidence d'un fait accompli aussi brutal, on le rendait nul et non avenu! D'autres faits analogues prouvaient clairement combien était faible notre délégation, et combien surtout Bismarck, l'honnête courtier, sous les dehors d'un intérêt pour notre cause, favorisait au fond uniquement les Autrichiens auxquels il méditait déjà de s'allier et les Anglais qu'il jugeait avec raison plus forts et par conséquent plus utiles à cultiver que nous. Le prince Gortchakof avait passé une grande partie du Congrès à être malade et à se soustraire aux séances où des concessions convenues ou forcées devaient être faites aux exigences de nos adversaires. Il disait avec emphase qu'il ne voulait pas attacher son nom à des arrangemens aussi humilians. Mais alors, pourquoi était-il venu? Sa présence, loin d'aider en rien, ne faisait qu'embarrasser le comte Schouvaloff, le seul qui luttât de son mieux, mais sans connaître notre vraie situation en Orient, ni avoir la conviction des intérêts que nous y possédons et que le passé, aussi bien que l'avenir, nous obligeait à y défendre. Dans un des entretiens que j'eus avec lui et M. d'Oubril à propos des concessions, souvent superflues, que nous faisions, je m'entendis répondre par M. d'Oubril : « Vous avez beau parler, puisque vous ne siégez pas au Congrès. Mais si vous aviez vu Bismarck s'impatienter à la moindre discussion qui se prolongeait et déclarer qu'il allait quitter la présidence et s'en aller à Kissingen, si on continuait à s'occuper de détails qui n'avaient aucune importance pour l'ensemble de la situation européenne et ne pouvaient intéresser que des Bulgares ou des Serbes, vous auriez compris que nous sommes souvent forcés de ne pas insister pour ne pas provoquer de crise. » Je répliquai à l'ambassadeur que, selon ma conviction intime, Bismarck était plus que qui que ce soit intéressé au succès du Congrès qu'il présidait, et que certainement, s'il voyait la résolution sérieuse de résister à sa brutale omnipotence et de placer les intérêts en jeu au-dessus de ses convenances, il trouverait le moyen de nous donner satisfaction et se montrerait moins arrogant. De son côté, le comte Schouvaloff me fit observer que, si j'avais assisté, comme il l'avait fait, au conseil chez l'Empereur où les instructione dont il était muni avaient été

décidées, j'aurais autrement jugé la situation. « A l'ouverture de la discussion, dit-il, l'Empereur fit un discours pour dire que nous étions menacés d'une guerre avec l'Angleterre, probablement aussi avec l'Autriche, que les dispositions des autres Puissances étaient peu sûres, et que, dans ces conditions, la raison d'État commandait de faire des concessions, d'abandonner quelques-uns des avantages acquis par les succès remportés sur les Turcs, de modifier le traité de San Stefano. Sa Majesté conclut en disant qu'il y avait limite à tout, que nous ne pouvions accepter que des conditions qui ne seraient pas blessantes pour notre amour-propre national et incompatibles avec notre honneur... Le comte Milutine, qui prit la parole après le souverain, déclara que son devoir était de dire que nous ne pouvions *absolument pas* faire la guerre, que la position de notre armée en Turquie était précaire, qu'en cas d'échec du Congrès, nous y étions exposés à un désastre, et que, quant à la frontière occidentale, nous n'avions absolument rien de sérieux à opposer à un ennemi qui viendrait de ce côté; que, par conséquent, tout valait mieux qu'une rupture qui pouvait amener la guerre et nous conduire à une catastrophe pire que tous les sacrifices moraux et matériels que nous pourrions faire pour l'éviter. » — « C'est sous de semblables impressions, termina le comte Schouvaloff, que je suis venu à Berlin, et cela vous explique pourquoi je tiens avant tout à ce que le Congrès aboutisse. Une fois la paix assurée, on pourra travailler à regagner les positions perdues et à refaire nos forces en vue de l'avenir. »

J'eus bientôt l'occasion de vérifier l'exactitude de l'assertion du comte Schouvaloff et de me convaincre combien les dispositions à Pétersbourg étaient pessimistes : une impardonnable faiblesse, je dirai presque lâcheté, avait subitement succédé à l'outrecuidance et au chauvinisme dont on faisait montre lorsque notre armée avait des succès et avançait sur Constantinople.

Le travail du Congrès était si absorbant pour les délégués qu'ils n'avaient pas le temps de faire des rapports à leurs cours; tout au plus réussissait-on à les tenir au courant de la marche des délibérations par des télégrammes, et encore étaient-ils forcément incomplets et ne donnaient-ils qu'une idée insuffisante de la situation réelle, telle qu'elle se présen-

tait dans son ensemble. On usait surtout du télégraphe pour référer au sujet d'une question de détail qui se présentait et demandait à être tranchée : la plupart du temps en exigeant du gouvernement quelque nouvelle concession ou la modification de quelques combinaisons arrêtées d'avance. L'Empereur, peu au courant du point précis et de son rapport avec le reste des questions, hésitait à se prononcer d'une façon définie, et M. de Giers, qui gérait le ministère et n'avait pas encore pris l'assiette qu'il a gagnée plus tard, télégraphiait à Berlin que « l'Empereur pensait, » « l'Empereur préférerait » ou « désirerait... » « Que m'importe ce que pense l'Empereur! » s'écriait le comte Schouvaloff, « je veux savoir ce qu'Il ordonne. Je ne puis prendre sur moi de trancher ces questions sans un ordre précis et catégorique. Je m'expose déjà assez à l'animadversion publique. Je sais que c'est à moi qu'on attribuera toutes les concessions que nous aurons faites, que je serai livré à la haine nationale. Cela m'importe peu. J'ai la conscience de faire mon devoir et de servir les vrais intérêts de mon pays en remplissant les ordres de mon souverain. Mais il faut que je les aie! »

C'est de cet ordre d'idées qu'est venu le projet du comte Schouvaloff de m'envoyer à Pétersbourg, pour faire un rapport verbal à l'Empereur sur la situation et rapporter ses décisions orales, fondées sur les explications que j'aurai données et complétées par celles que j'aurai reçues. « L'Empereur a soif d'avoir des nouvelles, me dit un jour le comte Schouvaloff. Je n'ai pas le temps de lui écrire. Avec cela nous ne nous comprenons plus. Nous travaillons sur des malentendus. Il faut s'expliquer. Qui pourrait mieux se charger de cette besogne que vous? Vous connaissez la situation, vous savez ce qui s'est passé, ce qui se fait et comment cela se fait. Je ne vous demande pas de défendre ce que je fais; je crois que nous différons de points de vue sur plusieurs questions. Je vous prie seulement d'exposer à l'Empereur ce qu'est la situation dans toute sa nudité. Il faut qu'il la connaisse, il se fait encore des illusions. Il a interrogé dernièrement pendant des heures le colonel Bogoliouboff, qui était allé chercher des instructions au ministère de la Guerre sur une question de délimitation. Bogoliouboff n'a pas pu satisfaire sa curiosité, mais il a vu combien une parole vivante intéressait l'Empereur et avec quelle avidité il écoutait tous les détails que Bogoliouboff s'est trouvé en mesure de lui

donner. Il sera enchanté de causer avec vous. Je sais bien que la mission est délicate et difficile. Vous aurez des choses pénibles à dire au souverain, vous aurez surtout à lui arracher des décisions encore plus pénibles, mais j'ai pleine confiance dans votre habileté et votre patriotisme pour vous demander ce service. Votre santé vous permet-elle d'entreprendre un voyage aussi fatigant, car vous devrez revenir le plus tôt possible à Berlin, l'affaire presse, on est impatient de finir et il faut que je sache comment je dois agir. Dites surtout à l'Empereur que s'il est mécontent de la marche des affaires et veut rompre, rien n'est plus facile : je puis le faire à chaque instant en me butant sur un point quelconque. Mais, si nous persistons à vouloir en sortir pacifiquement comme au début, nous sommes obligés de faire des concessions et de nous montrer coulans... »

Je répondis au comte que, quel que fût l'état de ma santé, l'affaire était trop sérieuse et trop difficile pour que je pusse vouloir m'y soustraire, que je me sentais assez de force pour aller et revenir, quel que fût le prix auquel j'achèterais cet effort, et je me préparai au voyage qui devint pour moi le point personnel le plus intéressant de tout le Congrès.

Le prince Gortchakof ayant été mis par le comte Schouvaloff au courant de la mission qu'il comptait me confier, l'approuva et me fit venir pour me donner de son côté quelques vagues indications sur ce que j'avais à dire à l'Empereur ; mais les principales instructions me furent données par Schouvaloff au cours de plusieurs séances que nous eûmes à cet effet, dans lesquelles nous passâmes en revue presque toutes les questions traitées par le Congrès ou sur le point de l'être. Je prenais des notes sur tout ce que me disait l'ambassadeur et, sans avoir eu le temps de les mettre en ordre, je partis avec ce dossier, composé de feuilles séparées couvertes d'une écriture hâtive.

Je quittai Berlin, je crois, le 21 juin au soir. Le surlendemain, j'arrivai à la station d'Alexandrovskoye, près Tsarskoyé, où M. de Hambourger, prévenu par télégramme, m'attendait pour me mener immédiatement chez M. de Giers qui gérait le ministère et habitait le grand palais de Tsarskoyé, lieu de séjour de l'Empereur. Sa Majesté avait fixé le lendemain, dix heures du matin, pour mon audience, mais je pus dès le soir même mettre M. de Giers au courant des principaux points qu'il

s'agissait d'élucider et parmi lesquels les plus importans étaient la restitution de la Bessarabie à laquelle s'opposait l'Autriche et les annexions en Asie qui avaient soulevé la protestation des Anglais. Dans l'arrangement conclu à Londres entre le comte Schouvaloff et lord Salisbury, ce point était resté en suspens. Le ministre anglais ne s'opposait pas absolument à nos annexions, mais celle du port de Batoum excitait l'opinion publique en Angleterre et il s'était réservé de traiter cette question à Berlin. Le moment en était venu et des difficultés, prétendues insurmontables, étaient élevées de divers côtés.

Quant à la rétrocession de la Bessarabie, Andrassy mettait son consentement au prix de notre acquiescement à l'extension de l'occupation autrichienne au delà des limites de la Bosnie et de l'Herzegovine, et à l'annexion éventuelle de ces contrées à la monarchie des Habsbourg dans l'avenir.

Lorsque, le lendemain matin, je me présentai chez l'Empereur avec M. de Giers, je trouvai dans la chambre d'attente le général Obroutcheff, qui était occupé à étudier la carte de la Turquie et d'y faire des remarques à la suite des rapports reçus tant de Berlin (par télégraphe) que du général Todtleben qui commandait nos troupes devant Constantinople. L'Empereur me reçut d'abord seul, me témoigna une grande bienveillance et me dit qu'il allait dans quelques instans m'appeler pour mon Rapport avec les personnes qui devaient y assister. En sortant de chez Sa Majesté, je trouvai réunis, outre M. de Giers et le général Obroutcheff, le comte Adlerberg, ministre de la Maison et le général Milutine, ministre de la Guerre. Ce dernier me demanda avec empressement quelles étaient les nouvelles que j'apportais. Je lui répondis que j'allais tout à l'heure faire en sa présence mon rapport à l'Empereur sur les difficultés que rencontraient nos plénipotentiaires et sur les conditions qu'on leur posait, pour l'acceptation desquelles ils avaient besoin d'avoir des ordres précis de l'Empereur.

« Finissez, finissez, finissez à tout prix, me dit le ministre, nous ne pouvons pas faire la guerre et devons consentir à toutes les conditions. »

Une déclaration aussi décourageante m'impressionna vivement, et je me souvins de ce que m'avait raconté à ce sujet le comte Schouvaloff.

Lorsque nous fûmes appelés par l'Empereur, Sa Majesté

avait à côté d'Elle le grand-duc héritier (Alexandre III). Avant de me laisser faire mon rapport, l'Empereur dit qu'il fallait décider de la réponse à faire au général Todtleben. Voyant les retards qu'apportaient les Turcs à l'évacuation des forteresses de Schoumla et Varna et la marche lente des travaux du Congrès, le commandant en chef demandait s'il y avait espoir d'une solution pacifique. Dans le cas contraire, ayant sur notre flanc et presque sur nos derrières une assez forte armée ennemie dans les Balkans, il craignait que la retraite ne fût très difficile, et alors il demandait l'autorisation de la commencer dès à présent, en prenant certaines dispositions stratégiques que le général Obroutcheff était appelé à expliquer sur la carte. La discussion technique qui s'engagea était en dehors de ma compétence, mais l'Empereur, s'adressant à moi tout à coup, me demanda ce que j'en pensais et si, à mon avis, on pouvait compter que les Turcs finiraient pourtant par évacuer les forteresses ainsi qu'ils y étaient obligés par le traité de San Stefano, et même par la nouvelle organisation prévue pour la Bulgarie à Berlin. Je répondis à Sa Majesté que l'état actuel des négociations à Constantinople et les dispositions des Turcs m'étaient inconnus; que l'issue des pourparlers engagés à Berlin dépendait des ordres que j'y apporterais; mais que je pouvais affirmer une chose : si on retirait nos troupes de devant la capitale turque, on devait être certain que les troupes ottomanes n'évacueraient plus les forteresses. Le seul moyen de pression sur le Sultan que nous avions encore, c'était la présence de nos soldats sous les murs de Constantinople. Dès qu'elle cesserait, les Turcs se sentiraient doublement enhardis à nous résister.

Mon raisonnement fut approuvé par tout le monde, mais il ne résolvait pas la question que posait le général Todtleben. Il insistait pour avoir des ordres précis et exposait les motifs qui lui faisaient désirer de rapprocher son armée de la base d'opérations qui était le Nord des Balkans, le Danube et la frontière russe. Je suggérai alors une idée qui plut et fut adoptée : c'était de commencer à évacuer la Péninsule en faisant passer au Nord le gros train, la grosse artillerie et même de faire faire un mouvement rétrograde aux troupes qui occupaient le centre de la Roumélie et dont la marche en arrière serait moins remarquée. On pouvait même affaiblir les troupes qui se trouvaient entre Andrinople et Constantinople, mais garder sur les

devans, en première ligne, en face des Turcs, les mêmes apparences de force, pour ne pas leur faire comprendre que nous abandonnions la partie. Le général Obroutcheff alla rédiger dans ce sens, avec des détails ordonnés par Sa Majesté et le ministre de la Guerre, des instructions au général Todtleben, et je pus commencer mon rapport. Un petit incident caractéristique se produisit à cette occasion, et je le note sans qu'il présente un intérêt politique. J'étais en uniforme avec épée et chapeau, ma serviette sous le bras, où étaient renfermées les feuilles éparses sur lesquelles j'avais pris des notes à Berlin et que je n'avais eu le temps que de parcourir et de mettre un peu en ordre en chemin de fer. Le maniement de ces papiers présentait des difficultés matérielles, car, assis sur une chaise au milieu de la chambre, je devais déballer tout cela sur mes genoux. L'Empereur voyant mon embarras dit au grand-duc héritier : « Sacha, donne-lui une table. » Et le Cesarévitch alla chercher un guéridon qu'Il m'apporta pour faciliter mon travail.

Je ne puis plus me souvenir exactement des détails du rapport que je fis à l'Empereur. Il doit se trouver cependant dans mes papiers les feuilles sur lesquelles j'avais pris des notes lors de mon entretien avec le comte Schouvaloff, et qui me servirent à Tsarskoyé Sélo pour mon rapport au souverain. Ainsi que je l'ai noté plus haut, deux questions principales présentaient des difficultés : la cession de Batoum et la réannexion de la Bessarabie, détachée de la Russie en 1856. Pour la première, Salisbury insistait pour que la Russie s'obligeât à faire de Batoum uu port franc et à ne pas y élever de fortifications. L'arrière-pensée anglaise était évidemment de laisser cette nouvelle acquisition maritime de la Russie attachée à l'Empire aussi faiblement que possible et d'en faire jouir surtout les Anglais. L'Empereur refusait carrément de contracter une pareille obligation et s'irrita surtout lorsque, dans une dépêche récente expédiée de Berlin après mon départ, le comte Schouvaloff, qui comptait sur une entente avec Salisbury, un peu jaloux du rôle échu à Disraeli-Beaconsfield, disait qu'un échec dans la question de Batoum pouvait obliger Salisbury à donner sa démission. « Je sais bien, s'écria l'Empereur, ce que m'a déjà coûté le portefeuille d'Andrassy. » C'était une allusion à l'argument analogue à l'aide duquel M. Novikow, notre ambas-

sadeur à Vienne, arrachait successivement des concessions exigées par l'Autriche, prétendant que si Andrassy s'en allait, nous trouverions le Cabinet de Vienne bien moins conciliant. Bref, il fut établi que Batoum pourrait sans inconvénient et même avec avantage être constitué en port franc, et que l'on n'avait guère l'intention, ainsi que faisait semblant de le croire lord Salisbury, de faire de Batoum un second Sébastopol. Les conditions topographiques ne s'y prêtaient d'ailleurs nullement. Aussi fut-il décidé de télégraphier à Berlin que l'Empereur déclarait spontanément avoir l'intention d'ériger Batoum en port franc, essentiellement commercial. C'est ce qui fut inséré dans le traité.

Quant à la Bessarabie, l'affaire était beaucoup plus compliquée. L'avenir de la Bosnie-Herzégovine s'y rattachait, et si, par les arrangemens conclus avec l'Autriche antérieurement à la guerre, l'annexion de ces provinces à l'empire des Habsbourg était consentie en vue de certaines éventualités, maintenant le Cabinet de Vienne se montrait tellement hostile à notre action dans la Péninsule Balkanique et demandait à pouvoir étendre la zone d'occupation au delà de Mitrovitza et à s'annexer plus tard tous les pays occupés, la décision devenait pour nous extrêmement difficile. Cependant, c'est à ce prix qu'était le consentement de l'Autriche pour la Bessarabie, et son opposition, qui en aurait entraîné sans doute d'autres, pouvait faire échouer toute cette affaire à laquelle l'empereur Alexandre II tenait plus qu'aux autres, car il avait fait vœu, disait-on, de reconstituer l'Empire tel qu'il l'avait reçu de son père, avant les sacrifices faits à Paris en 1856.

L'Empereur répondait donc toujours : « Je verrai, je ne dis pas non, mais je ne puis m'engager d'avance : l'Autriche s'est montrée trop hostile à nous pour que je la paie d'un prix aussi élevé. » Or, Andrassy voulait avoir une promesse formelle, secrète; autrement, il protestait. La discussion fut longue et pénible, car j'avais l'instruction de Schouvaloff d'obtenir du souverain une réponse précise, qui satisfît Andrassy. Finalement, après que je dus déclarer insuffisantes plusieurs rédactions proposées, voyant le désir de l'Empereur de faire quelques réserves, je suggérais de répondre que Sa Majesté consentait à ce que, plus tard, dans un moment donné (Andrassy ne le précisait pas), les deux provinces et le sandjak de Novi-Bazar fussent

annexés à l'empire austro-hongrois, *si l'attitude du Cabinet de Vienne à notre égard justifiait une pareille concession.* Si Andrassy refusait cette rédaction, il dévoilait sa mauvaise intention. S'il acceptait, nous restions maîtres de juger si sa conduite nous paraissait justifier l'annexion. L'idée fut approuvée, et l'Empereur ordonna à M. de Giers d'en faire, d'accord avec moi, la rédaction qui devait lui être soumise.

Lorsque la séance fut levée, à une heure, et que je me mis à l'œuvre avec M. de Giers, apparut chez lui le comte Dmitry Kapniste, qui remplissait les fonctions de chancelier du ministère, et s'imposait, suivant son habitude, à son chef. Il prit connaissance des décisions arrêtées, et, intervenant dans la rédaction, tint à faire prévaloir la sienne, qui différait sensiblement de ce qui avait été résolu. Je les laissai à la besogne, car je dus, à deux heures, prendre le train pour Pétersbourg et Oranienbaum, où ma mère, mon frère et mes sœurs, que je n'avais pas vus depuis près de deux ans et demi, m'attendaient avec impatience pour une courte entrevue. Je fus de retour à Tsarskoyé le lendemain (c'était un dimanche), à huit heures du matin; je revis M. de Giers, et, à dix heures et demie, je me retrouvai dans le train pour me rendre à Berlin. Arrivé là mardi, à six heures du matin, j'allai trouver aussitôt le comte Schouvaloff, qui était justement en train de partir pour sa promenade matinale, et c'est en marchant dans les rues de Berlin que je lui rendis compte de mes impressions et de tout ce que j'avais vu et entendu.

Le Congrès continua ses travaux; peu de questions restaient à résoudre. Une des plus importantes était encore la délimitation en Asie. Le prince Gortchakof, qui, entièrement rétabli de sa maladie, faisait mine d'avoir lié amitié avec Beaconsfield et prétendait quelque peu le dominer, s'était chargé de régler l'affaire personnellement avec lui. L'état-major nous avait donné trois tracés de lignes. Si ma mémoire ne me trompe pas, la première ne faisait abandon, comparativement à San Stefano, que du district de Bayazid; la seconde y ajoutait quelques autres parties du territoire; enfin, la troisième cédait aussi Batoum et ne gardait que le district de Kars. J'avais appris par Oubril que Gortchakof voulait obtenir le consentement de Beaconsfield à la deuxième ligne, qui, cependant, faisait de grandes concessions très onéreuses, et cédait entre autres choses le district

d'Olty, dont le chef-lieu fut deux fois pris par nos troupes après de vifs combats. J'allai trouver un conseiller d'État, Iwanoff (Nicolas), ancien consul à Erzeroum, qui était adjoint à notre délégation comme expert en affaires asiatiques, et je lui demandai s'il pouvait me tracer une frontière établie sur le deuxième projet de l'état-major, mais en gardant quelque chose pour nous, surtout le district d'Olty, qu'il me paraissait utile de sauver. Ivanoff le fit immédiatement, et j'allai porter la carte à M. d'Oubril pour le prier de la soumettre au chancelier comme base de l'arrangement qu'il allait proposer à lord Beaconsfield, au lieu du tracé envoyé par l'état-major.

L'ambassadeur s'y refusa absolument, disant que le chancelier n'aimait pas qu'on lui donnât des indications et des conseils. Si je voulais le tenter, je n'avais qu'à le faire moi-même. Je m'y décidai aussitôt, mais j'échouai absolument. Le prince me répondit avec humeur que l'État-major devait savoir mieux que moi ce qui lui était utile ; qu'il fallait être grand quand on traitait entre hommes d'État de premier rang; un district de plus ou de moins n'était pas important; la confiance et l'amitié de Beaconsfield l'étaient beaucoup plus, etc. Je me retirai en lui laissant cependant ma carte. Rentré chez M. d'Oubril, j'y trouvai le comte Schouvaloff qui, ayant appris ce que j'avais fait, me supplia d'aller dire au prince Gotchakof qu'il serait absolument inutile de proposer à Beaconsfield la combinaison que j'avais suggérée. Les Anglais étaient décidés à insister sur le deuxième tracé dont ils avaient eu connaissance, et toute tentative de négociation ne pourrait que retarder la solution et créer de nouvelles difficultés. Je me vis obligé de rentrer chez le prince pour lui dire que le comte Schouvaloff était d'un avis absolument différent du mien et le faisait prier de ne rien tenter avec Beaconsfield, puisqu'il subirait un échec. « Oh! le comte Schouvaloff croit que j'échouerai, s'écria-t-il. Eh bien, nous allons voir! » Le chancelier était piqué au vif et il était évident qu'il allait se mettre en quatre pour réussir. Aussi étais-je très impatient de voir l'issue de son entretien avec Disraeli, qui dura très longtemps, et pendant lequel Montagu Corry, assis dans la voiture, lisait des journaux ou un livre quelconque. Lorsqu'il fut parti, un courrier vint m'appeler chez le chancelier. Je trouvai le prince entouré de ses collaborateurs, Jomini, Fréedérickx. Oubril y était aussi. Il

leur racontait son entretien avec le premier ministre anglais. « Eh bien! monsieur Nélidow, me dit-il, vous avez votre district d'Olty; Beaconsfield a accepté votre tracé. Croyez-vous encore, après cela ajouta-t-il, que *je suis un imbécile?* »

Je répliquai, très étonné d'une pareille apostrophe, que je ne l'avais jamais tenu pour imbécile. Mais j'avoue que ce petit épisode, qu'on serait tenté de croire impossible, m'a bien fait voir combien les facultés intellectuelles du prince avaient baissé en ne laissant subsister que la vanité, le désir de se faire valoir et de détruire la mauvaise impression qu'il comprenait, dans ses momens lucides, devoir être produite par sa tenue et sa conduite peu dignes de sa situation. Il sentait avec raison que j'étais un de ceux qui condamnaient vivement tout le mal qu'il avait fait à notre politique durant et après la guerre.

Le 1er/13 juillet, le Congrès fut clos et un grand dîner de cour, semblable à celui qui l'avait inauguré, réunit de nouveau à la salle Blanche les délégués et leurs principaux collaborateurs. Je me retrouvai de nouveau être le voisin de Montagu Corry, et notre entretien, très amical, roula sur les résultats du Congrès. « Je crois que nous avons fait une bonne œuvre, me dit-il, et qu'elle durera. Si on l'applique sincèrement, ce sera un élément de pacification pour l'Orient. On a critiqué le partage de la Bulgarie en deux. Mais si les Bulgares de la Roumélie orientale se transportent tous dans le Nord des Balkans, dans la principauté autonome, et que les Turcs de là passent dans le Midi, il y aura un État chrétien presque entièrement indépendant, et la Turquie aura gagné une province à peu près musulmane avec une belle frontière naturelle. » Je fis observer à Corry qu'il se trompait singulièrement. Les Turcs s'en iront non seulement de la Bulgarie, mais aussi de la Roumélie orientale, mais les Bulgares tendront toujours davantage à avancer vers la mer. Des maraîchers bulgares, exploitant des terrains turcs aux environs de Constantinople, étaient venus, bientôt après San Stefano, me suggérer de leur faire *donner* par le Sultan les terres qu'ils cultivaient pour renforcer l'élément bulgare aux environs de la capitale ottomane. « La différence entre les traités de San Stefano et celui de Berlin, dis-je, est que le premier, malgré ses défauts, était fait par quelqu'un qui connaissait l'Orient, le général Ignatieff; dans le Congrès de Berlin, il n'y avait presque personne qui connût les affaires

qu'on traitait. De là des fautes, des combinaisons irréalisables. Aussi le traité est-il gros de complications nouvelles. » A un autre dîner, quelques jours auparavant, à l'ambassade de France, M. Deprès, deuxième plénipotentiaire français, qui était mon voisin, me demanda qui je croyais avoir le plus de chances d'être élu par les Bulgares comme prince, et si Ignatieff en avait. « Plus que les autres, répondis-je, si on demande simplement l'avis des Bulgares. — Mais l'Europe n'y consentira jamais ! s'écria M. Deprès. — Elle n'aura pas l'occasion de se prononcer, lui dis-je, car je suis sûr que l'Empereur commencera par ne pas permettre au général Ignatieff d'accepter un pareil choix. »

Telles étaient les fausses idées et préoccupations de ceux qui défaisaient notre œuvre de San Stefano !

La veille de la clôture officielle du Congrès, un grand dîner fut donné par M. d'Oubril. Il l'avait retardé pour être sûr que le Congrès aboutirait. Après le dîner, M. d'Oubril, qui avait été secrétaire du prince Orloff au Congrès de Paris, raconta au premier plénipotentiaire turc, Alexandre Carathéodory pacha, une anecdote dont il s'était souvenu par analogie des situations. Le jour de la clôture du Congrès de Paris, après la signature du traité, le baron Brunnow, deuxième délégué russe, prit sous le bras Ali pacha, premier plénipotentiaire turc, et lui dit avec son air sarcastique : « Comme cela (c'était sa locution habituelle), mon cher pacha, nous venons de signer un traité *pour l'éternité*. Eh bien ! j'ai été en Turquie et je me souviens que l'on a l'habitude chez vous d'orner les murs de belles inscriptions tirées pour la plupart du Coran. Une de ces inscriptions qui m'a impressionné disait : *Et ceci passera aussi !* Eh bien ! mon cher pacha, dites-vous que ceci passera aussi, ce traité que nous avons signé pour l'éternité ! »

L'anecdote était jolie et extrêmement appropriée à la circonstance. C'est par elle que je clos mes souvenirs de la première période de mon séjour en Orient. Je fus mis en disponibilité, nommé ministre à Dresde et ne retournai à Constantinople que quatre années plus tard en mission extraordinaire pour y être nommé, neuf mois après, ambassadeur.

A. Nelidow.

JEUNE FILLE[1]

DERNIÈRE PARTIE (2)

XXXVIII

La pauvre miss Bonbon, dans l'animation surchauffée de la librairie anglaise où l'on goûte, m'attendait patiemment, ingurgitant buns sur muffins et cakes sur toasts. Quand j'arrivai, elle délayait avec de l'eau bouillante le résidu noirâtre qui restait encore dans la théière.

— Vous n'allez pas boire cette décoction, dis-je avant toute chose.

— Pourquoi? interrogea-t-elle avec cet air de résignation pointue et de douceur râpeuse qui la caractérise et dissimule sa bonté vraie.

— Parce que je vais vous commander un autre thé; voyez-vous, ma chère et vénérée Bonbon, il ne faut avaler les breuvages jusqu'à la lie que lorsqu'on ne peut pas faire autrement... J'espère que vous vous êtes bien amusée, chère miss; quant à moi, je suis lasse à mourir.

— Je ne vous demande même pas pourquoi vous avez jugé bon de me fausser compagnie, susurra miss Bonbon à voix basse; j'ai en vous une confiance extrême; mais je vous trouve, depuis quelque temps, changée et triste... et ce soir...

— Ce soir?

(1) *Copyright by* Gérard d'Houville, 1915.
(2) Voyez la *Revue* des 15 septembre, 1er et 15 octobre et 1er novembre.

— Ce soir... on dirait que vous avez du chagrin...

— En ai-je, ma chère Bonbon ? Bah ! c'est bien possible... C'est que, depuis quelques mois, j'apprends beaucoup de choses ; je me surmène ; je travaille trop ; je suis en train, je le crains, de parachever mon éducation... Quand sera-t-elle finie, ma chère vieille Bonbon, l'éducation de Juliette ? Aurez-vous auparavant complètement fondu dans les angoisses que je vous inspire ?

— L'éducation, — reprend rêveusement miss Bonbon, et son accent donne de l'imprévu et de la drôlerie à ce jugement de vieille éducatrice, — l'éducation, c'est une « blague ; » je peux bien vous le confier à vous, mon élève préférée, il n'y a que des natures et des circonstances...

Elle prononce *bleg* et *natiour ;* alors ces paroles ne peuvent être prises au sérieux ; je secoue tristement la tête.

— L'éducation, miss Bonbon, ce n'est pas une « blague ; » c'est très long, c'est très douloureux, c'est très difficile, et je crains bien que mon cœur, — pourtant pas trop bête, — n'ait encore besoin de quelques leçons...

*
* *

Dîner morne, en face de maman, décolletée et parée, étincelante d'élégance et de beauté. Elle m'a annoncé que ce soir elle me menait à l'Opéra entendre *Faust... Faust !* quand il y a les ballets russes !

— Vieille rengaine, soupire-t-elle, en se regardant au miroir, — mais c'est pour retrouver les Léris... et puis, n'est-ce pas, on n'a pas envie de passer la soirée à la maison... A propos, j'ai reçu un mot de Robert Bourgueil, obligé de partir sans nous dire adieu, rappelé d'urgence dans sa famille, pour des affaires pressantes ; il sera peut-être absent longtemps... Ah ! ma petite Liette, comme la vie est ennuyeuse !

Quelle corvée sans nom pour moi, d'aller entendre *Faust* ce soir ! Non que je traite Gounod de « vieille rengaine, » j'aime beaucoup sa musique harmonieuse et démodée ; Angelise m'a chanté la plupart de ses opéras et surtout, surtout, ses vaporeuses mélodies.

Mais quelle idée singulière de conduire des jeunes personnes, auxquelles on refuse tant de spectacles au nom sacré des convenances, entendre cette histoire sombre d'infanticide ? Maman

qu'horrifia jadis notre promenade avec l'abbé, notre retour avec Lariguette, les confidences de celle-ci et la naissance des chats pour conclure, maman qui ne trouvait pas cela « pour des jeunes filles, » juge tout simple que Ninon, Ninette et moi, nous entendions *Faust*, parce que c'est de Gounod et que le démodé semble convenable, ensuite de la musique de répertoire, et aussi de la musique tout court, et, en dernier argument, parce que « cela se fait. »

Je n'aime pas l'Opéra ; c'est lourd ; c'est riche ; c'est doré ; c'est écrasant. Je n'ai pas des goûts de luxe. Enfin, dans le fond pourpré de la grande loge, on me laissera, sans doute, me sentir malheureuse tout à mon aise. Mais j'ai beau invoquer une migraine affreuse, laquelle m'empêcha de me bien coiffer, sans pitié on me pique en avant, entre Ninon et Ninette. Les mamans dans le fond bavardent ; puis l'ami de Mme de Léris, ou pour mieux dire, le « futur » de Mme de Léris, si je peux m'exprimer ainsi, vient un instant.

— Il nous plaît beaucoup, dit Ninon ; et Ninette approuve. Je ne sais pas si elles me confient cela en connaissance de cause. Mais de toute façon, tant mieux. Elles ont de la chance. Moi, cela ne me séduit en aucune sorte, la perspective du beau-père Robert Bourgueil. Plus j'y réfléchis...

Au dernier acte, Salvator Pourpa et Styrenson entrent. Ninette me chuchote, flattée :

— Styrenson m'a demandée en mariage aujourd'hui, après le départ de Perrette et le tien.

J'ai presque envie de répondre : « Il n'a pas tardé à me remplacer. » Mais un petit éclair de décision dans les beaux yeux gris de Ninette m'arrête à temps.

— Vois-tu, — continue-t-elle tout bas, — je crois bien que Ninon, qui est si artiste et si raisonnable, va épouser Salvator Pourpa. Il faut bien que « nous nous tirions d'affaire. » Nous nous croyions riches ; il paraît que ces apparences de fortune peuvent s'écrouler d'un instant à l'autre ; tous nos petits amis, n'est-ce pas, sont bien gentils, mais de là à nous épouser quand ils nous sauront sans dot ? Pffft. Je t'envole ! Je sais bien que l'on peut toujours rencontrer un amoureux désintéressé... Mais sera-t-il assez « fortuné ? » Car nous avons besoin de beaucoup d'argent... Donc, mon vieux Lietto, de même que les hommes font « une fin, » nous allons nous résigner à faire

« un début. » Nous allons épouser Styrenson et Pourpa, pour commencer...

— Je te comprends à la rigueur, ma petite Ninette... Mais toi, Ninon?

— Que veux-tu! — Et Ninon avec embarras plie et déplie son éventail. — Tu penses à mes idées sur la vie? Eh bien! voilà; je vais me mettre à la peinture... La maison sans Ninette, tu ne m'y vois pas? Alors le travail, la gloire, un grand nom, et les châteaux en Espagne...

Et, demi-triste, demi-moqueuse, elle plonge son joli nez dans une boîte de fruits glacés et m'offre des raisins givrés de sucre froid.

Je me détourne et je vois au fond de la loge, maman rêveuse, alanguie et comme accablée, Mme de Léris triomphante, son « futur » banal et gentil, et les deux « passés » de ses filles, parfumés, coquets, « portant beau... »

Je n'ai pas entendu une note de *Faust*. Je contemple fixement le lustre et son étincellement formidable, et la vaste ruche immense et demi-obscure de la salle aux alvéoles cramoisis où les hommes et les femmes, jeunes ou vieux, fringans ou laids, contens ou sombres, disparaissent, s'enfoncent, et n'ont pas plus d'importance que des petits insectes sous le soleil...

Oh! vie, que je croyais pleine de beauté, éclatante de promesses, généreuse avec abondance; oh! vie, vous moquez-vous de nous?

*
* *

Le retour, seule avec maman dans la voiture tiédie par la boule d'eau chaude, nos genoux rapprochés sous la fourrure de la couverture fut un supplice de choix.

Ah! être si près de Marianne, baigner dans son parfum, sentir ses cheveux passer sur ma joue lorsqu'elle se penche, ne perdre aucun des mouvemens de sa poitrine émue, l'entendre soupirer, la voir manier ses bagues, étirer, nerveuse, ses longs gants souples, puis en frotter la buée de la vitre pour regarder un instant au dehors, être là, si tendre et si près d'elle, et ne pouvoir rien lui dire; et se sentir tant de peine et n'avoir aucune consolation à espérer de son cher cœur, sans le meurtrir, le désespérer par une cruelle, une méchante sincérité que je me suis défendue d'avoir jamais.

Pourtant...

Ne pourriez-vous, maman trop jeune et trop charmante, vous détacher de ce Robert Bourgueil qui, à le considérer d'un œil impartial, n'a rien de beaucoup plus séduisant et intéressant que tant d'hommes; ne pourriez-vous aimer qui vous voudrez; oui; n'importe qui de bon, d'agréable et de tendre, dont le mérite le plus grand à mes yeux serait d'être « un autre? » Ne pourriez-vous?

Vous seriez heureuse, Marianne; vous seriez aimée; assez de vos admirateurs vous chérissent, vous désirent, vous attendent... Vous referiez votre vie.

J'admettrais tout... tout. Mais pourquoi celui-là, dites, pourquoi celui-là?

Je ne l'épouserais pas non plus « celui-là; » Robert... Je l'oublierais peu à peu, comme vous l'oublieriez; je resterais près de vous afin que vous soyez doublement aimée; ou bien je me marierais, mais près de vous, près de vous, ma petite maman... Je n'ai pas le courage de vous quitter...

Je pose la tête sur son épaule dans la fourrure chatouilleuse du manteau de soie. Maman tressaille et me dit d'une voix lointaine :

— Tu as toujours mal à la tête?

— Oui, maman, bien mal.

— Ma pauvre chérie...

Et puis de nouveau le silence entre nous; le silence qui devient notre maître; pour toujours, le silence...

XXXIX

— Mon Lietto, a balbutié Marianne, que je suis distraite !... je ne t'ai rien acheté ! — Moi non plus, ma pauvre maman... mais je vous donne,... je vous donne tout mon bonheur... — Et elle a souri dans un baiser sans chercher à comprendre.

Nous avons simplement oublié toutes les deux qu'il y avait un Jour de l'an. Des bonbons, des présens, des télégrammes nous l'ont rappelé tout à coup.

Marianne n'est pas très gaie, mais elle n'est pas non plus très triste; elle sort toujours beaucoup; elle est coquette et parée. Mais, debout devant son miroir, elle semble attendre que du plus profond de ce lumineux et exact mystère, un autre reflet

que le sien se précise, se détache, se mette à vivre, et vienne à la rencontre de son apparence.

Elle écoute sonner les heures qui ne sont plus jamais l'heure où vient Robert, avec une moue insatisfaite et reçoit les visiteurs avec une égale déception. Son clair et puéril visage révèle tous les secrets de son âme sans fourberie.

Ses beaux yeux sont pleins de l'étonnement et de l'espoir que lui cause cette attente prolongée, inexplicable. Marianne est désappointée, mais elle n'a pas de chagrin.

Je ne sais si Robert tient sa promesse et s'il ne lui écrit pas trop souvent. Je n'ai vu qu'un télégramme banal de 1er janvier adressé à nous deux. En tout cas, Marianne guette l'instant du courrier avec une inquiète hâte, sans certitude. Quelquefois, elle me parle de Robert dans une sorte d'élan vite réprimé, un désir refréné d'abandon et de confidence ; le plaisir de parler de lui l'emporte, et puis elle se tait tout à coup, et je détourne la conversation. Pourtant, est-ce que Marianne n'a pas un peu maigri depuis ces déjà longues semaines? Est-ce qu'elle n'a pas les yeux plus tristes, et un peu meurtris? Est-ce que je n'ai pas en moi-même le parti pris de la juger semblable à ce qu'elle était, le parti pris de ne pas m'apercevoir de sa mélancolie?

Notre abbé, sincère et tendre, saura bien me le dire, lui, et je veux aller lui demander conseil.

Je pars seule le long des ruelles presque campagnardes. Le froid, vif et gai, me fait pour un instant une âme lucide, et je cherche en vain près de moi les jours passés. Il me semble à présent que, malgré toute la véhémence avec laquelle j'ai cru saisir la vie dans sa réalité la plus proche, j'ai rêvé ces jours passés et qu'ils ne sont qu'un songe. Il se fait en moi une sorte d'inconscient dédoublement dont je souffre : une Juliette sage, clairvoyante, raisonnable, s'efforce à l'oubli, à la vigilance auprès de sa mère, et, malgré sa terreur de devoir peut-être se séparer de celle-ci, souhaite vraiment que, en dépit de tout, Marianne soit heureuse; et l'autre Juliette, malgré elle, tournant la tête en arrière, regrette ce qui n'est plus, ce qui ne peut plus être jamais, et de tout son cœur déjà si triste, demande à la destinée : Ne me prenez pas aussi maman... laissez-moi maman.

Car, j'ai beau y penser inlassablement, si maman épouse

Robert, je ne pourrai pas rester entre eux deux,... ni pour elle, ni pour lui,... ni pour moi, je ne le puis. Alors, dépouillée, frissonnante et pauvre d'avoir perdu tout ce que j'aimais, je m'en irai... j'irai à Kervenargan chercher le fantôme de Jamine; et après? après? Me marier? Épouser n'importe qui pour sortir d'une situation inextricable et apporter à ce mari de hasard un cœur désenchanté, sans jeunesse, sans joie...? Non. Ce ne serait pas honnête de faire cela.

Dans le parc de Saint-Cloud, auprès de Robert, ma grande peine exaltée me paraissait si belle, si noble et si pure que je me convainquais de pouvoir vivre avec elle, m'y accoutumer, et, dois-je le dire, l'aimer. Maintenant, elle devient familière, habituelle, morne; elle n'a plus cette splendeur brûlante qui pouvait encore réchauffer mon âme; elle s'éteint... elle ne brille plus... et ses cendres sont froides et amères.

Peut-être, soyons très franche, quand Robert était encore là, embellissait-il pour moi toutes choses, même ma souffrance...

Je pense à lui, mais sans déchirement; et, certains jours, je m'attendris; je voudrais qu'il fût heureux.

Et puis, l'idée de perdre maman m'étreint et m'étouffe. C'est à son égard que je viens de connaître et de comprendre la jalousie; ah! non parce que je sais maman aimée d'un homme que j'aimais... non, mille fois non! Mais parce qu'elle aime certainement cet homme plus que moi, sa fille; parce qu'elle me sacrifierait sans doute à lui d'un cœur léger, insouciant; parce que toute sa vie n'est plus moi et moi seule; parce que le destin veut me la prendre; parce que je l'avais toujours considérée comme toute à moi; parce qu'elle était ma maman bien-aimée, ma Marianne chérie plus que tout au monde, ma beauté, mon parfum, mon tendre et sûr asile; parce que, dans son cœur, s'élevait ma merveilleuse et secrète maison; parce que, si dans l'Écriture il est dit aux jeunes fiancés : « Tu quitteras ton père et ta mère, » il n'est pas dit aux femmes comme Marianne : « Tu quitteras tes enfans... »

Ainsi, je rêve, au gré de ma promenade capricieuse; je me détourne de mon chemin; je prends des routes plus longues, des rues où le vent balaye des terrains libres de bâtimens, où il y a des herbes, des ronces, des arbustes secs, des papiers gras, et des oiseaux qui sautillent en s'interpellant de brefs

cris enroués ; il y a aussi de petites maisons penchées au fond de jardins noircis par l'hiver ; des tabliers d'enfans sèchent sur les palissades et gonflent dans l'air vif leurs couleurs claires ; un gros merle siffle dans une cage ; une commère en camisole rouge rêve à sa fenêtre obscure ; à la porte du marchand de vin, une poule fait la belle, et un gros chien velu regarde paisiblement le seul spectacle de la ruelle : cinq moineaux qui piaillent et picorent avec des mines un tas fastueux de crottin doré. Un peu plus loin, le son inattendu et mélancolique d'une flûte inhabile me parvient du fond d'un enclos humide ; tout près, un vieux savetier funambulesque ressemelle de lourdes chaussures ; il les frappe en cadence et s'interrompt pour tendre vers le son lointain une oreille et un regard charmés ; cela sent le cuir et la terre mouillée et aussi le vent froid qui vient des pays blancs... Un pigeon lourd, avec un bruit de soie, passe...

Une tristesse sans nom pénètre en moi avec ce chant aigu et lent de flûte... Un petit garçon, en sarrau noir, heureusement arrive en courant et me lance des billes dans les jambes ; je ris : j'allais pleurer...

La rue Saint-Junipère, longue, étroite, tortueuse et toute en murs clos ou en jardinets, charmante au temps des feuillages, mais d'une grande tristesse en hiver, est alors noire, humide, enfoncée, et sa pente semble conduire, non pas tout simplement à la Seine, mais vers quelque fleuve sinistre ; les façades de ses pavillons paraissent mornes et sales, tandis qu'au soleil elles prennent les tons dorés de certaines masures d'Italie.

Aujourd'hui, dans le froid clair sur le ciel bleu, elle n'est pas encore trop misérable ; et les arbres dépouillés révèlent dans cet air pur tout l'enchevêtrement noir et fin de leurs branches ou de leurs cimes. Seule passante avec moi de cette ruelle ignorée, une vieille femme haillonneuse, se courbant, s'appuyant sur un parapluie saugrenu, marmotte je ne sais quoi d'incompréhensible et marche à petits pas pesans... Ah ! madame, vous êtes bossue, barbue, chenue, ridée, crasseuse et épouvantable... Ainsi se déguisent les fées ; allez-vous transformer mon sort ?... Mais non ; votre féerie imparfaite a disparu, comme la mienne disparaîtra ; elle ne fut que votre jeunesse...

La jeunesse... Je l'ai. Je la possède. Je suis jeune. Je suis robuste et droite dans la lumière, comme une plante vivace et fière de sa sève... Tout à coup je me sens moins sombre, et le sentiment d'une puissance latente et secrète s'épanouit en moi comme une fleur.

Et, presque joyeusement, je sonne à l'ermitage de l'abbé Flipon.

*
* *

Personne ne vient m'ouvrir. De nouveau je carillonne ; un bruit de pas ; des cris d'enfans ; un rire ; et la voix de l'abbé qui chantonne.

Enfin, Prudence vient entre-bâiller la porte ; une expression rayonnante anime sa vieille figure ravinée.

— Le bébé est ici, — le bébé, le seul, l'unique, le trésor, c'est celui de Claire, — quel amour! quel petit ange du bon Dieu! le plus gentil chérubin que j'aie vu de ma vie...

Notre abbé et Prudence raffolent du bébé de Claire, et cette dernière, affectueuse et reconnaissante, envoie souvent la nounou bretonne et la petite fille faire visite à l'abbé Flipon.

Le salon où je fais mon entrée, de nouveau transformé depuis quelques mois, est meublé pour l'instant avec un modernisme exaspéré qui fait ma joie ; le rouge et le violet, — mais quel violet et quel rouge! — y mélangent, aimable attention d'une dévote aux goûts avancés, leurs couleurs cardinalesques et épiscopales ; des sièges de formes contournées y voisinent avec un canapé et un grand fauteuil corfortable ; sur le plancher, une carpette de tons violens ; sur la table, un très beau tapis de filet et d'Irlande, seule chose jolie et reposante, est pressé par une statue de Jeanne d'Arc, les flancs d'un chat blanc qui ronronne et un album illustré représentant les aventures de Pierrot au Cirque et destiné sans doute à divertir quelque jeune visiteur. L'abbé, tenant douillettement étendue dans ses bras la petite fille qui pleurniche à demi-bruit, se promène de long en large, en oscillant et se penchant de façon à imiter le mouvement des navires. J'aurais terriblement mal au cœur si l'on me berçait comme cela!

Au coin du feu, où sur un coussin cramoisi dame Moutte, éclatante et neigeuse, rêve, si blanche et légère que l'on s'étonne de ne pas la voir fondre à la chaleur, la Bretonne, toute rouge

sous le givre compliqué de sa coiffe, contemple son poupon et surveille avec une respectueuse sollicitude le tangage inquiétant de l'abbé.

A demi-voix, celui-ci chante une complainte dont le rythme pesant paraît, peu à peu, plaire à la petite fille calmée.

Notre âne, notre âne
N'aime pas le foin,
Mon cousin,
L'avoine, l'avoine
Il la mange bien,
Mon cousin,
Il la mange bien...

Certes, les rimes ne sont pas riches et l'idée n'est pas merveilleuse; mais les humbles mots de cette rustique chanson ont sans doute, à force d'avoir apaisé tant de petits enfans criards, acquis des vertus magiques; les yeux de ma filleule s'ouvrent avec extase, puis se referment; elle se tait, elle joint ses minuscules poings roses, les porte à sa bouche et bave, dans une béatitude infinie.

— Elle ne ressemble pas, — dit l'abbé, en admiration, — aux autres enfans. Elle a une personnalité tout à fait marquée. Elle me connaît déjà, cette drôle de petite bonne femme. On dirait qu'elle se souvient du printemps d'avant sa naissance et qu'elle reconnaît la maison. Sa nourrice me dit qu'elle adore le quartier et rit quand elle y arrive. Je t'assure qu'elle annonce une intelligence remarquable...

— Notre abbé! elle a quelque chose comme quatre mois...

— Ah! elle n'a pas perdu son temps, la mâtine! Elle comprend tout... Tu vois; elle s'endort; tenez, nounou, prenez-la.

Visiblement satisfaite, la nourrice reprend le léger paquet blanc et rose et, se retirant près de Prudence, me laisse avec l'abbé.

— Notre abbé...

L'abbé s'est assis dans le grand fauteuil violet; il insinue ses pieds, respectueusement, entre le coussin et dame Moutte; puis d'un geste m'appelle à lui.

Je m'agenouille tendrement et, sur le bras du fauteuil je mets ma joue, pendant que la main de mon cher abbé se pose paternellement sur mes cheveux.

— Pourquoi ma petite fille est-elle sombre et triste? Pourquoi n'y a-t-il plus de rayonnement dans ces yeux-là?

— Notre abbé, j'avais tant de choses à vous dire... Et puis voilà que je ne sais plus, que je n'ose plus. Je me sens tout empêtrée dans mon histoire comme les petits chats de Moutte lorsqu'ils trouvent la pelote de Prudence et la dévident à leur fantaisie.

— Tu sais bien qu'on peut et doit tout dire, n'importe comment, à son vieil abbé.

— Je suis en effet venue pour tout vous dire, notre abbé, et vous infliger une confession en quatre points; et puis, voilà que je ne sais plus si je le dois, si je le veux, parce que je viens de m'apercevoir que mes secrets sont emmêlés aux secrets des autres et que je n'ai peut-être pas le droit de vous confier ce qu'ils ne vous ont pas dit eux-mêmes.

— Pourtant...

— Notre abbé, vous n'avez pas causé avec maman depuis quelque temps?

— Si, ma petite fille; mais de choses et d'autres; aucune confidence.

— Notre abbé, est-ce que vous ne la trouvez pas changée, maman?

— Je la trouve préoccupée, très pensive; je me suis imaginé que ta tristesse l'inquiétait. Il n'y a rien entre vous, ma chère petite enfant?

— Non, notre abbé; et pourtant si. Je voudrais vous expliquer,... vous raconter,... je suis ici pour cela,... et voilà que tout d'un coup quelque chose en moi me le défend, m'arrête...

— J'attendrai, Juliette; je connais ton cœur; plus tard, tu me diras tout. Aujourd'hui, si tu veux te taire, je ne t'obligerai pas à parler.

La belle chatte blanche étire ses pattes moelleuses; je remets une bûche dans l'âtre et, toujours à genoux, avec le bout des pincettes je remue les tisons.

Puis je reviens près de mon cher abbé. Le soir tombe. Dans la pièce à côté, on entend parloter, à mi-voix, pour ne pas réveiller l'enfant, Prudence et la nounou; le feu ranimé, à mesure que l'ombre se fait plus dense, devient le cœur de la pièce close; une flamme rose naît et jaillit du bois obscur.

— Notre abbé... ce n'est pas bien de toujours parler de soi...

Mais, notre abbé, tout comme Mélisande, je ne suis pas heureuse.

— Je le sens, mon enfant... Je ne sais pourquoi ; tu ne veux point me le dire ; mais vois-tu, ce n'est pas nécessaire d'être heureux !

— Pourtant vous m'aimez, notre abbé, et vous me dites cette dure chose...

— Ce n'est pas nécessaire, ma petite enfant. Le bonheur est comme le beau temps... du moins ce que la jeunesse appelle le bonheur ; il n'est pas une récompense, il n'est qu'un bienfait et souvent qu'une injustice. Quand il resplendit comme le soleil, on ne dit pas merci ; quand il s'en va, on se plaint, on a froid, on se sent sombre ; ce que tu nommes le bonheur, Juliette, n'est pour beaucoup de cœurs qu'un accident mystérieux, qu'une étoile qui luit et qui tombe.

— Mais pourtant,... pourtant,... j'ai en moi, notre abbé, le sentiment, l'instinct, le besoin du bonheur et le désir d'éterniser ce bonheur dans les limites humaines, et peut-être au delà de ces limites humaines.

— On peut connaître des bonheurs, Juliette, les bonheurs du monde, ils ne sont pas le bonheur ; ni la joie, ni la gaieté, ni l'insouciant contentement, ni l'amour, tel que le désire ton âge, ne sont le bonheur. Mais on peut devenir heureux. Comprends-moi : on peut atteindre en soi-même à une sorte de plénitude et de sérénité ; elle ne s'atteint pas sans larmes ; elle vient du sentiment de notre harmonie intérieure, de l'accord de nos actes avec notre âme. Tu souffres d'un trouble qui n'est pas ou n'est plus la douleur ; car la douleur est pure et belle.

— Notre abbé...

— Mon enfant, je ne veux pas t'obliger à la confession ou la confidence. Je te dis seulement que je t'aime et je te bénis. Écoute ton cœur généreux ; n'écoute pas le souci de ton chagrin, ni tes inquiétudes d'être plus ou moins satisfaite et contente. Accueille le plus difficile, même si tu dois en souffrir davantage. Ne songe pas à toi. Songe à ceux qui te sont chers.

— « N'écoute que ton cœur... » Notre abbé, bonne maman, m'a écrit déjà cette phrase. Je me souviens... je me souviens...

— Je ne dirais pas cela à toutes les petites filles... Mais, ma Juliette...

— La croyez-vous si raisonnable, notre abbé ?

— Mieux : tendre, avec bonté...

Dans la nuit tout à fait venue, un grand calme apaisant descend sur nous, et la cloche de l'église voisine tinte dans le silence ; on se croirait loin de tout et de tous, dans le presbytère d'un village paisible s'abandonnant au recueillement du soir...

Assise par terre, les coudes sur les genoux, la tête dans mes mains, je regarde le feu ; mais voilà que mes yeux se troublent et que de grosses gouttes chaudes roulent sur mes joues très doucement, avec lenteur. L'abbé a quitté son fauteuil et, me prenant par les épaules, tendrement me relève.

Alors, je cache ma figure sur sa poitrine, et je balbutie en souriant à travers mes larmes :

— Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai beaucoup pleuré...

XL

Rien n'était à la fois plus triste et plus bizarre que le double mariage célébré ce matin de Ninette et Ninon ; j'appellerai cela, en faisant un petit mélange de mots, une cérémonie « mélancomique. » Pourtant, que d'éclat, de fleurs, de lumières, de chants et de parade! Et que je juge inconvenant d'environner ainsi de pompe insolente un acte qui devrait être secret entre tous! Est-ce que cela regarde les gens qu'on se marie? Leur en faire part serait ensuite bien suffisamment impudique... et encore, si on avait le temps d'y penser...

Toutes les orgues, — mais aucunes délices, — planaient sur l'assistance parée, frivole et sans recueillement. Les plus fameux couturiers exhibaient sur les belles dames de ce « cortège » quelques-unes de leurs créations les plus récentes et les plus audacieuses ; un parfum de luxe remplissait la nef, et puissamment dominait l'odeur de l'encens, des plantes et des cires. Ah! ce n'était pas gai!

Ayant fermement refusé à mes petites amies de tenir un rôle dans la parade matrimoniale, le supplice de la quête me fut donc épargné, et je pus contempler d'un œil impartial les quatre jeunes personnes vêtues de rose et de bleu qui, la paupière baissée, le regard hardi ou l'œil en coulisse selon leur genre, précédées du gros suisse à mollets de couleur tendre, et escortées de jeunes gens à l'attitude ennuyée et correcte, semblaient esquisser, de rang en rang, un pas de Salomés dégénérées

où les effigies des pièces blanches et les louis d'or remplacent mal le chef sacré de l'illustre saint Jean-Baptiste.

Pourtant, saint Jean-Baptiste aurait pu encore observer à voix trop haute, selon la mauvaise habitude qui lui valut la décollation, toutes sortes de choses singulières. Il aurait pu clamer sous la voûte sonore que le charmant garçon qui, dans des temps favorables, deviendra l'époux de Mme de Léris, et figurait déjà dans le cortège, aurait beaucoup mieux convenu par son âge à une des Ninon-Ninette; que Salvator Pourpa et M. Styrenson, bien qu'agréables et sympathiques, semblaient accomplir les rites nuptiaux en l'absence des jeunes princes charmans auxquels ils devraient remettre ensuite les épousées; que M. de Léris, les yeux pochés et sa petite perruque de travers, ne songeait visiblement qu'à terminer cette corvée de famille au plus tôt, afin de pouvoir se précipiter chez Mlle Cocotina, célèbre danseuse italienne pour laquelle il achève fastueusement de se ruiner... etc., etc.; et que Ninette et Ninon, se lançant sous leurs longs voiles des coups d'œil mi-résignés, mi-espièglement sournois, n'ont pas l'air de prendre assez au sérieux les sermens éternels qu'elles viennent d'échanger avec des messieurs tellement bien qu'ils pourront en toute circonstance passer pour leurs arrière-grands-oncles.

Ensuite, saint Jean-Baptiste pourrait continuer ses réflexions en passant aux membres nombreux du reste de l'assemblée. Et il y trouverait encore des sujets de véhémentes interpellations...

Tout cela est si saugrenu; Mme de Léris est si jeune et si pimpante, si peu « mère, » tout est si mélangé, si insensé, si anachronique, que je pince doucement le bras de Marianne et lui demande tout bas si nous ne commençons pas à devenir nos propres grands-pères...

Ah! ma chère Ninette! Ah! ma sage Ninon! voilà donc à quoi aboutissent les rêves des jeunes filles! Ninette la frivole, Ninon la vaillante et la raisonnable, dont les caractères différaient si complètement et qui sembliez devoir faire des choix si dissemblables, vous voilà redevenues jumelles pour vous réunir dans le giron de ce qu'on appelle mondainement la sagesse! Adieu, beaux yeux gris-souris, prunelles de velours dans des joues de soie rose; adieu, nez fripons, bouches fraîches, petites sœurs aussi unies que deux cerises en boucles

suspendues, adieu... Vous partez ce soir pour Madrid et vous n'emmènerez avec vous ni l'espoir de l'amour, ni la fantaisie, ni l'ardent désir, ni la véhémente jeunesse... A quoi bon, mes pauvres chattes, aller en Espagne?

Et elles étaient si jolies, avec leurs coquillages de cheveux sur les oreilles, bien enroulés comme pour les défendre d'écouter les conseils de la folie; elles étaient si nacrées, si lisses, si satinées dans leurs blancheurs avec un petit fil de boutons d'orangers serrant bas leur voile sur le front, que leur grâce, leur fraîcheur, me causaient presque de la colère. C'est bien la peine, me disais-je, — irritée contre elles et contre le sort ironique, — c'est bien la peine d'être belles et d'avoir dix-huit ans.

Chez les Léris, au lunch, j'ai eu la vive joie d'embrasser Perrette, venue pour deux jours et qui, pour ne pas s'embarrasser de falbalas, a préféré assister au mariage de son papa dans un coin, en invitée... Nous partons ensemble, contentes de nous voir, et nous marchons lentement, le long de l'avenue du Bois. Simple, heureuse, naturelle, Perrette, et son air de santé, de félicité, m'a rafraîchi le cœur... et puis, il n'y a pas à dire, elle a la voix de Jimmy; une voix rassurante par sa fermeté, sa netteté; une voix bien posée aux notes sûres, d'une gravité pleine et sonore.

Avec quel plaisir je l'ai embrassée sur ses joues rondes à la peau hâlée et bien tendue!

— Je repars, me dit-elle; et je ne serais pas venue si mon mari n'avait pas eu besoin de passer quelques heures ici. Tu sais... ce sera dans dix jours la grande épreuve, le passage des Alpes... si le temps le permet. J'irai à Domodossola attendre l'arrivée que j'espère glorieuse; Gavarrez ne veut pas que j'assiste au départ... il a raison; il lui faut toute sa tranquillité, et je crois bien que j'ai peur tout autant qu'une autre femme. Tu te souviens? Je ne voulais qu'un amour haletant d'émotions, un cœur toujours soulevé par le danger que court l'homme qu'on aime... Eh bien! ma chère, je suis, comme on dit vulgairement, parfaitement servie... Et c'est affreux, ma petite Liette! C'est déchirant! C'est à en devenir folle!... Il faudrait pouvoir égoïstement emporter son amour loin de tous les risques, loin du danger, loin des plaisirs, loin du péril de la gloire, et, s'il doit mourir, avoir au moins le privilège de l'étouffer dans ses bras...

— Mais, Perrette, voyons! toi!... C'est toi qui parles ainsi, toi, ma bondissante petite Perrette, attirée par tout ce qui est mouvement et hardiesse; toi, faite pour les beaux jeux où s'accentue et se précise le rythme de l'émotion... Toi, qui...

— Oui, « moi qui... » Ah! ma Liette, comme on change! Est-ce que nous nous connaissons avant d'avoir aimé?

— Perrette!

— Mais, sois tranquille; je ne raconte pas tout cela à mon mari. Ce serait bien injuste. Je l'ai épousé pour son métier plus encore que pour lui. Avant que je l'aime, il m'a plu, et je l'ai choisi pour les émotions qu'il allait me donner; donc, je possède exactement ce que je souhaitais, et c'est pour cela que je me plains... naturellement.

Elle rit.

— Réaliser son rêve est une chose redoutable, acheva-t-elle avec une ombre de mélancolie sur son jeune visage; je pense cela depuis que le grand jour approche... Je ne peux m'empêcher de ressentir une espèce d'appréhension. C'est que je suis trop heureuse, Juliette... Allons, au revoir; pense à moi ce jour fatidique.

— Tu m'enverras une dépêche?

— Sois-en sûre... Tu sais que je suis très étonnée du mariage de papa...

— Bah!

— Je le croyais amoureux de toi; mais tu ne le lui rendais guère... Enfin... C'est quand même comique d'avoir Ninette comme belle-mère... Au revoir, ma Juliette chérie. J'ai rendez-vous avec mon mari; il faut que je te quitte. Tu pourras rentrer seule?

— Mais oui, voyons... Ça se fait beaucoup depuis quelque temps.

Une tendre et amicale étreinte. Et Perrette bondit dans un auto qui passe, agite la main en signe d'adieu.

*
* *

Je me suis offert une longue promenade solitaire; j'adore cela. Et puis, ce joli temps froid est purifiant, et le vent emporte toute la sottise de cette stupide matinée.

Je quitte l'avenue du Bois, et je vais loin, loin... sur les quais... Au coin d'une rue, j'achète à un auvergnat, sympa-

thique derrière son fourneau, avec ses mains noires et son accent gras comme un fromage, un énorme sac de marrons, bien grillés, bien brûlans; il tient à peine dans mon manchon. ce gros sac, et à ses aspérités, à ses rondeurs, je chauffe mes mains avec gourmandise.

Le charme brumeux des quais bleuâtres m'accueille et me séduit. Lorsque je marche ainsi, les yeux fixés sur l'eau, le long du parapet de pierre, il me semble toujours que quelqu'un de gentil me tient par la taille, et, m'obligeant à imiter son pas, m'entraîne et me protège.

Il est encore tôt; le ciel est bleu, blanc et froid comme le manteau d'une statue de la Vierge; les ponts lointains semblent légers; l'eau gonflée, en moires rapides, coule à pleins bords; le soleil invisible, par endroits caresse longuement l'ondulation du fleuve et paraît lui causer un frisson lumineux et fin. Ah! je revois toutes choses. Savez-vous bien que mon amour me les cachait? Savez-vous bien qu'il avait fini par s'interposer entre moi et la nature, et que je ne pouvais plus la contempler. A sa naissance, au contraire, il exaltait tous mes pouvoirs; mais ensuite, il m'avait tout pris, et je ne savais plus être heureuse comme autrefois de la couleur du jour ou du frémissement d'un bel arbre, ou du parfum d'une fleur.

Est-ce vous, ma douleur attentive, qui me montrez du doigt tout ce qui me plaît aujourd'hui? Quel regret! Mon triste amour m'a volé l'automne, la fin de l'automne parisien si beau dans ses cuivres roux et ses grisailles. Maintenant, de nouveau, je découvre le ciel et aussi les nuages et l'eau, et les pierres et la terre; et tout m'émeut, depuis l'or d'un rayon sur les balcons du Louvre, jusqu'au dessin dépouillé, net, de cet arbre nu dans l'air clair.

Ici, on répare la chaussée et, à demi abrité par une tente de toile, un homme se chauffe à un brasier rond, d'un rouge admirablement orangé dans cette clarté d'hiver.

Alors, comme je m'arrête et l'admire :

— Chauffez-vous donc, me dit aimablement le vieil ouvrier, qui me sourit, appuyé sur un grand morceau de fer.

En deux pas, je m'approche; les courtes flammes dansent au-dessus des charbons incandescens à la transparence infernale. De l'autre côté du feu, éclairée par en dessous et rougie, je vois la bonne figure de mon vieil hôte, et, au fond de la

tente, le jeune visage d'un autre ouvrier assis, soufflant dans ses doigts.

— Ah! merci, dis-je. C'est bon... ça ranime... Est-ce que vous aimez les marrons?

Je me sens toujours en parfaite et amicale confiance avec certaines gens que je ne connais pas; il me plaît, ce vieil homme, et il me sourit si paternellement!

Il se détourne et interpelle l'autre, sous la tente :

— La petite mère t'offre des marrons... C'est pas pour dire, mais ce que vous ressemblez à ma nièce Léocadie... N'est-ce pas, Ernest?

Et, acceptant le gros sac de marrons craquans :

— Ce n'est pas un mauvais compliment, vous savez; pour une belle fille, c'est une belle fille...

Ernest est venu se joindre à nous autour du feu ; nous mangeons des marrons, et, dans la flamme, nous jetons les épluchures.

Un silence autour du petit bruit des marrons qu'on décortique. Je le romps en demandant, ne sachant pas trop que dire pour continuer la conversation :

— Fera-t-il beau demain?

— Nous sommes au beau temps, c'est sûr, et je n'ai pas besoin de regarder le ciel pour vous le dire; moi, c'est au pavé de bois que je vois ça; quand il prend une certaine couleur...

— Dame! dit Ernest sans à-propos, les marrons, c'est excellent, mais ça bourre...

— Il faudra boire sur ces marrons... et à ma santé, voulez-vous?

Mollement, le vieux refuse mes pièces blanches :

— Jamais de la vie...

— Vous n'êtes pas gentil... Vous ne voulez pas boire à ma santé et à celle de Léocadie?

Ils se mettent à rire tous les deux et, avec une bonne humeur charmante, ils acceptent.

— Merci, la belle gosseline...

— Merci du beau feu...

— Y a pas de quoi; et à la revoyure, hein? Ne nous oubliez pas quand vous passez par ici, mademoiselle; nous y sommes au moins pour un mois... Vous savez, les travaux de la Ville...

Ils me saluent avec une gaie politesse, et, le cœur content, je m'en vais.

J'avais un tel désir que l'on fût bon pour moi aujourd'hui! J'adore les gens du peuple...

Je me sens brusquement du courage; en rentrant, si je parlais à maman?

*
* *

Mais, au retour, une surprise : dans l'antichambre, adossée au mur, je trouve mon image; une Juliette debout et toute en noir, peinte par Salvator Pourpa.

Avant de s'envoler vers l'Espagne comme un vieux pigeon qui retourne au colombier de sa jeunesse, le grand peintre a aimablement pensé à m'envoyer mon portrait; il y a joint une carte sur laquelle je lis : « Avec tous les regrets de Salvator Pourpa. »

— Regrets de quoi? interroge maman, qui ne peut comprendre. Regrets d'avoir fait de toi une personne aussi affreuse? Car ce n'est pas permis; toi, ma fille, toi si belle, voilà comment il t'a vue? C'est décidément monstrueux, c'est horrible... D'ailleurs, je le lui avais bien dit, quand il commençait l'esquisse, il ne fallait pas que tu poses dans cette robe noire. Tu as l'air d'être ma mère!

— Mais cela ne me déplaît pas, à moi, ma chère petite enfant...

Je pense, sans le vouloir, qu'avoir l'air plus vieux que sa maman est tout à fait dans le désordre des choses, après la cérémonie de ce matin. Mais cette malice m'effleure et s'enfuit. Ce qui m'envahit délicieusement d'une tendre et passionnée reconnaissance, c'est l'accent véhémentement maternel, l'orgueil secret et froissé avec lequel Marianne proteste contre l'affront infligé à ma jeunesse, à ma beauté... Cela me fait tellement plaisir de sentir qu'elle m'aime toujours autant, au fond d'elle-même, que je la prends dans mes bras, et je baise ses cheveux, et je la force à danser devant mon portrait noir.

— Mais Juliette, voyons, tu deviens folle...

— Vous ne voudriez pas que je sois toute seule à être sensée...

Ah! mon portrait! mon portrait! que je t'aime, tu me donnes le plus grand plaisir du monde; le regard fier de moi et caressant, et si doux de maman... Maman! quelle soirée délicieuse nous allons passer toutes les deux, seules, tranquilles. C'est moi qui m'assiérai sur le coussin ramagé à longs

glands d'or, auprès de l'âtre, à vos pieds... Et je ne vous parlerai pas de Robert ce soir encore. Non ; pas ce soir ; puisque ce soir, c'est moi que vous aimez, puisque ce soir, peut-être vous ne pensez pas à « lui, » je me donne encore des heures de grâce... Maman, ma divine maman.

. . . . . .

Mais elle n'est pas tout à fait juste pour mon portrait; certes, il n'a rien de l'enfant rieuse que je fus, rien de l'envolement de ma joie ancienne ; mais Salvator Pourpa sut, dirait-on, contempler le reflet de mon âme d'à présent. Il a révélé une Juliette grave, une Juliette étonnée en face de la peine et pensive, une Juliette devant qui la vie lève un pan de ses grands voiles, une Juliette pour laquelle je commence à me sentir un peu d'affection.

XLI

J'ai reçu de Perrette ce télégramme bouleversant de concision et de fierté :

« Gavarrez mort, mais vainqueur. — Perrette Gavarrez. »

Quelques heures plus tard, par les journaux, j'apprenais toutes choses : l'exploit sublime et sa réussite, et, au moment de la victoire, à l'instant de toucher la terre, la chute funeste, l'agonie sur le sol conquis.

Perrette ! ma pauvre amie chérie, si passionnément heureuse et qui aviez si peur, vous avez donc vu, vous, dans sa réalité tragique et aussi dans la beauté de son rêve, votre amour s'écraser à vos pieds !

Je n'avais pas eu le temps d'avoir pour Gavarrez une affection profonde; je reportais sur lui un peu de l'amitié que je donne à Perrette et je lui savais gré dans mon cœur de la rendre heureuse, d'être jeune et beau et hardi, et j'admirais sa robuste énergie. Aussi ai-je une grande tristesse, mais une tristesse qui s'éclaire d'une sorte de splendeur. Perrette a ressenti aussi cela : j'en suis sûre.

Maman gémit : « Mais pourquoi a-t-il tenté le sort? Pourquoi? A quoi bon cette dangereuse folie, cette formidable aventure! A quoi sert sa mort! A quoi? »

Je ne sais pas encore lui répondre ; et pourtant, je comprends à quoi sert cette mort ; je l'admire, je l'envie.

*
* *

Perrette, malgré sa douleur, m'a écrit une longue lettre très calme, très résignée, pleine d'orgueil et de désolation ; elle me dit : « Ne me plains pas. J'ai, pendant quelques semaines, possédé tout l'amour et tout le bonheur. Cette joie-là ne se mesure pas au gré du temps ; et ces courtes heures ont contenu un peu de l'infini. »

Elle me dit qu'elle va rester encore chez ses beaux-parens dont le désespoir est affreux, et puis qu'ensuite elle aura besoin de moi et me préviendra. Elle peut compter sur mon amitié.

Je lis et relis sa lettre, décousue, hachée, fiévreuse et pourtant soutenue par cette robustesse que Perrette possédait autrefois au suprême degré et qu'elle semble avoir entièrement retrouvée au cours de ces instans terribles.

Et pourtant, quelles affres elle a vécues !...

Elle l'attendait. Elle savait que pour venir la rejoindre il dominait le vent, les nuages, les vertigineuses vallées, l'effroi des précipices ; que dans les rafales des houles aériennes il planait au-dessus des gouffres et des cimes, parmi l'immensité des monts et leur colossale multitude ; cet homme, son amour, son espoir, sa vie, elle savait qu'il n'était alors rien qu'un point à peine perceptible, un point pensant dans l'espace ; elle savait que, presque surhumain d'intrépidité, il dirigeait son joujou de toile vers d'incroyables hauteurs, cœur vivant penché sur la palpitation du moteur aveugle, yeux terrestres s'essayant à percer les étendues où planent les aigles ; elle savait que ce jeune homme, aussi fabuleux que Persée, allait ainsi venir la délivrer, elle, petite Andromède torturée, des liens étouffans de son angoisse, et de toute l'horreur de son attente.

Hélas ! il est tombé à ses pieds.

Il a vécu quelques heures, elle s'est penchée sur lui, elle a entendu sa voix murmurer dans un dernier souffle :

— Et pourtant, je t'aimais...

Oh ! ces derniers mots, comme ils m'émeuvent, et comme cette petite veuve au cœur fier doit se les répéter avec ivresse et désespoir !

« Et pourtant, je t'aimais... » Mais, plus il est doux, précieux et bon de posséder l'amour, la vie et la jeunesse, plus il

est beau de les aventurer hardiment dans une surprenante tentative, plus il est beau de dire à la chance héroïque :

« Voilà mon amour, » et si la chance vous avait été favorable, de pouvoir dire à l'amour :

« Je te donne tout ce que j'ai risqué; je t'augmente de tout mon courage et de toute ma victoire... »

***

Que l'on pleure l'anéantissement de cette énergie merveilleuse, que l'on gémisse sur les belles possibilités perdues, rien de plus juste, de plus naturellement douloureux et vrai, mais sa femme elle-même a compris que l'admiration doit ici dominer le regret vain d'une jeunesse brisée. Il sied qu'un sentiment moins pitoyable et plus magnanime accompagne cette mémoire ailée de héros. Oh! certes, mourir à seize ans comme Jamine, d'un accident, d'une maladie banale, est affreux! Mais il est admirable de mourir comme meurt Gavarrez dans la magnificence d'un élan unique, dans une sorte d'apothéose funèbre. Il n'est pas à plaindre, celui-là qui succombe après avoir accompli ce qu'il ne pourrait jamais peut-être plus atteindre ni dépasser, au cours d'une plus longue vie, celui qui meurt au but, mais ayant eu le temps de juger la grandeur de sa réussite et de son courage; celui qui victorieux, expirant, sous ses ailes brisées, le recouvrant déjà d'un linceul, tombe, le cœur tout rempli d'amour...

***

Il a plané sur les monts ainsi qu'un dieu des mythologies, et il eut des funérailles dignes d'un héros antique. L'italienne poésie de l'imagination populaire comprit toute cette beauté et voulut y participer un peu.

Quoi de plus touchant que les dons rustiques offerts par les paysans à ce jeune mort?

Les montagnards, cueillant pour lui les fleurs des sommets, les ont portées à sa dépouille avec un geste aussi noble que celui de quelque pâtre grec ornant de branches et de guirlandes une stèle vénérée.

Plus tard, ils raconteront à leurs petits enfans : « Nous l'avons vu voler au-dessus des Alpes. »

Le destin de Gavarrez dépasse étrangement d'autres sorts

illustres; il semble déjà appartenir à la légende, se reculer dans la fable.

Ainsi, Perrette me parle des heures de leur amour, m'affirme : « qu'elles ne se mesurent pas au gré du temps... »

***

Malgré toute l'injustice de cette fin, elle fait comprendre une grandeur nouvelle. Qu'importe de ne pas survivre au désir accompli ? Qu'importe la mort et la chute qui brise et tue, si on a goûté dans toute sa plénitude l'audace du départ et du vaste élan irrésistible vers ce qui paraît un songe que nul encore n'avait osé réaliser ainsi ? Pour avoir pu goûter ces minutes prodigieuses, cette lutte si âpre dans une solitude singulière, cette véhémence dans l'énergie, l'orgueil et la joie d'un risque sublime, est-ce trop payer que de mourir ?

Non. Un instant d'incroyable beauté, la noblesse de cette conquête d'une heure, cette victoire qu'il voulait offrir à son amour, valent cent fois une vie médiocre, tranquille et longue. A quoi sert-elle, cette mort, petite Marianne ? A donner aux vivans un exemple inouï d'héroïsme, le spectacle inoubliable d'une existence sacrifiée avec une ferveur généreuse ; à ce que pas un jeune homme épris d'un idéal nouveau ne songe à Gavarrez sans une vénération inconsciente pleine d'étonnement, d'envie, et d'un obscur désir de bien mourir aussi.

. . . . . .

Perrette a compris tout cela.

Et je ne lui écrirai rien de ce que je pense. Elle le sait, elle le sent et sent que je le sais. Je lui dirai seulement : « Je t'aime, je pense à toi, je partage ton orgueil et ta détresse ; dispose de mon amitié. »

***

. . . . . .

Je ne peux penser qu'à la mort de Gavarrez...

Il y a donc quelque chose de plus beau que le bonheur, de plus désirable que la vie, de plus fascinant que l'amour ?

Oui... Je ne sais... Je le crois... Peut-être leur sacrifice à un sentiment plus pur.

XLII

D'abord trop troublée par cette mort, j'ai obéi à l'impossibilité de songer à moi, à maman, à Robert...

A présent, mon tourment me reprend, mon inquiétude se réveille. Ah! si maman m'aidait un peu... L'autre matin, je l'ai trouvée debout près d'une fenêtre, qui tambourinait sur les vitres... A pas légers, je me suis approchée et j'ai mis un baiser dans les petits cheveux de son joli cou.

Alors elle s'est retournée et m'a demandé, avec un mécontentement extrême :

— Saurais-tu m'apprendre par hasard ce qu'il peut y avoir d'irrésistible dans la chasse aux sangliers ?

Et avant que j'aie pu rien répondre, elle s'en fut, rapide, irritée.

A-t-elle reçu une lettre de Robert?

***

Lariguette est venue nous voir, portant avec distinction le deuil de sa vieille tante ; cette dernière avait eu bien soin de la rappeler auprès d'elle pour se faire soigner, et causer à cette bonne et sensible Claire un dernier chagrin en expirant dans ses bras. Lariguette, néanmoins à peu près consolée, vient nous apprendre ses projets d'avenir.

— Madame, mademoiselle Juliette, c'est un gros négociant en soie; il n'est pas mal de sa personne, et je dirais qu'il a un cœur d'or, même s'il ne gagnait pas autant d'argent qu'il en gagne. Alors, voilà, il m'offre de m'épouser, de reconnaître ma petite, et de m'établir grandement. Il va sans dire que j'accepte. Seulement, j'ai voulu venir vous demander votre avis à toutes les deux, car j'aime tant mademoiselle Juliette; et vous, madame, vous avez été si bonne pour moi...

— N'hésitez pas, ma petite Claire, déclare maman, c'est inespéré...

— Inespéré? Mais pas du tout, madame! Dans notre monde, il arrive tout le temps des choses comme ça; c'est un milieu, vous savez, bien plus mouvementé et varié que le vôtre; on est des « types... » et quelquefois vous voyez des « bons types... »

— Ma petite Claire! — et je l'embrasse, — je suis ravie... Mais dis-moi, il te plaît? tu seras heureuse avec lui?

— Mademoiselle Juliette, le mariage, n'est-ce pas, c'est toujours une loterie. Mais dans l'ensemble, il me convient ; il a de la gaieté et une très jolie voix.

— Alors, ma Lariguette, s'il chante, il est irrésistible. Je te connais. Une jolie voix ! mais alors, tu l'adores !

Elle sourit gentiment, de sa grande bouche et de ses longs yeux.

— Mesdames, je me sauve ; mais vous pouvez être certaines que vous serez les femmes le mieux habillées de Paris... Il n'y en aura que pour vous...

J'accompagne Lariguette jusqu'à la grille, cette même grille au seuil de laquelle, il n'y a pas un an, elle m'avoua son chagrin avant de se sauver dans la nuit. Je la regarde, si fraîche, si jolie ; j'admire sa taille élégante, son teint pur, ses yeux rieurs et son air assuré, satisfait.

— Tu es contente, ma chérie ?

— Je suis sans soucis, mademoiselle Juliette ; c'est un rude contentement que celui-là ; et puis je suis gaie, et puis je ne m'ennuie pas, et puis je suis joyeuse qu'on m'aime. Tout cela, c'est beaucoup ; et désirer plus ne serait pas raisonnable ; en désirant plus, on se prépare des chagrins. Croyez-moi, mademoiselle Juliette, et tâchez aussi d'être heureuse...

*
* *

Avec étonnement, j'entends les sons du piano et tout doucement, je viens entre-bâiller la porte. Quoi ! c'est maman qui joue du piano avec ce goût à la fois charmant et malhabile, maman qui n'en joue jamais...

Elle essaie languissamment une vieille valse, une vieille valse sur laquelle nous apprenions à danser autrefois, moi et mes petites amies.

Je me souviens de son nom : *Il Bacio*. Le cahier à demi décousu se rattache d'une faveur rose ; les feuillets sont jaunis et une vignette Second Empire illustre d'un couple pâmé, — crinoline et balcon sur la mer de Sorrente, — sa couverture blanche et noire.

Marianne interprète cette valse comme une enfant qui aurait beaucoup de dispositions pour la musique. Elle joue incorrectement, elle va à peine en mesure..., par-ci, par-là, quelques fausses notes..., mais le tout racheté par un sentiment vrai, une

tendresse singulière de doigté, un sens secret du rythme et une sorte de ferveur amoureuse.

Je l'écoute, indiscrètement appuyée au vantail entr'ouvert sous la portière; Marianne ne peut me voir; doucement, je soulève l'étoffe lourde, et moi, je la vois.

O pathétique et doux visage! quelle angoisse est peinte sur vos traits! quel secret désespoir vous transforme ainsi pendant que s'éveille, du fond des jours anciens, l'écho si triste des joies passées! Le tournoiement inégal de la valse lasse semble agiter autour de vous les ailes de la jeunesse prête à s'envoler, l'écharpe déchirée des plaisirs enfuis et l'éventail noir des regrets que n'enlumine plus l'espérance...

Vous jouez, Marianne, comme on se meurt; chacun de vos doigts, pesant un instant sur les touches, paraît refermer les paupières d'un rêve et, la tête renversée de côté, les épaules penchées, les bras languissans, est-ce que vous ne dansez pas en songe, aux sons enchaînés par vous-même, dans les bras du chagrin, du chagrin auquel vous soupirez, demi-morte :

— Ah! laissez-moi respirer... Arrêtez-vous... Je n'en puis plus...

En effet, elle cesse de jouer..., elle pose ses bras sur le clavier qui cède avec un roulement d'orage; puis elle laisse tomber son front sur ses mains croisées et, toute secouée de sanglots. elle pleure..., elle pleure...

Je m'élance; je la saisis dans mes bras, je lui dis les mots les plus doux... Mais elle me repousse avec une sorte de colère.

— Laisse-moi. Laisse-moi... Pourquoi es-tu toujours là?... Pourquoi viens-tu? Ne me suis pas... Je veux être seule...

Elle me quitte; je l'entends s'enfermer dans sa chambre... Stupéfaite et consternée, je reste debout près du piano ouvert et j'aperçois, entre les feuillets de la vieille valse, une lettre.

Malgré moi, mes yeux ont reconnu l'écriture de Robert et lu ces mots : « ... Je ne dois pas revenir encore... »

Comme je n'ai pas l'habitude de lire les lettres qui ne me sont pas adressées, je ne continue pas. Je ferme le cahier, le piano, et je mets cette lettre sous le presse-papier avec les autres, sur le petit bureau de maman.

Puis, je subis mes réflexions qui sont toutes au désavantage de M. Bourgueil.

Non! mais êtes-vous assez bête, mon vieux Robert, et faible et lâche! Vous faites pleurer ma Marianne adorée! vous ne revenez pas au grand galop, sans vous occuper de ce que je penserais et pourrais faire; vous n'arrivez pas ici d'un bond, et vous dites que vous l'aimez! Vraiment, monsieur Robert Bourgueil, vous me paraissez un stupide personnage. Comment diable ai-je pu vous aimer? Est-ce moi qui vais vous apprendre, par hasard, à vous conduire avec les femmes? Vous avez un caractère mou, incertain et vous ne savez résister à rien et, de plus, vous avez peur que je ne révèle à maman des choses... Sans quoi, vous seriez ici.

O Juliette, que penses-tu? C'est horrible! et vraiment un peu trop féminin! Robert tient la parole qu'il m'a donnée; il a eu le courage de me la donner, parce qu'il se sentait vis-à-vis de moi repentant et que peut-être bien il m'aimait encore un tout petit peu aussi; les complications l'épouvantent et il attend patiemment que la situation se dénoue, tant il craint de nous perdre toutes les deux; il attend, je le comprends bien, non pas ma décision au sujet de ma mère, ce dont il se moque profondément sans nul doute, mais à mon sujet à moi; il attend que je m'en aille parce que lui ou moi nous ne devons pas être ici, il attend que je lui cède Marianne... Et là est tout mon chagrin... là seulement réside toute mon hésitation, toute ma détresse. Je sais bien que je ne peux pas rester... Mais c'est trop dur...

*
* *

Je sors; je vais marcher au jardin pour me rafraîchir un peu les idées et regarder les fenêtres de Marianne... Elles sont closes.

Ah! pourquoi ne me dites-vous rien, maman?

J'ai tant de peine à cause de vous!

Je marche lentement jusqu'à la grille et entre les barreaux je regarde la route. Qu'est-ce qui va arriver par là, pour moi? Je suis bien triste et je me sens déjà le grelottement des émigrantes, serrées dans des châles sur des ponts fumeux... Où irai-je? Allons, je vais toujours partir pour Kervenargan, et puis le temps arrangera peut-être les choses... C'est égal, si vous prenez cette rue-là, madame la Vie, pensez à moi qui demande l'aumône derrière ma grille noire; un peu de bonheur, s'il vous plaît!

Mais, le long du trottoir encore luisant de la récente pluie, et sur le ciel éteint, les murs ternis, les arbres sombres, formant une forte et sobre harmonie grise et noire, voici venir l'abbé Flipon.

Il tient son parapluie sous son bras gauche et un gros livre relié; son chapeau mis en auréole laisse passer la lumière de ses cheveux d'argent: son visage est frais, ses yeux sont célestes, sa démarche est légère, malgré son embonpoint et son âge; et il sourit tout en marchant; il sourit, car il tient de sa main droite la longue tige d'une belle rose.

Il avance en la contemplant; il ne voit ni le mauvais temps, ni la boue, ni les flaques; il ne voit que cette fleur blanche et ronde, large et plate, bien épanouie, qui sans doute est le miroir clair de son vieil esprit printanier.

— Bonjour, notre cher abbé...

— Petite Juliette, je t'apporte cette rose...

— Vous êtes trop gentil, notre abbé; écoutez : maman un peu souffrante dort; elle ne pourra pas vous voir, je le crains.

— Je viens pour toi, Juliette.

Il essuie soigneusement devant la porte ses souliers à boucles, ôte son chapeau, passe la main dans ses cheveux, pousse un soupir, et nous entrons dans le petit salon ou tout à l'heure maman jouait une valse et pleurait.

— Ma chère petite, l'autre jour tu n'as pas voulu te confesser à ton vieil abbé. Aujourd'hui, le vieil abbé vient se confesser à toi.

Et, comme j'ouvre de grands yeux étonnés :

— Chut! écoute-moi; ne m'interromps pas. Juliette. Quand j'étais jeune, je fus fiancé à ta grand'mère. Élevé auprès d'elle, j'éprouvais pour sa beauté et son intelligence un immense amour; et puis je m'aperçus qu'elle me préférait mon meilleur ami et qu'elle n'osait pas me le dire...

Il soupira. Dans le petit coin toujours embaumé de fleurs, où son sourire rêve, le portrait de grand'mère semblait nous regarder tendrement.

— Ce fut un grand combat dans mon cœur; car je l'aimais trop pour, me sacrifiant à son bonheur et à celui d'un autre, pouvoir continuer à vivre à ses côtés. Perdre son affection et sa présence m'était aussi déchirant que de perdre son amour. Pourtant, Juliette, après beaucoup de larmes, je l'ai mariée

à mon ami. Elle n'y aurait jamais consenti, tant, malgré l'entraînement de son cœur, elle se voulait fidèle à la parole donnée, si je ne lui avais pas rendu cette parole sous un autre prétexte. D'ailleurs, mes sentimens me dictaient ma conduite tout entière; pour que je puisse un jour la revoir, il fallait bien que je me sente à l'abri de tout enchantement. Je suis entré au séminaire; devenu prêtre; après peu d'années, j'ai pu retrouver mon amie, vivre dans son ombre. J'ai eu beaucoup de son âme, Juliette; peut-être m'a-t-elle donné plus d'amitié qu'à tous ceux qu'elle a aimés. J'ai veillé sur elle. J'ai été heureux.

Je tâche de sourire; mais ma voix tremble, émue :

— Notre abbé!... Mon cher abbé... Voilà donc pourquoi je vous aime tellement... Vous avez failli être mon grand-père...

Notre abbé rit gentiment; puis, redevenant grave :

— On part... mais on revient, Juliette. Car les choses s'apaisent; le temps adoucit tout, et le souvenir du sacrifice est le plus beau parfum du bouquet du passé...

Doucement, je prends l'abbé par la main et nous déposons ensemble la rose blanche au pied du portrait de grand'maman.

— Allons, bénissez-moi, ma petite fille, — dit-il, mi-ému, mi-souriant, — bénissez-moi, ma petite fille chérie, parce que j'ai beaucoup aimé...

Agenouillée à ses pieds, et la tête sous sa main paternelle, je murmure :

— Vous savez donc tout ?

— J'ai compris, Juliette... j'ai deviné.

— Mon cher abbé... je partirai...

— Que la grâce de Dieu t'accompagne, et me permette de te revoir, apaisée, belle et, à ton tour, heureuse... Ta bonne-maman t'en remerciera du haut du ciel, car elle t'avait confié ta trop jeune mère. Tu reviendras bientôt ; pars donc...

XLIII

Maman, à l'heure du dîner, me fit dire qu'elle ne descendrait pas. Je dînai seule et bien triste dans la salle à manger, où tant de souvenirs s'asseyaient à leur tour près de moi comme autant de sombres convives. A peine au dessert, je montai, je grattai doucement à la porte; mais une voix faible et pourtant décidée, m'arrêta :

— N'entre pas. Laisse-moi. Je veux dormir.

Pourquoi est-elle si dure avec moi, Marianne? J'ai tellement besoin qu'elle m'aime aussi!

Dans ma chambre, je veille; j'épie chaque bruit. Deux fois, croyant que maman m'appelait, j'ai collé mon oreille à la serrure. Mais non... Rien... J'ai envie de pleurer.

Et, dans ma petite chambre, où j'ai jadis, connu une si insouciante joie de vivre, je commence une sorte de veillée funèbre.

Allons! je le veux bien! Je viens à toi, Douleur, avec la confiance et la résignation de toute mon âme... Je viens à toi. Ne me punis pas de t'avoir d'abord faiblement repoussée; sois-moi douce, veux-tu?

Je viens à toi; je veux te trouver belle, puisque tu m'es donnée par ce que je chéris le plus sur la terre : par Marianne aux mains innocentes.

Je veux te chérir comme je l'ai chérie; écarte un peu ton voile sombre, et montre un visage maternel.

Que ta véhémence me soit une ivresse; les joies infinies m'ont laissée pauvre, enrichis-moi de mes souffrances; laisse-moi jouer avec toutes les clés qui tintent à ta ceinture; elles ouvrent tant de secrets! Grande Douleur, es-tu contente? Je n'ai pas seulement pleuré sur la mort, mais aussi sur mes plus chers vivans...

Sur tes genoux, reçois mon front qui brûle; je suis à tes pieds; qu'ils sont nus! caresse mes cheveux d'une main mystérieuse; parle-moi dans l'ombre avec amour.

Dicte ta loi. Que ta volonté s'accomplisse; accueille ta nouvelle enfant. Me voici, Douleur aux yeux pleins d'étoiles... Et malgré moi, ma voix balbutie et te nomme, tout bas, tout bas : « Maman... »

***

Allons encore jusqu'à sa porte... Ah! cette fois-ci, j'ouvrirai... Je veux tout de suite lui dire qu'il faut qu'elle soit heureuse. Je veux la voir, je veux lui parler... je veux...

J'ai bien doucement entre-bâillé la porte; maman n'a pas éteint la lumière, mais elle dort. Elle dort; elle respire avec une douceur régulière. Ses belles paupières, que je ne vois jamais ainsi, ont clos son visage secret. Et sur la couverture de soie,

son miroir, que la clarté empêche de dormir, brille comme un grand œil ouvert.

Elle est calme, ainsi qu'une enfant sage... Jadis, quand j'étais moi-même enfant, combien de fois a-t-elle dû s'asseoir à mon chevet et veiller sur mon léger sommeil!

A mon tour, je veille sur toi.

Je ne te dirai rien de ce qui causerait ta peine; si je te confiais tout mon cœur, tu croirais nécessaire de renoncer à ta joie, peut-être même la repousserais-tu avec horreur, et n'aurais-tu plus d'amour pour ce que tu crois à présent ta félicité.

Car le bien et le mal sont une chose étrange; il est bien, il me semble bien, que je me taise, mais si je parlais, il te paraîtrait bien de te sacrifier, toi aussi, et ni toi, ni moi ne serions plus jamais heureuses; le bonheur s'élève-t-il donc toujours au milieu du silence, comme les palais enchantés?

Tu ne sauras rien. Je m'en irai, de façon à ne pas te laisser l'ombre d'une appréhension ou d'une tristesse. Je m'en irai...

C'est te perdre qui m'épouvante... En perdant Robert, que je croyais mon amour, je n'ai perdu qu'une des images du bonheur, qu'une des apparences de l'amour. J'ai toujours en moi tout l'amour, et devant moi, tous ses futurs mirages... Mais toi, toi, chérie, qui te remplacera dans mon cœur?

Ah! vous laisser à un autre, Marianne! Savoir que vous aimerez un autre être, plus encore que vous ne m'avez aimée, comprendre que dans votre vie je ne tiens plus la première place, et connaître cette certitude que, sans moi, vous pourrez exister, rire, ô Marianne, être heureuse plus que je ne vous rendis heureuse et peut-être... sur vos genoux, plus tard, bercer un nouveau petit enfant... C'est de tout cela que je souffre le plus fort et le plus amèrement.

Elle dort, protégée par ses cheveux défaits, comme par un sombre voile aux reflets dorés... Mais sous les jeux de la lumière, n'est-ce pas un cheveu blanc que je vois luire sur ses tempes; un... deux... plusieurs cheveux blancs. Je ne les avais encore jamais aperçus... Et j'interroge son visage.

Au coin de sa bouche, quel est ce pli?... Au coin de ses yeux, quel est cet imperceptible coup d'ongle?... La menace d'une ride...

Quoi! vous aussi... Vous qui fûtes ma déesse de beauté et

de grâce, vous serez atteinte par le temps, vous êtes déjà guettée par lui.

Oh ! chérie, chérie ! que ne puis-je vous donner un peu de ma jeunesse, afin de prolonger votre bonheur... Car, enfin, ne vous dois-je pas tout : ma vie, mon enfance pleine de joie, mon corps, mon cœur et mon visage et aussi, mon chagrin.

Ah ! soyez vite heureuse ! heureuse ! heureuse ! Comment ai-je pu hésiter entre vous et moi, alors que j'ai toute la vie, et que vous avez à peine le temps de sourire encore à l'amour avant... avant la vieillesse.

Quand vous serez vieille, Marianne, c'est moi qui serai là... c'est moi qui vous aimerai... c'est moi qui saurai encore vous rendre contente... de nouveau ce sera mon tour.

Bonsoir, Marianne bien-aimée ; dormez bien ; faites de beaux rêves. Je n'ai plus de regrets... je n'ai plus de souffrances... que le bel amour vous soit doux !

***

Au matin, je suis revenue dans sa chambre. De nouveau, avec la magie du regard, toute la jeunesse de Marianne lui était revenue, et moi seule portais le poids du temps sur mes yeux qui n'avaient pas dormi.

— Allez-vous mieux, Marianne chérie ?

— Oui... un peu mieux... j'avais la migraine hier soir.

Je m'assieds sur le lit et je joue avec le miroir, non sans embarras.

— Maman... j'ai quelque chose à vous dire... ne me regardez pas ainsi, voulez-vous, car je suis très intimidée...

Avec une curiosité presque effrayée, elle saisit mon bras :

— Ce n'est pas au moins quelque chose qui va me faire de la peine? Car je ne peux rien supporter en ce moment-ci... rien... rien.

Je baise sa petite main qui tremble près de mon épaule.

— Marianne, ce n'est pas triste du tout, ce que je vais vous dire. Bonne-maman, vous le savez bien, vous a confiée à moi, et c'est à moi de vous dire les choses que vous n'osez pas m'apprendre. Robert Bourgueil vous aime et vous l'aimez. Il ne faut pas, ma petite maman chérie, vous compliquer les choses à cause de moi. — Et je lui tends le miroir. — Voyez comme vous voilà jeune et belle ; vous devez refaire votre vie ; trop longtemps, vous

vous êtes consacrée uniquement à votre fille; la vie vous réclame, ma petite Marianne; le bonheur et l'amour ne veulent plus attendre...

Elle cache son visage dans les coussins, puis, dans un mouvement plein de grâce enfantine, se redresse, secoue ses cheveux et me sourit avec une ingénuité timide.

— Comment as-tu donc deviné cela, petite masque?

— Parce que je vous aime, maman; et il faut que vous fassiez revenir le chasseur de sangliers qui se morfond dans ses humides forêts, sans doute parce qu'il croit que, à cause de moi, vous ne voulez pas vous remarier; ou bien que je vous ferais des ennuis... Il faut qu'il revienne vite, vite, petite maman, sans quoi il va finir par attraper un rhume... Allons! embrassez-moi, madame, et riez un peu, s'il vous plaît.

De tout l'élan puéril de ses bras ronds, elle m'attire à elle.

— Ma fille, ma grande fille sage, judicieuse et bonne, que je t'aime!... Il ne faut pas que tu m'en veuilles, vois-tu... Je ne me croyais pas si jeune que ça...

— Je vous l'avais bien dit que vous étiez jeune... Et maintenant, vous n'avez plus rien à me refuser, n'est-ce pas? Eh bien! puisque Robert va revenir près de vous et que vous n'aurez aucun besoin de Juliette, laissez-moi aller passer quelque temps chez Mme de Kervenargan, voulez-vous?

— Tu n'attendras pas Robert? Pourquoi? interroge-t-elle mollement, déjà livrée aux espoirs proches.

— J'ai reçu à l'instant une lettre de Mme de Kervenargan; la voici; elle me demande de venir dire adieu au manoir de Jamine. Car Yvon, qui n'a pu supporter le climat de l'Indo-Chine, est envoyé à Toulon à un poste de convalescence où il restera peut-être plusieurs années; et sa mère va aller vivre près de lui...

Marianne ne m'écoute qu'à peine :

— Quand penses-tu que Robert sera là? Dis, tu vas lui écrire, toi aussi, pour lui annoncer que tu consens au mariage de ta folle de mère? Figure-toi que je n'osais pas te parler de cela... J'avais peur. Je m'imaginais que tu n'y consentirais pas... que tu serais fâchée... que tu me ferais des scènes... est-ce que je sais?... Et dire que c'était si simple... Tiens, Juliette, tu es un ange! Quelle chance d'avoir une fille aussi intelligente que toi, qui ne vous fait ni reproches, ni observations et vous épargne

les considérations sur votre âge, votre état social, et autres fariboles...

Ah! qu'elle est gaie! qu'elle est rose!

— Soyez tranquille, chérie; j'écris à Robert sans perdre un instant; je tiens à souhaiter, à mon beau-père, la bienvenue...

***

Puisque dans la vie certaines petites choses s'arrangent aussi à propos que dans les livres, il est très vrai que j'ai reçu ce matin, juste à point, la lettre de Mme de Kervenargan.

Je lui écris que je vais arriver; j'envoie mon adresse à Perrette, et je commence un billet pour Robert Bourgueil. Cela ne m'ennuie pas, après tout. La malice et la fantaisie ne perdent jamais leurs droits dans ma petite cervelle, même au plus fort de mes tourmens. D'ailleurs, je crois, par éclairs, que je m'y habitue, à mes tourmens et que ce n'est pas aussi triste que cela d'être triste.

Et puis, il y a du soleil ce matin. Un de ces soleils de fin d'hiver où déjà le printemps, comme un enfant farceur, vous envoie cinq rayons en pied de nez; et puis aussi je ne vais pas rester lugubre jusqu'à ma centième année, ou plutôt me sentir cent ans tout le long de ma vie? Par instans brefs, je frémis joyeusement de l'espoir de me retrouver presque pareille à ce que j'étais autrefois; vous tendrai-je bientôt la main, ô Juliette? Juliette qui riiez au matin de mes dix-sept ans...

Allons! en avant, mon petit « stylo; » ne vous attendrissez pas, s'il vous plaît; je vous demande un peu de désinvolture.

« Mon vieux Robert, je tiens ma promesse. Pour une dernière fois je vous apparais à la fin de la charade où j'ai joué un rôle de douairière; une douairière pleine de sagesse et de bon conseil, chargée de répandre sur votre tête les réprimandes ou les bénédictions...

Rassurez-vous : aujourd'hui ce sont les bénédictions.

Vous m'avez demandé en mariage ma charmante pupille Marianne. Or, ayant pu constater que votre amour est fidèle et le sien véritable, je mets ma perruque poudrée, mon bonnet à cassis, mes besicles d'écaille, mes longues manchettes, mon mantelet de dentelle noire, ma robe de taffetas puce, et, dans une solennelle révérence, je vous accorde sa main.

Écoutez ma recommandation suprême : mon cher fils, rendez-la bien heureuse ; comblez-la de joie et de tendresse et si, un jour, puisque tout change et passe, vous l'aimez moins, ou vous ne l'aimez plus, ah! mentez-lui bien, je vous prie... jurez-moi de bien lui mentir ; continuez toujours à la faire vivre dans l'illusion de la félicité et surtout, surtout... de la jeunesse, et que, dans le miroir de vos yeux, elle ne puisse jamais s'apparaître moins belle qu'elle ne l'est pour vous à présent.

Maintenant je pars ; qu'entre vous et moi, il y ait cet innocent, ce dernier secret ; Marianne croit que je vais passer à Kervenargan quelques semaines et que je serai de retour pour votre mariage. Vous le savez, cela ne se peut. Je pars pour un an et demi ou deux ans, qui sait? Resterai-je près de la mère de Jamine? Voyagerai-je avec Perrette? Le destin décidera. Quand je reviendrai, je serai si vieille que vous aurez peine à me reconnaître et que notre réunion n'offrira plus le moindre danger.

Si je dis cela dès maintenant à Marianne, elle s'attristera, se demandera pourquoi, etc. Au moment même de son bonheur au contraire, elle acceptera d'un cœur léger tout ce qui la fera plus librement à vous.

Je pars vendredi. Arrivez samedi, afin qu'elle ne soit pas seule plus d'un jour. Et ne me répondez pas ; je vous en dispense ; malgré tout votre talent, cette lettre-là serait trop difficile à écrire.

Adieu ; mon rôle est fini. J'envoie promener mes lunettes et ma perruque ; je redeviens celle que vous appeliez Juliette aux pieds joyeux... Mes pieds joyeux m'entraînent vers la vie.

Ne me regardez pas, voulez-vous, pendant que j'enlève mon déguisement : *Finita la commedia.* Juliette, jeune première ou grand'tante, remet ses rôles en d'autres mains. Attendez que je sois un peu partie et, quand au bout de l'avenue de votre mémoire vous me jugerez assez lointaine, ouvrez les yeux, je vous le permets : vous me verrez alors, forme rapetissée et toute sombre, me détourner pour vous jeter du bout des doigts, dans un baiser, tous les vœux de mon cœur sincère et le dernier de mes souvenirs.

« JULIETTE. »

*
* *

Adieu, mon jardin, ma maison, ma chambre chérie; adieu, mes fleurs, mes arbres et jusqu'à mes petits graviers des allées qui, lorsqu'il avait plu, luisiez aussi polis que les ongles de mes pieds; adieu, ma vieille rue paisible, Auteuil aux jardins frais, Paris familier et sublime, mon cher lac et ma petite île qui, au printemps, n'êtes qu'un bouquet de rhododendrons et d'azalées; adieu, mes quais, mes monumens et mes musées et jusqu'à mon Pré-Catelan, paradis défendu où je n'ose jamais retourner.

Adieu! Je pars.

De nouveau maman chante et rit et le matin fait claquer ses petites mules pimpantes; de nouveau elle court dans le jardin mouillé au-devant du gros chien ou du facteur, et, en attendant les myosotis des pelouses d'avril, elle compose sur sa toilette des massifs de télégrammes bleus. Elle combine ses robes neuves; les couturières, les lingères ne sortent plus de la maison, et tant de chapeaux neufs depuis trois jours occupent avec une si importante folie les rayons de l'armoire que tout à l'heure, en les contemplant, je leur ai demandé en moi-même lequel d'entre eux rendait invisible, ou donnait de l'esprit, ou vous offrait une cervelle toute fraîche, ou procurait l'oubli?

Dans les plates-bandes du jardin, on a planté des tulipes; elles commencent à tirer des petites langues vertes à la terre toute remuée et toute noire, afin que le mois de mars sous son nuageux bonnet de docteur, se penchant sur elles, constate qu'elles sont en excellente santé, et que celle-là peut supporter de devenir jaune et rouge et celle-ci de naître ponceau et cette autre encore de s'épanouir jaspée.

Mon lilas n'a pas un bourgeon; on ne pourrait croire, à contempler son buisson morne, qu'il cache un tel trésor dans ces étroits fagots noirs. J'aurais tant voulu le revoir en fleurs! Robert et maman s'assiéront seuls sur le banc qu'il abrite... A moins que tous deux ne s'en aillent bien loin, dans un pays où il y a des balcons sur la mer, comme dans la vignette de la vieille valse.

Je ne veux pas dire adieu à maman; mon cœur se briserait. Je l'embrasserai comme si je partais en promenade,

comme si je devais rentrer le soir et la retrouver pareille à ce qu'elle est aujourd'hui.

Je pars, mon lilas! Je pars...

Je pars... La voiture est à la grille et j'entends la voix de maman qui veut me conduire à la gare; le jardinier passe avec ma malle, et Victorienne avec mes sacs à main.

Ah! mon lilas! mon cher lilas!

Je l'entoure de mes bras; à ses brindilles j'égratigne mon visage.

Mon lilas, je suis vieille, je suis lasse; ma floraison légère, ma jeune splendeur est déjà fanée... Tu ne me verras plus comme je fus à dix-sept ans... Et toi, mon lilas, où sont tes thyrses frais, tes améthystes, tes opales?... Mais, n'est-ce pas, mon lilas qui t'étires dans l'air encore âpre, n'est-ce pas que nous ne sommes pas desséchés pour toujours?

Et certes, j'entends bruisser dans le vent, à mon oreille :

— Non. Courage. Nous refleurirons.

XLIV

Je n'avais jamais vu Kervenargan l'hiver, au début de mars, dans son âpreté stérile et dénudée. Un vent glacé m'accueille au seuil du jardin dépouillé, de la maison sans roses dont nulle grâce ne dissimule plus les crevasses profondes, la décrépitude et la pauvreté. De basses nuées errantes, tourmentées, versent sans fin les longues pluies, et la bourrasque éternelle m'enroule de replis hurlans. La verdure des pins et des cèdres tranche seule sur la nudité du paysage; les landes sont sans couleur, les chemins sans contour, noyés d'ornières; les plages sans fin, au bord du verdâtre Atlantique, étalent leur désert sans soleil... Mais la mer tumultueuse au spectacle de ses combats, éveille ma vigueur engourdie; la tempête me pousse par les épaules; la terre aride plaît à mes pas; l'air gris s'éclaire de mes souvenirs et de mes pensées, et jamais ce pays solitaire et sauvage ne m'a paru plus beau.

Cette contrée, où pour la première fois j'ai connu la douleur, l'angoisse suprême, où pour la première fois, en face, j'ai salué la mort, cette contrée d'enivrante mélancolie sous le faste sauvage de la saison, où je pénétrai pour la première fois dans les chemins mystérieux de l'amour, de la crainte ou de

l'espérance, cette contrée, maintenant dépouillée, âpre, dure, ne m'offrant plus que des embruns et des solitudes, ces noirs récifs sur lesquels ont naufragé mes premiers bonheurs, c'est elle qui me redonne le goût de vivre et renoue l'énergie rompue de mon premier élan.

Je croyais que tout ici me serait triste et sombre... Non, tout est rude, mais robuste, mais sain, mais fort.

Mme de Kervenargan ne s'abandonne jamais à des défaillances douloureuses. Hautaine et tendre, elle me parle sans fin de Jamine, comme si Jamine allait entrer; elle l'évoque avec une douceur résignée; elle sait qu'elle la reverra et que, toutes les deux, elles ne sont pas pour trop longtemps séparées... et partout, en tous lieux, comme moi-même, la mère attentive sent la présence perpétuelle de Jamine aux cheveux de jour.

Chaque matin, je vais sur sa tombe; le cimetière des Kervenargan est un grand champ agreste, que le printemps et l'été couvrent d'herbes et de fleurs; seulement de-ci de-là, de longues pierres avec une date... un nom...

Il me semble toujours, chaque matin, que je vais voir Jamine assise au bord de sa tombe et qu'elle m'attend là, souriante, avec ses yeux étonnés. Chaque matin, il me semble que rêver près de ce tombeau charmant, c'est aller frapper à une porte. Je m'agenouille ou je me penche; je lui donne une branche de pin ou quelque blanche bruyère hivernale et je lui dis : C'est moi...

J'avais cru retrouver aussi, dans ma solitude, une douleur plus profonde... Mais dans toute la tristesse qui m'environne, je me sens appelée par la vie.

Hier, il a fait bleu pour un jour; le ciel brusquement révélé est apparu sous la déroute des nuages; le vent plus doux portait des odeurs de printemps, les parfums promis des fleurs futures. Les mouettes voraces, les goélands pêcheurs entrecroisaient leurs cris sur les vagues, et des bateaux hardis se penchaient sur l'horizon clair. Je ne sais quel désir d'appareiller pour les bonheurs à venir a brusquement gonflé mon âme. A mon tour, j'ai pressenti et désiré les choses inconnues; l'air salé a rempli ma bouche entr'ouverte, et tout mon être s'est écrié : « Libre azur! espace! espérance! de nouveau me voilà! »

Le soir de ce jour trop doux, une grande brume montant

de la terre, a rejoint le ciel ; et la lune si haut, si loin, apparaissait comme dans un puits vaporeux. Cette brume balsamique, ce froid d'argent qui circulait, embaumé, chargé de l'odeur des varechs et des pins, était une chose enivrante. Cette nuit de brouillard, toute laiteuse de fumée humide et lunaire, contenait plus de délices que les nuits d'été. Limbes... aromes... pureté de l'air malgré les voiles doux qui m'environnent,... clair de brouillard... nuit fantomatique, nuit verte et blanche, nuit parfumée, de vous n'allais-je pas surgir et renaître à l'aurore, dans l'éclat nouveau du soleil ?

*
* *

En face de Mme de Kervenargan, je pense à ma mère. Je regarde le visage aux lignes pures et si nobles, les traits augustes, la peau légèrement flétrie, mais pure sous les cheveux si blancs ; je regarde les belles mains ridées, le corps aux contours amples, à la majesté simple, et la robe noire sans mode et sans âge... et je pense : Quand maman sera vieille ainsi, je m'assiérai en face d'elle, comme en face de Mme de Kervenargan, je sourirai à ses yeux apaisés, rien ne nous séparera plus et je pourrai me dire que je n'ai causé aucune de ses rides, aucun de ses cheveux blancs, aucune de ses peines...

*
* *

La bonne fermière sert Mme de Kervenargan avec un dévouement inlassable. Que c'est beau le mot « servir ! » Et sur le front de celles qui ont vieilli en servant leurs maîtres avec tant d'amitié ou d'amour, n'y a-t-il pas un rayonnement un peu sacré ?

*
* *

Dans ma chambre, l'été dernier, il entrait toujours, le matin, une quantité d'abeilles ; c'est qu'on avait dû chasser un essaim qui s'était suspendu aux colonnettes antiques du lit ; toujours, par la suite, quelques-unes d'entre elles revenaient au lieu qu'elles avaient d'abord élu...

Malgré moi, maintenant, lorsque je m'éveille, je tends l'oreille aux bruits du passé ; mais je n'entends plus le bourdonnement d'or... les abeilles sont parties... Et mes tristesses aussi vont m'abandonner...

*
* *

Peu de temps après la mort de Jamine, un grand départ d'hirondelles les avait rassemblées sur le toit du manoir.

Pendant quelques heures, il fut ainsi drapé d'un deuil ailé mouvant, vivant... Et puis elles s'envolèrent...

Quand elles vont revenir avec des cris allègres, leur retour évoquera la joie prochaine, et non ces jours de deuil.

*
* *

Assise sur un rocher glissant de gluant varech, les cheveux serrés dans un voile aux longs bouts flottans, seule au bord de la mer sauvage, je goûte l'enivrement de ma liberté.

Ou bien je marche le long du flot ; je me penche pour ramasser les coquilles ou les algues délicates laissées par la marée; je pousse du pied quelque méduse aux pourritures irisées.

Et je suis ivre dans le vent...

Car je me suis évadée de cette prison mystérieuse que refermaient sur moi la douleur et l'amour.

Car chaque jour me rend à moi-même.

De moi-même, en moi-même, je renais, et peut-être est-ce que j'aime tant cette saison, où tout fermente et germe et s'apprête, parce que je suis, du fond de mon âme, en secret accord avec elle.

Et, regardant les renflemens et les ondulations des lames et le grand mouvement de la mer, j'ai songé tout à coup au mythe de Vénus, naissant de l'onde.

Certes, je le sais maintenant, elle n'évoque pas seulement la déesse de la grâce et de l'amour, mais la splendeur de la vie plus pure, plus forte et plus belle, lorsqu'elle s'élance de nouveau du sein de la douleur écumeuse et salée.

*
* *

Oui. En moi, maintenant, je sens une grande paix. Je suis comme la terre après un orage... Une bonne odeur monte de mes pensées, et ma tristesse ne s'étend plus devant ma vie que comme un vaste horizon, où le vent chasse les derniers nuages, et qui reprend déjà sa sérénité.

*
* *

J'ai marché longtemps dans le vent du matin; mon cœur parlait à Jamine, et tout en moi était si frais, si charmant et si parfumé, que je trouvai tout naturel d'apercevoir sur le chemin les premières violettes.

Je les ai cueillies tendrement et, portant chacune d'elles à ma bouche, je disais dans ce baiser : Bonjour, printemps! nouveau printemps!

Et comme il y avait sur ce chemin, non loin, une petite chapelle toute moussue et verdie, une petite chapelle que Jamine aimait, j'y suis entrée avec mes fleurs, pour les offrir à la Sainte Vierge.

Il y faisait si noir, si noir, dans cette petite chapelle abandonnée, que j'y suis entrée sur la pointe des pieds, afin de ne pas troubler le sommeil de la Sainte.

— Madame Marie, dormez bien dans votre étroite niche de pierre; dormez bien ; il est encore tôt; je ne vous prierai pas, pour ne pas vous déranger; ne vous éveillez pas, je vous supplie; ce n'est que moi; je vous porte des violettes... Et je ne sais pas du tout de quoi je vous remercie au fond de mon cœur.

*
* *

Perrette m'a écrit. Elle sait le mariage de maman, et, pensant que me voilà plus libre qu'autrefois, sinon tout à fait, elle me demande de partir avec elle pour New-York, où elle va retrouver Jimmy.

Mais oui, j'irai. J'attendais un conseil de la destinée, car, bientôt, ma chère vieille amie va quitter Kervenargan. Ce conseil, le voilà.

Jimmy, vous m'avez écrit bien souvent, et vos lettres m'ont toujours apporté bien de la tendresse et bien du réconfort; Jimmy, dans mes courses sur la lande et les grèves, avec du vent plein mon visage et du bel espoir plein les yeux, j'ai bien souvent pensé à vous.

Mais je me défends de m'imaginer que je vous aime; de confondre avec un sentiment d'amour ce qui n'est encore qu'une joie de revivre, et un élan presque involontaire vers l'avenir.

Mais plus tard, qui sait?

Vous m'avez proposé de revenir vers moi; c'est moi qui irai vers vous; vous m'avez proposé votre cœur loyal une fois de plus... et je ne pouvais pourtant pas vous répondre selon nos vieilles conventions enfantines, où « papillon » signifiait : je vous aime, et « éléphant » : j'en aime un autre, un télégramme ainsi conçu : « éléphant expirant transformé papillon... »

Ah! mon petit Jimmy! Mon vieux Jimmy! Si vous saviez ce que je suis contente de la perspective de vous revoir, je crois que vous seriez content aussi...

Je ne vais rien vous télégraphier du tout et, non plus, rien vous écrire. Quand ma main sera dans votre main, je vous raconterai toutes choses... Et plus tard... eh bien! plus tard... Plus tard... ces deux mots claquent comme une voile dans le vent...

Et ce vent m'emporte.

***

Mme de Kervenargan m'a dit un peu tristement :

— Alors, tu pars avec Perrette? Je sais bien que je pars aussi, dans peu de jours. Mais, ma chérie, que vais-je dire pour toi à Yvon?

— Que je l'aime de tout mon cœur; mais...

— Oui, voilà; mais... Tu as raison, d'ailleurs, ma petite fille. Il est trop jeune. Il a le temps de tenir un peu compagnie à sa vieille maman, qui, sans lui, serait bien seule... lorsque Juliette ne sera plus là.

— Madame..., je vous aime bien fort, vous aussi.

— Je le sais, ma chère enfant, et je te remercie; je te remercie de ce que tu as toujours été pour Jamine et pour moi.

Je me lève et je vais me blottir contre son épaule, afin de cacher mon émotion.

— Tu pars, ma petite; tu ne pars pas qu'en voyage; tu pars vers la vie qui t'appelle. Allons! le sort te doit bien des bonheurs; qu'ils soient beaux! Et que toute la consolation que tes yeux apportent aux autres te soit rendue en félicité!

— Madame... Je pars. Mais, si le voyage m'attire, je pars aussi le cœur bien gros...

— Il faut quitter ta mère, Juliette.

— C'est elle qui déjà me quitte... Elle se marie, vous savez bien...

— Tu es mon enfant.

Et, de ses bras puissans, elle m'attire contre sa poitrine et je sens ses larmes dans mes cheveux.

*
* *

J'ai voulu passer une nuit dans la chambre de Jamine avant de quitter tout ce que j'aimais, pour si longtemps.

Je suis restée à la fenêtre ; la lune éclairait le jardin et la chambre où tout est resté ainsi que Jamine l'avait voulu : les livres, la table à écrire, les herbiers, les cadres de papillons brillans, les belles images saintes et le lit vide, étroit et si pâle sous son couvre-pied d'un bleu d'argent.

Chaque jour, près de ce lit, Yannik apporte un bouquet offert par la saison.

Le jardin renaît à la vie ; les premiers arbres blancs se sont brusquement épanouis comme des rêves éphémères ; les petites fleurs des bois et des prés sortent leur nez et se regardent et se demandent : « Suis-je en retard? Suis-je en avance? Ah! ma chère, il fait encore froid... » et le toit du manoir lui-même se met à revivre, car les premières pousses des vieux rosiers s'empourprent, allongent leurs jets rougissans et font ressembler la demeure à quelque récif séculaire coiffé d'un chapeau de corail.

Ce soir, la lune blanche baigne au fond du jardin tout noir le frêle et doux prunier aussi blanc que sa lumière.

Le froid nocturne est pur ; tout est mystérieux et très tendre, et cette petite chambre vide ne m'apporte pas de désolation.

Je veille avec un cher fantôme, une douceur étrange m'environne ; et tout est calme, et tout est beau.

Et, dans le silence plein de secrets où tant de vies s'apprêtent à surgir, est-ce que je n'entends pas la voix d'un rossignol?

Un rossignol? au dernier jour de mars?... C'est impossible... le rossignolet chante en mai. Alors, qui chante ainsi dans l'ombre et quelle est la voix dont les trois premières notes espacées et si fraîches disent : « Cœur! ô cœur! ô cher cœur... » et dont la plainte pénétrante continue : « Cœur, ô cœur! il te faut supporter de renaître, et peut-être de souffrir encore... ô cher cœur! »

*
* *

J'ai relu la lettre de ma grand'mère. Je l'ai comprise, il me

semble pour la première fois, vraiment et tout à fait. Je l'ai mise ensuite sous mon oreiller et j'ai dormi en murmurant dans mon songe : « Êtes-vous contente de moi, bonne-maman? »

Et puis, à mon réveil, j'ai écrit à Marianne... et bien souvent je me suis interrompue pour pleurer :

« Ma petite enfant chérie, lorsque vous recevrez ce mot, ce sera le 2 avril, je pense, et j'aurai, ce matin-là, dix-huit ans.

Dix-huit ans! vieil âge pour une jeune fille! Tandis que vous Marianne, vous vous apprêterez à devenir, quelques jours après, une nouvelle madame, vous serez sur le point de vous appeler Mme Robert Bourgueil.

Marianne adorée, ne me grondez pas; ne soyez pas triste, si quelque chose peut vous attrister en ce moment-ci. Je n'assisterai pas à votre mariage; uniquement par coquetterie... par coquetterie pour vous. Non pas que je ne vous trouve cent fois plus jeune et plus jolie que moi, vous le savez bien, ma chérie; mais jugez-vous poli d'avoir dix-huit ans le jour du mariage de sa mère, d'une aussi charmante et ravissante mère que vous?

Marianne, il faut bien être raisonnable quand on a fait comme moi la folie d'arriver à dix-huit ans si vite; alors, je veux que vous ne vous encombriez pas de moi et que vous partiez tranquillement en voyage de noce, sans « souci de famille » derrière vous.

D'ailleurs, Perrette qui m'emmène à New-York (vous savez combien j'aime la liberté et la nouveauté) me prend à l'improviste en m'annonçant que je dois la rejoindre demain au Havre pour le départ d'un grand bateau qui s'appelle *la Bretagne*. Donc, quand vous recevrez ce mot, je serai lancée sur la mer... j'aurai dix-huit ans... au large.

Ne me grondez pas, ma bien-aimée. Je n'ai pas eu le courage de vous dire au revoir, de vous imposer la tristesse d'un long adieu au moment où vous vivez des jours de joie. Ah! que cela ne trouble pas, surtout, votre bonheur! New-York est, sinon à deux pas, du moins à six brasses, et nous nous reverrons dès que vous le voudrez.

N'est-ce pas, que vous n'auriez jamais consenti à mon départ si je vous avais « demandé la permission? »

Donc, vous savez pourquoi, sévère et redoutable maman, je ne vous l'ai pas demandée, cette permission-là.

Je suis bien sûre que Robert m'approuvera; il vous dira que

j'ai « du tact et de la délicatesse. » Il vous dira aussi que c'est bien son tour de vous avoir à lui tout seul. Et n'allez pas croire que je ne suis pas contente de votre mariage; ne croyez pas cela, petite maman; de votre bonheur, je suis profondément heureuse, et c'est pourquoi je ne veux pas, par ma présence, encombrer ou gêner ce bonheur.

Vous savez bien que j'ai toujours été un vieux garçon un peu fou.

Pardonnez-moi.

Pardonnez-moi; je vous écrirai tout le temps; je vous enverrai des dépêches. Je penserai à vous à tous les battemens de mon cœur, à toutes les minutes de ma vie. A jamais, votre délicieux et cher visage habite mon souvenir et mes yeux. Croyez que je vous aime, ô maman! et que jamais je ne vous ai autant aimée, ma chérie, ma jolie, ma douce, ma si tendre maman. Ne doutez pas de votre fille qui est toute à vous et dont la plus grande félicité sera de vous savoir contente. Ne me grondez pas. Absolvez-moi comme lorsque j'étais enfant. Imaginez-vous que je suis redevenue toute petite et que vous me prenez dans vos bras; ils me tiennent et me protègent; à travers mes yeux demi-clos, je vous vois; je respire votre parfum adoré et, dans votre sein que votre cœur soulève, je plonge ma tête et je vous écoute vivre, respirer et m'aimer. Oh! ne desserrez pas vos bras, laissez-moi pleurer dans leur ombre... Que ne suis-je encore, « pour de bon, » votre petite, toute petite fille, si choyée, tellement gâtée, que vous berciez si tendrement contre votre poitrine embaumée, et qui vous disait, mais sans vous quitter, en s'endormant sur vos genoux, d'une si faible voix qui défaille: « Adieu, maman. »

GÉRARD D'HOUVILLE.

LES DERNIÈRES ANNÉES
DE
LA DICTATURE DE BISMARCK
(NOTES ET SOUVENIRS)

1887-1890

III[1]

LA CHUTE

I

A peine en possession de la couronne, Guillaume II voulut donner au prince de Bismarck un témoignage éclatant de confiance et d'amitié : il alla le voir à Friedrichsruhe. Une photographie populaire nous a conservé le souvenir de cette visite. On y peut admirer l'Empereur sur la pelouse du château, le chancelier à son côté. Quelques semaines plus tard, Bismarck rappellera avec complaisance les attentions dont il a été l'objet de la part du maître durant son séjour à la campagne.

— Vous vous souvenez, la dernière fois qu'il est venu ici, comme il était attentif et prévenant. Le soir, il fut tout étonné que j'eusse attendu jusqu'à onze heures et que je ne me fusse pas couché. Ah! ce n'est jamais son grand-père qui m'aurait dit chose pareille! Et le matin, ce fut lui qui m'attendit. Il se leva, contre toutes ses habitudes, à neuf heures parce qu'il croyait que je dormais toujours jusqu'à cette heure-là. Il entra dans ma chambre au moment que je me lavais et quand j'étais à peine

(1) Voyez la *Revue* des 1er septembre et 15 octobre.

habillé. Il me mit gentiment la main sur l'épaule et je dus passer en hâte ma robe de chambre pour le recevoir convenablement. Et d'un accent d'indulgence, il ajoute : — Il n'y a guère à reprendre en lui que les choses sans importance : par exemple, la tournure de certains de ses discours. Il y met des mots nouveaux qu'il a été pêcher dans les journaux. Mais ça, c'est la vivacité de la jeunesse et il se corrigera avec le temps. Il vaut mieux avoir trop de feu que pas assez.

Un professeur assuré de la soumission de son élève ne parle pas autrement de lui. C'est un langage analogue que tient Bismarck dans tous les milieux où il juge utile de mettre en lumière les mérites du jeune empereur et l'ascendant grâce auquel il le domine. Dans les couloirs de la Chambre des Seigneurs, il se plaît à raconter qu'il s'est engagé à servir son souverain aussi longtemps que ses forces le lui permettront.

— Nous sommes d'accord, dit-il, pour un programme de paix extérieure et de réformes intérieures, législatives et religieuses.

Et il laisse entendre que ce programme c'est lui qui l'a dicté.

On reconnaît encore son inspiration dans les propos tenus au cercle de la Cour par le roi de Saxe après les funérailles de Frédéric III :

— On a créé une légende sur les dispositions belliqueuses du nouvel empereur, déclare ce monarque. Il est et sera très raisonnable et très modéré. Nous en avons pour garant l'empressement qu'il met à suivre les conseils du chancelier.

Ces détails, répandus de tous côtés, ne pouvaient que rassurer l'opinion. Elle s'était d'abord inquiétée de voir monter sur le trône un prince à peine âgée de trente ans, ardent et plein de fougue, dont les préoccupations semblaient concentrées sur la représentation de la guerre et qu'on voyait, partout où il résidait, organiser en quartier général sa maison militaire, visiter les troupes, multiplier les revues, les simulacres de combat, surprendre au milieu de la nuit les soldats dans leurs casernes en donnant le signal d'alarme, se mettre à la tête des régimens, franchir à cheval des obstacles et trahir en toute occasion un véritable goût d'aventures.

« Heureusement, remarquait-on, le chancelier est auprès de lui et le modérera. »

Plus que jamais, la présence de Bismarck à la tête des affaires était considérée comme une garantie de la sécurité de l'Empire. Ses ennemis eux-mêmes en convenaient ; ils pensaient que le moment n'était pas opportun pour travailler à son renversement.

« Nous n'aurions pas à nous réjouir de sa disparition, écrivait l'un d'eux, car il est aujourd'hui un modérateur. Qui pourrait le remplacer dans ce rôle? Ce n'est pas le général de Waldersee, qui est tout à la volonté de Guillaume; ce n'est pas davantage Herbert de Bismarck, qui suit aujourd'hui les inspirations de son père, mais qui, livré à lui-même, deviendrait rapidement plus dangereux qu'il n'est. Par son tempérament brutal au fond, sous un vernis de politesse affectée et de bonhomie familière, il répond trop à la nature de Guillaume II pour pouvoir y résister. Il a d'ailleurs pour homme de confiance le baron de Holstein, l'ancien espion du comte d'Arnim, détracteur systématique de la France et partisan passionné de mesures violentes. Bismarck pour Bismarck, mieux vaut le père que le fils. »

Ainsi, dès le début du règne de Guillaume II, le maintien du prince de Bismarck au pouvoir s'imposait et ses adversaires les plus déclarés s'inclinaient patriotiquement devant cette nécessité.

Ce n'est pas cependant que leur ressentiment se fût apaisé; il était entretenu, — tel un feu sacré confié aux soins de vestales, — dans l'entourage des deux impératrices veuves qui nourrissaient contre Bismarck tant de griefs légitimes. Il avait des échos dans les Cours européennes. A Vienne, il avait provoqué une brouille entre l'héritier de la couronne, l'archiduc Rodolphe et son intime ami l'empereur Guillaume, « brouille de camarades, » mais poussée si loin que bientôt après, en apprenant que Guillaume allait arriver dans la capitale d'Autriche, l'archiduc partait sous prétexte d'aller chasser dans le Tyrol en compagnie du prince de Galles qui, pas plus que lui, ne voulait se rencontrer avec l'impérial visiteur.

A la Cour d'Angleterre, les dispositions n'étaient pas meilleures. On y connaissait les scènes violentes qui avaient eu lieu entre la veuve de Frédéric III et son fils, ainsi que divers rapports confidentiels concernant Bismarck, envoyés à Londres par l'impératrice Victoria, avec des papiers de son mari, et qui témoignaient de la malveillance du chancelier pour l'empereur

défunt. Ces dispositions, la reine d'Angleterre ne les dissimulait pas. Recevant le général de Winterfeld, envoyé à Windsor pour lui notifier l'avènement de Guillaume II, elle l'écoutait silencieuse et, après l'avoir entendu, lui demandait brusquement :

— Quand partez-vous?

Déconcerté d'abord par cette question, l'ambassadeur ne recouvrait un peu de sang-froid que pour répondre :

— Aujourd'hui même.

Ces incidens démontrent combien était tendue la situation entre Londres et Berlin; elle allait se prolonger jusqu'au jour où l'empereur d'Allemagne, ayant résolu de se séparer de Bismarck, chercherait par avance des approbateurs parmi les adversaires du chancelier. Mais, à cette heure, il ne songeait pas encore à recourir à cette extrémité. Il en était avec son ministre aux enchantemens de la lune de miel. Il le consultait en toutes choses et suivait aveuglément ses conseils. Comme pour rendre plus éclatante la faveur dont il l'honorait, il continuait à faire d'Herbert de Bismarck son compagnon de tous les instans. Il allait le surprendre chez lui, le recevait dans l'intimité et, sous toutes les formes, il lui prodiguait publiquement les marques les plus flatteuses de sa faveur.

Il était alors au moment d'entreprendre une tournée de visites en Russie, en Autriche et dans les Cours scandinaves où il avait à cœur de se faire connaître et il était décidé qu'Herbert l'accompagnerait. En ce qui touche la Russie, il avait, dès le 29 juin, annoncé son voyage au grand-duc Wladimir qui traversait Berlin.

— C'est un témoignage de déférence personnelle que je dois au Tsar, lui avait-il dit, et que je tiens à lui donner en souvenir de mon grand-père.

Le prince de Bismarck était l'inspirateur de cette résolution. Mais, comme il lui importait que la Cour d'Autriche n'en prît pas ombrage, il envoyait à Vienne, en le chargeant d'explications amicales, le général de Waldersee, désigné depuis longtemps pour participer au commandement des armées austro-allemandes en cas de guerre avec la Russie. A cette date, le Cabinet de Berlin ne redoutait la guerre que de ce côté. Mais il était convaincu que la France s'en mêlerait, et, comme le vieux de Moltke semblait craindre que l'Allemagne ne pût tenir tête des

deux côtés sans un effort considérable, on multipliait les mesures de défense sans leur donner d'éclat.

Nous passerons rapidement sur les voyages qui, pendant les six derniers mois de l'année 1888, remplirent l'existence de l'Empereur. Les incidens auxquels ils donnèrent lieu ont eu dans toute l'Europe un si grand retentissement qu'il serait superflu de les reconstituer dans leurs détails. Il suffira de faire remarquer que, pourvu d'un peu plus de perspicacité, Guillaume II eût compris qu'à l'exception du roi d'Italie, les souverains auxquels il s'était annoncé sans être invité, auraient autant aimé ne pas le voir. A la Cour de Russie, le souvenir de ce qu'on appelait le double jeu du prince de Bismarck n'était pas éteint; on se défiait toujours de l'Allemagne. A Vienne, il en était de même, avec cette aggravation que la défiance de la chancellerie autrichienne s'envenimait de la brouille dont nous avons parlé plus haut, survenue entre Guillaume et le prince héritier. A Copenhague et à Stockholm, on se plaignait d'être contraint par la visite impériale, aussi coûteuse qu'inattendue, à des dépenses qui creusaient un trou dans le trésor royal.

L'Empereur ne fut dédommagé de ces dispositions que par l'accueil qui lui fut fait à Rome. Mais, là encore, son défaut de tact allait se manifester, dans sa visite au Vatican, par le langage presque impertinent qu'il osa tenir à Léon XIII, et qui faisait dire au vénérable pontife, à l'issue de la visite, que « ce jeune homme était opiniâtre et vain et qu'on pouvait craindre que son règne ne se terminât par des désastres. » On n'a pas oublié qu'au cours de cette visite, Herbert de Bismarck aggrava la conduite de son maître par la sienne. On sait avec quelle brusquerie il força la porte du cabinet pontifical et y entra en poussant devant lui le prince Henri de Prusse, frère de Guillaume, interrompant ainsi l'entretien commencé entre le Pape et l'Empereur. Disons à sa décharge qu'il a toujours été admis dans le monde romain que, s'il s'était livré à cette manifestation, c'est qu'il avait reçu de son maître l'ordre de couper court à l'entrevue si elle se prolongeait au delà de quelques instans. Il faut encore mentionner qu'à la suite de ces incidens, le cardinal Rampolla, secrétaire d'État du Vatican, mit tous ses soins à atténuer autant que possible la portée des actes reprochés à l'Empereur et à ses compagnons. Devant le corps diplomatique, il s'abstint de toute allusion à l'hostilité précon-

que de Guillaume et à l'inconvenance d'Herbert de Bismarck.

Ce n'est pas seulement le Saint-Père qu'avait offensé le fils du chancelier. Au Quirinal, la Reine elle-même eut à se plaindre de lui. N'avait-il pas poussé l'inconvenance jusqu'à faire publiquement une visite à la femme du premier ministre, Mme Crispi, que la Reine ne recevait pas?

Le voyage de Rome, le dernier de ceux que fit l'Empereur, en 1888, terminait pour cette année ses excursions à travers les Cours européennes. Nulle part, là où il avait passé, on ne gardait de lui des souvenirs favorables. Physiquement, on l'avait trouvé vulgaire de manières, lourd de buste, le front sans ampleur, « avec ses oreilles bourrées de coton et son bras malade caché sous un dolman de hussard. » Il est dit dans un rapport diplomatique que lui et son favori, Herbert de Bismarck, n'ont pas mieux réussi l'un que l'autre à Vienne et à Rome : « Leur brusquerie hautaine envers les hommes et leur galanterie soldatesque envers les femmes le plus haut placées ont laissé l'impression que l'on avait affaire à des reîtres du Moyen Age. »

Au moment où Guillaume II rentrait à Berlin, un événement d'une autre nature préoccupait l'opinion et faisait l'objet des commentaires les plus passionnés. Au mois de septembre précédent, une gazette allemande, la *Deutsche Rundschau*, avait publié des fragmens d'un journal tenu par Frédéric III, alors qu'il n'était encore que kronprinz. Présentés comme des extraits de ses mémoires, ces fragmens remontaient à l'année de la guerre avec la France et aux années antérieures. Les dires et les réflexions du prince trahissaient avec évidence ses sentimens hostiles à la politique et à la personne du chancelier. En les lisant, celui-ci était entré en fureur, fureur d'autant plus grande que la publication avait été faite par un homme dont l'honorabilité ne pouvait être contestée, le professeur Geffeken, un des plus chers amis de l'empereur Frédéric, ardemment dévoué à sa mémoire, mais que Bismarck tenait en suspicion.

Cette antipathie remontait à l'année 1876. A cette époque, le kronprinz Frédéric, voulant obtenir un emploi pour le professeur Geffeken, l'avait présenté au chancelier comme un homme « de pensée réfléchie et de grande expérience. » A cette recommandation Bismarck avait répondu en accusant Geffeken d'appartenir « à ce parti de l'Église évangélique qui pactisait avec le Centre et les Jésuites et se montrait toujours hostile à tout

développement de l'Empire d'Allemagne. » Le kronprinz avait protesté, affirmant que son protégé était un champion du protestantisme le plus ardent et du patriotisme le plus pur. Bismarck n'en était pas moins resté dans les mêmes sentimens et considérait encore comme un ennemi le professeur Geffeken par qui le journal de Frédéric venait d'être publié.

Sous l'empire de son emportement, Bismarck avait fait saisir la *Deutsche Rundschau* et insérer au *Journal officiel* un rapport adressé à l'Empereur, dans lequel il cherchait à établir la non-authenticité des papiers en cause. Enfin, poussant la colère à l'extrême, il avait fait emprisonner le docteur Geffeken en le traduisant devant la Haute Cour de Leipzig comme coupable de trahison. Dans son rapport, et pour démontrer que les prétendus Mémoires étaient de pure invention, il ne craignait pas de déclarer qu'en 1870, le kronprinz Frédéric, soupçonné par son père de révéler à la Cour d'Angleterre certains secrets d'État, avait été tenu à l'écart des questions les plus intimes de la politique, et qu'en conséquence, il n'avait pu parler de choses qu'il ignorait. Sans respect pour la mémoire de l'empereur défunt, il ajoutait qu'en admettant l'authenticité du document, sa publication constituait un crime contre l'État, et que, le coupable n'étant pas là pour en répondre, la responsabilité devait en être imputée à l'exécuteur de sa volonté.

Nous avons la preuve, — c'est Maurice Busch qui nous la donne, — qu'en niant l'authenticité, il jouait une comédie. A cet égard, le récit de son confident est significatif.

— Voici ce que nous allons faire, lui déclare le chancelier. Nous allons commencer par dire que c'est un faux. Si, ensuite, on nous prouve que c'est authentique en nous montrant le manuscrit original, nous changerons de tactique, et nous agirons en conséquence.

Le confident fait alors observer qu'à son avis, l'authenticité n'est pas douteuse.

— Vous avez raison, réplique Bismarck, et, pas plus que vous, je n'en ai douté. Mais cela ne fait rien; il faut traiter ce papier comme un faux.

Et il en fut ainsi jusqu'au jour où, à la date du 4 janvier 1889, la Cour de Leipzig libéra Geffeken de l'accusation portée contre lui et prononça son acquittement à l'unanimité, en des conditions telles que l'arrêt qui l'acquittait fut considéré de toutes

parts comme la condamnation de ses accusateurs. Cette affaire avait mis en lumière l'impuissance du chancelier à se dominer en face des atteintes portées à son autorité, et son attitude était universellement blâmée. Il eût été juste que l'Empereur, coupable d'avoir laissé accuser publiquement son père, encourût de la part de l'opinion les mêmes blâmes que son ministre. Mais, en fait, il n'eut pas à les subir autant qu'il eût pu le craindre. On l'excusait dans une certaine mesure, en raison de l'influence que Bismarck exerçait sur lui. C'est à Bismarck qu'allèrent surtout les critiques.

Cet épisode est important, parce qu'on y voit, pour la première fois, le chancelier fournir à son maître un argument susceptible de se retourner contre lui. Au moment où l'Empereur se séparera du dictateur qu'il a toléré jusque-là, il se rappellera qu'un an avant, celui-ci l'a compromis dans cette affaire des papiers Geffeken, en provoquant maladroitement une décision judiciaire qui constituait un désaveu de la conduite du chef de l'État, constitutionnellement responsable de celle de son chancelier.

En dépit des incidens qui se déroulaient en Allemagne depuis le début du règne, l'année 1888 s'achevait sans avoir ébranlé l'ascendant du prince de Bismarck sur le souverain. Plusieurs mois devaient s'écouler avant que Guillaume II, commençant enfin à ouvrir les yeux sur les périls que faisait courir à la dynastie le despotisme du chancelier, comprît la nécessité de s'en affranchir, et entrevît la possibilité de le faire.

La question qui se pose alors est celle de savoir non pas seulement si le chancelier conservera assez d'influence pour remplir auprès du souverain, en cas de nécessité, le rôle de modérateur, mais encore s'il saura le remplir. Les courtisans, qui conservent des doutes à cet égard, rappellent à qui veut les entendre qu'au temps de Guillaume Ier, c'est l'Empereur qui modérait Bismarck, et que celui-ci, par conséquent, n'est pas préparé à la tâche que les circonstances peuvent exiger de lui. Dès lors, n'est-il pas à craindre que, s'il s'aperçoit de l'inefficacité de ses conseils de modération, au cas où il jugerait utile d'en faire entendre, il n'insiste pas et cède à toutes les volontés du maître, afin de n'être pas condamné à quitter le pouvoir, qu'il entend conserver à tout prix.

Mais ces commentaires et ces hypothèses qui, dans les

salons de Berlin et dans le monde politique, alimentaient les conversations, n'avaient trait qu'à l'avenir, et le présent ne permettait pas de prévoir le terme de la faveur du chancelier ni qu'un jour viendrait où ses conseils ne seraient plus écoutés. Le 1er janvier 1889, on eut la preuve qu'ils étaient toujours suivis. Un décret impérial décerna le grand cordon de l'Aigle Noir à l'ancien ministre de l'intérieur Puttmaker, dont Frédéric III, à son avènement, avait exigé la démission. Cette distinction accordée à un personnage qui lui avait été toujours hostile, fut considérée comme une injure à sa mémoire et une offense pour sa veuve, grief nouveau qui vint s'ajouter à tous ceux que les ennemis de Bismarck avaient accumulés contre lui. Il irrita au plus haut degré les deux impératrices douairières et peut-être, ce jour-là, l'Empereur se laissa-t-il émouvoir par leurs plaintes. Ce qui permet de le supposer, c'est que ce fut le dernier acte par lequel se manifesta l'influence souveraine de Bismarck sur Guillaume II, et que parmi ceux qui suivent, on n'en constate plus désormais aucun ayant un caractère injurieux pour ses parens.

L'année qui commence s'écoulera sans complications nouvelles entre sa mère et lui. Une réconciliation définitive s'opérera dans la famille impériale et plusieurs faits en attesteront la sincérité. C'est du reste une année toute à l'apaisement. En prévision de l'Exposition Universelle qui allait s'ouvrir à Paris, un accord semblait être intervenu entre toutes les Puissances pour faire trêve aux différends qui les divisaient. Les relations entre la France et l'Allemagne devenaient plus cordiales. Le consentement donné par le Cabinet de Berlin à l'exhumation des cendres de Lazare Carnot, demandée par le gouvernement français, qui voulait les transporter de Magdebourg au Panthéon, imprimait aux rapports des deux États un caractère de courtoisie qui était réciproquement interprété comme un désir de rapprochement. Il est au moins certain qu'il y avait une détente, et que Guillaume II s'y était prêté. Au mois de mai, en conférant la décoration de l'Aigle Noir au comte de Munster, ambassadeur d'Allemagne à Paris, il lui écrivait qu'il avait voulu le récompenser « pour le service qu'il a rendu à l'empire en maintenant la paix avec la France. » D'autre part, il se prononçait pour la suppression du régime des passeports à la frontière d'Alsace-Lorraine, et il

invitait le chancelier à lui proposer une combinaison qui atténuait les malheureux effets de ce régime arbitraire.

L'apaisement qui régnait au dehors avait sa répercussion à l'intérieur de l'empire. Dans les Chambres comme dans la presse, la politique coloniale tenait la plus grande place ; on commençait à parler de la création d'une flotte de guerre, mais ces questions ne passionnaient pas encore l'opinion. Le chancelier, on le sait, avait été toujours hostile au développement de la puissance allemande au delà des mers. Dans ses conversations avec les personnages politiques, il ne dissimulait pas son opinion. On l'avait entendu et on l'entendait encore déclarer « qu'il en avait assez des affaires coloniales. »

— Je n'en ai jamais été fanatique, disait-il, je le suis moins encore, depuis que je me vois débordé par des gens qui ont cru trouver en Afrique des trésors, des emplois, des sinécures et qui, désabusés, voudraient obliger l'État à les leur procurer. Ils auront beau faire, je ne me laisserai pas entraîner. Seulement, tout cela me fatigue et je voudrais bien me débarrasser de ce fardeau. Peut-être le pourrais-je en créant un ministère des Colonies. Mais cette création n'est pas sans danger ; elle exciterait les ambitions des marins, et nous les verrions, pour cueillir des lauriers, jeter l'Allemagne dans des aventures inextricables. Je ne comprends rien à l'engouement de l'Allemagne pour un domaine colonial.

Ces raisonnemens ne pouvaient plaire au souverain qui pensait déjà « que l'avenir de l'Allemagne était sur l'eau. » Il ne semble pas cependant que cette divergence de vues eût encore pesé sur ses rapports avec le chancelier. Il est vrai que celui-ci ne devait pas tarder à se laisser entraîner par le courant de l'opinion publique, d'où l'on peut conclure que s'il eût conservé le pouvoir, il se fût fait le défenseur des ambitions coloniales allemandes.

Entre temps, il lui arrivait encore de parler dédaigneusement de l'empereur Frédéric, comme s'il n'eût pas voulu désarmer même devant la mort. Parmi les propos qui lui ont été attribués à ce sujet, nous citons ceux qui suivent parce qu'ils résument tous les autres.

— Frédéric III se laissait guider par de médiocres conseillers et je ne parle pas des obsessions dont l'accablait sa femme. J'ai souvent remarqué qu'il était soulagé et comme réconforté

quand ma présence, auprès de lui, lui procurait un moment de répit. Au reste, il avait plus de cœur que de tête et eût fait un mauvais empereur allemand.

Cet acharnement contre la mémoire d'un mort témoignait des sentimens haineux de Bismarck, mais aussi de sa maladresse et de son défaut de clairvoyance. En s'exprimant ainsi sans mesure, il attisait les inimitiés déjà déchaînées contre lui, il en augmentait le nombre et la violence. Dans le monde de la Cour, on commençait à se demander si l'Empereur ne se lasserait pas bientôt d'entendre parler de son père avec tant d'injustice et d'amertume.

II

En étudiant avec quelque attention les incidens de toutes sortes qui, à cette époque, agitaient plus ou moins la Cour de Berlin et en les suivant dans leur succession autant qu'il est possible de le faire à travers les obscurités qui les enveloppent, on est amené à se convaincre que c'est à la date du 31 janvier 1889, que commencent à s'opérer, dans la mentalité de Guillaume II, les changemens qui vont aboutir à la disgrâce du chancelier.

Ce jour-là, arrivait à Potsdam la nouvelle du drame de Meyerling. La mort tragique et mystérieuse de l'archiduc Rodolphe d'Autriche impressionna douloureusement l'Empereur. Comme nous l'avons dit, des souvenirs communs d'enfance et de jeunesse unissaient les deux princes. Mais, depuis longtemps, les liens de leur amitié étaient détendus. Leurs relations avaient perdu tout caractère d'intimité et de confiance. Également lié avec le prince de Galles, l'archiduc s'était associé aux ressentimens que l'héritier de la couronne britannique nourrissait contre son neveu depuis que celui-ci s'était révolté contre ses parens. Il ne dissimulait pas que son inclination antérieure pour Guillaume n'existait plus. Mais l'Empereur allemand ne s'était pas détaché dans la même mesure de son ancien camarade. On en trouve la preuve dans la vivacité des regrets qu'il manifesta en apprenant sa mort. L'ambassadeur d'Autriche à Berlin en fut le témoin. L'Empereur venu en personne, pour lui communiquer le télégramme par lequel François-Joseph lui faisait part de la mort de son fils, se présenta à lui,

le visage bouleversé et les yeux remplis de larmes. Il voulait partir pour Vienne afin d'assister aux funérailles de son ami, et, s'il y renonça, ce fut sur l'instante prière de l'empereur d'Autriche, à qui l'ambassadeur avait fait part de cette intention.

L'attitude de Guillaume en cette circonstance eut pour premier effet de lui ramener le prince de Galles. Touché par les manifestations de la douleur de son neveu, l'oncle se montra moins sévère pour les actes passés et les rapports familiaux entre la Cour d'Angleterre et celle d'Allemagne ne tardèrent pas à s'en ressentir, Quand la conduite de l'Empereur fut connue, on l'interpréta comme le symptôme d'un changement dans son esprit, qui devait tôt ou tard lui suggérer le désir de se soustraire aux influences qu'il avait subies jusque là. Mais durant plusieurs mois encore, divers incidens qui se succédèrent dans la vie politique de l'Empire, ne le laissèrent pas se trahir. Ce fut d'abord le décès de l'impératrice Augusta, veuve de Guillaume Ier. Depuis trop longtemps, on attendait sa fin pour qu'elle pût produire un grand effet; mais la Cour fut en deuil et, durant cette période, toutes les intrigues semblèrent suspendues. Commencent ensuite les visites de souverains qui viennent rendre à Guillaume II celle qu'ils ont reçue de lui. Au mois de mai, le roi d'Italie arrive à Berlin. L'Europe ne s'en inquiète pas et s'émeut seulement lorsque le bruit se répand que l'Empereur a eu la pensée de le conduire à Strasbourg, ce qui serait une provocation à la France. L'émotion ne dure qu'un jour; elle s'apaise lorsqu'on apprend que ce projet de voyage a été abandonné. La visite de l'empereur d'Autriche qui succède à celle du roi Humbert laisse le public dans l'indifférence. On remarque seulement que, lors du banquet donné en l'honneur du visiteur, au toast de Guillaume, révélateur de son tempérament belliqueux, François-Joseph a répondu sans faire comme lui une allusion à la guerre.

Guillaume a dit :

« Mon armée a conscience qu'elle est fortement unie à la brave armée austro-hongroise pour le maintien de la paix dans nos États et que, si telle devait être la volonté de la Providence, l'une et l'autre combattraient coude à coude. »

La réponse de François-Joseph ne vise que la première partie de cette allocution et passe l'autre sous silence.

« Je bois, déclare-t-il, à la consolidation d'une union paci-

fique, si profitable au bien des alliés ainsi que de toute l'Europe. »

On ne s'inquiète donc pas plus de la visite de l'empereur d'Autriche à Berlin qu'on ne s'est inquiété de celle du roi d'Italie. On attendait avec plus de curiosité celle de l'empereur de Russie annoncée pour le mois d'octobre. On espérait qu'elle amènerait un peu de détente dans les rapports des deux pays, refroidis depuis longtemps par les diverses causes que nous avons exposées et plus récemment par les attaques de la presse allemande contre la situation financière de la Russie. Mais, après le départ du Tsar, on constate « qu'il s'est montré très froid et a laissé trop voir qu'il était venu contre son gré et uniquement par convenance, que la détente n'est qu'apparente, et que la visite ne modifie pas le fond des choses. »

Il n'y avait rien en tout cela qui pût amener un dissentiment entre l'Empereur et le chancelier. Mais, par ailleurs, des points noirs surgissaient. A la suite d'une conversation d'Herbert de Bismarck avec le grand-duc de Bade, celui-ci se plaignait à l'Empereur des impertinences du fils du chancelier dont il dénonçait « le tempérament brutal et emporté. » A cette occasion, le chancelier déclarait dans son entourage que si l'Empereur blâmait son fils, il le défendrait. « Il le considère comme le dépositaire de ses pensées intimes et le continuateur de son œuvre. » Le grand-duc signalait aussi à l'Empereur les périls de la politique agressive et funeste que Bismarck pratiquait contre la Suisse par des mesures douanières qu'il poussait jusqu'à fermer la frontière d'Argovie, au risque d'altérer les bonnes relations qui existaient antérieurement entre l'Allemagne et la Confédération helvétique et de jeter la Suisse dans les bras de la France.

L'Empereur aurait pu couper court à ces querelles en faisant acte d'autorité. Mais la conséquence ne serait-elle pas la retraite de Bismarck? Il reculait encore devant cette éventualité, ayant besoin du chancelier pour obtenir les crédits militaires qu'il demandait au Reichstag. En attendant, et tout en multipliant envers lui les témoignages extérieurs de déférence, il accomplissait certains actes sans le consulter. L'un de ces actes combla de joie les ennemis de Bismarck. Depuis longtemps, Guillaume II s'était promis de remplacer le ministre de la Guerre, le général Bronsart de Schellendorf, par un homme complètement à lui. Son choix se porta sur le général Verdy du Vernois et le chan-

celier n'en fut averti que lorsque la décision ne pouvait plus être cachée. Mais il ne laissa rien paraître de son mécontentement. Son attitude fut la même en deux ou trois circonstances où il ne put obtenir des nominations ou des révocations qu'il avait demandées comme nécessaires au bien de l'État. On eût dit qu'il redoutait de provoquer un conflit, ne pouvant plus se dissimuler que l'Empereur subissait maintenant des influences contraires à la sienne.

Il serait téméraire de prétendre dévoiler le secret des intrigues qui s'étaient nouées contre lui à la Cour de Berlin et qui devenaient de plus en plus actives. Mais toutes les informations s'accordent pour nous faire croire que le général comte de Waldersee en était l'âme. Celui-ci est encore un personnage à double face. On l'a vu tour à tour courtisan de Bismarck, en lutte avec lui, s'en rapprochant quand il croit à la durée de sa puissance et se rangeant de nouveau parmi ses adversaires quand il la sent ébranlée. Son mariage avec la veuve d'un prince de Schleswig-Holstein, grand'tante de l'impératrice Guillaume, lui a créé à la Cour une situation privilégiée. De la place qu'il occupe, il assiste aux conciliabules où sont forgées les armes qu'on utilisera contre Bismarck. Il participe aux démarches qui sont faites auprès de l'Empereur, et qui se résument dans cette question que lui posent sa mère, sa femme, et d'autres personnes de son intimité :

— Pourquoi ne régnez-vous pas effectivement et laissez-vous votre premier ministre régner à votre place? Est-il de votre intérêt de laisser derrière le trône quelque chose de plus grand que le trône?

Ces questions sont pour Guillaume un avertissement; elles inspireront désormais sa conduite; son effort tendra à se saisir absolument et complètement des rênes de l'État. A l'automne de 1889, sa résolution est devenue inébranlable. Mais il la dissimule encore, non pas seulement, comme nous l'avons dit, parce que la présence de Bismarck au Reichstag lui est nécessaire, mais aussi parce que les élections pour le renouvellement de cette assemblée doivent avoir lieu au commencement de l'année suivante et que la démission anticipée du chancelier pourrait influer sur leur résultat. Il pousse même si loin la dissimulation que, le 31 décembre, en envoyant au chancelier ses souhaits de nouvel an, il termine sa lettre par la phrase

suivante : « Je prie Dieu qu'il me conserve pendant de longues années le secours de vos conseils sûrs et dévoués dans le poste si difficile et si plein de responsabilités qui m'est échu comme chef d'Empire. » Mais, quoi qu'il en dise, il est visible que, dès ce moment, dans sa pensée, le prince de Bismarck est condamné à se soumettre ou à se démettre, car, ainsi que l'Empereur le dira bientôt, il s'agit de savoir si c'est la dynastie des Bismarck qui régnera sur l'Allemagne ou celle des Hohenzollern.

Au moment où la question se posait avec cette rigueur, les luttes électorales engagées de toutes parts sur l'étendue de l'Empire attestaient les progrès vertigineux du socialisme. La levée de boucliers de la classe ouvrière se traduisait en Westphalie par un formidable mouvement gréviste. Les classes dirigeantes s'en alarmaient. Elles se croyaient menacées des plus grands dangers, « peut-être même d'un massacre. » Les inquiétudes de l'Empereur n'étaient pas moindres. Il ne les dissimulait pas, mais il croyait à la possibilité de conjurer le péril en allant lui-même au-devant des revendications ouvrières pour leur donner satisfaction dans ce qu'elles avaient de légitime.

— Si nous ne le faisons pas, disait-il, il se trouvera dans le Reichstag une majorité pour le faire et nous serons obligés de suivre, ce qui nous entraînera plus loin qu'il ne convient d'aller. Étudions donc les réformes qui peuvent être faites sans dommage pour la sécurité de l'État et annonçons-les avant les élections.

Bismarck n'avait jamais été partisan des concessions et des accommodemens quand ils semblaient lui être imposés. Lorsque, au mois de décembre, l'Emperour, après s'être enquis de la situation des ouvriers dans tous les pays, lui fit part de ses desseins, il protesta. Céder aux demandes des socialistes, fussent-elles modérées, c'était ouvrir la porte à toutes leurs exigences et se mettre dans l'impossibilité d'y résister. Il ne voulait voir, quant à lui, dans les revendications ouvrières qu'une révolte qu'il fallait écraser avant qu'elle ne se développât. Il fallait présenter au nouveau Reichstag dès ses premières réunions, une loi très sévère contre les socialistes, le mettre en demeure de la voter, et, s'il s'y refusait, prononcer sa dissolution, après quoi, on réprimerait par la force les soulèvemens qui pourraient se produire.

L'Empereur répliqua énergiquement qu'il n'entrerait pas dans cette voie.

— Mon grand-père, au terme d'un règne glorieux, aurait pu le faire, s'il y avait été contraint. Mais si j'agissais de la sorte au début du mien, on m'accuserait de l'inaugurer en massacrant mes sujets. Je suis prêt à recourir à toutes les mesures qu'exigerait la défense de ma couronne, mais je suis résolu à n'y recourir qu'après avoir tout fait pour répondre aux réclamations légitimes des ouvriers.

Ce débat se renouvela à plusieurs reprises sans qu'aucun des deux interlocuteurs se ralliât à l'opinion de l'autre. Le dissentiment s'aggrava, lorsque l'Empereur, voulant mettre en pratique ses projets, demanda dans une réunion de ministres qu'on lui présentât deux décrets qui en prépareraient l'exécution. Par le premier, le chancelier de l'Empire serait invité à demander officiellement à la France, à l'Angleterre, à la Belgique et à la Suisse, si elles consentiraient à entrer en négociation avec l'Allemagne, en vue d'une entente internationale sur les moyens de donner satisfaction aux vœux des travailleurs. L'adhésion de ces États une fois acquise, on inviterait les gouvernemens qui attachaient un égal intérêt à la question ouvrière, à se réunir en conférence à Berlin pour aviser aux moyens de la résoudre. Le second décret ordonnerait au ministre des Travaux publics de dresser le programme d'une enquête sur le même objet, dont les études préliminaires seraient présidées par l'Empereur en conseil d'État avec l'adjonction de personnes compétentes.

La résistance du chancelier fut plus énergique qu'elle n'avait été la première fois; mais elle n'ébranla pas la volonté de l'Empereur. Les rescrits impériaux furent promulgués le 6 février 1890. Déjà la réunion de la conférence était assurée par l'adhésion officieuse des gouvernemens au concours desquels le Cabinet de Berlin avait fait appel. D'après Hohenlohe, Bismarck, dépité, aurait annoncé à l'Empereur l'intention de se retirer. Mais, changeant d'avis au bout de quelques jours, il avait déclaré que, décidément, il restait à son poste. L'Empereur, quoique déçu, s'était résigné à attendre une autre occasion. Il importait à la gloire impériale que la chute du dictateur se produisît en des conditions telles qu'elle ne pût être imputée qu'à lui-même.

Ces incidens avaient eu un trop grand retentissement pour ne pas ranimer les espérances de ses ennemis. Le bruit de sa retraite prenait de jour en jour plus de consistance; mais, s'il

avait cru qu'en le faisant répandre, il provoquerait une manifestation en sa faveur, il devait reconnaître qu'il s'était trompé. Les journaux envisageaient et discutaient l'éventualité de sa démission comme une chose prévue, et le public y semblait tout à fait résigné. Les élections avaient eu lieu et elles augmentaient considérablement le parti socialiste dans le Reichstag; l'effroi se répandait à travers l'Empire; à la Cour, les gens redoutaient « d'être mis à la lanterne. » On approuvait donc l'Empereur de chercher à résoudre pacifiquement la question sociale et d'essayer de créer un terrain d'entente avec la nouvelle majorité. On blâmait la résistance du chancelier et nulle part, bien que les journaux à ses gages eussent pris sa défense, on ne se contraignait plus pour blâmer son attitude et même pour le railler en présence de l'Empereur devant qui, quelques semaines plus tôt, les plus hardis n'auraient osé le faire.

Un soir qu'il y avait au ministère de la Guerre un dîner officiel auquel assistait le souverain, Mme de Verdy du Vernois, placée entre lui et le comte de Waldersee, causait librement du prince de Bismarck. Son mari, ayant surpris ses paroles, lui cria à travers la table d'un accent de gaieté :

— Prenez garde, ma chère, de ne pas vous compromettre; les journaux vont vous attaquer.

L'Empereur, loin de trouver mauvaise la plaisanterie, l'approuva en éclatant de rire. Il n'ignorait pas que le ministre de la Guerre était en communauté de vues avec les adversaires de Bismarck.

Tout conspirait maintenant contre le chancelier. Ses rapports avec l'Empereur devenaient de plus en plus difficiles et pénibles.

— Nous sommes dans une mauvaise passe, le chancelier et moi, disait Guillaume II.

Mais Bismarck ne se tenait pas pour battu ; il redoublait d'activité et d'audace et se flattait de faire avorter la conférence en provoquant le refus des gouvernemens qui étaient invités à y prendre part. C'est dans ce dessein qu'au lendemain de la publication des décrets impériaux, il mande d'urgence à la chancellerie le ministre de Suisse, M. Arnold Roth.

— Voici pourquoi je vous ai fait appeler, lui dit-il. Vous savez que l'Empereur tient à ce que la conférence ouvrière se réunisse

à Berlin. Or, jusqu'à ce jour, votre pays a eu le privilège d'être choisi comme lieu de réunion pour les conférences internationales non politiques. Ce privilège, le gouvernement fédéral ne peut s'en laisser dépouiller. Il se priverait d'une de ses plus flatteuses prérogatives s'il admettait qu'une réunion de l'importance de celle dont il est question puisse siéger ailleurs qu'à Berne. Je vous engage donc à réclamer pour votre pays l'honneur d'offrir l'hospitalité aux délégations que l'Empereur a le tort de vouloir réunir à Berlin.

Effaré d'une telle suggestion, le diplomate suisse ne peut que balbutier quelques mots. Il en référera à son gouvernement et communiquera au chancelier la réponse qu'il en aura reçue. Mais, rendu à lui-même et après réflexion, il décide qu'il n'en fera rien. Jusqu'à nouvel ordre, il gardera la proposition pour lui. Il n'ignore pas que le chancelier est opposé à ce projet de conférence, et il juge imprudent de se faire son complice dans des efforts qui ont pour but de battre en brèche la volonté de l'Empereur.

Quant à Bismarck, il poussera plus loin ses intrigues.

Le 10 février dans la matinée, l'ambassadeur de France, M. Jules Herbette, enfermé dans son cabinet avec M. Alfred Dumaine, premier secrétaire de l'ambassade, était en train de dépouiller le courrier du jour, lorsqu'un domestique vint annoncer un visiteur. Il s'était exprimé en langue allemande, et l'ambassadeur ne la comprenait pas.

— Qui annonce-t-on ? demanda-t-il à M. Dumaine.

— J'ai cru comprendre que c'est le chancelier.

Le chancelier ! Que venait-il faire à cette heure matinale, lui dont les visites aux ambassadeurs étaient si rares ! Mais, au même instant, sa haute et large silhouette se dressait dans l'encadrement de la porte. Il avait suivi le domestique et se présentait derrière lui comme un familier de la maison. Resté seul avec l'ambassadeur, il exposa l'objet de sa visite.

— Je viens m'excuser auprès de vous des embarras que la proposition de l'Empereur doit vous causer. La conférence projetée ne peut avoir aucun résultat pratique. Mais son échec pourra laisser des nuages dans les relations de l'Allemagne avec les gouvernemens à qui l'on reprocherait de l'avoir provoqué. Mieux vaudrait que ceux qui ne veulent pas de l'article premier du programme touchant la journée de huit

heures déclinassent, dès maintenant, leur participation. C'est sans doute ce que fera l'Angleterre. A votre place, j'agirais de même. Je ne me considérerais pas comme obligé, par une adhésion antérieure à la conférence de Berne, à venir délibérer sur les mêmes matières à Berlin.

Après avoir développé avec autant de feu que de conviction feinte les raisons de sa manière de voir, il ajouta :

— Ma démarche doit vous surprendre. Mais elle m'est dictée par le sincère désir qu'il ne s'élève pas de nuages entre nos deux pays.

Puis, comme pour marquer à l'ambassadeur qu'il lui parlait en toute franchise, il poursuivit :

— Depuis vingt-huit ans que je suis à la tête des affaires, mes plus grosses difficultés ont été à l'intérieur. Avec le *vieux*, cela allait encore, mais avec le *jeune*, la besogne est un peu lourde : il croit tout savoir et ne tient aucun compte de l'expérience. Dans la voie des réformes sociales, il est poussé par le roi de Saxe et le grand-duc de Bade qui ne sont pas des aigles. Ils ont voulu me convertir à leur système, mais ils m'ont fatigué inutilement, car je ne m'y rallierai jamais.

Il parlait d'abondance, familièrement, d'un accent où l'ironie et le rire alternaient avec les phrases comme pour leur donner la physionomie d'une confidence amicale, d'un conseil émis spontanément dans l'entraînement d'une bienveillance désintéressée. L'ambassadeur n'avait rien répondu, si ce n'est qu'à Paris, l'opinion du chancelier serait prise en sérieuse considération. Il s'efforçait surtout de cacher l'émotion et la surprise que déchaînaient en lui les propos qu'il venait d'entendre et la démarche de ce tout-puissant ministre qui, avec une audace imprudente, ne craignait pas de quémander l'appui d'un gouvernement étranger contre la politique de son souverain et poussait l'incohérence jusqu'à oublier qu'il avait si souvent traité en ennemi ce gouvernement dont il sollicitait aujourd'hui la complicité. Mais l'ambassadeur n'était pas au bout de ses étonnemens.

Comme le chancelier s'était levé pour prendre congé de lui et comme il se préparait à le reconduire, il le vit se planter devant deux tapisseries des Gobelins qui ornaient le salon. Elles représentaient des scènes mythologiques. Sur l'une, c'était la première rencontre de Médée avec Jason ; sur l'autre, l'incendie

de Corinthe, allumé par Médée lorsqu'elle cherche à se venger de Jason qui l'a abandonnée pour Créuse. A la demande du chancelier, l'ambassadeur lui expliqua le sujet de ces admirables compositions. Tout en les contemplant, Bismarck rappela que, d'après la légende, les deux amans, après ce déchaînement de colère, se sont réconciliés, et il se mit à fredonner :

Et l'on revient toujours
A ses premiers amours.

Puis, après un court silence, il reprit :

— Qui sait s'il n'en sera pas ainsi pour moi?

Quel aveu et combien inattendu! Depuis plusieurs semaines, dans le monde officiel, on se chuchotait à l'oreille que les dissentimens de l'Empereur avec son ministre, sur la question ouvrière, avaient dégénéré en débats violens tournant à la brouille. Mais ce n'étaient là que des rumeurs difficiles à contrôler, et voici que le chancelier en revélait l'exactitude en rappelant, dans un refrain d'opéra-comique, qu'entre gens qui se sont aimés, les pires querelles se dénouent souvent par une réconciliation. S'il prévoyait qu'il en serait ainsi pour lui, c'est que la brouille existait ou tout au moins s'annonçait.

Après qu'il se fut retiré, l'ambassadeur rappela M. Dumaine.

— Mettez-vous là, lui dit-il, en désignant son bureau. Il faut que j'envoie un rapport à Paris. Mais je vais vous le dicter, car je suis trop ému pour l'écrire moi-même.

Il ne le fut pas moins, lorsque, six jours plus tard, il vit réapparaître le prince de Bismarck et l'entendit lui dire qu'il avait changé d'avis.

— Mon maître est plus engagé que je ne croyais ; il tient à sa conférence, et je pense qu'il faut lui donner cette satisfaction.

— Ce n'était pas votre opinion, mon prince, lorsque vous m'avez fait l'honneur de votre visite, objecta l'ambassadeur.

— C'est vrai, avoua Bismarck. J'ai cédé, ce jour-là, à un mouvement d'irritation. J'étais décidé à me retirer avec éclat après les élections générales du Reichstag. Mais on m'a demandé de patienter encore. Aujourd'hui, je crois plus avantageux que la conférence ait lieu, vu les dispositions de l'Empereur. Votre gouvernement n'a pas encore pris de parti. Rien ne l'empêche donc de se décider dans un sens ou dans un autre. Acceptez

donc de vous y rendre. Elle-même prouvera sen inutilité; l'Empereur changera de marotte et passera à d'autres occupations. Rappelez-vous que, pour une fenêtre, Louvois a été cause de la guerre du Palatinat. C'est au nom de la paix de l'Europe que je vous demande de ne pas jeter l'Empereur dans le désœuvrement, en empêchant par votre abstention la réunion de la conférence de Berlin.

Il osait prier au nom de la paix, lui qui tant de fois, pour les nécessités de sa politique, avait recouru aux menaces de guerre! On ne pourrait que s'en indigner si, dans l'adjuration qu'il adressait au représentant de la France, n'apparaissait le mensonge. Ce n'est pas dans l'intérêt de la paix qu'il faisait volte-face, mais parce qu'il s'était convaincu que sa résistance se briserait contre la volonté de l'Empereur. Cette volonté, à quelque temps de là, allait s'exprimer à la Diète de Brandebourg, sous une forme impétueuse. Le 5 mars, au banquet de la session, Guillaume II, en terminant un discours en lequel il s'engage à « gouverner miséricordieusement et avec justice pour le bien de son peuple, » s'écriera : « Tous ceux qui voudront m'aider dans ce grand devoir, ceux-là seront les bienvenus; mais ceux qui feront obstacle à mes désirs, je les mettrai en pièces. » En présence des dispositions que trahit ce langage véhément, Bismarck, qui les connaissait, s'était dit qu'à prolonger sa résistance, il jouerait trop gros jeu et, après réflexion, il se soumettait. En cette circonstance comme en tant d'autres, il s'inspirait de son intérêt personnel ou, pour mieux dire, de son fougueux désir de conserver le pouvoir. Durant les dernières années de sa dictature, ce désir a été le mobile de toutes ses actions.

III

Au commencement du mois de mars, les délégués des Puissances qui avaient accepté de prendre part à la conférence ouvrière étaient salués, en arrivant à Berlin, par les rumeurs auxquelles donnaient lieu la probabilité et l'imminence de la retraite du chancelier. On en parlait publiquement, sans que l'opinion eût l'air de s'émouvoir d'un événement qui, l'année précédente, à la même époque, eût provoqué dans toute l'étendue de l'Empire des protestations et des regrets. On ne s'était

pas étonné alors que Guillaume II prodiguât au prince de Bismarck, sous des formes exceptionnelles, des témoignages de confiance et de gratitude pour le dévouement dont son futur ministre lui avait donné tant de preuves sous le règne de Frédéric III. Sans doute, on pouvait reprocher à Bismarck d'avoir manqué de générosité envers le souverain en train de mourir. Mais l'opinion le lui avait promptement pardonné. Elle s'était rangée du côté de la force et laissé émouvoir par le « touchant spectacle » qu'offrait le jeune Empereur s'appuyant sur le vieux chancelier. Elle les voyait dans cette attitude rassurante, à travers les mirages de leur lune de miel. Moins d'une année avait suffi pour dissiper ces mirages et les noyer dans les ombres de la lune rousse.

Ces ombres s'épaississaient de plus en plus. Sur le dissentiment auquel avait donné lieu entre l'Empereur et le chancelier la question ouvrière, se greffaient maintenant d'autres querelles qui mettaient en conflit la volonté du maître avec celle du serviteur. Pour faire triompher la sienne, celui-ci déployait toute son énergie. Mais il rencontrait devant lui, pour la première fois, une résistance opiniâtre qui le surprenait, le déconcertait, l'irritait, et dont, malgré tout, il ne renonçait pas à avoir raison. Malheureusement, plus il se maintenait dans son intransigeance et plus la volonté impériale s'accusait et se dressait devant lui comme une force invincible.

C'est ainsi que, le 15 mars, l'Empereur, apprenant par les espions attachés aux pas du chancelier que le député Windthorst, chef du parti du Centre au Reichstag, avait été reçu par lui, demandait à l'improviste un rapport sur leur entrevue. Offensé par cette demande, Bismarck le prenait de haut et répondait par un refus, alléguant que ses relations avec les députés ne devaient être soumises à aucun contrôle. Un débat s'engageait.

— C'est mon droit de tout savoir, déclarait l'Empereur.

— C'est le mien de garder la liberté de mes rapports avec les Chambres, répliquait Bismarck.

Devant l'insistance qui lui était opposée, il perdait patience, se répandait en récriminations, se plaignait d'être espionné et, la colère dans les yeux, la pâleur au visage, il menaçait de sa démission, s'oubliant jusqu'à frapper du poing la table impériale.

— J'ai cru, disait l'Empereur, qu'il allait me jeter l'encrier à la tête.

Le bruit de cette querelle arrivait jusqu'aux salons d'attente où se trouvaient réunis les dignitaires et les aides de camp de la maison de l'Empereur. Ils voyaient le chancelier sortir furibond de l'audience et recueillaient au passage, tombés de sa bouche convulsée, des mots tels que ceux-ci :

— Il me dit toujours qu'il m'aime. Que m'importe, s'il ne m'écoute pas !

Il ajoutait qu'il ajournerait sa retraite jusqu'au mois de mai, afin qu'elle ne parût pas lui être imposée par le résultat des élections.

— Alors, s'il persiste à ne pas m'écouter, je me retirerai, quoi qu'il fasse pour me retenir. Quand il voudra me rappeler, ce sera trop tard.

Une telle situation, semble-t-il, ne pouvait se prolonger. Cependant l'Empereur usait de patience. Pour mettre cette patience à bout, il fallut un autre incident.

Encore à cette époque, ses relations avec le chancelier et avec les autres ministres étaient réglées par une ordonnance, en date de 1852, à laquelle, depuis cette époque, il n'avait été jamais porté atteinte. Elle stipulait que les rapports officiels des ministres à l'Empereur devaient être soumis préalablement au chancelier et revêtus de son visa, avant d'être envoyés au souverain. Au début de son règne, Guillaume II avait subi cette loi, sans paraître impatient de l'abroger. Brusquement, il exigea, non comme une condescendance accidentelle consentie à son égard, mais comme une prérogative souveraine, que les rapports ministériels lui fussent adressés directement, en dehors même du chancelier. Cette fois, l'atteinte aux droits de celui-ci ne se dissimulait plus. C'était son pouvoir constitutionnel qui était ébranlé. Il le faisait remarquer à l'Empereur, et, comme Sa Majesté ne semblait pas touchée par cette objection, son emportement ne connaissait plus de bornes, et il s'écriait :

— Devant de telles exigences, je ne puis plus gouverner, et j'aime mieux donner ma démission.

L'Empereur ne répond pas, mais son silence est significatif. Il veut dire : « Comme vous voudrez. » Bismarck ne comprend pas et se retire, convaincu que l'Empereur n'osera pas se priver de ses services. Rentré à la chancellerie, il rédige un

rapport dans lequel il expose les origines de l'ordonnance de 1852, et développe les raisons qui, selon lui, en nécessitent le maintien. Une heure après, il reçoit la visite du général Hahnke, aide de camp de l'Empereur, qui vient lui demander sa démission, annoncée par lui. Il est stupéfait d'avoir été pris au mot et se refuse à croire que la résolution de l'Empereur est définitive.

— J'irai voir Sa Majesté, dit-il à l'aide de camp.

Mais lorsque, bientôt après, il se présente au palais, on lui répond :

— Sa Majesté est sortie.

Il comprend alors qu'il n'a plus rien à attendre, et il consacre plusieurs heures à rédiger la lettre par laquelle il se démet de ses fonctions. Le lendemain, 18 mars, quand le général Hahnke, accompagné cette fois du conseiller privé de Lucanus, vient réitérer l'ordre impérial, la lettre est prête, et Bismarck la remet à l'envoyé du palais.

Elle est trop longue pour être reproduite ici ; elle figure d'ailleurs dans les Mémoires du chancelier, recueillis par Maurice Busch, et n'apprendrait rien à nos lecteurs que ne leur aient appris les pages qui précèdent. Le démissionnaire s'applique à démontrer que révoquer l'ordonnance de 1852 équivaudrait à détruire dans le gouvernement l'unité nécessaire, et que, quant à lui, il ne peut accepter cette diminution de pouvoir. Les dernières lignes de sa lettre révèlent son état d'âme au moment où sa démission lui est arrachée et l'effort qu'il fait pour prouver qu'elle n'est pas volontaire.

« Si j'en crois mes impressions pendant cette dernière semaine et les communications qui m'ont été faites hier par le Cabinet civil et militaire de Votre Majesté, je suis persuadé que j'entre dans les vues de Votre Majesté, en donnant ma démission, et je puis donc compter avec certitude sur son acceptation. Il y a déjà un an que j'aurais demandé à Votre Majesté d'être relevé de mes fonctions, si je n'avais pas cru que Votre Majesté désirait profiter encore de l'expérience et de la capacité d'un fidèle serviteur de ses prédécesseurs. Maintenant, je suis sûr que Votre Majesté n'a pas besoin de moi et je puis me retirer de la vie politique sans craindre que l'opinion ne juge ma décision trop hâtive. »

Presque aussitôt sa démission est officiellement acceptée. La

lettre impériale qui le lui fait savoir, le 19 mars, lui confère le titre de duc de Lauenbourg. Loin de lui être agréable, la distinction honorifique dont il est l'objet accroît son ressentiment. Il ne peut la refuser, il est même tenu d'en remercier l'Empereur, mais, en le remerciant, il lui demande la permission de ne porter à l'avenir que le nom et le titre qu'il a toujours portés.

Sa réponse partie, on l'entend murmurer :

— Il verra bien qu'on ne remercie pas un Bismarck de cette façon.

Puis, comme l'Empereur. en lui écrivant, a exprimé, assez hypocritement d'ailleurs, le regret de n'avoir pu le décider à retirer sa démission, il fait insérer, dans la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, une note contestant l'assertion de la lettre impériale et constatant qu'aucune instance n'a été faite auprès de lui pour le retenir.

A dater de ce moment et jusqu'au jour de son départ, il affectera, malgré ses soixante-quinze ans, de se montrer dans les rues de Berlin et dans plusieurs salons, afin de prouver que, contrairement à ce que prétendent les gens de la Cour, il ne se retire pas pour des raisons de santé. Peut-être espère-t-il provoquer en sa faveur une manifestation populaire. Mais il ne s'en produit aucune, et il peut constater que le peuple ne se soulèvera pas sur son passage pour protester contre sa démission. Il ne lui reste donc plus qu'à se résigner à l'inévitable destin. Mais il n'est pas préparé à subir la mauvaise fortune; il ne se résigne pas avec le calme et la dignité qui ennobliraient sa retraite. La colère qu'il ne cherche pas à dissimuler s'envenime de la menace de ne pas désarmer. Il ne craint pas de laisser répandre que, pour démontrer combien est odieux et gros d'ingratitude le procédé dont il est victime, il publiera certains papiers qui sont en sa possession. Il en fait même publier un. C'est une lettre de Guillaume Ier en date du 26 juillet 1872, dans laquelle, en lui envoyant un vase d'art à l'occasion de ses noces d'argent, le souverain le prie de l'accepter en souvenir de lui et ajoute : « Il vous redira tout ce que la Prusse vous doit pour l'avoir élevée au pinacle où elle se trouve maintenant. »

Cette publication, qui semble en présager d'autres moins inoffensives, décide l'Empereur à lui faire rappeler par le directeur de son Cabinet civil que les lois en vertu desquelles le comte d'Arnim a été condamné sont encore en vigueur.

Bismarck se le tient pour dit, mais son irritation s'accroît; elle se communique à son entourage avec si peu de retenue que lorsque arrive chez Mme de Bismarck un portrait de l'Empereur envoyé par Sa Majesté à titre d'hommage amical, elle s'écrie :

— Qu'on l'emporte à Friedrichsruhe et qu'on le mette à l'écurie.

Sur les incidens qui précédèrent et suivirent la démission du chancelier en ces heures troublées, il existe plusieurs versions. Mais, fréquemment, elles se contredisent et il est assez difficile d'en faire jaillir la vérité. Il en est particulièrement ainsi pour ce qui s'est passé alors, entre lui et l'impératrice Victoria. On a raconté qu'il avait osé lui demander de plaider sa cause auprès de l'Empereur. Mais le prince de Hohenlohe dément ce dire. A l'en croire, c'est l'Impératrice qui aurait demandé au chancelier disgracié si elle pouvait l'aider en quelque chose et il aurait répondu :

— Je ne demande que de la compassion.

Ces deux récits paraissent également invraisemblables et sans doute c'est entre l'un et l'autre qu'il faut chercher la vérité. D'une part, Bismarck était possédé de trop d'orgueil pour s'abaisser à une démarche aussi humiliante auprès d'une femme, à laquelle il avait fait trop de mal pour espérer qu'elle le lui pardonnerait. D'autre part, on ne se figure pas cette princesse lui offrant spontanément de lui venir en aide, alors qu'elle se réjouissait de sa chute, ainsi qu'elle le déclarait elle-même à Jules Simon (1). En sa qualité de président de la délégation française à la Conférence ouvrière qui se réunissait à Berlin au même moment, il était allé lui rendre hommage. « Elle était satisfaite, raconte-t-il, de la disgrâce de son plus terrible ennemi, » quoiqu'elle considérât comme téméraire l'initiative qu'avait prise son fils en faisant des avances aux socialistes. Elle n'a donc pu vraisemblablement offrir son secours à Bismarck et celui-ci, par conséquent, n'a pas eu à le décliner. Ce qui sans doute est plus vrai, c'est que la princesse lui a exprimé le regret qu'en détruisant systématiquement son autorité maternelle, il l'ait mise dans l'impossibilité d'exercer une influence en sa faveur. Du reste, ce regret, à supposer qu'elle l'ait exprimé, n'a pu être que platonique, une parole de courtoisie qui ne lui était

(1) Voir le volume II de ses *Mémoires : Le Soir de ma journée.*

pas dictée par son cœur encore tout endolori des coups que lui avait portés le chancelier. Ce qui le prouve, c'est que plus tard certains publicistes ont pu rappeler sans être démentis que, lorsqu'elle parlait de ces choses, elle justifiait son ressentiment en montrant la dépêche brutale et cruelle qu'à la veille de la mort de Guillaume Ier, Bismarck avait envoyée à son mari à San-Remo pour lui ordonner, au nom de l'Empereur mourant, de rentrer immédiatement a Berlin. En montrant cette dépêche, elle disait :

— Dieu nous a vengés.

En ce qui touche les témoignages révélateurs de la colère de Bismarck, nous pouvons être plus affirmatif. Ici en effet, c'est lui-même qui par sa parole a dissipé à l'avance toutes les obscurités. L'ambassadeur de France étant allé le voir le 22 mars, il commence par lui déclarer, plus ou moins sincèrement, qu'il a toujours hautement apprécié les Français.

— Si les nécessités de la politique et les intérêts de mon pays m'ont forcé de les combattre, si même les discours parlementaires et les formes oratoires m'ont entraîné à des appréciations peu obligeantes, je n'ai jamais eu de haine contre eux; j'ai toujours pensé que je m'entendrais plus volontiers avec eux qu'avec d'autres. Vous avez bien dû vous en apercevoir.

L'ambassadeur n'est pas convaincu par ce regret tardif; mais la politesse l'oblige à feindre d'y croire. Bismarck mis en confiance continue avec la vivacité d'un homme qui éprouve le besoin de laisser son cœur déborder :

— Vous seriez surpris si je n'étais pas blessé de la désinvolture avec laquelle l'Empereur s'est débarrassé de moi comme d'un mentor incommode. J'étais un écran qui voilait ses rêves de gloire. Espérons qu'il n'épuisera pas le dévouement monarchique de son peuple, si profond qu'il soit. Quelle politique va-t-on faire maintenant? Je l'ignore, mais je ne suis pas surpris que mon fils désire s'en rendre compte avant de rester au service, même comme ambassadeur.

Ici encore il ne se départait pas de sa vieille habitude de dissimuler la vérité. Il est probable qu'Herbert de Bismarck, eût-il été libre de conserver ses fonctions, aurait considéré comme un devoir de suivre son père dans sa retraite. Mais il était averti qu'il ne les conserverait pas. L'Empereur était très excité contre lui; il le rendait même responsable de certaines

incartades qu'ils avaient commises ensemble comme, par exemple, leur conduite à Rome, lors de la visite à Léon XIII. En annonçant qu'il se retirait avec son père, Herbert de Bismarck ne faisait que devancer un arrêt auquel il n'aurait pas échappé.

Nous trouvons d'autres preuves de la colère de Bismarck, dans les propos qu'il tenait à Maurice Busch en lui annonçant sa démission.

— C'est maintenant un fait accompli. Ah! les choses ont été plus vite que je ne croyais. J'avais d'abord pensé qu'il me serait reconnaissant si je restais encore quelques années auprès de lui, mais je me suis aperçu qu'il n'avait qu'un désir, celui de se débarrasser de moi pour gouverner seul avec son propre génie, dans sa seule gloire. Il en a assez du vieux mentor; il lui faut maintenant des agens plus dociles. Mais, moi je ne puis me résoudre à plier le genou devant lui, à me coucher sous la table comme un chien. Et puis j'en ai assez des intrigues de Cour, assez de toutes leurs insolences, assez d'être espionné. Ma retraite est définitive. Je ne veux pas prendre à mon compte, comme couronnement de ma carrière, les bévues d'un esprit présomptueux et inexpérimenté.

L'état d'âme que trahit ce langage sera désormais celui du prince de Bismarck; jusqu'à la fin de sa vie, il ne décolérera plus, et, sous l'empire de ses emportemens, il englobera dans la même critique amère et railleuse les trois souverains qu'il a servis.

— J'ai vu trois rois pour ainsi dire nus, rappelle-t-il un jour, et je dois dire que ces trois messieurs ne m'ont pas toujours montré quelque chose de bien beau.

Au cours des événemens que nous rappelons, et dont le dénouement remplit un espace de huit journées, les délégués à la conférence ouvrière, arrivés à Berlin, se préparaient à commencer leurs travaux. On sait que la délégation française était présidée par Jules Simon. Elle avait été reçue par le prince de Bismarck. Non content d'offrir à la conférence, pour y tenir ses réunions, un salon du palais de la chancellerie, il avait invité ses membres à dîner pour le 19 mars. Sa démission étant officielle ce jour-là, ainsi que la nomination de son successeur, le général de Caprivi, ses invités s'attendaient à être contremandés. Mais il n'en fut rien, et, le soir venu, ils se trouvèrent réunis à la table du prince de Bismarck.

Il eut le bon goût de ne pas récriminer devant eux. Comme

si la présence d'un brillant causeur tel que Jules Simon l'eût mis en verve, il fut éblouissant d'esprit et de gaieté. Laissant entendre qu'il se retirait volontairement parce que, à son avis, l'Empereur faisait trop de concessions aux socialistes, il se disait content de revoir ses terres et de pouvoir s'en occuper après les avoir si longtemps négligées; son fils Herbert « n'aimait pas la politique » et aurait plaisir à se retirer avec lui. Durant toute la soirée, il tint ses convives sous le charme de sa parole, « surtout, nous dit l'un d'eux, lorsqu'il donnait la réplique à Jules Simon. »

Ils le revirent le lendemain dans les mêmes dispositions. Ils étaient en séance à la chancellerie lorsqu'il entra, précédant un personnage en uniforme de général.

— Je vous demande pardon de vous déranger, messieurs, dit-il; j'y suis obligé pour montrer les appartemens à mon successeur.

Il le désigna et le nomma : c'était le nouveau chancelier, Caprivi.

Maintenant, les événemens vont se précipiter. La démission est un fait accompli et l'ex-chancelier ne s'occupe plus que de son déménagement, opération laborieuse, puisque, de son propre aveu, elle comprend trois cents caisses ou malles et « plus de treize mille bouteilles de vin. » Dans les caisses, se trouvent des dossiers volumineux, formés de toute sa correspondance depuis trente ans. Il emporte ces paperasses à Friedrichsruhe dans le dessein d'écrire ses Mémoires.

Le 27 mars, son départ étant fixé au surlendemain, il va prendre congé de l'Empereur. Sa voiture est précédée et suivie de deux sergens de ville à cheval; « ils ont l'air de conduire un prisonnier. » Le lendemain, les journaux à ses gages diront que l'Empereur l'a retenu plus d'une heure et lui a fait les plus touchans adieux. Mais les familiers du palais savent qu'il n'en est rien : « L'audience n'a pas duré plus d'un quart d'heure et a été surtout remarquable par son caractère glacial. » Mais, à sa sortie, l'ex-chancelier est dédommagé par les acclamations d'une foule immense qui lui jette des fleurs et fait mine de dételer les chevaux afin de traîner elle-même sa voiture. Cette manifestation a été organisée par les amis de Bismarck, quoique leur nombre, en ces derniers jours, ait considérablement décru. Le bruit court qu'ils ont voulu faire pièce à l'Empereur, peut-

être même lui donner une leçon. Mais, quelques minutes plus tard, apparaît l'Empereur en équipage de gala et il est accueilli par des cris enthousiastes.

Enfin, le 29 mars, a lieu le départ pour Friedrichsruhe. Vers la fin de l'après-midi, les membres de la conférence ouvrière sont réunis à la chancellerie. Tout à coup, un huissier du Cabinet se présente et annonce que le prince de Bismarck va quitter le palais pour se rendre à la gare. Tout le monde se précipite aux croisées. La rue est noire de la foule qui s'y est rassemblée. A la vue de l'ex-chancelier, elle pousse une clameur formidable en témoignage d'admiration et de regrets. C'est à grand'peine que les agens de police ouvrent dans ses rangs un passage à la voiture. Au moment où elle s'éloigne, un fonctionnaire de la chancellerie, qui d'une croisée contemple ce spectacle, se penche vers son voisin, l'un des secrétaires de l'ambassade de France et lui dit en poussant un soupir de soulagement :

— C'est heureux que nous soyons enfin délivrés de cet homme-là.

Quelques jours avant, il écrivait au chancelier pour le remercier de sa bienveillance à laquelle il devait l'emploi qu'il occupait.

A la gare, devant le perron, un escadron de cuirassiers rend les honneurs. Le prince le passe en revue, puis il pénètre sur le quai où l'attendent pour le saluer les membres du Corps diplomatique. Il les remercie et leur serre la main. Herbert de Bismarck marche derrière son père; la mine hautaine et railleuse, il salue, lui aussi, et on l'entend à deux reprises murmurer du bout des lèvres :

— *E finita la commedia.*

Bientôt après le train s'ébranle aux sons d'une musique militaire; un témoin constate qu'elle joue une marche funèbre.

Quelques jours avant que n'eût lieu ce départ sensationnel, Guillaume II écrivait au roi de Saxe à propos de la démission du chancelier :

« J'ai vraiment traversé de cruelles épreuves et passé des heures bien pénibles. Mon âme est aussi triste que si j'avais perdu de nouveau mon grand-père. Mais Dieu en a décidé ainsi; je dois me soumettre, quand même je devrais succomber sous le poids de mon fardeau. »

Le jour du départ de Bismarck, les membres de la confé-

rence étaient invités à une « soirée de bière, » *bierabend*, donnée en leur honneur au palais impérial.

— Je veux vous montrer ce que c'est, avait dit familièrement l'Empereur à Jules Simon.

Au palais, un grand salon avait été aménagé en salle de brasserie, avec sur chaque table un verre de bière, une coupe de champagne et un cigare. C'est dans ce cadre que, de neuf heures du soir à une heure du matin, Guillaume II retint ses invités, et sans doute son âme avait cessé d'être triste, car ses regards, ses paroles, ses gestes, tout son être en un mot trahissaient un contentement sans limites. Il s'agitait, allait, venait, interpellait les gens, proclamant la nécessité de venir en aide aux ouvriers, remerciant Jules Simon de l'aider dans cette tâche, lui en attribuant l'honneur, rieur et bruyant, tout débordant de joie triomphante, non la joie d'un bienfaiteur qui se réjouit d'avoir pu se livrer aux instincts généreux de son âme, mais celle d'un captif délivré. Il s'efforçait de la répandre autour de lui, en s'adressant aux uns et aux autres, sauf au délégué français Tolain, dont l'attitude hautaine, compassée, refrigérante et non dépourvue de dignité, ne laissait pas de le déconcerter. Visiblement, il était consolé d'avoir dû se séparer de son mentor. Qu'il y eût dans le témoignage de sa joie une part d'ingratitude, on ne saurait le nier. Mais pouvait-on la lui reprocher trop sévèrement alors qu'ainsi qu'il le disait, il avait eu à résoudre la question de savoir si, sous son règne, le pouvoir appartiendrait à la dynastie des Bismarck ou à celle des Hohenzollern ?

Quant à l'ex-chancelier, il s'éloignait de Berlin l'âme remplie de haine. Jusqu'à sa mort survenue en 1898, cette haine allait se manifester sous les formes les plus offensantes pour l'Empereur, comme s'il se fût acharné à tirer vengeance des procédés de son impérial disciple. Sa vie d'homme d'État étant terminée, il embrasse une autre carrière, au cours de laquelle et jusque dans ses dispositions testamentaires, il trahit ses ressentimens sans s'apercevoir qu'il imprime lui-même à sa mémoire une flétrissure irréparable.

ERNEST DAUDET.

LA VARIÉTÉ DES TYPES DE SOUS-MARINS

Pour le gros du public, le mot de *sous-marin* dit tout : il s'agit, sans conteste, d'un navire qui agit, marche, combat sous l'eau. Il s'en faut bien, pourtant, que cette définition simpliste réponde à la réalité. Les marins le savaient et les événemens de cette guerre l'ont appris à beaucoup d'autres : le sous-marin est un bâtiment qui marche le plus souvent en surface et qui ne combat pas toujours en plongée.

On pressent que la variété de ces modes d'action : navigation en surface et en plongée, combat en plongée et en surface, doit répondre à la diversité des circonstances qui se présentent dans les opérations maritimes. Mais les satisfactions que l'on peut donner, avec un sous-marin déterminé, aux besoins qui naissent de ces circonstances, ne tardent pas à se révéler insuffisantes. La vérité, qui apparaît quand on observe les faits et qu'on y réfléchit, c'est qu'il faut créer des types de sous-marins différens et dont chacun réponde d'une manière précise à l'un des principaux objets que se propose la guerre sous-marine.

Ce n'est pas qu'il n'y ait déjà, dans toutes les marines, des types de sous-marins très divers ; mais les préoccupations qui avaient dirigé les créateurs de ces types n'étaient généralement pas de l'ordre militaire ; du moins, ne se rapportaient-elles jamais à la solution de problèmes tactiques bien définis, pas plus qu'à l'exécution d'opérations concrètes. Tout au plus distinguait-on dans ces derniers temps le sous-marin offensif du sous-marin exclusivement défensif, — et c'était le rayon d'action dans la navigation en surface qui les différenciait surtout, — mais encore ne concevait-on de sous-marin offensif que

dans le rôle exprès de « sous-marin d'escadre, » parce que la méthode de guerre navale dite « guerre d'escadres » était la seule qui retînt sérieusement l'attention.

En revanche, et comme il est naturel dans le temps qui suit d'une manière immédiate la naissance d'un engin nouveau, beaucoup de tâtonnemens, beaucoup d'essais en sens divers qui s'appliquent, au gré des tendances individuelles, aux différentes facultés du sous-marin considéré en soi et en dehors de toute relation positive avec tel ou tel type d'opération de guerre. Les uns le veulent « autonome, » et ils entendent par là qu'il ne sera pas obligé de revenir, peu d'heures après son départ, refaire au rivage sa provision d'énergie propulsive en plongée; les autres désirent qu'il puisse plonger très bas, et donc que sa coque ait une grande résistance, quelques-uns poussant jusqu'à le faire mouvoir sur le fond au moyen de roues et à lui permettre d'envoyer au dehors un scaphandrier qui coupera les fils électriques ou les orins de suspension des torpilles fixes; ceux-ci, tout au contraire, le conçoivent bâtiment comme tous les autres, naviguant bien en surface, s'élevant à la lame et par conséquent fort habitable, puisque la plongée ne sera pour lui qu'une situation exceptionnelle, tandis que ceux-là le veulent sous-marin pur et que, même en surface, quitte à être « mangé » par les plus faibles mers, il offre le moins possible aux vues et aux prises de l'adversaire.

Pour les armes, si l'on est d'accord que l'engin fondamental du sous-marin est la torpille automobile, — encore discute-t-on sur les modalités diverses de cet engin, — on ne l'est plus sur le point de savoir s'il sera employé seul ou si on lui adjoindra la torpille portée, la mine automatique et le canon léger, que préconisent quelques audacieux, sans parler d'instrumens spéciaux tels que cisailles à couper orins et filets...

Mais c'est sur les moteurs que les imaginations se donnent libre carrière. Des appareils à air comprimé de l'ancêtre, le *Plongeur* (1), on passe aux moteurs électriques, très lourds, très encombrans, mais que l'on conserve généralement encore pour la propulsion en plongée à cause de certains avantages sensibles : absence de bruit, sécurité de manœuvre, maintien d'une

(1) Œuvre du commandant Bourgois (depuis vice-amiral) et de l'ingénieur Ch. Brun, le *Plongeur*, construit en 1860-63, offrait déjà une remarquable solution du problème complexe de la navigation sous-marine.

température acceptable; puis on cherche à adapter le moteur à vapeur, si perfectionné déjà et si bien connu, aux exigences toutes nouvelles de la navigation sous l'eau; on cherche, mais, à vrai dire, on ne réussit guère : chaleur intense, production quasi inévitable de gaz nocifs, etc., etc. A la vérité, d'ingénieux esprits, — Nordenfeldt en tête, — pensent vaincre ces difficultés par des détours adroits : on marchera en plongée avec de la vapeur accumulée dans un récipient *ad hoc* pendant la marche en surface; ou bien, sous l'eau, on se servira de carburans spéciaux et l'on évacuera les gaz, les fumées sous pression; ou bien encore on aura, comme combustible, un mélange d'hydrogène et l'oxygène comprimés donnant de la vapeur immédiatement utilisable dans les machines. Mais des difficultés pratiques à peu près insurmontables se révèlent jusqu'au moment où, — assez récemment, — un ingénieur français présente une remarquable et originale chaudière *auto-accumulatrice* qui semble satisfaire à tous les besoins en répondant à la plupart des objections. Entre temps, les moteurs à combustion interne, empruntés, en fait, à l'automobilisme, ont fait leur apparition, précédés d'ailleurs par les moteurs à explosion. Mais, tandis que ceux-ci sont considérés comme dangereux, ceux-là, les *Diesel*, du nom de leur principal constructeur, — un Allemand qui avait d'abord travaillé en France, — sont délicats, d'une mise au point difficile, défauts qui, aux yeux de quelques-uns, balancent les avantages d'un excellent rendement thermique et d'une remarquable économie de combustible.

J'en passe. Le point intéressant est que, dans cette confusion extrême, il semble que le principe directeur ait été le plus souvent perdu de vue. Ce qu'il fallait avant tout, en effet, — et l'on s'en aperçoit bien aujourd'hui à la lumière crue des opérations de guerre, — c'était de s'affranchir de la servitude du double moteur, le thermique pour la navigation en surface, l'électrique pour la navigation en plongée, avec, comme inéluctable conséquence, la nécessité de revenir sur l'eau au moment le plus inopportun, souvent, dans le seul dessein de refaire, avec le moteur de surface, la charge des accumulateurs du moteur de plongée.

Que de sous-marins ont été déjà capturés et détruits, ou, tout simplement, obligés de se rendre parce qu'ils étaient surpris au début ou au cours de cette délicate et intempestive opération !...

*
* *

On était pourtant arrivé peu à peu à une certaine classification des sous-marins dans l'ordre militaire, classification bien simple, d'ailleurs. On avait des sous-marins défensifs et des sous-marins offensifs, je le disais tout à l'heure, et peut-être, dans ces derniers, commençait-on à distinguer ceux que l'on voulait appeler à l'honneur particulier de coopérer avec les escadres de grands navires de surface. C'est, en effet, le nom de sous-marin d'escadre que M. l'ingénieur Laubeuf donne, dans son dernier ouvrage (1), au grand submersible dont il a créé, en 1896, le prototype, le *Narval*.

Le « submersible, » viens-je de dire... Arrêtons un instant notre attention sur cette dénomination, d'ailleurs exacte, d'une famille toute nouvelle de sous-marins.

« En 1896, écrit M. Laubeuf, M. Lockroy, alors ministre de la Marine, ouvrit un concours pour les sous-marins, afin de faire avancer la question par la réunion de toutes les bonnes volontés. Le programme de ce concours était excessivement élastique. Il s'agissait surtout de réaliser un bateau nouveau, dont on laissait les conditions à peu près à la disposition des inventeurs, sauf le tonnage, fixé par le programme à un maximum de 200 tonnes. On voulait faire éclore des idées nouvelles... »

Ce passage est d'un grand intérêt. Tout y est à retenir, à des points de vue divers : l'idée féconde du concours; l'élasticité du programme et l'entière liberté, — réserve faite de la fâcheuse limitation du déplacement, — laissée aux concurrens; le propos bien arrêté de provoquer l'éclosion d'idées nouvelles; tout cela, dis-je, est excellent. Mais il y manque justement l'essentiel, *l'indication précise d'objectifs militaires définis.*

Supposons que le programme en question, qui avait dû être transmis, pour avis, à l'état-major de la marine, eût porté cet article :

« Un des types proposés devra satisfaire à la condition de franchir, en plongée, un détroit de trente-cinq à quarante milles marins, parcouru par un courant contraire de deux à trois milles à l'heure, barré par des filets plongeant à trente

(1) *Sous-marins et submersibles*, publié cette année même, 1915.

mètres environ, mais qui laissent au-dessous d'eux une zone libre d'au moins vingt à trente mètres... » Ne vous semble-t-il pas que le problème du passage de nos sous-marins de la mer Égée dans la mer de Marmara eût depuis longtemps reçu une solution pratique?

Et j'entends bien que l'on peut objecter qu'il était difficile, il y a dix-neuf ans, de prévoir les péripéties inattendues du conflit actuel. Prenons donc un autre exemple, auquel on n'aura rien de semblable à opposer, assurément :

« Un des types proposés devra satisfaire à la condition d'atteindre, en plongée, un mouillage séparé de la haute mer par un estuaire de fleuve, dont le chenal, long de dix-huit milles marins environ, n'a que dix ou douze mètres de profondeur, et peut être complètement barré par des filets métalliques, en même temps que défendu par des mines appropriées... » Ce sont là les caractéristiques essentielles de l'estuaire de l'Elbe, depuis Scharnhorn, dont on parlait récemment aux lecteurs de la *Revue*, jusqu'à l'ancrage de la *Hochseeflotte* entre Cüxhaven et Brunsbüttel. On ne dira sans doute pas qu'une telle opération ne pouvait entrer, en 1896, dans les prévisions des chefs de la marine française. Dix-huit ou vingt ans avant cette date, — j'ai déjà eu l'occasion de citer ce fait, mais il ne faut pas craindre d'y revenir, — un ministre qui était en même temps un amiral et un homme de guerre d'une haute valeur, avait fixé d'une manière précise à ses ingénieurs les grandes lignes de l'objectif militaire qui consistait à battre efficacement avec des cuirassés à très faible tirant d'eau les ouvrages en fonte Gruson de certains estuaires allemands. Et il avait obtenu satisfaction (1).

Mais je veux bien encore que l'article de programme dont je viens d'esquisser l'hypothétique rédaction puisse paraître trop exigeant, pour l'époque. Du moins, comme il était déjà bien certain que les filets constitueraient toujours le principal obstacle opposé, à l'entrée d'un port ou d'un passage étroit, quel qu'il fût, aux sous-marins tentés de la forcer, comment

(1) Il s'agit de M. le vice-amiral Jauréguiberry, le célèbre lieutenant de Chanzy à l'armée de la Loire, et deux fois ministre de la Marine, en 1879 et en 1882. En fait, il n'y eut que dans l'estuaire de la Weser, en avant de Bremerhaven, que les Allemands construisirent des ouvrages protégés par des voussoirs en fonte Gruson. Mais les canonnières cuirassées du type *Phlégéton* que l'amiral fit construire eussent été d'autant plus capables de lutter avec avantage contre les batteries du modèle classique.

n'avait-on pas pensé à exiger que les types présentés au concours fussent capables de vaincre cette grosse difficulté ?

Et, je le demande encore, n'est-il pas évident que si la question avait été aussi nettement posée au corps compétent, en 1896, elle serait aujourd'hui depuis longtemps résolue?

Mais, dans cette phase de l'existence encore bien courte des sous-marins, — le *Gymnote* ne datait que de 1886, — on n'en était encore qu'à perfectionner l'engin, considéré en soi. Lui faire tenir la mer le mieux et le plus longtemps possible, assurer à son équipage quelques garanties de bien-être et d'hygiène, obtenir qu'il pût lancer avec exactitude, sur un navire en marche, la torpille automobile dont on le munissait, telles étaient les seules préoccupations de ceux-là mêmes, assez peu nombreux, qui avaient foi dans son avenir.

Cet avenir, disons-le tout de suite, parce qu'il nous faudra faire tout à l'heure quelques réserves, la solution proposée par M. Laubeuf l'ouvrait tout d'un coup large et brillant.

« Que parlez-vous, écrivaient les partisans du *Narval*, que parlez-vous de naviguer, de vivre, d'opérer sous l'eau? C'est vouloir de gaieté de cœur tout compliquer, tout rendre difficile, sinon impossible. Le sous-marin bien compris doit être un navire de surface qui ne plongera que dans des cas parfaitement déterminés et peu de temps avant l'attaque décisive qu'il doit prononcer. Ce doit être, en un mot, un torpilleur susceptible de s'immerger, et nous l'appellerons désormais *le submersible.* »

La nouvelle solution de tant de problèmes délicats ne prévalut pas complètement tout de suite. A peu près en même temps que le *Narval*, la marine française mettait en chantier le *Morse*, sous-marin proprement dit, c'est-à-dire bâtiment dont la flottabilité était beaucoup plus réduite que celle du submersible et qui, s'il conservait le bénéfice, — fort appréciable, — d'une mise en plongée plus rapide (1), ne pouvait avoir, en surface, par des mers un peu fortes, la « buoyancy, » la faculté de s'élever à la lame comme une bouée, qui distinguait son rival. D'ailleurs, immédiatement après le *Morse*, venaient le *Français* et l'*Algérien*, dus, comme le premier, à M. l'ingénieur

(1) Ce bénéfice s'est peu à peu réduit, à mesure que se perfectionnaient les dispositions prises pour hâter l'introduction de l'eau dans les ballasts du submersible. Mais le « sous-marin pur » a conservé, comme nous le verrons tout à l'heure, l'avantage d'un plus grand rayon d'action en plongée.

Romazzotti, qui vient de mourir prématurément après une belle et utile carrière, puis les quatre unités du type *Farfadet*, construits d'après les plans de M. l'ingénieur Maugas ; et la valeur de ces types, très étudiés, eût peut-être balancé la fortune du submersible, si celui-ci, très combattu un moment, n'eût reconquis toute la faveur des marins lorsque se dessina le mouvement qui les entraînait presque tous, et dans tous les pays, à n'attacher d'importance qu'à la guerre d'escadres et de valeur militaire qu'aux grands cuirassés.

C'est que, de ces grands cuirassés, le submersible pouvait devenir l'utile auxiliaire dans l'une ou dans l'autre des phases de cette décisive bataille rangée en haute mer, unique préoccupation de tant d'esprits distingués. Il le pouvait justement parce qu'il était capable de suivre les cuirassés, ou que, du moins, il le serait bientôt, quand on aurait augmenté son déplacement, — ce qui ne tarda guère, — parce qu'il était capable de naviguer dans les mers d'Europe. tout comme le « destroyer, » dont il n'était après tout qu'une variante ; parce qu'on le voyait toujours, qu'il était toujours là, sous la main du chef ; parce que, si on en multipliait les exemplaires, on en formerait des groupes, des escadrilles commandées par un officier supérieur et qui feraient de belles évolutions, comme les cuirassés eux-mêmes ; et puis, qui sait ? des flottilles, que dirigerait un officier général monté sur un bâtiment de surface.

La conception était séduisante. Elle se réalisa. La guerre vint, qui ne ressemblait point du tout à ce que l'on avait imaginé : point de bataille rangée, point de belle canonnade, pendant laquelle ou après laquelle on aurait lancé les submersibles, — en plongée, cette fois, — soit pour désorganiser l'adversaire, soit pour achever les unités blessées... Au contraire, des escadres de « dreadnoughts, » immobilisées dans des rades défendues, se défiant de loin les unes les autres comme les héros d'Homère, déclarant chacune qu'elle « paralysait » la flotte adverse, et sans doute ayant toutes raison de le dire...

*
* *

Dans ce singulier « processus » stratégique, le submersible d'escadre et surtout les escadrilles de submersibles perdaient tout d'un coup le plus clair de leur raison d'être. On ne conçoit les sous-marins naviguant à la queue leu leu, en surface, tou-

jours en surface, que s'ils accompagnent une force navale qui navigue elle-même, qui opère, qui marche à l'ennemi. Cette condition ne se trouvant pas remplie, il fallut revenir à la conception primitive de l'action du sous-marin, celle de l'*action individuelle*. Et c'est là qu'on se trouva immédiatement en présence des problèmes tactiques précis, des opérations concrètes dont, un peu plus haut, j'établissais quelques exemples. Or, il fallut bien reconnaître que le submersible classique ne répondait pas toujours aux besoins qui se révélaient. Sans doute, il lui restait, — j'y reviendrai un peu plus loin, — de pouvoir se porter à une grande distance de sa base d'opérations, et, là, d'essuyer, sans trop de dommages pour l'endurance de son personnel, des mauvais temps qui eussent obligé le sous-marin pur à abandonner la partie ; mais ces avantages fort sensibles disparaissaient dès qu'il était question d'une opération exigeant d'assez longues marches dans la position de plongée, opération au cours de laquelle, du reste, certains dispositifs de son appareil militaire apparaissaient défectueux, ses armes n'étant pas faites pour subir les inconvéniens d'un long séjour dans l'eau.

Un revirement en faveur du type sous-marin pur se produisit en conséquence dans la plupart des esprits que préoccupait seule, à l'exclusion de tout préjugé, de toute doctrine d'école, la satisfaction des intérêts militaires immédiats.

Il ne faudrait cependant pas exagérer la portée de ce mouvement. Outre que le submersible permet les traversées, les croisières à grand rayon que le sous-marin jugerait compromettantes, qui peut dire que, même dans le conflit actuel, il n'y aura pas une phase, la phase finale, sans doute, où la guerre d'escadre sera pratiquée en même temps que la guerre de côtes et que la guerre sous-marine? Gardons-nous donc de trancher contre un type qui a rendu déjà de grands services au large, — à nos adversaires surtout, il est vrai (1), — et qui peut en rendre de plus grands encore dans la rencontre décisive qu'il est permis d'entrevoir dans un avenir plus ou moins rapproché.

Au demeurant, rien ne vaut de serrer de près ces problèmes

(1) Au moment où j'écris ceci, les sous-marins anglais qui ont pu pénétrer dans la Baltique y jouent un rôle considérable, en soumettant les côtes de l'Allemagne à un blocus beaucoup plus effectif que celui que nos adversaires comptaient faire subir aux côtes britanniques.

dont je parlais tout à l'heure et de tirer de leur étude même les données essentielles de l'unité sous-marine, qui répondrait le mieux aux solutions recherchées.

Le premier de ces problèmes qui se présente à l'esprit, le premier, d'ailleurs, que l'on voulut résoudre, c'est celui de la défense d'un port important, soit de guerre, soit de commerce. Et il est tout de suite évident qu'il n'est point nécessaire de se mettre ici en grands frais de puissance et « d'endurance. » Engin de défense mobile, mais de défense mobile rapprochée, adaptée à un point particulier de la côte, le sous-marin sera de déplacement réduit et d'assez faible rayon d'action. Comme moteur, il peut adopter l'appareil électrique, les accumulateurs même, malgré leurs graves défauts, que l'on va, bientôt peut-être, atténuer sensiblement. En effet, revenant fréquemment au port, dont il ne s'éloigne jamais, il peut recharger ses batteries avec la plus grande facilité. Il n'est du reste pas sans intérêt qu'il puisse agir en plongée aussitôt sorti de la rade dont la protection lui incombe et que bloque sans doute un vigilant adversaire, représenté, en grand'garde, par des bâtimens légers. Il lui faut *passer au-dessous* de cette première ligne de surveillance pour aller attaquer les navires de haut bord placés beaucoup plus loin. C'est dire que l'on doit prévoir des marches en plongée, — à petite vitesse, le plus souvent, — de trente ou quarante milles, aller et retour, et, donc, que si, dans l'ensemble, le rayon d'action de ce type peut être assez restreint, il n'en faut pas moins que la fraction de ce rayon d'action qui revient à la navigation en plongée, beaucoup plus coûteuse que la navigation en surface, soit très largement calculée. Et il y a là une indication importante.

Quant à l'appareil militaire de ce petit sous-marin, — sous-marin pur, bien entendu, à faible flottabilité, — il se composera uniquement de torpilles automobiles. Le canon n'aurait rien à faire contre des adversaires que l'on ne peut attaquer efficacement qu'en plongée. La mine automatique, pas davantage. Si certains abords du port défendu ont dû être minés, cette opération a été faite au prime début des hostilités et, mieux encore, dans la période de tension politique, par des navires *ad hoc*, les mouilleurs de mines.

Il est assez curieux de remarquer que nous avions, il y a

peu de temps encore, de petits sous-marins d'une soixantaine de tonnes qui satisfaisaient très convenablement aux « desiderata » que je viens de formuler. On les a condamnés pour faire plus grand. Il n'est pas certain qu'on ait fait mieux, j'entends pour l'objet précis que l'on devait viser dans ce cas.

Élevons-nous d'un échelon. On peut souhaiter que, tout en restant dans la catégorie générale des sous-marins défensifs, quelques-unes de ces unités puissent être chargées de la protection générale de la côte, de certains points stratégiques essentiels qui ne sont pas toujours dans le voisinage immédiat d'une base d'opérations maritimes. Il peut se faire, au surplus, que les circonstances géographiques ou hydrographiques mettent le défenseur dans l'obligation de porter assez loin du port proprement dit la zone de protection confiée à la garde des sous-marins. C'est ainsi, par exemple, que, pour couvrir Cüxhaven, un sous-marin allemand doit franchir d'abord les 18 milles marins qui séparent cette place maritime du véritable débouché de l'Elbe au delà des Watten et des bas-fonds de la côte. Il est vrai que 18 milles plus au large encore, il y a Helgoland qui est la véritable couverture de la *Deutschebucht*. Mais ce que je viens de dire s'applique parfaitement à Emden. Quoi qu'il en soit, il résulte de là la nécessité d'augmenter le rayon d'action, le déplacement par conséquent, des unités prévues pour satisfaire à ces nouvelles conditions. Et comme, en même temps, la question *d'endurance* se pose dans sa généralité, qu'il faut admettre une meilleure habitabilité, aussi bien que la nécessité de recharger les accumulateurs avec les moyens du bord, le déplacement sollicite un nouvel accroissement et le problème du moteur se complique. On tend tout de suite au double appareil, celui de plongée et celui de surface, ce dernier se chargeant, par l'intermédiaire de dynamos appropriées, de raviver l'énergie du premier.

Au reste, nul changement, encore, dans l'armement. La torpille automobile suffit; on peut même, à la rigueur, admettre des tubes extérieurs, si ce genre d'appareils peut se concilier avec les caractères essentiels du sous-marin pur.

Une remarque intéressante, que suggère l'examen du cas de l'estuaire de l'Elbe et d'ailleurs de tous les estuaires de la mer du Nord. Ce trajet qui sépare le port-base (Cüxhaven, Bremerhaven, Wilhelm'shaven, Emden) de la haute mer ne

peut, le plus souvent, être parcouru par le sous-marin allemand qu'en surface, en raison précisément du peu de profondeur de l'eau dans les passes et chenaux considérés. Il faut en effet, pour qu'un sous-marin se puisse mouvoir en plongée avec quelque sécurité, qu'il dispose d'une couche d'eau de 10 à 12 mètres au moins. Or cette condition ne se trouve pas toujours remplie, il s'en faut, dans ces estuaires et en particulier sur leurs seuils. Supposons que les circonstances eussent permis à la flotte anglaise de faire, au début des hostilités, l'effort nécessaire pour se mettre en possession d'Helgoland ou, tout au moins, de l'une des îles frisonnes; supposons encore, ce qui n'a rien d'absolument téméraire, qu'établie solidement dans cette île, la marine anglaise eût été en mesure d'y créer un parc d'avions ou de petits dirigeables, il est évident que, de jour, la sortie ou la rentrée des submersibles allemands dans leurs ports principaux fussent devenues fort difficiles, sinon impossibles, puisqu'ils auraient dû accomplir en surface, — mettons, si l'on veut, en demi-plongée, — un trajet assez long, parfaitement connu et repéré par des appareils aériens ennemis. Reste la nuit, dira-t-on. Sans doute. Mais, d'une part, il n'est pas toujours aisé, même pour une petite unité, de naviguer de nuit dans des passes minées; et, de l'autre, il n'est pas interdit d'admettre la possibilité de donner à un dirigeable, fût-il de faible dimension, une dynamo et un projecteur capable de découvrir un sous-marin marchant en surface.

Retenons, en tout cas, ce trait particulier de la difficulté que crée à un sous-marin, au moment où il aurait le plus intérêt à se dissimuler, la nécessité de naviguer dans un chenal étroitement délimité dont la profondeur ne dépasse guère une dizaine de mètres, en moyenne. Nous aurons à y revenir, à propos des sous-marins offensifs.

*
* *

Après avoir, en effet, assuré la défense des ports et des eaux territoriales au moyen de sous-marins dont les uns, les premiers, peuvent ne pas dépasser 100 ou 150 tonnes en plongée, tandis que les autres, à qui l'on demande davantage, atteindront aisément 350 ou 400 tonnes (en plongée, toujours), on songe naturellement à porter l'effort de la guerre sous-marine dans

les eaux de l'adversaire ou sur des théâtres d'opérations plus ou moins éloignés. On veut, avec raison, faire de l'offensive, puisque aussi bien c'est le seul moyen d'arriver promptement à la « décision... »

Mais l'offensive coûte cher, au moins comme mise de jeu. Nos engins vont grandir et se transformer; ils vont surtout se diversifier encore, parce qu'il leur faudra satisfaire aux besoins de trois systèmes de guerre navale différens : la guerre de côtes, la guerre du large (opérations sur les routes commerciales, sur les voies de communications et de ravitaillement de l'adversaire), enfin la guerre d'escadres. Occupons-nous d'abord de la guerre de côtes.

Si cette expression a une signification bien nette, quand il s'agit d'engins sous-marins, c'est assurément la recherche de l'avantage considérable qu'il y aurait à pénétrer par surprise, — en plongée, par conséquent, — dans les rades où se tiennent les unités de combat ennemies qui reviennent de la mer, se reposent, se réparent, se ravitaillent, ou qui sortent du bassin de radoub, ou qui, encore, récemment descendues des chantiers, procèdent à leur « mise au point. » C'est un fait digne de remarque et qui provoquera toujours l'étonnement, dans l'avenir, qu'alors qu'il était impossible de douter et que personne ne doutait, en effet, de l'importance des résultats matériels et moraux qu'il était possible d'obtenir par ce mode d'emploi des sous-marins, les organismes compétens n'aient, *nulle part*, pas même dans la prévoyante et méthodique Allemagne, pris en temps utile leurs mesures pour s'assurer de tels bénéfices.

Personne n'avait donc pensé que l'on pût tendre des filets, — filets en cordes ou filets métalliques, — dans une passe étroite ou à l'entrée d'un port : ni qu'au-dessous du plan de mines automatiques destinées à heurter les œuvres vives des bâtimens de surface, plan qui s'étend à 3 mètres, 4 mètres au plus, au-dessous du niveau moyen des eaux, on pût en disposer un autre, entre 10 et 15 mètres, par exemple, où viendrait expirer la fortune des navires de plongée ?...

Si ; on y avait pensé et quelques officiers avaient fait chez nous, comme ailleurs, très probablement, d'intéressantes propositions au sujet des dispositions toutes spéciales qu'il convenait d'adopter pour donner aux sous-marins la possibilité de

vaincre ces obstacles. Et ici on comprendra sans doute que je ne donne point de détails sur des projets dont l'intérêt n'est peut-être pas périmé. Je dois dire, d'ailleurs, qu'un sous-marin étant donné, tel qu'il est, tel qu'il a été conçu *sans aucune préoccupation de l'ordre de celles que j'expose en ce moment*, il me paraît difficile, — je ne dis pas impossible, — de le transformer au point qu'avec ses superstructures (kiosque de navigation en surface, périscopes, manches, potence de guindeau, panneaux, etc.), avec ses nombreux gouvernails en saillie, ses hélices, ses tubes extérieurs quelquefois, il ne courût plus de risques d'*accrocher* un filet, pour ne parler que de ce danger.

Il fallait y penser avant et non pas après la mise en service du petit bâtiment; et de même s'il s'agissait de l'appareil, — une cisaille quelconque, — destiné à couper des orins de retenue de mines automatiques; et plus encore si on avait des raisons de croire que ces orins, renforcés, et d'aussières, devenus chaînes, résisteraient à l'emprise d'une pince coupante, si puissante qu'elle fût.

J'ajoute qu'en tout cas la difficulté même de résoudre ce problème devait, par une déduction logique, inciter à doter le submersible ou le sous-marin, — ne choisissons pas encore, — de l'arme *mine automatique*. Au cas, en effet, où il devait se reconnaître incapable de forcer une passe importante, du moins était-il expédient qu'il pût en interdire l'usage à l'ennemi. Qu'on n'objecte pas à ceci qu'il existe des mouilleurs de mines spéciaux, parfaitement outillés et qui portent beaucoup plus de mines que ne le peut faire un sous-marin de fort tonnage. Bâtimens de surface, ces navires ne peuvent, il s'en faut bien, opérer en tout temps et hors de la protection des unités de combat. Du moins leur est-il impossible de dépasser, dans les estuaires, passes ou chenaux, la limite qu'impose à leurs coques non défendues la portée des bouches à feu de la défense. Cette limite, évidemment, n'existe pas pour le sous-marin, et l'opération dont il s'agit est précisément une de celles où se montre le plus à plein le bénéfice de l'invisibilité. Et si l'on arguë de l'incontestable avantage du mouilleur de mines de porter plus de mines et d'en pouvoir mouiller de plus fortes, j'oppose que le sous-marin, pénétrant beaucoup plus avant dans les voies qui conduisent au cœur de la place maritime, est aussi beaucoup

plus assuré de mouiller ses engins aux bons endroits et de constituer ainsi un barrage efficace (1).

Mais ce n'est pas tout : à côté de la question des dispositions extérieures et de l'armement particulier du sous-marin destiné à la guerre de côtes, il y a celle de son rayon d'action et de son endurance générale en plongée. Que l'on veuille bien se rappeler ce que je disais, au début de cette étude, du forcement des Dardanelles. Pour passer sans encombre de la mer Égée à la mer de Marmara, c'est-à-dire sans être obligé de revenir en surface en vue des canons de la côte (ou des navires de surveillance) pour recharger les accumulateurs, — moteur de plongée, — en faisant agir sur la dynamo le moteur de surface, il faut que ces accumulateurs puissent fournir sûrement, *en service courant*, quinze ou dix-huit heures de marche à 6 nœuds, au moins, puisqu'il faut compter avec 2^{n},5 ou 3 nœuds de courant contraire et que l'on doit garder une vitesse suffisante pour manœuvrer. Ces conditions ne paraissent peut-être pas très dures. Elles le sont cependant pour beaucoup de *submersibles* chez lesquels l'intérêt d'obtenir de la vitesse et du rayon d'action en surface a fait sacrifier ces facultés pour la marche en plongée, car tout se traduit en définitive par une question de poids, et nous savons que les accumulateurs sont fort lourds.

« Ils sont trop torpilleurs et pas assez sous-marins, » écrivait à ce sujet, au cours de ces derniers mois, un officier particulièrement compétent qui parlait de quelques submersibles connus, d'ailleurs excellens navires de mer. « On s'aperçoit que, pour le genre d'opération dont il s'agit, les meilleurs bâtimens seraient les six *sous-marins* du type E***, qui ont 90 tonnes d'accumulateurs pour 430 tonneaux en plongée, tandis que mon *submersible* et ses frères n'en ont que 70 tonnes pour 550 tonneaux en plongée. De plus, leurs moteurs sont « au point; » leurs tubes lance-torpilles sont tous à l'intérieur, à l'abri, eux et leurs torpilles, des fortes pressions d'eau; et ils ont des torpilles de réserve. Malheureusement, déclarés « défensifs, » ils ont été affectés à M*** et à N***. »

On voit, on sent plutôt, car combien d'autres choses j'aurais à dire pour être pleinement entendu, quelle est la complexité de la question des opérations côtières et, par là même, d'avance,

(1) En fait, les derniers sous-marins allemands portent des mines automatiques. On en a la parfaite certitude.

quelle est la nécessité d'une distinction bien nette entre le type de sous-marin de la guerre de côtes et ceux des sous-marins de la guerre du large et de la guerre d'escadres dont je vais dire quelques mots.

***

C'est ici, évidemment, que le submersible, celui à qui, tout à l'heure, on reprochait d'être plus torpilleur que sous-marin, reprend tous ses avantages. Il est navire de mer et navire où l'existence, — au point de vue hygiénique, — est relativement aisée; il a du rayon d'action en surface et quelque vitesse; ces deux facultés essentielles tendent d'ailleurs tous les jours à augmenter, en même temps que le déplacement. Le voilà donc, d'une part, capable de croiser à bonne distance de la côte et surtout à grande distance de sa base d'opérations, de l'autre, en état de suivre, sans l'embarrasser, l'armée navale à laquelle, le jour du combat, il rendra peut-être des services décisifs.

Gardons-nous cependant de confondre les deux types. Là encore, l'examen un peu serré des conditions à remplir va nous révéler d'assez profondes différences pour qu'une nouvelle distinction s'impose.

Tout d'abord, et s'il s'agit des facultés vitesse et rayon d'action, toujours intimement liées, il est clair que c'est la première qui doit l'emporter dans le sous-marin ou submersible d'escadre, tandis que la seconde apparaît plus essentielle pour le sous-marin de croisière. Ce dernier peut encore se contenter d'une vitesse en surface de 16 nœuds, au maximum, que n'atteignait certainement par l'*Unterseeboot* qui a coulé la *Lusitania*. Il n'est point question pour lui, en effet, de poursuivre un paquebot. Il suffit qu'il puisse, en temps utile, se placer sur son passage. Notons, au demeurant, que les paquebots, qui filent 16 nœuds, sont plus rares qu'on ne le pense.

Au contraire, une vitesse de 16 nœuds serait d'ores et déjà tout à fait insuffisante pour le submersible d'escadre, tout le monde est d'accord là-dessus : il lui faut 20 nœuds au moins. Encore resterait-il « à la traîne, » si les grandes unités, dans un cas pressant, réglaient leur allure à cette vitesse (1). Quant

(1) On pourrait compter à la vérité sur le remorquage des petites unités par les grandes pour égaliser les vitesses. Mais ce procédé, — qui n'est d'ailleurs admis-

à la vitesse en plongée qui, chez les plus favorisés, n'atteint que 12 nœuds, il est nécessaire que cette faculté s'élève sensiblemenl aussi. C'est tout au plus si, à 15 nœuds, les submersibles d'escadre pourront obtenir, sur le point d'un vaste champ de bataille qui leur sera indiqué par le commandant en chef, ces opportunes concentrations d'efforts qui, seules, assurent le succès. J'espère qu'on n'en est plus à croire, comme il y a quelques années, que la vitesse est une faculté exclusivement stratégique. C'est aussi, et au plus haut degré, une faculté tactique.

Nul doute que, pour s'assurer ces vitesses en surface et en plongée, de fortes augmentations de déplacement ne soient nécessaires. Les ingénieurs qui, pour des raisons d'opportunité particulière, ne furent pas toujours partisans de cet accroissement rapide du submersible, admettent maintenant des déplacemens de 1 000 à 1 200 tonnes en surface. L'Angleterre, dès le début de 1914, comptait en donner 950 à ses *Ocean goingsubmarine*. Il est clair que, par de petits fonds, les manœuvres de plongée et même la navigation courante dans cette position peuvent devenir fort délicates pour des bâtimens dont la longueur atteindra 80 ou 90 mètres et le tirant d'eau 8 ou 9 mètres, tout compris. Évidemment, comme je le disais plus haut, le grand sous-marin offensif, le submersible d'escadre, sera souvent obligé de naviguer en surface jusqu'à une certaine distance de la côte comme l'est le sous-marin défensif allemand qui parcourt les estuaires de la mer du Nord. Mais le premier, couvert par l'escadre à laquelle il est attaché et avec laquelle il sort de la rade-base d'opérations, n'aura pratiquement rien à craindre des aéroplanes ou des dirigeables de l'adversaire.

Quel *rayon d'action* attribuera-t-on à chacun des deux types de submersibles que nous examinons? Je n'hésite pas à dire que la différence peut aller du simple au double. En effet, justement parce qu'il fait partie intégrante d'une force navale qui sera toujours en état de le réapprovisionner et qui, d'ailleurs, comprend un bâtiment auxiliaire spécialement aménagé *ad hoc*, le convoyeur et ravitailleur de flottilles, notre submersible d'escadre peut se contenter d'un millier de milles en surface, chiffre qu'il doublera d'ailleurs, quand cela sera nécessaire, en

sible que par beau temps, — ne laisse pas de présenter des difficultés pratiques qu'il est inutile d'énumérer ici.

embarquant, au départ du port-base, du pétrole en surcharge dans ses *water-ballast*. Pour la plongée, position relativement exceptionnelle pour lui et dont la durée maxima est limitée, en somme, à celle d'un combat naval en haute mer, 30 milles à sa plus grande vitesse d'attaque lui suffiront. Encore sera-t-il largement doté puisque cela représente *deux heures* de marche à l'allure maxima, alors que les sous-marins actuels n'en ont, pour la plupart, qu'une heure ou une heure et demie.

Le submersible du large, ou de croisière, agissant seul et loin de tout, veut un rayon d'action en surface beaucoup plus étendu, 2000 milles, normalement, 4000 avec surcharge au départ, voilà les chiffres avec lesquels il faut compter maintenant. Si l'on en croit des renseignemens venus de bonne source, les submersibles allemands qui sont allés d'Helgoland aux Dardanelles étaient partis avec un approvisionnement correspondant à 3000 milles, ce qui, je le reconnais, semble considérable pour des bâtimens qui ne déplacent, en définitive, que 675 ou 700 tonnes en surface et 850 environ en plongée. On sait, en tout cas, qu'ils n'arrivèrent pas à destination avec leurs caisses complètement vides, s'étant précautionnés de deux ou trois ravitaillemens en cours de route. Mais il faut bien se dire qu'après la guerre actuelle, de nouvelles conventions internationales seront conclues, qui rendront difficiles des opérations où les neutres peu scrupuleux trouvent tant de profit, et certains belligérans tant d'avantages.

Le rayon d'action en plongée du sous-marin de croisière devra être aussi calculé largement. Et voici pourquoi : établi dans sa zone de croisière, dont l'aire est forcément assez limitée pour un navire qui n'est point et ne sera pas de sitôt, en somme, un coureur agile, le submersible sera l'objet des recherches les plus attentives, exercées par les bâtimens légers et rapides de l'adversaire. Or, il est évident en soi et d'ailleurs l'expérience prouve que ces recherches sont d'autant plus efficaces que le sous-marin sera plus souvent obligé de revenir en surface pour procéder au rechargement de ses accumulateurs. C'est la phase critique, très critique de son existence et de son action militaire dans les eaux ennemies, que cette période où le moteur de surface doit être employé à la revivification de l'appareil de marche en plongée. Un bénéfice considérable sera réalisé, nous l'avons vu déjà, quand il n'y aura plus qu'un seul moteur pour

les deux positions du bâtiment; mais la préoccupation d'assurer au sous-marin la faculté d'agir et de *vivre* longtemps sous l'eau gardera d'autant mieux son importance que les progrès deviendront plus rapides de le découvrir et de l'atteindre au moment où il perd son plus essentiel avantage, celui de l'invisibilité.

Reste enfin la question du choix des armes, pour les deux types que nous examinons. A la rigueur, le submersible d'escadre peut se contenter de la torpille automobile, pourvu qu'elle soit la plus puissante, la plus rapide, la plus sûre possible. Le canon ne lui serait d'aucune utilité contre les grands bâtimens, et il resterait, à cet égard, toujours en état d'infériorité vis-à-vis des « destroyers » et croiseurs légers qui sont ses acharnés adversaires. Quant à la mine automatique, il aura quelquefois peut-être l'occasion de s'en servir, mais je rappelle qu'une force navale de quelque importance, destinée à la guerre d'escadre, n'appareillera plus maintenant sans un ou plusieurs mouilleurs de mines.

L'arsenal du submersible de croisière doit, au contraire, être absolument complet. Tout lui servira. Réservant ses torpilles automobiles pour les bâtimens de combat qu'il rencontrerait ou pour les grands paquebots bien cloisonnés, il se servira surtout de l'artillerie, — c'est ce que font les Allemands, — contre les paquebots ordinaires et contre le troupeau des « cargo-boats, » simples caisses de tôle qu'un seul obus suffit à mettre à mal. Il peut même faire l'économie des projectiles et, arrêtant sa victime par un coup de semonce tiré à blanc, envoyer à bord une équipe armée qui appliquera sur le bordé, au-dessous de la flottaison, un simple pétard. Une provision d'explosifs libres lui sera donc utile. On lui donnera aussi des mines automatiques, maintes occasions pouvant se présenter de les semer en quelques points bien choisis de la côte ennemie, et surtout au débouché des ports. Ce fut encore un des moyens d'action, — assez peu connu, celui-là, — des sous-marins allemands qui opéraient il y a quelques mois dans la Manche; et il ne fallut pas moins que la vigilance toujours en éveil des marines alliées pour éviter de graves accidens aux abords immédiats de Douvres, de Calais, de Boulogne.

Enfin, l'un des canons, — il y en aura deux, le plus souvent, et davantage, peut-être, — devra être disposé pour le tir contre les appareils aériens, puisque, nous l'avons vu, il faut prévoir

le cas où le submersible de grande taille ne pourrait pas s'enfoncer suffisamment pour échapper aux vues verticales des avions ou des dirigeables.

En somme, c'est le sous-marin du large, le submersible de croisière qui doit être, de tous, le mieux pourvu, le mieux outillé, le mieux armé. Ce n'est qu'au point de vue de la vitesse qu'il le cédera au seul submersible d'escadre. On peut donc admettre, dès maintenant, que ce type atteindra, le premier, le plus fort tonnage, les 2000 tonnes en surface qui apparaissent comme un idéal assez facilement réalisable

Je voudrais avoir réussi à montrer, comme j'en exprimais l'espoir au début de cette trop rapide étude, quelle est la diversité des objectifs militaires auxquels les navires de plongée peuvent avoir à satisfaire. Il en est d'ailleurs exactement de même des navires de surface, et c'est pour avoir perdu de vue cette simple vérité, — notamment en ce qui touche la guerre de côtes, — que nous nous sommes, à plusieurs reprises déjà, trouvés dans l'embarras dans la guerre actuelle. Il est donc naturel et de la plus simple logique que, d'un côté comme de l'autre, sous le plan d'eau comme au-dessus, la variété des types réponde à la variété des tâches qui incombent à l'instrument de guerre, à l'engin de combat.

On sait quel est le retard où, après une si belle avance, nous nous sommes laissé entraîner, plus encore par des idées fausses que par une imprévoyante timidité, en ce qui touche la constitution de notre flotte sous-marine. N'insistons pas aujourd'hui sur des responsabilités d'ailleurs mal définies. Laissons là le passé pour fixer notre attention et porter notre effort sur l'avenir. Construisons des sous-marins. Hâtons-nous d'en construire. Qui sait si, même dans cette guerre, ils ne nous rendront pas des services? Mais ce que l'on peut dire en tout cas et sans méconnaître en quoi que ce soit les signalés services rendus par des hommes d'une haute valeur, c'est que ce ne sont plus, maintenant, des sous-marins d'ingénieurs qu'il nous faut : ce sont des sous-marins de militaires.

CONTRE-AMIRAL DEGOUY

LA REINE HORTENSE

ET

LE PRINCE LOUIS

VIII[1]

LA PRINCESSE MATHILDE ET LE PRINCE LOUIS

(AVRIL 1836 — MAI 1837)

Arenenberg, lundi de Pâques, 4 avril 1836.

Le jeudi 31 mars, au moment où nous sortions de table, nous avons vu arriver le roi Jérôme avec son secrétaire M. Bohl. Une lettre de M. Eugène Meyer m'avait annoncé son départ de Florence pour le 24, et nous ne l'attendions pas aussitôt. Ce pauvre roi a une agitation fébrile, qui ne lui permet de se trouver bien nulle part. Il nous a dit qu'il n'irait pas chercher sa fille à Stuttgard, mais qu'il y enverrait son fils Napoléon. Effectivement, le Prince est parti le vendredi soir 1er avril avec M. Bohl, qui doit envoyer une estafette si la Princesse a envie de dormir à Tuttlingen, parce qu'alors, au lieu d'arriver jeudi pour le déjeuner, ils arriveraient pour le dîner. Il ne peut pas se mettre au niveau de sa position ; il faut toujours qu'il fasse ses embarras et *le Roi*. Du reste il est bien bon homme, et supporte tous ses malheurs avec une grande philosophie. Sa réputation fait peur. Toute cette journée du 1er avril, nous nous

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 août, 1er octobre, 15 novembre 1914, et des 1er mars et 15 juin 1915.

étions tenues sur nos gardes, de crainte que Napoléon ne nous fît des farces. Le petit prince de Salm est ici pour tout le temps des vacances...

Lundi 11 avril.

Le jeudi matin, à huit heures, on est venu me dire que les voyageurs arrivaient. Je les ai trouvés qui entraient chez la Reine. J'ai été attendre la Princesse chez elle, tout en causant avec Mme de Reding qui chantait les louanges de sa princesse. Après le déjeuner, nous avons tous été à Eugensberg, dont le Roi était fort engoué. Il parlait de l'acheter, mais ses enfans l'en ont bientôt dégoûté : ils n'aiment ni la campagne, ni la belle nature, ni le pittoresque, et n'ont fait, tout le temps, que déprécier tout ce qu'on leur montrait. Mon Prince avait l'air sérieux, ennuyé et peu empressé. La Reine est venue nous rejoindre avec les voitures qui nous ont ramenés.

La princesse Mathilde est une délicieuse créature. Lorsque je suis arrivée pour le dîner, j'ai trouvé son père la grondant de ce qu'elle était trop décolletée. Il avait raison, c'était trop de nu. Mais tout ce qu'elle montrait était si joli qu'il y avait plaisir à regarder. Aussi le Prince en était tout émoustillé et la dévorait des yeux. Chez lui, la chair est faible. Le matin, il était sérieux, froid, peu empressé, et, le soir, les jolies épaules le ranimaient, et il est tout empressé. Mais Élisa trouve que ce n'est pas là son entrain pour Mlle Louise dont il était fou...

Mercredi 13 avril.

Vendredi, nous avons été à Constance. Notre Prince, qui s'était fait mal à la cuisse en faisant sauter un fossé à son cheval, était dans la voiture de sa mère. Élisa m'a conté que la Reine lui avait dit : « Le roi de Wurtemberg a chargé Mathilde de choses très gracieuses pour toi, Louis, il te fait dire qu'il aurait beaucoup de plaisir à te recevoir à Friedrichshafen. » Est-ce que l'oncle roi aurait aussi des idées de mariage? Les princes Louis et Jérôme ne sont pas revenus avec tout le monde. Ils sont restés à Constance pour aller au spectacle. Ils s'en sont fort amusés, le dernier avait trouvé toutes les femmes jolies; ils avaient reconduit Amélie et Henriette chez elles. La Reine m'avait fait appeler, le matin, pour écrire à Baulte, en lui envoyant son diadème de turquoises; elle n'est occupée qu'à

tâcher d'augmenter ses rentes et à se passer de la France. Mme de Holzing n'en attend rien et écrit que ce retard de la pétition n'a été inventé que pour donner le temps de corrompre des voix. Nous avons parlé de la princesse Mathilde, qui lui plaît, et qu'elle trouve, comme moi, être la seule femme qui convienne à son fils. Elle est de mon avis aussi que, si cela doit se faire, il faut que ce soit cette année même, parce que si la princesse passait encore deux ans à Florence, elle ne pourrait plus s'habituer à la vie paisible d'Arenenberg. Il est vrai de dire que son père, tout en la gâtant beaucoup, la tourmente si bien qu'elle pourrait se trouver heureuse d'être hors de sa tutelle. Toute cette après-midi, il l'a tenue enfermée chez elle à s'occuper. Le soir, j'ai mis en train des petits jeux pour l'amuser. Mon Prince s'y est prêté de bonne grâce, le prince Jérôme en se faisant tirer l'oreille ; et nous avons fait beaucoup de bruit, M. Conneau a fait le nain, nous avons dansé et, en nous quittant, la Princesse m'a demandé de venir jouer à quatre mains avec elle avant déjeuner. Hier donc, sitôt que j'ai été habillée, je suis descendue au salon, où elle est bientôt venue me rejoindre avec Mme de Reding.

Après déjeuner, elle a joué avec son cousin, puis dessiné. A quatre heures, Élisa est venue me rappeler pour jouer un duo de harpe et piano avec elle. Les princes Louis et Jérôme nous ont quittées pour aller au spectacle à Constance, ce qui contrarie fort la Princesse. Après le dîner, nous avons lu un article du *Temps* sur le projet de pétition qui a été présenté samedi à la Chambre, où l'on dit qu'il ne faut pas laisser rentrer Joseph ni Louis, puisque ce sont des prétendans, mais qu'on devrait laisser rentrer les autres. Tout cela fait qu'on s'occupe d'eux et leur fait plaisir.

Jeudi 14 avril.

... Les jours où le Prince va au spectacle, la Princesse fait l'économie de ses jolies épaules. Hier, elles ont reparu dans tout leur éclat. C'est une coquetterie bien innocente et bien permise dans sa position. Je suis partie avec Élisa, M. Conneau et le prince Ernest pour Constance. Au moment du départ, la Reine a grondé le dernier de son peu de docilité. Le prince Jérôme allait faire une visite à M. de Zeppelin, et notre Prince restait avec sa jolie cousine. Nous sommes arrivés fort tard ici.

Nous avons trouvé tout le monde occupé des journaux et de la séance où l'on a présenté la pétition pour le rappel. M. de Golberg avait parlé le premier, puis le général Petit; MM. de Briqueville et Larabie à merveille, M. Mauguin a aussi pris la parole, mais d'un air embarrassé, et M. Odilon Barrot, malgré sa promesse, n'a pas dit le mot. Le résultat a été l'ordre du jour. C'est une nouvelle mystification de Louis-Philippe. Il est maître en fourberie. Après le dîner, le Prince a joué au billard avec sa cousine, puis fait des tours pour l'amuser. Il en a toujours l'air occupé, elle est vraiment gentille. J'ai joué aux échecs avec le prince Jérôme. La Reine m'a engagée à écrire à M. de Golberg.

Arenenberg, 14 avril.

Je joins mes félicitations, monsieur, à celles de tous vos amis sur le beau discours que vous venez de prononcer à la Chambre pour le rappel de la famille Bonaparte. Il a été lu ici par les intéressés avec un vif sentiment de gratitude. Ils sont sensibles à ce que vous avez essayé de faire pour eux et charmés de pouvoir ajouter un talent aussi distingué, un mérite aussi supérieur que le vôtre, à ceux des nobles défenseurs de cette grande infortune. Vous avez compris avec votre sagacité ordinaire, monsieur, que si le gouvernement jugeait leur éloignement utile à sa sécurité, d'aussi bons Français sauraient se résigner à tous les sacrifices nécessaires à la tranquillité du pays, mais que leurs malheurs méritaient quelque allégement. Il semble que ce serait une bien faible justice que de les mettre sur la même ligne avec les Bourbons de la branche aînée, qui tous, en partant, ont pu emporter chacun tous leurs biens particuliers, tandis que ceux des Bonapartes sont encore retenus sous le poids d'une confiscation et qu'une partie sert, au budget de la Guerre, à payer les Chouans ! Espérons que le temps couronnera les efforts de leurs généreux défenseurs en leur rendant ces droits de citoyens français, seul objet de leur ambition, et qu'alors, les tribunaux ne se diront pas incompétens à décider de leurs biens; ceux au moins dont on n'a pas disposé encore pourront leur être facilement rendus. En attendant, ils trouvent quelques consolations dans l'intérêt qu'un petit nombre de cœurs, élevés comme le vôtre, leur témoignent encore. Je suis charmée d'avoir à me faire l'interprète de toutes les choses gracieuses qu'ils ne peuvent vous dire eux-mêmes. »

Vendredi 15 avril.

En revenant d'Ermetingen, la Princesse m'a fait appeler par Ernest pour faire de la musique; puis le père est arrivé nous interrompre pour me faire écrire un billet à Mme Benezet, pour refuser la proposition qu'elle lui fait pour le Wolfsberg : il préfère Eugensberg. A cinq heures, j'ai été avec lui et sa fille dans une boutique à Gottlieb acheter des ganses pour une bourse qu'elle veut faire à son cousin et que j'ai commencée le soir. Son cousin s'est gentiment occupé d'elle toute la soirée.

Samedi 16 avril.

Mon cher Prince est très enrhumé; il n'a pas été d'une promenade que j'ai faite, après déjeuner, avec son oncle et sa cousine à Maunbach. S'ils passent l'été ici, ils feront venir la marquise Azolini. Le prince Jérôme a été à Constance faire une commission que j'avais pour Henriette Macaire. La Reine hésitait à publier *1815*.

Pourtant, je crois qu'elle va s'y mettre. Je descendais pour faire de la musique avec la Princesse, mais, comme j'ai vu le Prince aller la rejoindre au salon, j'ai pensé que c'était inutile. Le soir, à dîner, le Prince avait reçu une lettre de M. Visconti. Il lui raconte qu'ils sont *menacés* d'une amnistie, et que pour achever de se mettre en *liberté*, il va se marier. M. Visconti a des nouvelles de M. Arese, il va à Tunis. Le Prince a passé sa soirée dans le billard avec sa cousine, elle a l'air fort empressée de lui, elle le suit comme son ombre, redouble de gentillesse quand il est là. Il finira, j'espère, par s'échauffer un peu, car enfin il faut bien cela pour qu'il consente à l'épouser.

Dimanche 17.

Le Prince est souffrant de son rhume. Je ne sais si c'est cela qui lui donne l'air triste et froid avec sa cousine. Élisa prétend que c'est la peur que M. Visconti n'épouse Mlle de Crenay. Hier, après déjeuner, ils se sont promenés tous ensemble. En rentrant, la Princesse m'a retenue au salon jusqu'au dîner. Le soir, les deux petits princes nous ont entraînées à faire avec eux des charades les plus bêtes du monde. Le prince Louis n'a pas voulu en être, et la pauvre petite princesse avait sa jolie figure bouleversée de le voir si froid et si peu occupé d'elle. Le papa et le

frère aîné ont l'air aussi de s'ennuyer pas mal. Aujourd'hui, le prince de Salm est venu chercher son fils. Après déjeuner, on a été voir Berg, que la mort de M. de Thun laisse à vendre. J'ai vu sur la figure de la Princesse qu'elle était très peinée que le prince Louis ne vînt pas avec nous. Au fait, il n'était pas bien amusant pour elle d'être enfermée dans une voiture avec son père et sa tante. Aussi, lorsque nous avons mis pied à terre à Berg, elle avait l'air de très mauvaise humeur.

Elle s'est approchée de moi, m'a dit qu'elle m'aimait beaucoup; elle s'est remise à être fort gentille. Nous avons bu du lait à l'auberge, et, lorsqu'on a voulu remonter en voiture, le Roi ayant décidé de revenir en char-à-bancs, j'ai pris la place dans la voiture de la Reine. La Princesse était fort préoccupée de ce qu'étaient devenus les Princes, qui ne sont rentrés que pour le dîner. La soirée a été fort animée; on a fait un tour de valse, des petits jeux, et le Prince s'est occupé de sa cousine. Elle en était radieuse. J'ai cru même voir leurs mains se tenir, et rien n'était plus gentil que le dernier petit adieu qu'elle lui faisait de la porte en s'allant coucher.

Ce matin, il n'y paraissait plus rien. Le Prince avait repris sa froideur.

Après déjeuner, le Roi nous a tous appelés pour faire à Eugensberg une promenade qu'il avait déjà faite avant déjeuner avec son fils Jérôme, auquel, cette fois, Eugensberg avait plu. Les princes Louis et Napoléon nous ont suivis dans la charrette aux ânes, qu'ils ont voulu faire descendre par les petits chemins de Sandegg, et, comme cela n'était pas possible, après s'être exposés à tomber dans le précipice, il a fallu les dételer, les rouer de coups, si bien que la pauvre ânesse en était en sang. Finalement, la charrette a été jetée par le prince Louis du haut en bas de la montagne et est arrivée brisée. J'étais en colère contre eux de cette expédition. J'en voulais à la Princesse d'en rire et surtout au prince Napoléon, dont le petit caractère entier, despote et colère, n'est pas compensé par un cœur très sensible, bien loin de là. Le Roi, qui court toujours en avant, nous a ramenés en poste par le bord du lac...

Mardi 19 avril.

La soirée s'est passée à faire niaisement des petits jeux pour amuser le prince Napoléon et sa sœur, ce qui a valu une que-

relle avec le prince Jérôme. Il voulait jouer aux échecs avec M. Conneau, et, comme nous l'avons retenu pour jouer avec nous, le prince Jérôme a pris de l'humeur et s'est retiré chez lui. Nous le croyions couché. Mais, à onze heures, il a reparu pour dire bonsoir à sa tante. Mme de Reding avait aussi quitté le jeu, mécontente d'une brusquerie de la Princesse. Ces enfans sont terriblement gâtés.

Aujourd'hui, pour le déjeuner, on nous a fait, à Élisa et à moi, la plaisanterie de nous laisser dans le salon pendant qu'on se mettait à table; mais, comme cela a déjà été fait vingt fois, je m'en suis doutée, et nous sommes arrivées avant Mme Salvage que l'on avait fait avertir. Cette différence mise entre elle et nous choque Élisa.

Jeudi 21.

... Quel changement cruel un jour suffit à m'apporter. Ma mère, ma pauvre mère! Où trouverais-je la force de m'occuper d'autre chose que d'elle? Elle est malade, bien malade. J'espère encore, et, à chaque minute, une lettre peut venir briser cette faible espérance. Jamais on n'aura moins été préparé à un chagrin que je ne l'ai été par la journée de mardi. Le temps s'était remis au beau, et ici tout le monde était disposé à la gaieté. Comme nous sortions de table, Rousseau a fait avancer deux musiciens qui désiraient se faire entendre. C'était un homme et une femme, tous deux jeunes; l'homme surtout était jeune et beau. Sa physionomie était des plus expressives, et je suis convaincue que si, au lieu de vagabonder pour gagner une misérable existence, il avait eu un sort assuré qui lui eût permis de travailler la musique, il en aurait eu le génie. Sur une misérable harpe sans pédales, la femme accompagnait par de simples accords très agréables et assez justes les morceaux qu'il nous jouait sur le violon avec un talent vraiment remarquable. Ils étaient bien choisis. Ils faisaient des sons harmoniques charmans. Il nous a fait un véritable plaisir. Il a joué en passant son violon au milieu de son archet débandé, puis il a joué avec le dos d'un couteau. Il nous a fait entendre une espèce d'harmonica de son invention, qui m'a paru une chose industrieuse; il avait posé sur une planche une serviette pliée en quatre. Sur cette serviette étaient rangés une dizaine de verres très communs, de grandeurs inégales, et qui tous conte-

naient de l'eau, plus ou moins. Il frappait sur le bord de ces verres successivement avec des fourchettes de fer à manche de bois dont les paysans se servent dans ce pays-ci. Il nous a joué plusieurs airs, valses, etc., très agréables, toujours accompagnés par la harpe. Ils avaient dessiné sur un papier mille tours qu'ils font dans les foires et dont heureusement on n'a pas eu la barbarie de leur demander la représentation, au grand chagrin du prince Napoléon et à ma grande satisfaction.

Cette musique et ceux qui la faisaient m'avaient disposée à l'attendrissement. Si j'avais été la Princesse, je les aurais retenus pour leur faire un sort. Sur la mine intelligente de l'homme, on devine que de grandes facultés restent ainsi annulées, faute des circonstances où la destinée les place... Je faisais part de mes réflexions à ma bonne Reine, à son digne fils. Car, de tous les Montfort, pas un ne m'eût entendue.

On avait organisé une course à Reichnau. Ne voulant pas perdre ainsi toutes mes après-midi, j'ai déclaré que je n'en serais pas. Je me suis promenée à pied avec tout le monde jusqu'au moment du départ. J'ai vu de loin le retour des promeneurs longtemps après. Élisa est arrivée tout en émoi. Elle m'a conté qu'arrivée à l'église de Reichnau, elle s'y était sentie toute saisie par le froid ; elle n'avait pas voulu y rester et s'était assise dans le cloître, en donnant à Fritz l'ordre de venir l'avertir quand on partirait. Le temps s'était écoulé. Lassée d'attendre, elle s'était décidée à sortir au moment où le sacristain allait l'enfermer dans le cloître. Sans se douter que c'était exprès qu'on la laissait ainsi, elle avait remarqué quatre jeunes paysans qni la guettaient ; elle avait cru que c'était pour lui demander l'aumône. Ils la suivaient en riant aux éclats et avaient fini par lui jeter des pierres. Arrivée au bord du lac, elle avait vu la société abordant à Arenenberg, et elle avait éprouvé un tel dépit qu'elle avait eu mille peines à ne pas éclater en sanglots. Elle avait heureusement trouvé dans son allemand de quoi demander un bateau et s'était contenue pour ne pas pleurer devant son batelier. En arrivant, elle avait vu toute la société réunie, l'attendant pour la huer, ce qui avait tellement redoublé sa colère qu'elle n'en avait plus été maîtresse, et, lorsque le prince Jérôme s'était avancé pour la persifler, elle lui a dit « qu'un trait pareil ne l'étonnait pas ;

qu'elle avait cru avoir affaire à la galanterie de princes français, et qu'on pouvait les reconnaître à une pareille grossièreté; qu'il fallait payer l'honneur de la société des princes en leur servant de bouffons, et qu'ils étaient bien de vrais princes sous ce rapport-là. » Comme elle s'éloignait en les laissant aussi mortifiés qu'elle, elle a entendu le père qui disait à ses enfans : « Vous n'avez que ce que vous méritez. » La chose qui m'étonnait et qui affligeait le plus Élisa, c'est que le prince Louis se soit mêlé de lui jouer un pareil tour, lui qui doit la protéger ! Et toutes deux nous nous sommes bien monté la tête contre eux tous. A l'heure du dîner, elle est venue se mettre sous ma protection pour entrer au salon où toute la société était réunie. Au moment où nous avons paru, chacun s'est regardé en se pinçant les lèvres, et l'on a dit que « Finette sentait bon, » pour avoir le prétexte de partir d'un éclat de rire général, qui s'est arrêté tout d'un coup lorsque je les ai tous regardés fixement d'un air grave, sec et froid, en leur répondant que « c'était bien extraordinaire, puisque tous les chiens sentaient mauvais. »

La Reine s'était approchée de Mlle de Perrigny, et, en lui parlant avec bonté, l'avait fait fondre en larmes. Le prince Napoléon, qui s'en était aperçu, en riait tout haut, en poussant sa sœur pour qu'elle en rît aussi. Elle était prête à en faire autant. Alors je me suis baissée auprès du petit, et j'ai coupé court à sa gaieté en lui disant de l'air le plus méchant que j'ai pu prendre : « Je reconnais votre *bon cœur*, prince ; il est, en toutes circonstances, ce que je l'ai jugé. » Là-dessus, on a passé à table, et j'ai vu le prince Jérôme rire aux éclats avec Mme Salvage. Je me suis promis qu'il aurait aussi son coup de patte. Le dîner a été assez froid. En sortant de table, le prince Louis s'est approché d'Élisa pour faire sa paix. Je lui ai dit, avec le ton que j'étais déterminée à prendre avec tous, « qu'il faisait très bien de demander les excuses qu'il lui devait, car, dans tout cela, il était le seul coupable. » Il m'a répondu en rougissant que « ce n'était pas de sa faute, puisque ce n'était pas lui qui était le chef de la bande. » Là-dessus, je suis allée me chauffer les pieds près de la cheminée où était le prince Jérôme, et, lorsqu'il a voulu me dire que Mlle de Perrigny avait eu tort de se fâcher, je lui ai répondu « qu'elle en avait bien sujet, que c'était une grossièreté impardonnable, et que plus

une impertinence tombait de haut, plus elle frappait. Il était vrai que Mlle de Perrigny était ici dans une autre position que moi, puisqu'elle avait l'honneur d'être la parente de la Reine et du Prince et que c'était à ce titre qu'elle était dans la maison, mais que, si on m'avait joué un pareil tour, j'aurais été à Constance au lieu de rentrer, qu'on serait venu m'y chercher et me faire des excuses, ou que je n'aurais jamais remis les pieds à Arenenberg. » — « Ce ne serait pas moi qui y aurais été, » m'a répondu le prince Jérôme. — « Je crois aussi, mon prince, que je n'aurais jamais habité sous le même toit que vous. » Je lui ai conté alors la fable de Florian, des singes jouant à la main chaude avec le lion, et que Mlle de Perrigny en avait appris d'eux la morale. « Il n'est pas question de princes. » — « S'il n'est pas question de princes, auriez-vous trouvé bon qu'on fît la même chose à votre sœur? » — « Ma sœur n'a pas l'âge de Mlle de Perrigny. » — « Non, mais cette différence n'est pas tellement grande qu'il doive y en avoir dans les procédés, et Mlle de Perrigny a un frère qui trouverait sûrement cela fort mauvais. » Je ne sais quelle impertinence il m'est échappé, mais, au milieu de notre discussion, le Prince m'a dit que, si je n'étais pas une femme, il me répondrait autrement. J'ai ajouté que « ce qu'il y avait de plus mauvais, c'était d'avoir fait désobéir le domestique auquel Mlle de Perrigny avait dit qu'on l'avertît, que c'était la compromettre vis-à-vis de tous les gens de la maison. A cela, le prince Jérôme m'a répondu que ce n'étaient pas ses domestiques ; qu'elle n'avait pas d'ordres à donner. J'ai élevé la voix en répondant pour que chacun l'entendît : « que Mlle de Perrigny avait le droit de donner des ordres à tous les gens de la maison jusqu'à ce que la Reine en ordonne autrement, et qu'elle seule en était juge. » La Reine qui, peut-être, craignait que je n'allasse trop loin, m'a appelée sous je ne sais quel prétexte. J'ai pris mon ouvrage et je me suis assise près d'Élisa qui travaillait. On a fini par faire des jeux. Nous n'avons bougé ni l'une ni l'autre. On nous a proposé d'en être. J'ai répondu que nous n'étions pas nécessaires. Le Roi est revenu du billard me pincer l'oreille en me disant d'en être, et le prince Louis s'étant approché de moi pour insister, je me suis levée et me suis réunie à eux. Élisa est restée obstinément à son ouvrage. Le Prince était de la plus grande tendresse avec sa cousine. Le soir, en allant me coucher, j'ai conté

à Elisa toutes les impertinences que j'avais dites à droite et à gauche. Elle les a tous mal arrangés, même la jeune princesse. Elle la trouve sans esprit, pas bonne, et surtout pas franche du tout. Elle dit qu'elle lui faisait toute la soirée des tendresses et des *mamours* sans fin pour aller ensuite en ricaner par derrière...

Hier, mercredi 20, Mme de Reding est venue me trouver pour me montrer la bourse que la Princesse avait achevée pour son cousin. Elle ne la trouvait pas assez jolie pour la lui donner, et une autre qu'elle avait faite à son frère, elle voulait la donner à sa place. Mme de Reding est restée longtemps à causer avec moi de l'affaire de la veille. Je lui ai dit crûment tout ce que j'en pensais. « Si les princes veulent avoir des gens pour les bafouer, ils doivent tout bonnement prendre de plats valets dans la rue, mais que, s'ils veulent avoir autour d'eux des gens distingués, ils doivent les traiter avec considération. » J'allais descendre pour le déjeuner lorsqu'on m'a apporté une lettre de Laure... Quelle n'a pas été ma douleur d'y voir le long détail des souffrances de ma pauvre mère, qui se meurt!...

Sitôt que la Reine a vu mon chagrin, elle est montée chez moi tout émue, m'a embrassée avec affection en me disant tout ce qui pouvait me rendre de l'espoir, et m'engageant à ne pas me laisser abattre. M. Conneau est arrivé aussi, et, la lettre lue, n'a pas su me rendre grand courage. J'étais dans un état digne de pitié. J'étais passée dans la chambre de Mlle de Perrigny pendant qu'on faisait la mienne. Le Prince est venu m'y trouver pour me dire la part qu'il prenait à mon chagrin. Il venait me consoler, disait-il, et me répétait qu'il m'aimait depuis si longtemps que je devais en être bien sûre. Mlle de Perrigny est venue travailler près de moi. Elle me contait que le Prince était des plus gais. Sa cousine lui avait envoyé sa bourse. En la remerciant, il lui avait dit : « qu'elle avait craint de le rendre trop heureux en la lui donnant elle-même. » Il avait voulu lui baiser la main, mais elle l'avait retirée en rougissant excessivement. Il l'avait menée promener dans sa petite voiture et avait passé son après-midi avec elle au salon.

Je suis sortie. La Reine, en m'apercevant, est venue au-devant de moi en me tendant la main et en me disant qu'elle allait m'appeler, que je ne devais pas rester ainsi renfermée.

En rentrant, j'ai pris un autre chemin pour ne pas rencontrer le prince Louis et le prince Jérôme partant pour le bal de Constance, et, quelques pas plus loin, le Roi, sa fille et Mme de Reding se promenant à pied. La sensibilité n'est pas le côté fort de la famille Montfort. Le prince Napoléon examinait ma figure altérée et bouleversée avec une curiosité qui n'était pas de l'intérêt. M. de Wessenberg dînait avec nous. La Princesse a fait une partie de billard avec lui et s'est couchée de bonne heure. Elle est moins jolie quand la coquetterie ne l'anime pas.

Hier, jeudi matin, j'avais à peine paru qu'on m'a apporté mes lettres. Je n'osais ouvrir, je me sauvais chez moi pour lire. J'ai trouvé la Reine sur l'escalier. « Avez-vous des nouvelles? — « Oui, madame. — Eh bien! lisez donc. » J'ouvris en tremblant et, comme les premiers mots étaient rassurans, je le lui ai dit. Alors, elle m'a embrassée en me témoignant tout le plaisir qu'elle en éprouvait. M. Conneau recevait de Fanny une lettre plus triste, elle lui envoyait la lettre d'Aimé pour me la communiquer avec ménagement en priant qu'on me fît partir à l'instant pour aller la rejoindre... La Reine a dit oui tout de suite, et le prince Jérôme, qui devait aujourd'hui retourner à Stuttgard en passant par Sigmaringen, m'a offert une place. Je suis descendue dire à la Reine ma résolution d'accepter l'offre du prince Jérôme. Mais la Reine m'a dit que son père ne se souciait pas qu'il passât à Sigmaringen, parce qu'il n'avait pas un officier avec lui : ce n'est pas assez digne d'aller seul. J'ai assisté à l'embarquement de la société se rendant à Lorette, excepté Mlle de Perrigny. Avec raison, elle n'a pas voulu en être, et la Reine, avec laquelle je me suis promenée longtemps, me paraît craindre que le choléra, qui se déclare en Italie, ne lui laisse tout ce monde sur les bras. Ce qui la choque le plus, c'est que le Roi fait arriver Mme de Holtzing et Cavel. Plus tard, j'ai rejoint la Reine. J'ai été bien étonnée de voir la Princesse en grand négligé enveloppée d'un châle, elle qui se met à moitié nue. J'allais lui demander si elle était malade; mais cela m'a été expliqué quand j'ai su que le prince Louis et son cousin étaient restés à Constance pour le spectacle. Elle n'aime pas beaucoup entendre vanter la beauté des autres femmes; elle a fait la moue quand j'ai dit que la princesse Eugénie était la

perfection des princesses et la princesse Marie jolie, et bien plus encore, quand le Prince a dit que Mme de Zeppelin était la plus belle du bal. Elle a fait une partie de billard avec Élisa. Il était à peine dix heures, la Princesse s'est couchée après avoir un peu chuchoté avec le prince Napoléon sur l'ennui d'Arenenberg, auquel elle commence à s'habituer. Je commence à craindre qu'elle ne soit pas ce qu'il faut au Prince!

Jeudi 5 mai.

... Encore une interruption longue et douloureuse... Vendredi, 22 avril, dernier jour où j'ai écrit, a été rempli pour moi d'émotions de tous les genres. Je partais incertaine encore si je trouverais ma mère et l'âme déchirée d'un doute affreux... La gaîté que je voyais autour de moi me faisait mal, c'était peut-être injuste, mais le rire de la Princesse est si éclatant, si forcé, qu'il me paraît faux à l'oreille. Élisa me disait qu'elle est décidément moqueuse et peu sensible, elle me félicitait de pouvoir me soustraire à tous ces ricanemens, si pénibles dans ma position. Le Prince et elle ne se quittaient pas, il se mettait à ses genoux et faisait près d'elle toutes les singeries d'homme amoureux. Il lui disait mille choses gentilles, qu'elle ne pouvait comprendre, — elle n'a pas assez de cœur, — elles ne lui paraissaient qu'exagérées et risibles. Il disait que « la vie, l'âme, étaient comme une lettre dont tout le monde voit le dehors, l'adresse, l'enveloppe, et qu'une seule personne lit, parce que l'âme ne se fait comprendre qu'à une seule âme! » Il m'appelait en témoignage de la vérité de ce qu'il disait. Je l'avais bien compris et le sentais. Je pensais avec un sentiment d'amertume que la Princesse ne le comprendra jamais. Elle est coquette, frivole, et lui, mon Dieu, il a toutes les qualités contraires. Comme il méritait mieux!... A neuf heures, je suis montée en voiture avec le prince Jérôme, après avoir reçu les adieux affectueux de toute la maison. Élisa m'a conté que la Princesse s'était récriée sur l'inconvenance que je partisse seule avec son frère. Mme Salvage, d'un air fort moqueur, avait prétendu que j'étais d'un âge à voyager de toutes les manières... Le prince Jérôme a dormi. Il a été du reste fort convenable avec moi, mais son ton brusque, dur et impératif, me choquait à chaque poste. Nous arrivâmes à sept heures du matin à Sigmaringen. Ma pauvre Fanny n'avait pas encore reçu de

nouvelles aussi rassurantes que celles que je lui apportais. La Princesse me reçut très bien. Après le dîner, nous avons été au château, j'ai fait ma visite à la Princesse régnante; elle a accepté avec empressement le projet de la partie d'Uberlingen que j'étais chargée de proposer pour mercredi de la part de la Reine... La princesse Joséphine est un peu jalouse de son mari, par la faute de sa sœur la princesse Marie. Elle a eu la bêtise de lui écrire toute une histoire du prince Charles et de Marie d'Aichner dont il a été très amoureux. On prétend qu'à Baden, au moment où son mariage s'arrangeait, ils avaient des rendez-vous, qu'une grossesse s'en est suivie et qu'au bal de noces du Prince, elle y était enceinte, qu'ils ont dansé ensemble, qu'elle avait l'air fort triste et très embarrassée; qu'ensuite, elle avait fait un voyage à Francfort pour y aller accoucher, ce qui ne l'empêchait pas d'épouser un baron de Waugenheim, cavalier de cour du prince de Hechingen. Les amours de Mlle de Jahnenberg et de M. d'Esbeck fournissent aussi aux caquets, et la pauvre Aldesheim s'en meurt de jalousie. Rentrées, nous avons été bien vite au salon recevoir tout le château venant prendre le thé avec le prince Jérôme. Je l'ai remercié et lui ai fait mes adieux.

Le lendemain 24 avril, à quatre heures du matin, nous étions en route pour Strasbourg. Notre mère vivait, et papa, en nous contant sa maladie, nous donnait l'espoir de la conserver encore un an ou deux. Le jeudi 28, Fanny put nous quitter plus tranquille... Le général Voirol avait été du nombre des visites que nous avions reçues la veille. Il avait beaucoup insisté pour que j'aille voir sa femme. Je ne l'aurais pas fait si le souvenir du Prince et de la Reine ne m'y avait entraînée, et là, j'ai parlé d'eux de manière à émouvoir ceux qui m'entendaient et à leur communiquer quelque chose du tendre dévouement que je leur porte. Le colonel Vaudrey vint aussi me parler d'eux. Il me conta qu'un colonel avait eu la platitude d'écrire au ministre pour dire qu'il avait reçu le livre du Prince et pour demander s'il fallait répondre. Malgré la défense, M. Vaudrey me promit une lettre pour mon prince et me parla du plaisir qu'il aurait à faire sa connaissance. Je l'ai engagé à venir et, le samedi, il m'a apporté une lettre pour mon cher prince. Aimé (1) m'a

(1) Aimé de Franqueville, mari de Laure Masuyer, aide de camp du lieutenant général Voirol, qui commandait le département du Bas-Rhin.

aussi apporté un flacon d'essence de rose que le général Voirol envoyait et un petit portefeuille qu'il me priait d'offrir à la Reine...

La vie de ma mère tient à un fil. J'étais plus confiante près d'elle, pourquoi l'ai-je quittée? J'étais poursuivie par l'importance que la Reine attache à la publication des *Mémoires de Mme Parquin*... Le dimanche, Aimé et papa étaient allés au grand dîner donné par le général Voirol à l'occasion de la fête du Roi...

Arenenberg, mardi 3 mai, à onze heures du soir.

Je suis arrivée, ma chère Fanny, et tout étourdie de trouver la maison si remplie et si pleine de mouvement. J'ai laissé maman aussi bien qu'elle peut être dorénavant...

Le mercredi matin, je me suis levée, brisée, autant par toutes mes émotions que par la fatigue. Toute la société se promenait déjà. La première personne que nous ayons rencontrée, Mlle de Jahnenberg et moi, c'est M. de Holtzing, dont l'esprit caustique me déplaît souverainement; puis mon bon Prince. Il m'a dit qu'il avait été fâché de ne pas m'avoir vue arriver la veille, puis il a rejoint tout le monde. En rentrant, tout le monde m'a accueillie d'une manière assez aimable pour que j'aie remarqué la froideur de la princesse Mathilde. Le déjeuner m'a suffi pour voir qu'elle s'entendait avec le Prince et qu'il est décidément très amoureux d'elle. Elle a l'air si sûre de son fait que c'est à ne pas s'y tromper. Mais ce que j'ai vu aussi, c'est que je les gêne, et je ne puis m'empêcher de m'en affliger. Le Prince est fort ému près d'elle, il change de couleur en lui parlant... Je suis remontée chez moi jusqu'au moment où la voiture de la Reine a paru. Le Prince et sa cousine étaient au revers ensemble; le Prince, qui déteste aller en voiture, avait renvoyé ses chevaux pour revenir ainsi avec elle. Qu'y a-t-il au monde de plus heureux que deux jeunes gens qui se plaisent, qui s'aiment, et qui vont s'épouser? C'est une félicité sans égale...

J'ai été retrouver Élisa, par qui j'ai su mieux encore où en sont les choses. Elle est convaincue à mille détails de tous les instans que le mariage est convenu entre eux: il lui dit de ces mots charmans qu'il a toujours tout prêts pour la femme dont il est amoureux, il lui dit même qu'il n'a *jamais aimé personne*, et, lorsque, à voix basse, Élisa lui rappelait Mme Saunier, il

répond qu'il n'aurait pas fait la moindre inconvenance pour elle, et qu'on n'aime pas la femme à laquelle on n'est pas prêt à tout sacrifier. Élisa se figurait que, jusqu'à présent, il n'était pas aussi amoureux de sa cousine que de la petite Louise; mais je l'ai convaincue du contraire par mes propres observations. Élisa la voit d'un œil sincère, elle prétend que c'est elle qui a fait toutes les avances; c'était chez elle un plan fait plutôt qu'un entraînement du cœur, qu'elle n'a ni bon, ni sensible. Elle le poursuit dans tous les coins. Il faut qu'il s'occupe d'elle constamment. Elle la trouve moqueuse, fausse, coquette, vaine, envieuse des autres femmes, jalouse; elle n'est bien qu'en apparence, et parce qu'elle veut l'être dans un moment donné. Elle a enchanté tous les gens de Constance à cette soirée de l'autre jour, et, par derrière, elle s'en moquait impitoyablement.

En descendant, nous l'avons trouvée au salon. Elle nous a saluées d'un air si froid que je n'ai pas été tentée de m'approcher d'elle, et, comme le Prince y était, et la Reine pas, nous avons pris un prétexte pour remonter chez elle et ne paraître qu'avec elle. D'abord, en sortant de table, j'ai été jouer au billard avec Élisa. Lorsque la Princesse y est venue avec son cousin, je suis montée chez moi pour écrire au colonel Vaudrey pour le passeport. La devise de ses armes est assez fière : « J'ai valu, je vaux, je vaudrai. » Lorsque je suis descendue, la Princesse allait se coucher, devant se lever à quatre heures, pour aller avec son père, son frère et son cousin, voir une campagne près de Rosbach. Le Prince, qui la tenait par la main, la lui a baisée en murmurant quelques mots de tendresse, dont le dernier était *baiser*. En attendant le coucher, j'ai causé dans un coin avec ce bon Conneau, qui est ici le seul ami que j'aie, et qui m'afflige bien en pensant à nous quitter... Il voudrait trouver à vendre son épingle de diamant pour avoir prêt de quoi s'en aller...

Hier matin, en descendant pour déjeuner, j'ai été très étonnée de rencontrer la Princesse; je la croyais partie avec ces messieurs. On voyait qu'elle avait pleuré de colère de ce que son père l'avait laissée; mais, en femme qui sait se contraindre, elle faisait semblant d'en rire... Lorsque, à trois heures, les Princes sont revenus, je suis descendue pour leur dire le plus gracieux bonjour que j'ai pu, et suis vite remontée chez moi pour laisser les amoureux jouir du plaisir de se revoir. Le Prince était fort triste; il avait dit à sa cousine qu'il avait reçu une lettre qui lui

avait fait bien du chagrin; elle en a pleuré. C'était une lettre de son père, refusant le consentement à son mariage et lui défendant d'aller à Florence avec eux, ce dont il pouvait avoir eu la pensée... A l'heure du dîner, j'ai trouvé le Prince et la Princesse, que j'avais vus différentes fois se promener, en se tenant par la main. Ils avaient les yeux rouges comme des gens qui ont pleuré. La Princesse a mis de l'affectation à ne pas manger du tout, et, toute la soirée, ils ont roucoulé. Je m'arrangeais pour ne jamais être où ils sont, mais pour être gracieuse avec tous les deux quand je m'en trouve rapprochée. Le père et le frère sont allés se coucher, elle est restée toujours en aparté avec le Prince, jusqu'au moment où tout le monde est allé se coucher.

Samedi 7 mai.

Hier matin, le Prince m'a dit un gracieux bonjour par la fenêtre. Il est arrivé pour déjeuner, lorsque nous étions à la moitié du repas, ce qui agitait beaucoup son oncle. Il avait été retenu par un bon paysan venant lui dire l'intention du canton de le faire nommer du Grand Conseil, mais qu'on désirait savoir s'il accepterait avant de faire une chose qui est tout à fait contre la loi, puisqu'il n'y a que deux ans qu'il est citoyen et qu'il faut qu'il y en ait cinq pour qu'on puisse remplir des fonctions publiques. Le Prince a refusé que l'on fît quelque chose que la loi défendait, en disant qu'il accepterait lorsque les cinq ans écoulés lui en donneraient le droit. Mais la seule proposition m'a fait un plaisir extrême, parce qu'elle prouve combien il est aimé, et, en pareil cas, je le témoigne avec toute ma vivacité...

En sortant de table, on est allé à Maunbach. J'ai suivi, mais de loin, en causant avec M. Conneau. Il veut décidément retourner à Florence, ce qui me fait un vrai chagrin. C'est le seul ami que j'aie ici, la seule personne qui me porte intérêt, à qui je puisse parler de mes peines, surtout à présent que la présence de Mme Salvage a tant changé mes relations avec la Reine et que le mariage de son fils va aussi le changer pour moi. En arrivant à Maunbach, tout le monde l'a amèrement critiqué, même le Prince, pour qui cette maison avait tant d'intérêt autrefois; mais il tenait toujours le bras ou la main de sa cousine et ne pensait plus à autre chose. Je suis rentrée seule chez moi. Plus

tard, Mme de Reding, Élisa, M. Conneau, sont revenus à pied, suivant le Prince et la Princesse, qui se donnaient le bras en causant gaiement et tendrement. La dernière m'a fait des saluts gracieux avec la main et le mouchoir de poche. Elle est allée prendre sa leçon d'allemand, ce qui a laissé le Prince fort désœuvré. Élisa est venue me conter encore quelques remarques peu favorables à cette jeune fille. Le Prince est monté à cheval. Il est resté sous ma fenêtre à faire mille tours et singeries avec son cheval, en me souriant et en regardant en l'air si on le voyait...

Dimanche 8 mai.

... Hier, le Roi, sa fille, le Prince, Mme de Reding, Mlle de Perrigny ne sont rentrés qu'à cinq heures de la revue des milices cantonales, qui avait lieu au Wolfsberg, ayant été après à Hochstraus et à Constance, où la Princesse avait fait des emplettes. Elle m'a paru peu contente de sa journée, parce que son père ne l'avait laissée qu'un quart d'heure à la revue, où le Prince était resté, pour aller après dîner chez M. Aman avec le prince Napoléon. Ils ne sont tous deux rentrés qu'à la fin de notre dîner, pendant lequel tout le monde a bien grondé notre cher Prince, qui, tout le temps de la petite guerre, s'était tenu sous le feu, comme si une baguette ne pouvait pas avoir été oubliée dans un fusil et le tuer. J'en frémissais, et la Princesse riait aux éclats : elle ne se fera pas de mauvais sang par inquiétude pour lui. Il s'est emparé d'elle, et ils se sont retirés dans un petit coin, d'où, pourtant, le Prince nous a conté qu'il avait eu une mortification à son dîner. Un jeune sous-lieutenant lui avait soutenu que l'Empereur était retourné en Corse en 1790, — ce qu'il ignorait. Le Roi a assuré que le fait était vrai : il se le rappelle, quoiqu'il n'eût alors que six ou sept ans, parce que, dans ce moment, on l'avait paré d'un habit gorge-de-pigeon à gros boutons; on lui avait mis de la poudre, un gros bouquet à la main, et, ainsi, on l'avait conduit à Paoli, au milieu d'un bal où il y avait beaucoup de dames, entre autres Mme Ramolino. Il n'était plus retourné en Corse depuis, et il se le rappelait néanmoins à merveille : leur maison, la course qu'il avait faite ce jour-là, la citadelle. Le Prince a passé la soirée en tête à tête à jouer au billard avec sa cousine...

Lundi 9 mai.

... Le Roi est fort occupé d'acheter et d'arranger la Hochstraus, parce que sa fille y tient; il tourmente le pauvre Conneau tantôt pour un plan, tantôt pour un autre, ce qui ne s'arrange pas avec ses projets de départ. Le voyage de M. de Stolzing à Stuttgard était pour aller demander le consentement du Roi pour le mariage... Après le déjeuner, j'ai rejoint la Reine chez elle, et, comme les *Mémoires Parquin* l'occupent beaucoup, je suis en faveur dans ce moment... Je l'ai quittée à l'arrivée du Roi chez elle... Je suis descendue plus tard pour recevoir toute la société, et l'air sec de la Princesse; malgré sa préoccupation du Prince, je ne lui crois pas une grande tendresse pour *lui*, mais une grande envie de l'épouser.

Élisa prétend que nous aurons la vie dure avec elle, et que c'est déjà fort ennuyeux. Le Prince m'a fait voir les bonnets que ses cousines Marie et Théodolinde lui ont faits, il s'est beaucoup moqué de celui de la dernière. On a joué aux questions, où le Roi a tyrannisé, selon son habitude... J'ai reconnu la Princesse à la demande : « Quelle est la *plus mordante* de la société ? » et la réponse : « Qu'il *sache écouter et admirer* » à la question : « Quelle était la qualité qui me plairait le plus dans un mari? »

... Le mardi, à l'heure de la toilette de la Reine, je suis descendue chez elle; elle était tout en larmes. Elle m'a dit qu'elle venait d'avoir une longue conversation avec son fils. Il désirait aller voir son père. Pour elle, le seul mot d'Italie était synonyme de tant de malheurs qu'elle ne pouvait envisager cette pensée sans douleur. « Madame, ce serait peut-être une chose favorable à ses intérêts. — Et si les Autrichiens allaient le garder? — Mais, madame, il n'y a pas qu'une seule route. » Tout en disant cela, ce seul mot m'avait fait frissonner pour lui et pour elle...

Ces paroles de la Reine ne m'avaient pas étonnée; j'avais deviné qu'on chercherait à entraîner le Prince à Florence, à l'enlever à sa mère. La princesse Mathilde préfère naturellement l'Italie à la Suisse et usera toujours de toute son influence pour l'y entraîner. Le Roi a un si bel établissement. Une fois là, n'est-il pas naturel qu'un père retienne son fils? Puis la difficulté d'avoir des passeports pour le retour... Et je voyais ma pauvre

Reine privée de son seul bien, abandonnée, et ayant plus que jamais besoin de mes consolations et de mon dévouement...

Élisa a tâché de nous faire rire de la princesse Mathilde, qui, entre ses repas, se bourre de gâteau Campan pour pouvoir, à table, se donner l'air sentimental et ne pas manger. Alors, le Prince lui dit bien tendrement : « Mathilde, soyez donc raisonnable, mangez donc. » Et Élisa se mord les lèvres pour ne pas éclater. Mme de Reding est une excellente femme; je l'apprécie tous les jours davantage. Elle disait comme nous : « C'est une grande folie au prince de Montfort d'emmener tout son monde pour revenir au mois de septembre. Il ferait mieux de laisser sa fille. » Mais Mme de Reding ajoute que, là-dessus, il n'entend pas raison. Elle est revenue, une minute après, avec sa jolie Princesse, qui était inquiète du Prince, que, de ma fenêtre, nous voyions *voltiger* sur son cheval, avec des éperons. Elle lui a fait signe que c'était assez, et il a cessé. S'il en est ainsi, un pareil amour doit rendre bien heureux. Dieu veuille que cela dure longtemps! . . . . . .

Jeudi 19 mai 1836.

Me voici de retour à Arenenberg. Huit jours de repos de corps après la plus effroyable secousse de l'âme [la mort de sa mère survenue le 5 mai] se sont écoulés. J'ai quitté ma pauvre Fanny, et, en me retrouvant seule, je sens plus cruellement le poids de l'horrible douleur qui m'accable... Un domestique du Roi m'attendait au débarqué, ainsi que Mme de Reding et Mlle de Perrigny. On venait de visiter en masse le château de Gottlieb. Il est à vendre. C'est, en ce moment, ce qui occupe le Roi. Pourtant, il a fixé son départ à lundi... On joue aux questions, aux charades et, la veille, la Reine avait habillé sa jolie nièce dans un des costumes de la Cour de l'Empire qui la rendait éblouissamment belle. Nous sommes arrivées au départ, et chacun m'a accueillie gracieusement. J'avais le cœur bien gros, mais j'ai fait bonne contenance...

En sortant de table, toute la société est descendue faire une promenade sur le lac. Le Prince avait commandé les chanteurs d'Ermetingen dans un autre bateau. C'était pour fêter l'objet de son amour. C'est le 27 la naissance de sa jolie cousine ; elle aura seize ans. Mais, comme ils ne seront plus ensemble pour fêter ce jour heureux, on le célèbre d'avance! — Le temps était

superbe, l'air doux, la lune à son croissant, et, sûrement, ces deux jeunes gens se rappelleront longtemps cette soirée de bonheur et d'amour. M. de Stolzing est revenu peu satisfait de son voyage à Stuttgard; étant un peu souffrant, il est resté à faire une partie de billard avec M. Bohl... Nous entendions les chants du lac, la clarté de la lune nous permettait d'y suivre les bateaux, et tous ces charmes de la soirée et de la nature ajoutaient à mes souffrances! Élisa a su par M. de Stolzing un événement affreux arrivé à Canino, où les deux fils de Lucien ont tué un garde-chasse, sûrement sans le vouloir. Lorsque la justice est venue pour les prendre, ils se sont barricadés et défendus. Le moins qui leur arrive est d'aller aux galères; la mort serait préférable avec un tel nom!

19 mai.

La Princesse était déjà au salon, et recevait fort gracieusement les félicitations pour sa fête et sur l'article fort poétique de Mme d'Abrantès sur elle. Naturellement, le Prince seul ne peut pas le trouver exagéré. Je n'ai jamais vu le Prince si animé et si fixé à la maison. Le bonheur lui va bien. Il est à merveille en ce moment. Je suis descendue chez la Reine pour lui demander de ne pas paraître à la soirée. Elle m'a retenue à causer des *Mémoires de Mme d'Abrantès*, qu'elle lit et qui l'amusent...

Vendredi 20 mai.

A dîner, on a admiré la princesse Mathilde, dont la toilette mettait toute la maison en rumeur. Elle avait une robe de satin blanc broché, fort longue de taille et fort collante, qui dessinait à merveille sa belle taille, des manches à berret très courtes, qui laissaient voir son beau bras, une jolie guirlande de petites fleurs blanches sur son front jeune et pur, un large velours noir passé au col pour en faire ressortir la blancheur, descendait jusqu'à la ceinture, et la poitrine couverte d'une parure de rubis et de diamans! Elle était charmante, et le Prince en extase... On a bu à la santé de la jolie Princesse avec du vin de l'Étoile... En sortant de table, je me suis sauvée; j'ai été chez la Reine. Des voitures étaient déjà arrivées et j'ai filé bien vite hors de la maison. J'ai couru comme une insensée, espérant me fuir, puis je suis rentrée à nuit close. La maison était éclairée,

on entendait une musique bruyante et animée, tout avait un air de fête; le Prince avait voulu avoir un orchestre pour son bal, pourtant peu nombreux.

Samedi 21 mai.

La Princesse, satisfaite de ses succès de la veille, m'a abordée gracieusement, mais n'a pu sans humeur entendre, à déjeuner, ce que l'on a dit sur la beauté de Mlle Merele et Mme de Zeppelin. Le Prince, en épousant une enfant de seize ans qu'il pourrait corriger, prend pour lui plaire, au contraire, tous ses défauts; il rappelle à Mlle de Perrigny ses devoirs, et je disais hier à M. Conneau que cela me faisait de la peine de voir le Prince devenir si moqueur que personne n'y échappe, pour faire rire sa cousine, dont c'est le bonheur, tandis que, l'année passée, il faisait un si grand grief à la princesse Théodolinde d'avoir dit un mot sur M. Roux. Mais il est amoureux, et cela répond à tout...

Le soir, la Reine ne m'a parlé que des projets du Roi sur Gottlieb... Je suis descendue à dix heures pour les emballer. J'ai trouvé le Prince dans l'antichambre. J'ai admiré le pommeau de sa canne. C'est une tête de chien en or faite à merveille. Élisa m'avait conté qu'en la lui remettant, sa cousine lui avait dit : « Faites bien attention que c'est le symbole de la fidélité... » Il m'a dit que c'était *son oncle* qui la lui avait donnée... Il m'a parlé les larmes aux yeux de la peine que lui causait la résolution de M. Conneau, de retourner à Florence, il craint qu'il ne s'en repente... La Reine était la première en voiture. La Princesse est arrivée en courant, en disant à son cousin combien elle trouvait joli un dessin d'une petite cassette qu'il venait de lui porter. J'ai encore causé un moment avec le Roi. Il allait à Constance. M. Conneau m'a dit que plus il réfléchissait aux offres qu'on lui faisait de rester dans le pays, plus il voyait qu'il y aurait folie à lui de les accepter; que le Roi n'achèterait rien et ne demeurerait jamais ici. Le Prince, une fois marié, n'y resterait pas non plus, et la Reine elle-même n'était pas bien sûre de ce qu'elle ferait.

J'ai vu les amoureux partir pour Hourhein et la Reine seule se promener. Je l'ai rejointe, et nous avons causé longtemps. Je lui ai lu le projet de biographie du Prince qu'elle m'avait demandé de faire et qu'elle envoie à M. Buchon. Il ne vient

plus, mais la grande-duchesse s'annonce. Nous avons parlé de Mme d'Abrantès, qui se fait craindre en retapant son monde et des *Mémoires Parquin*, où la Reine mettra ses petits griefs. Elle aurait trouvé au-dessous de sa dignité de les mettre dans ses *Mémoires* à elle. Je suis bien heureuse d'avoir à m'occuper de cela avec elle. Je m'en distrais; c'est ma branche de salut. Cela me rend plus nécessaire et fait qu'elle est mieux pour moi. Nous avons aussi parlé des Salm, dont elle fait aussi peu de cas que moi. Je l'ai quittée lorsque le Roi l'a rejointe et que les amoureux sont revenus. Elle m'a aussi parlé de cette affaire des enfans de Lucien. Ils n'ont pas tous les torts, et elle est d'avis qu'on les défende par esprit de famille. Elle engage Jérôme à faire faire aussi sa biographie et lui a fait son plan. J'ai pris au salon un ennuyeux roman de M. Salvandi : *Corisandre de Moléon*. La Princesse, en emballant sa musique, en avait oublié la moitié et m'emportait mes valses à quatre mains. Elle prétendait que cela ne devait rien me faire, mais elles viennent de la princesse Théodolinde, et j'y tiens à cause d'elle.

Le départ était fixé à ce matin à neuf heures. A huit heures, tout le monde était en bas. La Princesse pleurait à sanglots et le Prince était fort triste aussi. Elle a montré à Élisa une bague charmante en turquoises qu'il venait de lui donner... Les chevaux ne sont arrivés qu'à dix heures. Le prince Napoléon, fort ému et pâle de chagrin, est parti le premier avec M. Bohl. La Princesse éclatait en sanglots. Le Prince la soutenait dans ses bras pour la faire monter dans la voiture de son père, après laquelle il a couru pour lui jeter un gros bouquet. Puis, lorsque Mme de Reding et M. de Stolzing ont été emballés, il est aussi monté à cheval pour les reconduire. Élisa a entendu dire qu'il va partir pour Schinznach, puis pour le camp, elle croit plus tard pour Florence. A déjeuner, la Reine a parlé de tout ce qui s'écrit sur l'Empereur. Elle dit avec raison qu'il n'y a plus qu'elle qui l'ait entendu et qui puisse le faire parler...

Mardi 24 mai.

... Le pauvre Prince ne se sent pas le courage de supporter le vide que va lui faire ce départ. Il a déjà dit à Élisa qu'il part le 1er juin pour Schinznach, puis, après, pour le camp. L'orage est venu. La Reine s'en inquiétait, mais à peine était-il fini que

le Prince est arrivé. Il s'était arrêté et n'avait pas été mouillé. Aussitôt qu'il a paru dans le cabinet de sa mère, j'ai bien vite filé et ne suis arrivée qu'au moment où l'on passait à table pour laisser le temps des causeries.

Je me suis retrouvée à côté du Prince comme jadis. Il y avait bien longtemps que cela ne m'était arrivé. Il a conté qu'ils se sont arrêtés tous ensemble à la Houpe où ils ont fait un déjeuner excellent. Nous n'avons su de ce tendre moment d'adieu que le bon appétit du Prince Napoléon. Le Prince prétend que rien ne le faisait plus rire que de voir comme la Princesse Mathilde prenait au sérieux les taquineries de son frère et s'en fâchait. Dieu veuille qu'il rie toujours de ces fâcheries-là! il lui arrivera de se fâcher avec tout le monde!... Le pauvre Prince ne faisait que soupirer. Il a été gentil pour nous pendant le dîner. Il nous a conté qu'en revenant et sortant de Constance, il avait vu tout le monde en émoi sur la route. Il en avait demandé la raison, et on lui avait répondu que c'était un cheval qui venait de prendre le mors aux dents, les rênes s'étaient cassées; le cocher et un monsieur étaient sautés hors de la voiture pour tâcher de l'arrêter; ils n'avaient pu réussir, et il restait dans la voiture une femme et sa petite fille jetant les hauts cris. Le Prince alors a mis Cora au grand galop et, en un clin d'œil, a rejoint et arrêté le cheval. La femme est descendue de voiture avec la petite fille en joignant les mains pour le bénir et lui disant : « Vous êtes notre sauveur. » Je jouissais pour le Prince du bonheur d'avoir sauvé la vie à ces pauvres gens. — « Cela portera bonheur aux voyageurs, mon Prince, » lui ai-je dit. — « Je l'espère, m'a-t-il répondu avec un gros soupir. Mais je n'y ai aucun mérite, il n'y avait pas de danger à courir, ni de difficultés à vaincre. » — C'est égal, c'est un bon mouvement, et tous les Constançois, qui vous adorent déjà, vont vous porter aux nues. J'en ai un grand plaisir pour vous. » Il a eu un long tête-à-tête avec sa mère, et, à neuf heures, il a été se coucher, bien fatigué, disait-il, des douze lieues qu'il avait faites à cheval. En nous quittant, il nous a dit adieu, devant partir le matin à quatre heures. Il a pris congé de sa mère. Personne n'a dit où il allait...

La princesse Mathilde m'a appris que la grande-duchesse s'annonçait après la Pentecôte. Le Duc d'Orléans voyageant dans le Nord pour s'y choisir une femme, et la grande-duchesse

étant obligée de renoncer à ses illusions de ce côté, elle amenait peut-être sa fille pour prendre le Prince pour pis aller. Je suis bien aise qu'elle y pense trop tard; le voilà vengé de ce qu'elle a dit : « qu'il n'oserait pas penser à sa fille. »

Mercredi 25 mai.

Le valet de chambre du Roi m'a conté qu'il veut revenir dans deux mois, au mois d'août, pour être ici pour la fête du Prince auquel il veut en faire la surprise. J'ai trouvé le moment de le dire au Prince pour calmer son chagrin... Mme Salvage nous a lu *Simon* de George Sand. Cette dame a gagné son procès : elle a sa fortune, ses enfans, une réputation littéraire, une bonne maison et une cour nombreuse; ce sera une femme à la mode.

Vendredi 27 mai.

La Reine a été toute la journée occupée de plans et de bâtisses; il faut bien loger sa bru, ses petits-enfans; et moi, j'y perdrai ma chambre, tout ce qui reste de l'Arenenberg d'autrefois... Mme Salvage donnait les renseignemens demandés sur les terres à vendre en Espagne, ayant appartenu à des couvens; mais, maintenant que M. de Mendizabal n'est plus au ministère, la Reine n'a plus la même confiance. A présent, c'est au roi de Lahore qu'elle vend sa belle tapisserie 20 000 francs pour bâtir sa maison.

Dimanche 29 mai.

Le Prince avait couché à Schaffhouse, il a été à Amkirch, mais il n'a pas trouvé la grande-duchesse. Ce pauvre Prince est d'une tristesse qui fait peine à voir. Le Prince approuve les plans de bâtisse de sa mère, et comme je me plaignais de ce que cela m'ôterait ma chambre, il m'a dit que j'avais encore bien du temps à en jouir, et cela avec un soupir qui disait combien ces retards lui pèsent. Il est fort contrarié d'avoir oublié de prier son oncle d'écrire des endroits où ils s'arrêteront.

Lundi 30 mai.

La Reine a reçu une lettre pour le prince de Montfort, et, selon la permission qu'il lui avait donnée, elle l'avait ouverte. Elle était de la comtesse Camerata, qui part pour Canale. Elle lui dit que, le choléra étant à Venise, on a établi une quaran-

taine de quatre jours à Bologne pour tout ce qui vient par cette route-là, elle lui écrit aussi à Vérone pour l'en prévenir. Cette nouvelle a donné les plus vives inquiétudes au Prince, et chacun s'est récrié sur ce que le Roi a eu grand tort de ne pas laisser ses enfans, puisqu'il était obligé de partir.

Pour consoler le Prince, je lui ai dit que cela ferait sûrement avancer son retour, déjà fixé au mois d'août, et que ce ne serait peut-être qu'une absence de six semaines, et, vraiment, pour si peu de temps, il est déraisonnable de tant soupirer.

En rentrant après déjeuner, je me suis croisée avec le Prince, guettant sa mère avec laquelle il avait eu une longue conférence. — « D'où venez-vous? » — « De me promener, mon Prince. » — « Quand viendra le colonel Vaudrey? » La Reine est survenue. Elle a été d'avis que j'écrive au colonel de passer par Schinznach où le Prince sera alors, il a aussi le projet d'aller à Baden, puis au camp de Thun, voilà son été bien rempli.

Mardi 31 mai.

Hier, à dîner, le Prince nous a conté que les deux petits canons de son invention ont été coulés à Constance, le vendredi. Mlle de Perrigny a dit que c'était un mauvais jour. « Au contraire, c'en était un bon pour lui, puisque c'était la fête de sa cousine, » et les soupirs s'en sont suivis.

Après dîner, on a discuté, si les princes d'Orléans passaient par ici, s'ils viendraient voir la Reine. Celle-ci a dit qu'elle n'en aurait jamais eu la pensée si, l'année dernière, M. de Saint-Priest ne lui avait dit qu'ils ne passeraient sûrement pas près d'elle sans venir. Le Prince, dans ce cas-là, serait d'avis qu'on ne les reçût pas. Mme Salvage ne se compromet pas en pariant qu'ils ne viendront pas. Comme c'est leur route, la Reine croit qu'ils pourraient vouloir voir sa maison et, par contre-coup, sa personne, mais elle ne se prononce pas sur ce qu'elle ferait. Elle a eu après une longue conférence avec son fils pour faire le projet d'aller à Interlach lorsqu'il sera à Thun, d'y donner rendez-vous au prince de Montfort et à la grande-duchesse.

Lundi 13 juin.

Le Prince nous a lu des passages de l'Empereur extraits du *Mémorial de Sainte-Hélène*. C'est superbe et d'un grand intérêt. Je crois que son intention est de le faire imprimer...

Mercredi 15 juin.

... Hier, bonheur complet pour le Prince. A l'heure du déjeuner sont arrivées des lettres de Florence. Il en avait déjà reçu une le matin. Il y avait une lettre de son père du 8, et une du 7, d'une jolie petite écriture bien fine, bien serrée, de grandes pages bien remplies. Aussi a-t-il été fort gai toute la journée...

Mardi 21 juin.

A son coucher, la Reine m'a dit « que tous les gens qui lui écrivaient lui demandaient si le Prince se mariait décidément. Elle était embarrassée de répondre, tant que son mari n'en est pas d'accord. Une fois, il dit oui, une fois non, et elle pense qu'il ne saura jamais se décider, surtout par la nécessité de faire quelque chose pour son fils en le mariant : ensuite, elle se demande si le prince de Montfort a de la fortune ou s'il est fou? Il achète des chevaux, jette de l'argent par les fenêtres, ne trouve rien assez grand, assez beau pour lui, et, dans d'autres momens, dit qu'il n'a rien... »

Mardi 28 juin.

Dimanche, en sortant de déjeuner, nous avons eu la visite de M. Stalé de Frauenfeld avec sa femme, jadis la bru de Sauter. Elle a été un moment bien avec le Prince. Elle amenait son petit garçon dont il est le parrain. Je m'explique à présent pourquoi des libertins comme le Prince se font aimer. Cette émotion que toute femme leur inspire, ils l'éprouvent réellement, et la témoignant, lui, avec toute la sensibilité de son âme, on se croit aimée, et on l'aime... Cette femme a été une fantaisie du moment... Elle l'aime encore... Ses yeux étaient remplis de larmes en les fixant sur lui. Il n'aura rien vu, sinon qu'elle est moins jolie qu'autrefois... Les hommes!... quelle engeance!... et, pourtant, il faut de la force pour leur résister, pauvres bêtes que nous sommes.

Jeudi 30 juin.

... Mercredi, la Reine m'a appelée chez elle. Le Prince avait organisé une promenade en bateau pour le soir. En revenant, on a fait des petits jeux. Le Prince est bien vite allé reprendre sa place près de Mlle Louise de Crenay. Anna, assise à côté de moi, en face d'eux, était fort scandalisée de voir toujours le

bras du Prince passé autour d'elle. Comme le Prince regardait l'heure qu'il était, je lui ai demandé si c'était l'heure du berger. Il m'a répondu « non, mais que cela pouvait le devenir. » A propos de *l'adresse* des femmes, j'ai dit que « les hommes avaient aussi la leur; c'était la fausseté, la dissimulation et qu'en cela, ils étaient fort habiles. » La Reine est venue s'asseoir près de nous. Son fils lui a dit que, décidément, il ne resterait pas jusqu'à la fête des chanteurs de Constance, le 12; cela le retarderait trop. J'ai compris que la nuit porte conseil. Vu sa position vis-à-vis de sa cousine, il pensait sage de fuir le danger vis-à-vis de Louise. Les femmes ne deviennent observatrices que quand elles n'ont plus d'intérêt à l'être. Elles ne pensent beaucoup que lorsqu'elles veulent un peu moins; dans la jeunesse, les impressions sont si vives qu'elles absorbent tout, et la femme qui aime est bien plus dupe de ses propres émotions que des artifices de celui qui la trompe. Les hommes ne comprennent pas les femmes honnêtes.

Valérie à sa sœur.

Je ne t'ai pas dit, chère bonne, que la famille Tascher est ici. C'est par elle que je sais que le roi Louis a enfin envoyé le consentement au mariage de son fils. Il lui assure une belle fortune. Ainsi voilà tout le monde au comble du bonheur. Hier, dimanche, Mme Salvage a reçu une lettre de Mme de Reding. « La Princesse est toujours mélancolique. Son père fait tout au monde pour la distraire sans y parvenir. Ce qui lui faisait plaisir autrefois n'est plus rien pour elle; elle ne soupire qu'après le moment où elle pourra se retrouver à Arenenberg... »

Le soir, la Reine m'a dit qu'elle avait beaucoup d'espoir qu'on lui rendra ses bois. Le ministre des Finances l'a promis. M. Desportes écrivait : « que le maréchal Gérard avait été dîner à Neuilly. Le Roi lui avait dit devant le ministre des Finances qu'il devait faire quelque chose pour la duchesse de Saint-Leu. Elle ne demande que la restitution de ses bois. » La Reine ajoutait que le Duc d'Orléans, ne pouvant obtenir une Autrichienne, allait peut-être se rabattre à la princesse Marie. La grande-duchesse en serait bien heureuse. C'était peut-être ce projet-là qui décidait le Roi à faire quelque chose pour elle.

Mercredi 20 juillet.

... A propos d'un journal parlant de la visite de Mme Lehon, M. Visconti a prétendu que cela faisait plus de tort que de bien, — on s'en moquait, — et faisait surtout mauvais effet auprès des journalistes. Il a ajouté que c'était ridicule de parler du Prince à tout propos, surtout à l'occasion de Mme Lehon, puisqu'elle est la maîtresse du fils de M. de Flahaut (je ne savais pas qu'il eût un fils), je n'ai entendu qu'à moitié ce qu'il a marmotté, mais j'ai saisi qu'il était historiquement prouvé que, M. de Flahaut ayant été l'amant de la Reine, ce fils serait d'elle et lui ressemblerait d'une manière frappante. J'ai été abasourdie d'un tel bruit; il aurait beau n'être pas vrai, c'est déjà trop que des calomnies pareilles puissent avoir cours sur une personne qu'on veut respecter...

Jeudi 11 août.

Hier matin, nous nous sommes fait réveiller à 6 heures pour aller, la Reine et moi, à Constance. Chemin faisant, elle m'a parlé de l'influence des mères et se réjouit que la princesse Mathilde n'en ait plus, elle pense qu'avec le père c'est tout différent; elle lui contait qu'elle n'aimait pas Mlle Malchey parce qu'elle disait tout à son père; vis-à-vis d'une mère, c'eût été différent. La princesse Charlotte et sa mère étaient, elles, deux têtes dans un bonnet. Elle se lamente aussi des affaires du roi Jérôme. Ce monsieur Guellé, ancien chargé d'affaires du roi de Wurtemberg à Rome, sait à quoi s'en tenir : il dit qu'il n'a plus rien, que des dettes. Quel avenir pour le prince Louis avec la charge d'une pareille famille!

Vendredi 12 août.

La Reine nous a dit qu'elle avait été obligée d'écrire au Prince pour le gronder de ce qu'il jette l'argent à pleines mains. Il aura dépensé plus de 6000 francs pour passer un mois aux Eaux. C'est trop, et elle lui a écrit qu'ils étaient trop pauvres pour agir ainsi...

Samedi 13 août.

Valérie à sa sœur.

M. Conneau va partir. La Reine paiera son voyage, et, pour suffire à ce qu'elle fait de trop pour les autres, elle se refuse

tout. Elle n'ira pas à Interlach par économie et vend ses bijoux par bric et par broc. Je me désole de voir toutes ces choses enrichir des Juifs de bijoutiers. La duchesse de Raguse arrive un de ces jours et emportera à Paris le beau diadème dont je t'ai parlé l'autre jour. Hier, j'ai fini ma blague pour le Prince et l'ai portée chez lui avec un bouquet.

Baden, lundi 29 août.

... J'ai reçu une aimable lettre de la Reine et une d'Élisa, qui me dit que le prince de Montfort arrive avec sa fille, ce qui me fait un grand plaisir de n'y pas être, ils doivent aussi passer par Thun pour voir le Prince. La Reine m'écrit :

« J'espère que vous nous reviendrez des eaux de Baden en bonne santé... Mon fils s'annonce pour aujourd'hui... Soignez-vous bien, revenez-nous vite, et comptez toujours sur mon plaisir à vous revoir et sur mes sentimens pour vous, je serais bien aise de remplacer la tendre mère que vous avez perdue, autant qu'une si douce chose peut être remplacée.

« HORTENSE.

« Arenenberg, 29 août.

« Louis vient *d'arriver, très content* de son voyage. »

Baden en Suisse, 5 septembre.

Valérie à sa sœur.

J'ai reçu hier soir dimanche, ta lettre, ma bonne Fanny. Laure s'ennuie fort ici et je voudrais lui donner un peu de distraction. Nous avons déjà été faire une course à Schinznach pour voir Habsbourg et la jonction des trois rivières. Je veux aussi d'ici la mener à Zurich... *Nos intimes* sont un brave couple de Turin dont le secours nous a été agréable plusieurs fois, surtout avant-hier pour aller attendre sur la route de Zurich la diligence dans laquelle M. Conneau se rendait à Berne, partant pour l'Italie. Je n'ai su son départ que le jour même, par un mot qu'il m'écrivait pour me prévenir de son passage. C'est avec un gros crève-cœur que je me suis séparée pour toujours de cet excellent ami ! La Reine a reconduit son fils jusqu'à Zurich. Nous comptons, nous, quitter Baden le 16 ou le 17 septembre. Tâche que la Princesse n'aille pas avant. Ce serait bien gentil

pour nous de te trouver là, mais quelle affreuse contrariété ce serait que tu fusses à Arenenberg, tandis que nous sommes ici à nous ronger les poings du temps que nous y passons! J'accompagne les duos que Laure chante avec le comte Grilenzoni, qui est assez bon musicien, mais qui menace de nous quitter. C'est par lui que j'ai appris le retour d'Afrique de M. Arese, qui est à ce moment à Lugano... On danse au salon. Laure y est et a fait deux tours de valse. Elle a encore un fond de jeunesse qui survit à tout. Moi, je suis morte irrémissiblement, morte à tout. Je jouis bien d'avoir Laure, je serais sans elle tombée malade de *spleen* et de tristesse...

. . . . . .

16 novembre 1836.

Quelle interruption, grand Dieu, et quels événemens l'ont remplie!... Pourrai-je revenir avec détails sur ce qui est déjà si loin de moi? sur tant d'impressions effacées l'une par l'autre et devenant si terribles avec les événemens qu'en ce moment ma santé ne peut se remettre de tant de secousses!...

Je reviens à Baden, à ce temps paisible écoulé, le mois de septembre dernier, avec ma sœur et dont mon cœur et ma santé s'étaient également bien trouvés. Nous nous disions, en voyant finir ce bon temps, si calme et si ennuyeux, combien « nous le regretterions peut-être... »

. . . . . .

Samedi, 17 septembre.

Nous avons été, avec nos amis Long, faire une course à Zurich dont Laure a été enchantée.. Nous avons été ensemble au tombeau de Gessner, à la promenade en haut de la ville, elle était dans le ravissement de cette admirable position. J'ai demandé si le prince Louis était revenu de Thun et M. Arese de Lugano? A quoi on m'a répondu que *non*. Chemin faisant, en revenant on parlait mariage. Les Long me demandaient si j'aurais bien épousé le comte Grilenzoni, et je crois que Laure aurait désiré cet établissement pour moi. En rentrant au Stadthof, j'ai trouvé notre voiture d'Arenenberg arrivée.

Arenenberg, dimanche 18 septembre.

Nos amis Long nous ont mis en route le matin. Nous nous sommes arrêtées pour dîner près de la cascade de Schaffhouse, à laquelle nous nous sommes rendues à pied du côté de la Chambre noire. Laure a eu une peur affreuse en traversant sur un petit bateau pour nous rendre du côté de Laufen, d'où la chute est plus belle... Il était plus de neuf heures quand nous sommes arrivées à Maunbach. Les chevaux reculant encore dans cette route rapide qui est assez dangereuse, j'ai mis pied à terre et j'ai couru à Arenenberg envoyer les gens d'écurie au secours... J'ai été fort bien reçue par tous les domestiques. Tout était éclairé, on dansait au salon. Nous avons bien vite gagné ma chambre où nous avons trouvé Fanny... Comment dire le bonheur que nous avons eu à la revoir et à nous trouver à nous trois?... Je suis descendue chez la Reine, qui m'a reçue à merveille, je lui ai ensuite amené Laure, qui a été enchantée d'elle. Je mettais de la coquetterie à ce qu'elles se plussent réciproquement, et cela n'a pas manqué. Laure a eu un plein succès. Je lui avais recommandé d'être coquette, et elle m'a obéi complètement. Aussi tous ces Messieurs la reluquaient-ils joliment. M. Parquin m'avait écrit un mot, pour savoir quand la Reine voudrait recevoir M. Amable Girardin, colonel de cuirassiers en garnison à Neubrisach.

Ne sachant s'il serait bien aise qu'on sût sa visite, elle le reçut dans sa bibliothèque dans l'après-midi et causa longtemps seule avec lui, mais, comme il était intime avec la duchesse de Raguse et son neveu Alphonse de Perregaux, qui était à Arenenberg, il ne fit nulle difficulté de paraître, ni d'accepter l'invitation que lui fit la Reine de passer quelques jours avec nous. C'est un homme de quarante-deux ans. Il est très gai et très aimable, s'il ne disait pas toujours des polissonneries... Mais je lui sais gré de son dévouement pour la Reine. Notre connaissance a été bientôt faite avec le vieux marquis de Beauharnais et sa fille Hortense. Ils étaient déjà bien avec Fanny, et nous avons bientôt été les meilleurs amis du monde. C'est à tort que Mlle Hortense passe pour laide; elle a de jolis cheveux blonds, de beaux yeux, une physionomie agréable et devait être charmante avant sa petite vérole. Elle est distinguée et plaît à tout le monde. Malheureusement, elle est dans un état de santé affreux,

et je crois que la Reine a échoué dans son idée de la faire épouser à Charles Tascher. M. Perregaux s'en serait bien arrangé. La duchesse de Raguse avait l'air de désirer beaucoup ce mariage, mais le vieux marquis n'entendait pas de cette oreille et a pris Alphonse en grippe, de peur qu'il ne plaise à sa fille dont il s'occupait beaucoup avant notre arrivée ; mais, comme il n'en a pas été de même après, Élisa s'est piquée contre lui de son empressement pour Laure, s'est mise en guerre avec lui, et a dit bêtises sur bêtises.

24 septembre.

C'est le dimanche 25 que le prince de Montfort est arrivé avec son fils Napoléon et le bon et honnête M. Bohl, auquel il a laissé à peine le temps de se reposer; il l'a envoyé à Stuttgard chercher le prince Jérôme. Le roi de Wurtemberg n'a pas voulu le laisser aller ni en Suisse, ni à Arenenberg, à cause de toutes les affaires de Suisse, de réfugiés et des bruits de conspiration.

La Reine me disait que le Prince avait été enchanté de son séjour à Baden, qu'il s'y était fait beaucoup d'amis. Les vieux militaires l'abordaient, les larmes aux yeux, les jeunes lui disaient : « Nous comptons sur vous, » et M. Berryer avait dit à la Grande-Duchesse : « Le Prince a des chances. Tout est possible en France, excepté ce qui est. » Je voyais quelles espérances tout cela leur donnait, mais sans rien prévoir...

Le prince Napoléon ne voulut pas se coucher, quoiqu'il eût passé cinq jours et cinq nuits en voiture. Il était étonnamment grandi et voulait faire l'homme, il a même dansé ; mais, ne s'étant pas émerveillé au premier moment des demoiselles de Maunbach, il n'a eu aucun succès auprès d'elles. Il est vraiment gentil avec nous. Le lendemain, il s'est mis à chercher avec nous une pièce à jouer, et, après avoir perdu bien du temps à en lire, on a pris la répétition d'un proverbe dans laquelle M. Charles de Serreville s'est chargé d'un rôle immense qu'il a joué avec beaucoup de complaisance. Il est très bon garçon dans cette circonstance, il gagne à être connu. Après avoir chassé un jour et passé gaîment son temps avec nous, M. de Girardin (qui détestait les Crenay, qui le lui rendaient bien) nous a quittées le 29 septembre, en faisant les plus tendres adieux et en nous disant que « si nous ne revenions pas bientôt en France, il viendrait nous chercher avec son régiment. »

Valérie à ses sœurs.

Jeudi soir, 29 septembre.

...Nous menons la vie la plus dissipée. Nous ne faisons rien et ne trouvons le temps de rien faire, absolument rien. Le prince de Montfort est arrivé avec son fils cadet. Il a écrit à l'aîné de venir le voir de Stuttgard, ce qui voudrait dire qu'il est ic pour quelque temps. Nous avons tout de suite donné un rôle dans le proverbe au prince Napoléon. On attend le Prince mardi 4. Ce jeudi 29, on a dansé le soir et le prince Napoléon est rentré en grâce avec toutes ces demoiselles. Nos journées se perdaient à se promener ou à répéter le proverbe et je ne me rappelle de tous ces jours-là que du bruit et du mouvement. Depuis les Tascher et le bon mot de M. Marliani, le salon était resté partagé entre les *grands* et les *petits*, pour ne pas dire les *vieux* et les *jeunes;* je cumulais, j'étais des deux salons : mon *devoir* et mon *vouloir*... Je reviens à ma course à Constance, Élisa et Hortense ont voulu marcher en avant, je suis restée à attendre les lettres avec le prince Napoléon et M. Perregaux. C'est alors qu'ils m'ont entraînée au cabaret. Nous étions à manger notre fromage lorsque les demoiselles de Maunbach ont passé, conduites par leur frère, nous les avons appelées et elles sont venues goûter notre fromage en attendant les lettres comme nous...

Le dimanche 2 octobre, on joua notre proverbe. Mlles de Serreville s'en promettaient un grand plaisir de moquerie, sans doute, selon leur habitude, mais elles n'eurent rien à dire ni à critiquer et elles en étaient si capotes qu'elles ne trouvaient rien à ajouter aux complimens qu'on faisait aux acteurs; je n'étais que souffleur. La danse a terminé, comme de coutume, la soirée.

Mardi 4 octobre.

Nous revenions fort tard de Constance et lorsque nous descendions de voiture, le prince de Montfort nous dit : « Devinez qui est arrivé pendant votre absence ? » Après avoir nommé plusieurs personnes, il nous dit enfin : « Le prince Max de Leuchtenberg. » La Reine en avait été si émue de plaisir qu'elle en avait pleuré de joie. Je la trouvai au salon avec lui. Lorsqu'elle me le présenta, il courut chercher une lettre de Joséphine

d'Andlau, qu'il rapporta sur-le-champ. Il est grand, mince, bien tourné et de la plus belle et la plus gracieuse élégance, avec une immense taille; ses dents sont admirables, ses yeux superbes, et il rappelle en même temps son père et sa mère à ceux qui les ont connus jeunes. Je ne sais s'il est toujours aussi gentil qu'il s'est montré ici, mais il a été charmant. En peu d'heures, la connaissance était faite, et il demanda bien vite à faire partie des *petits*, vu sa taille, disait-il en riant, et à être de la partie du lendemain que j'avais organisée pour aller chercher à Überlingen Laure que Fanny devait me ramener.

Mardi 11 octobre.

Le mardi 5, Laure organise le matin un proverbe. Elle y joue, et son rôle est déjà presque copié et appris. Nous avons été, l'après-midi, à Clarisek en bateau et sommes revenus en voiture assez à temps pour la toilette de dîner. Laure est descendue toute belle de sa robe grise et moi j'allais la parodier avec la mienne. Le lendemain, on fit toute sorte de folies et l'on dansa d'une manière très animée.

Le vendredi 7 se passa en course. Le prince Max fut le matin voir Castel, plus tard il vint à pied avec nous à Solstern. Eugensberg lui plut beaucoup. Nous redescendîmes en courant à Maunbach. La Reine nous attendait dans sa voiture au bas du village... C'était ce jour-là une vraie comédie que les incertitudes du prince de Montfort au sujet de l'acquisition qu'il voulait faire soit de Hochstraus, soit de Gottlieb, il se décida le lendemain pour le dernier. Le prince Max nous fit les plus aimables adieux et emporta tous nos regrets.

Le lundi 10, le prince de Montfort partit pour Londres avec son fils, M. Bohl et M. Stolzing... Il laissait à la Reine ses pleins pouvoirs pour faire faire les réparations de Gottlieb, de manière à s'y caser à son retour... On causait tranquillement des plans à faire et de la route que prendraient le marquis et Mlle de Beauharnais partant le lendemain, lorsque, au beau milieu de la soirée, paraît notre cher Prince dont on avait tant désiré le retour quand son oncle et ses cousins étaient là...

Il y avait, le mercredi 12 octobre, un bal à Constance. Le Prince y allait. Je fis tout mon possible pour en détourner Laure, mais elle y tenait, le laissait voir, et, le Prince l'ayant vu, arrangea que les petits iraient avec lui. Laure, avec une

parure de camée et des épis, était charmante. Moi j'étais tout en blanc, perle et fleurs blanches, et pas trop mal... Au moment où la voiture partait, le Prince s'est aperçu qu'il avait oublié une bague qu'il avait rapportée de Baden. Il l'a fait chercher chez lui, — il y avait toute une histoire sur cette bague, — chez les Crenay, elle venait d'une belle Anglaise dont il était l'amant à Baden.

Chemin faisant, nous nous étions croisés avec M. Arese. Il était descendu de voiture pour venir embrasser le Prince avec une grande effusion de tendresse. Une chose m'avait fait plaisir pendant ce trajet. Le Prince avait conté qu'à Thun, il m'avait acheté un charmant petit panier en bois, qu'il avait gardé pour moi tout le temps du camp, mais qu'au moment de revenir, il avait pensé qu'il ne pouvait me le rapporter sans en avoir un aussi pour sa mère, Mme Salvage et Mlle de Perrigny, et qu'il l'avait donné. Je lui dis en lui tendant la main que l'intention était tout pour moi... Je ne sais pas si c'était le désappointement de n'avoir pas Mlle Louise à ce bal, mais le Prince y était triste, soucieux et préoccupé ; il n'avait pas l'air d'y prendre part. Laure, en dépit de la cour du petit Perregaux, ne s'amusait pas...

MM. Cottrau et Arese nous avaient attendues et étaient en train de gaîté et de folie ; c'était tantôt mon beau bras ou ma belle main qui étaient le sujet de leurs galanteries. Nous nous étions attendues à souper. Pas du tout, on nous avait oubliées et c'était avec du pain et fromage que nous étions obligées de nous rassasier, en riant comme des enfans. Le Prince ne voulait pas nous laisser partir et me retenait par la main. M. Arese aussi, D'après M. Buchon, ils disaient que je ressemble à la statue de Diane chasseresse au Louvre...

Le dimanche 23, à la demande du Prince, les Crenay dînaient avec nous. Il ne prit pas grande part à cette réunion qu'il avait provoquée, il ne regardait pas même Louise, causait et mangeait peu et avait un air sérieux et préoccupé qui m'inquiétait pour sa santé.

Le lundi 24, commença la vente de Wolfsberg. La Reine allait voir cette terrre de Paradis qu'elle voulait acheter et pour laquelle elle m'avait fait porter des rentes à vendre

chez M. Macaire. Le Prince devait aller avec elle, mais s'y refusa...

C'était le lendemain mardi 25 octobre, que le Prince partait pour aller à Hechingen *chasser*. Dans la soirée, il me demanda si je ne lui donnerais pas un mot pour Fanny... J'ai écrit un petit mot que j'ai fait mettre dans l'antichambre pour qu'il le trouvât le lendemain matin... M. Arese avait accompagné le Prince jusqu'à Schaffouse. En revenant, il fit les complimens du Prince à ces dames en leur disant qu'il reviendrait lundi pour les voir encore...

Je ne sais plus comment se passa cette semaine... Un jour, nous parlâmes, M. Arese et moi, de Gottlieb, du prince de Montfort, de l'état de leurs affaires, de leurs dettes et du mariage du Prince avec la princesse Mathilde, dont M. Arese se fait la plus charmante idée d'après ce que le Prince lui en a dit, et il a bien raison de dire que, ce mariage convenant au Prince, c'est la première chose.

Arenenberg, mercredi 9 novembre.

Après cette affreuse nuit (1), j'avais besoin de parler de mes tortures à quelqu'un : Je fis appeler M. Cottrau pour qu'il vînt causer auprès de mon lit ; mais, même dans ces cruelles circonstances, son esprit de contradiction se trouvait partout, Quand, revenant sur le passé, je lui disais qu'il m'était pénible d'avoir perdu la confiance de la Reine et que je fusse la seule à ignorer le mariage de son fils, il prétendait qu'il n'avait pas été question de ce mariage, que le Prince n'y avait pas consenti, comme si ce que M. Arese m'avait dit n'était pas positif et même l'empressement que M. de Persigny eut plus tard à voir le portrait de cette charmante princesse Mathilde...

Lundi 21 novembre.

Dans sa longue lettre d'aujourd'hui, Laure m'écrit : « Si la princesse Mathilde consent à aller épouser en Amérique son cousin exilé, cela me donne d'elle une meilleure opinion. Mais tu m'étonnerais au delà de toute expression si cette dernière sottise qu'il vient de faire ne te dessillait pas un peu les yeux

(1) Au retour de Strasbourg et de Kehl, après l'échauffourée et l'arrestation du prince Louis. Voyez la *Revue* du 1er août.

sur toutes les perfections que tu lui prêtes. Tu m'accorderas au moins qu'il manque de jugement... »

Jeudi 1er décembre.

M. Arese m'a conté que la Reine l'a chargé de voir tous les papiers du Prince pour brûler ce qui est nécessaire, et garder le reste. Il a vu les lettres de la princesse Mathilde, ne connaissait pas son écriture... Il a lu la première. C'était un grand pathos sur ce que le Prince lui avait demandé de ses cheveux... Je lui ai dit qu'il devrait emporter au Prince le portrait que la Reine a fait de Mathilde. Il le fera. Il m'a priée de lui faire un brouillon pour la princesse Charlotte, pour la remercier d'abord d'un portefeuille qu'elle lui a fait, puis pour demander des lettres pour le Prince, tant d'elle que de la princesse Mathilde, et surtout de lui dire sur *quoi le Prince devait compter* relativement à cette dernière. Il a ajouté qu'il savait qu'il pouvait me parler de tout cela, que la Reine n'avait rien de caché pour moi, que j'étais de la famille.

Arenenberg, mardi 20 décembre 1836.

M. Bohl, secrétaire du prince de Montfort, est arrivé, venant dire que son prince était à Stuttgard et ne passerait pas ici parce que le roi de Wurtemberg l'engage à ne pas le faire, pour ne pas se compromettre. Nous avons été atterrées d'une pareille lâcheté !

Pauvre Prince, il ne sera pas trompé sur les sentimens de sa famille ; mais ce qui l'affligera beaucoup, c'est la conduite de Jérôme et de sa fille! Est-il croyable que la princesse Mathilde n'ait pas écrit un seul mot à sa tante, depuis tous ces événemens ? La Reine, d'après la lettre de M. Arese, disait que Jérôme avait conté à la grande-duchesse avant tous ces malheurs qu'*il se souciait peu* de ce mariage, la Reine comptait bien lui dire de n'y plus penser ; mais elle n'en a pas eu la peine. M. Bohl a visité Gottlieb dont le prince Jérôme veut se défaire le plus vite possible.

Lundi 10 mars 1837.

M. Conneau m'a conté son arrivée à Florence, le 7 novembre [c'est ce jour-là même qu'il a appris l'événement de Strasbourg], sitôt que la princesse Charlotte l'a su arrivé, elle a couru chez lui pour avoir des nouvelles ; elle lui a demandé s'il apportait

des lettres du Prince à la princesse Mathilde, qu'il y avait un mois qu'elle n'en avait reçu. Un branlement de tête de M. Conneau m'a fait penser qu'il trouvait que le Prince avait des torts avec sa cousine. Ayant de si grandes affaires en tête, il a dû la négliger. M. Conneau dit que le père se plaint surtout du manque de confiance du Prince, auquel il aurait pu donner des conseils et nommer des amis, etc. C'est sa vanité seulement qui est offensée.

Le vendredi matin, j'ai trouvé la Reine un peu piquée contre le prince de Montfort et la princesse Mathilde. Ils ont donné des bals, des soirées, cet hiver. C'est un manque de tact de la part du père et une légèreté de la part de la fille. La Reine ne regrette sous aucuns rapports cette alliance, et tout paraît bien rompu...

28 mars.

... La Reine fit lire devant nous le volume que lui adressait le Prince. Je lus à mon tour et en fondant en larmes ce long récit de tout ce qu'il a éprouvé depuis le 25 octobre qu'il a quitté sa mère. A côté du nom de la princesse Mathilde, est ce doute s'il a épuisé, en 1836, toute la somme de bonheur qui lui est réservé.

Mardi 9 mai.

Ce matin, pendant que j'écrivais près de la Reine, elle a reçu une lettre de son fils. Il est furieux contre le gouvernement français et pas mal contre Mathilde. « Il a reçu des lettres charmantes de toutes ses cousines excepté elle, et il n'épousera jamais une femme qui, dans une circonstance pareille, lui a montré si peu de cœur. »

Samedi 8 juillet.

M. Tascher est venu chez moi. Il a vu à Munich Mlle de Padoue, Mme Jaime, qui venait de Trieste, où elle avait vu le roi Jérôme. Il leur a dit qu'il ne s'était jamais soucié du mariage de sa fille avec le Prince, et il s'est montré furieux contre lui.

Vendredi 11 août.

... J'ai causé un instant avec la comtesse Camerata de la princesse Mathilde. Elle dit qu'elle n'est pas encore consolée, quoiqu'on lui ait fait une *loi* de le paraître.

VALÉRIE MASUYER.

LA CAMPAGNE COLONIALE DES ALLIÉS

EN 1914 ET 1915

II [1]

LE CAMEROUN

Après avoir parlé de la conquête du Togo achevée par nous et nos alliés en l'espace de quelques semaines, si nous suivons les indications de la carte, nous apercevons le Cameroun. Ici, il n'est pas encore possible d'inscrire au profit de notre cause une victoire complète et définitive. Si le Togo mesure 87 200 kilomètres carrés, le Cameroun couvre une surface beaucoup plus grande, c'est-à-dire environ un demi-million de kilomètres carrés. Toutefois, une remarque s'impose à ce sujet. Il y a quelques années, un arrangement franco-allemand cédait à l'Allemagne une portion considérable des anciennes conquêtes de Brazza. Ce fut, en l'espèce, un agrandissement du Cameroun. Aussi convient-il, en parlant de cette colonie, de faire une distinction entre le vieux et le nouveau Cameroun. Des indications exactes quant à la surperficie et à la population de cette colonie, accrue d'acquisitions récentes, nous manquent. La délimitation en effet vient à peine d'être faite, si même elle est réellement terminée. Je m'en tiendrai donc aux renseignemens de sources allemandes et se rapportant au vieux Cameroun. Elles doivent donc être considérées comme un minimum.

Le Cameroun, aimaient à dire nos ennemis, équivaut par

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre.

son territoire a tout l'Empire allemand, la Silésie non comprise. Sa frontière du côté de la Nigérie n'était pas encore établie. Quant à ses limites d'avec l'Afrique équatoriale française, si elles résultaient de l'accord de 1911, il fallait encore en préciser la place sur les lieux mêmes. Le vieux Cameroun comptait en 1910 2700000 habitans, parmi lesquels 1455 Européens, dont 1311 Allemands.

Divisé en vingt-quatre provinces, celle de Garua, avec 530000 habitans, et aussi celle de Kusseri, peuplée de 430000 indigènes, en constituaient les deux parties administratives les plus importantes par leur population et leur étendue.

On remarquera peut-être avec un certain étonnement, que cette terre africaine soumise au pouvoir du Kaiser contenait une montagne dont l'altitude pourrait presque porter ombrage au roi des pics européens. Le mont Cameroun, en effet, mesure 4070 mètres d'altitude. Sa base fortement boisée abrite, ainsi que tout le pays, une faune variée. L'éléphant par sa masse se trouve à une des extrémités d'une liste très variée d'animaux. Chimpanzés et gorilles foisonnent dans les forêts; la brousse cache des léopards d'un grand modèle et les rivières sans nombre servent toutes aux ébats d'alligators.

Cette vaste colonie, après les arrangemens de 1911, six ou sept fois plus grande que le Togo, se présentait à l'activité européenne comme une terre encore vierge de tous progrès. Elle affectait surtout dans sa pointe septentrionale la forme d'une canine gigantesque. C'était d'ailleurs, sans hyperbole, un des points d'appui principaux des visées allemandes d'outre-mer. En se servant du Cameroun comme d'une base solide, le gouvernement de Berlin comptait bien pouvoir dépecer en Afrique l'avoir d'autrui et s'attribuer, là comme partout, les dépouilles de ceux qu'il espérait réduire à sa merci.

Nous l'avons dit précédemment, ce fut en 1884 que l'explorateur allemand Nachtigall planta sur le Togo les couleurs de son pays. Vers cette date, c'est-à-dire en juillet 1884, le même voyageur pénétrait au Cameroun et déclarait cette terre désormais allemande.

En 1902, le lieutenant Pavel atteignit le grand lac Tchad, qui forme l'extrême frontière septentrionale du Cameroun. Il y trouva, il est vrai, non seulement les Anglais, mais encore les Français qui l'y avaient devancé.

Si, en général, le climat du Cameroun est plutôt sec, surtout de mai à octobre, la côte et le mont Cameroun comptent parmi les régions les plus humides du monde, à cause de l'abondance des pluies. C'est une des raisons pour lesquelles les forêts de ce pays sont malsaines à l'excès, raison qui contribue pour beaucoup à expliquer le caractère ardu et long de la campagne dont nous avons à exposer le développement, sans aller jusqu'à la conclusion qui n'est pas encore acquise, mais le sera prochainement.

La résidence du gouvernement général est à Buéa. Les Allemands avaient installé des écoles à Duala, Victoria, Garua et Jaundé.

Les fleuves principaux sont le Njong, le Kampo et la Sanga. C'est par la Sanga, affluent du Congo, que l'Allemagne avait accès à cet immense et si important bassin fluvial de l'Afrique.

Proportionnellement à sa surface, le Cameroun est moins bien desservi par les lignes ferrées que le Togo. Le rail réunit Duala à Edea ; son prolongement jusqu'à Widimenge était prévu. Ce projet réalisé, la distance totale de cette voie sera de 293 kilomètres. Partant encore de Duala, un autre chemin de fer gagne le mont Manenguba et mesure 160 kilomètres. Enfin, une autre ligne, de beaucoup moins importante, complète le réseau ferré du Cameroun. C'est la ligne Victoria à Soppo, longue de 43 kilomètres.

En raison de sa situation géographique, le Cameroun se prêtait de notre part à l'application de la même tactique que le Togo.

A l'Ouest, la Nigerie trace une longue frontière anglo-allemande qui va de la mer à la pointe du lac Tchad et mesure à vol d'oiseau environ 1 100 kilomètres. Vers l'Est, la France était voisine de cette terre allemande. La frontière Sud-Est est surtout maritime. A l'Est, le Cameroun est voisin du Gabon français.

Avant d'entrer dans le détail des opérations militaires, voyons quelle en fut la préparation.

Dès la déclaration de guerre, le gouverneur de la colonie et le commandant des troupes coloniales se dirigèrent sur Duala en vue d'organiser la défense. Depuis le 6 août, des travaux défensifs étaient en voie d'exécution sur le bord extérieur des sommets du plateau de Joss, situé entre le fleuve Cameroun,

depuis le mât du pavillon, à travers le jardin de l'administration, jusqu'à la partie postérieure du terrain occupé par les troupes coloniales. Des tranchées pour canons y furent creusées et quatre pièces d'artillerie placées à l'abri des balles. Deux pièces se trouvaient encore à Hoffmannswey, près du fleuve, sur la hauteur du champ de course et deux autres dans le jardin de l'administration. Des mines furent immédiatement fabriquées. On les immergea dans le fleuve à la barre intérieure. On fit de même à l'embouchure des différens affluens. De plus, le chenal de la barre fut obstrué au moyen de quelques bateaux coulés.

Suivant la *Gazette de Cologne*, sur 300 Allemands réunis à Duala, environ 80 seulement furent incorporés dans la troupe coloniale, à cause du manque de munitions et de fusils.

Nous avons de sérieux motifs pour mettre en doute cette affirmation.

On transféra l'hôpital officiel dans le quartier de Deido; les femmes et les enfans y furent logés dans l'église catholique et dans d'autres maisons massives, afin qu'on pût les protéger éventuellement contre les coups de fusil. Une ambulance fut installée à Neu-Bell.

D'autre part, le ravitaillement des habitans de Duala était organisé. Les vivres placés dans un entrepôt central à l'intérieur ont été périodiquement envoyés à l'intendance.

Des mesures furent prises pour interdire la circulation aux gens de Duala, dont quelques-uns avaient servi de guides aux alliés lorsqu'ils atterrirent la première fois à Victoria et dans d'autres mouvemens dans l'estuaire du fleuve Cameroun.

Les Allemands firent évacuer les habitans du quartier de Deido.

Telles furent les préliminaires de la campagne en ce qui concerne l'ennemi.

La suppression des communications maritimes, la rupture des câbles allemands et la destruction du poste de télégraphie sans fil de Kamina firent, qu'à partir du 25 août 1914, les relations de l'ennemi avec sa colonie du Cameroun devinrent impossibles. Livrée à des suppositions, l'Allemagne croyait que, vu la disposition des frontières et la répartition des troupes, nous tenterions de pénétrer dans sa colonie en attaquant les quatre côtés du territoire afin de multiplier les champs de bataille.

*
* *

De notre côté, en effet, nous avons entrepris les opérations contre le Cameroun à peu près simultanément sur les frontières terrestres du Nord, de l'Est et du Sud. Ce fut la tâche des troupes françaises du Tchad et de l'Afrique équatoriale, tandis que sur la côte un corps de débarquement franco-anglais prenait l'offensive.

Les troupes allemandes occupant le Cameroun comprenaient 11 compagnies et une escouade de police à effectif moyen de 125 hommes, plus 15 gradés indigènes. Ces unités furent, par l'appel des réserves locales, portées à 200 hommes. En outre on créa quatre détachemens de réserve du même effectif. Toutes ces troupes étaient solidement encadrées par les Européens résidant sur place, et pourvues de deux à quatre mitrailleuses par compagnie.

Les Allemands armèrent encore un assez grand nombre de partisans originaires du pays qui sont utilisés, soit à compenser les pertes subies par les compagnies régulières, soit à opérer par groupes isolés. Au total, on peut estimer les forces de l'ennemi à près de 5000 hommes bien armés, abondamment pourvus de munitions, et dont l'instruction militaire était en général excellente. Sa parfaite connaissance du terrain lui a permis d'en mettre à profit toutes les difficultés naturelles, surtout les marécages qui s'étendent à l'Est et les forêts épaisses qui en couvrent les parties Ouest. Ainsi, les Allemands purent retarder la marche en avant de nos diverses colonnes par la défense énergique et bien préparée des points de passage. Un excellent réseau routier leur permet de se concentrer rapidement pour tomber à l'improviste sur nos colonnes isolées. En cas d'insuccès, ils peuvaient se retirer en s'éparpillant dans toutes les directions pour aller se reformer ailleurs, rendant ainsi illusoire toute tentative de poursuite.

Nous trouvons reproduites ici à notre détriment, mais sur un théâtre plus modeste, les difficultés qui, en Europe, guettent les Austro-Allemands dans leur lutte contre la Russie, maintenant en retraite dans les profondeurs de son territoire. Au Cameroun, au fur et à mesure que l'aire sur laquelle l'ennemi se meut semble diminuer, les obstacles augmentent pour nos colonnes. Nos lignes de communication atteignent un dévelop-

pement exagéré alors que l'ennemi opère de plus en plus facilement ses concentrations successives. Pour toutes ces raisons, le résultat décisif se produira lorsque l'ennemi ayant été peu à peu délogé de ses centres de réserve, nous le bloquerons sur les plateaux de l'intérieur et arrêterons son ravitaillement. Alors, la comparaison, que nous venons de faire avec les événemens de Pologne, sera renversée.

*
* *

Dès le milieu du mois d'août, les gouvernemens anglais et français se mirent d'accord sur le principe d'une action concertée par mer contre la colonie du Cameroun. Un corps expéditionnaire fut constitué. Des troupes coloniales, prélevées sur les effectifs de l'Afrique occidentale française et sur ceux des colonies anglaises de la côte, c'est-à-dire en Nigérie et dans le Gold Coast, fournirent les élémens de cette colonne. « A raison des aptitudes spéciales » du général anglais Dobell, et aussi « à cause de sa connaissance complète des conditions topographiques du Cameroun, » le commandement suprême lui fut confié à la demande du gouvernement anglais. Il était entendu « que cette désignation ne devait avoir dans l'avenir aucun effet sur la manière dont il serait éventuellement disposé de cette colonie allemande. »

Le contingent britannique comprenait plusieurs milliers d'hommes. Il était accompagné de 10 canons légers de montagne.

Les forces françaises comportaient une batterie mixte d'artillerie de montagne à 6 pièces, 2 sections de mitrailleuses et un train de ravitaillement. A cet ensemble il fut adjoint, peu après, une section de chemin de fer de campagne.

*
* *

Les opérations de 1914 furent précédées par l'heureuse intervention, sur la côte Ouest, du croiseur anglais *Cumberland*, sous les ordres du capitaine Cyril Fuller. Jaugeant 9 800 tonneaux, armé de 14 pièces de 152, de 8 de 76 et de 3 de 47, ce navire détruisit, d'abord, deux steamers de rivière dans la baie de Biafra. Ce fut un résultat appréciable, car les bateaux coulés venaient de faire leur plein de munitions. En outre, le *Cumberland* s'empara de la canonnière *Soden* et de plus s'en servit activement contre l'ennemi. Enfin, 9 bateaux marchands furent

encore capturés. Ils représentaient un total de 30 000 tonnes. Leur prix valait un peu plus de dix millions de francs.

Sur ces entrefaites, les troupes du corps expéditionnaire avaient été concentrées dans les différens ports de la côte. Des transports vinrent les y prendre. Convoyés par des navires de guerre français et anglais, ils arrivèrent à l'embouchure de la rivière Cameroun le 22 septembre 1914.

D'abord, il fallut préparer le débarquement. Après avoir repêché les mines, on enleva les épaves. Restait à repérer le chenal. Dès le 26 septembre, le *Challenger* commença le bombardement de Duala pour couvrir la tentative de mise à terre de nos troupes dans la crique Dibemba. Le même jour, le commandant allemand rendit sans conditions les villes de Duala et de Bonaberi, situées au fond de l'estuaire. L'ennemi s'était déjà retiré vers l'intérieur, emportant la plus grande partie de ses approvisionnemens. Le débarquement dura jusqu'au 3 octobre.

Dès son installation à Duala, le premier objectif du général Dobell fut de se donner de l'air au Nord et au Nord-Ouest. Son but était de diminuer la pression que les compagnies allemandes de Bamanda faisaient sentir sur les frontières de la Nigeria. En effet, l'ennemi s'était, de ce côté, avancé en territoire anglais afin de contrarier l'envoi par voie de terre de renforts aux troupes expéditionnaires.

*
* *

Considérons maintenant l'action du contingent britannique.

Le colonel Georges, en partant de Duala, se dirigea vers Jabassi avec un détachement composé de 100 marins, 1 bataillon et demi de tirailleurs et une batterie d'artillerie. Cette colonne remonta le Wuri sur des chaloupes et débarqua devant Nsake, à 3 kilomètres au Sud de Jabassi. Le 9 octobre, ce poste était attaqué, mais sans résultat. La troupe alliée dut même se replier. Elle se réembarqua non sans difficulté et revint à Duala le 10.

Le 14, on tenta un nouvel effort et, cette fois, avec un succès complet. Les Allemands se retirèrent sans avoir offert de résistance sérieuse. Un bataillon occupa Jabassi, tandis que le reste du détachement rentrait à Duala. Ainsi, non seulement les Alliés s'étaient installés sur la côte, mais ils progressaient déjà vers l'intérieur. Dans cette première avance, ils s'étaient servis d'une vallée fluviale comme voie de pénétration.

Une seconde colonne, commandée par le lieutenant-colonel Haywood, fut lancée sur Susa dont elle s'empara, ainsi que de Kake, le 9 octobre.

Après s'être d'abord retiré, l'ennemi manifesta une certaine activité dans cette région. En conséquence, des renforts furent envoyés aux Anglais, qui purent alors occuper Mujuka, sur la ligne du chemin de fer, et refouler les Allemands vers Mundame. Ces deux opérations terminées, le bataillon resté à Jabassi recula pour s'installer solidement à l'embouchure de la Dibemba.

Une troisième colonne fut formée à Duala. Elle avait pour objectif Mpundu — Ekona — Buca, pendant que le colonel Georges, dont la troupe était renforcée par une compagnie de tirailleurs sénégalais, se dirigeait sur Victoria situé à l'Ouest de Bonaberi. Les alliés devaient dégager le Mont-Cameroun. Pour cela, il fallait l'attaquer à la fois par le Nord et par le Sud. Ce résultat fut obtenu sans peine, car les Allemands, après avoir brûlé quelques cartouches, évacuèrent la position.

Le 13 novembre, le croiseur français *Bruix* et le navire anglais *Ivy* bombardèrent Victoria, puis mirent à terre une compagnie de fusiliers marins, qui s'emparèrent du siège du gouvernement.

Le 16 novembre, la zone Victoria, Buca, Mujuki, Jabassi était complètement libérée.

Dès ce moment, le corps expéditionnaire avait ainsi obtenu, d'abord, la base qu'il cherchait dans le Cameroun. S'appuyant sur cette acquisition, il avait progressé vers le Nord et vers l'Ouest. Dès lors, l'occupation de Duala et de Bonaberi se trouvait assurée. Enfin les troupes allemandes qui inquiétaient les frontières de la Nigérie anglaise, voyaient leurs incursions sous le coup d'une riposte prochaine.

Ces résultats acquis, il fallait les consolider en élargissant la zone débarrassée des Allemands. Une forte reconnaissance comprenant 3 bataillons et 2 batteries se dirigea vers l'intérieur en suivant le chemin de fer à partir de Mujuki. Elle parvint facilement à Lum et, après avoir repoussé une forte attaque au pont de Nlohe, atteignit Nkongsamba, point terminus de la voie ferrée. Le 10 décembre, Bare tombait en son pouvoir.

Tandis que ces événemens se déroulaient, une flanc-garde destinée à protéger le mouvement de cette colonne principale

remontait vers le Nord-Ouest, en suivant la Dibemba, sans rencontrer d'opposition.

*
* *

De leur côté, les Français, opérant seuls, ne restaient pas inactifs.

Choisissant aussi comme but le dégagement de Duala, mais cette fois par le Sud, tandis que les Anglais avaient agi vers le Nord, le contingent français, à part 3 compagnies restées à Duala, tenta d'occuper Edea an Sud-Est de Duala sur les bords de la Sanga. Il fallait d'abord forcer le passage de Japona dont le pont avait été démoli. L'adversaire opposa une résistance acharnée et, solidement retranché sur l'autre berge, il empêcha les nôtres de traverser. Ce fut alors que, le 4 octobre, le colonel Mayer décida de tourner les Allemands en franchissant la rivière à Pettibey, en amont de Japona. Deux compagnies s'en chargèrent, tandis qu'une batterie et deux canons à tir rapide anglais furent amenés en face des débris du pont.

Cette fois, l'attaque réussit, mais le demi-bataillon ne put avancer sur la voie ferrée, à cause des marécages et d'une impénétrable forêt qui barrait le chemin qu'il fallait suivre.

Le 6 octobre, le passage de la rivière est tenté de vive force sous la protection de l'artillerie. Les tranchées ennemies sont enlevées. Une tête de pont est organisée à Japona, tandis qu'un bataillon rentre à Duala. Le 15, la marche sur Edea est reprise. Tandis qu'une première colonne transportée par mer doit débarquer à Dehane, la colonne secondaire suit la voie ferrée de Japona à Edea. Le 25, la colonne principale est concentrée à Dehane. Objet d'une violente attaque, elle la repousse. Il était impossible d'exécuter un mouvement tournant à cause des fourrés impénétrables qui cernent la route de toutes parts. Les nôtres enlèvent les tranchées qui barraient la route et qu'il fallait bien attaquer de front. Enfin, le 26 octobre, la colonne arrive à Edea. De son côté, le contingent secondaire, après avoir bousculé l'ennemi, y arrive lui aussi deux jours après.

A ce moment, il fallait dégager la ligne Edea-Dehane-Longji, et chasser les Allemands de la région côtière où ils manifestaient une activité particulièrement gênante. Pour cela, 2 compagnies sénégalaises furent débarquées sur la côte, très au Sud, à Kribi, qui avait été bombardé dès le 10 octobre. En partant

de cette base, elles devaient faire leur jonction avec deux autres compagnies venues d'Edea à Dehane, tandis qu'une canonnière transportant des marins remontait la rivière Lokundji dont l'embouchure se trouve au Nord de Kribi. Les compagnies d'Edea furent violemment attaquées le 27 novembre à 10 milles au Nord de Dehane. Les pertes furent sérieuses et nous obligèrent à un retour vers Edea. De son côté, le détachement débarqué à Kribi éprouvait beaucoup de difficultés pour avancer. En fin de compte, nos troupes reçurent l'ordre de rentrer à Kribi.

*
* *

Tous ces événemens ont vu arriver la fin de 1914. L'année nouvelle apportait au corps expéditionnaire une tâche sans doute déjà bien ébauchée, mais encore très dure.

Depuis le commencement de 1915, les opérations d'offensive contre le Cameroun se sont poursuivies activement. Le contingent anglais, d'abord, suivant les indications du général Dobell, reçut pour mission de dégager complètement le chemin de fer du Nord. Pour cela, il entreprit l'attaque de Dschang. C'était une station importante, car elle servait de base à l'ennemi pour inquiéter les postes anglais de Bare et de Nkongsamba, conquis, comme nous l'avons vu, dans la première partie de la campagne.

Le colonel Georges, parti de Bare, put à la suite d'un vif combat s'emparer de Dschang le 2 janvier. Après avoir complètement détruit le poste, la colonne rentra à Nkongsamba.

Menant une offensive hardie, les Alliés ne s'en tinrent pas à cette attaque. En examinant la situation géographique des frontières du Cameroun, nous avons fait ressortir la possibilité de les attaquer par les quatre points cardinaux. En effet, deux détachemens, constitués dans la Nigérie, agirent immédiatement le long de la frontière Nord-Ouest.

La colonne dite d'Ikom, comprenant 6 compagnies, occupa Ossidinge au Nord-Ouest des localités de Dschang, Bare et Manenguba dont, comme on le sait, les troupes parties de Duala s'étaient emparées. La direction dans laquelle s'engageait ce contingent nigérien rattache son action à celle des premières opérations dont nous avons déjà parlé. Après la prise d'Ossidinge, à cinquante kilomètres environ de la frontière, le pre-

mier soin de nos alliés fut d'en consolider les fortifications. Ensuite, se dirigeant vers Tnito, au Sud, ils en délogèrent l'ennemi. Celui-ci se retira vers Bamenda. Une seconde colonne forte de 2 compagnies, concentrée plus au Nord, à Takum, rejeta les Allemands au delà de la frontière. Elle avait été, d'abord, moins heureuse car, en octobre 1914, les Allemands l'avaient obligée à battre en retraite en pénétrant eux-mêmes en territoire anglais.

Depuis lors, ces deux détachemens ne semblent pas avoir progressé. Il paraît probable que les Allemands ont pu se renforcer, car, au commencement d'avril, est parvenue l'annonce d'un combat important livré dans cette région et occasionnant aux Anglais des pertes sensibles.

En définitive, l'action du corps anglais, nettement séparé du détachement français, a eu surtout pour but de déblayer les environs de Duala où étaient installés le général Dobell et son quartier général et de dégager la frontière du Nigeria. La contrée ainsi occupée et désormais libre de la présence de tout ennemi a pour limite une ligne partant de Ikom et passant par Ossidinge, Tinto, Bare, Jabassi, Edea et le cours inférieur de la Sanga.

Dans ces opérations, les troupes du général Dobell avaient affaire, suivant les renseignemens parvenus, à 4 compagnies et à 2 détachemens de réserve, soit environ 1200 hommes auxquels se sont joints des partisans dont le nombre peut être évalué à 4 ou 500.

*
* *

Tandis que ces événemens se passaient, le 5 janvier, la colonne Mayer fut violemment heurtée à Edea par un parti ennemi, fort de plus de 800 hommes, dont 100 Européens. Profitant d'un brouillard épais, celui-ci s'avança en plusieurs fractions jusqu'auprès des sentinelles, sans être vu. Le poste de la mission catholique situé à l'Ouest, craignant d'être tourné, dut se replier momentanément. Heureusement, le feu de notre artillerie rendant intenables les bâtimens de cette mission, nous pûmes les réoccuper après trois heures de combat.

Au Sud, l'ennemi tente l'assaut des premières tranchées, mais il est repoussé avec de grosses pertes.

Sur ces entrefaites, vers l'Est, le blockhaus de la route de Jaundé, défendu par 20 Sénégalais, cloue sur place une

compagnie et demie et l'oblige ensuite à reculer. Au bout de quatre heures de lutte, l'ennemi était en pleine déroute. Une poursuite ardente jetait le désordre dans ses rangs. Nous avions eu dans cette affaire 4 tués et 11 blessés contre une perte pour l'ennemi de 20 Européens, dont on trouva les cadavres, et une soixantaine d'indigènes. Il fallut s'en tenir là, parce que l'ennemi, s'engageant dans la forêt très épaisse et par des sentiers inconnus des nôtres, se fractionna en de petits détachemens.

De son côté, le contingent qui occupait Kribi, sur la côte, cherchait à se dégager. A cette fin, il envoyait de fortes patrouilles dans toutes les directions. Le 24 janvier, un bataillon anglais vint le relever, ce qui lui permit de retourner à Edea.

La colonne Mayer se trouva bientôt renforcée par la concentration de tous ses élémens. Ceux qui avaient été laissés à Kribi, ceux qui avaient été retenus à Duala, enfin l'arrivée d'une nouvelle compagnie, venue de Dakar, permirent une reconstitution solide. Elle put continuer sa marche en avant dès le commencement d'avril.

La coordination entre les opérations du corps expéditionnaire franco-anglais et celles des colonnes de l'Afrique équatoriale française, fut décidée au cours d'une entrevue du gouverneur Fourneau et du général Dobell au commencement d'avril. Deux colonnes furent formées dans cette intention. La première comprenait des troupes françaises avec de l'artillerie, dirigées par le colonel Mayer; la seconde était constituée de troupes britanniques, envoyées par le général Dobell pour renforcer et flanquer la colonne Mayer. L'objectif de celle-ci se trouvait à l'Est. C'était Esseka sur le chemin de fer d'Edea à Zaounde et ensuite Zaounde même.

Pour aller d'Edea à Esseka, les Français empruntèrent la plate-forme de la voie ferrée en construction. Le corps anglais suivit au Nord la route parallèle à la voie ferrée.

Tout se présenta d'abord favorablement. Le 14 avril, tandis que notre détachement force le passage de la rivière Kele, au pont de la voie ferrée, les Anglais chassèrent l'ennemi du pont de la N'Give sur la route de Yaounde. Le 4 mai, la colonne anglaise du lieutenant-colonel Haywood s'empare de la position de M'Béla sur la route de Yaounde à 75 kilomètres d'Edea. Le 6 mai, les troupes françaises du commandant Mechet s'emparent de Sende, sur la voie ferrée, à la même distance d'Edea.

Après un ralentissement de l'action ordonné par le général Dobell, afin de rester en coopération avec les forces de l'Afrique équatoriale française, la colonne Mayer reprend sa marche en avant vers le 10 mai et le 14 s'empare brillamment d'Esseka, où elle trouve un matériel de guerre et de chemin de fer important.

Au mois de juin, les Français opèrent sur la route leur jonction avec le corps allié et s'emparent de positions successives à l'Est de Wumbiagos, où l'ennemi s'était retranché. Celui-ci parvint cependant à couper notre ligne de communication et à enlever un convoi de ravitaillement. La troupe fatiguée par ces opérations pénibles et affaiblie par un état sanitaire médiocre est rappelée à l'Ouest de la ligne Kele-N'Give, que l'on renforce. Le 18, l'ennemi attaque N'Give, mais il est repoussé.

Depuis, la colonel Mayer a dû se résoudre à une offensive locale sur la ligne de la Kele. C'est là une position d'attente, jusqu'à ce que la fin de l'hivernage lui permette de reprendre la marche en avant. En attendant, le commandement a fait occuper Dehane au Sud-Est d'Edea. Ainsi le dégagement de Duaba, d'abord réalisé au Nord-Ouest, vers la Nigérie, s'était complété par notre action dirigée au Sud-Est.

*
* *

Après avoir exposé l'action de nos troupes sur le front Sud-Ouest, c'est-à-dire le rôle du corps de débarquement, puis sur la frontière nigérienne à l'Ouest du Cameroun il nous reste à dire le rôle des troupes du Tchad et de l'Afrique équatoriale française. Cela nous conduira sur la longue frontière de l'Est, d'abord, et aussi sur les limites du Gabon au Sud de la colonie attaquée.

Considérons, d'abord, les effectifs provenant du Tchad.

Le 25 août, le colonel Largeau tenta une première attaque du poste allemand de Kousseri. C'était un blockhaus faisant face au fort Lamy. Une pluie torrentielle transforma le terrain en marécages et provoqua l'échec de cette entreprise.

Le 20 septembre, elle fut renouvelée, mais cette fois avec deux canons de montagne du calibre 80. Le fortin fut démoli. Sur ces entrefaites, le poste de Lai sur le Logone, dont les Allemands s'étaient emparés le 21 août, était réoccupé.

Le résultat de ces opérations fut de nettoyer la rive gauche du Logone. Les Allemands durent se retirer sur Mora.

De son côté, un détachement anglais, venu de Maidyari, occupait Dikea, puis se portait sur Mora où il éprouvait d'ailleurs un sérieux échec.

Au début d'octobre, le lieutenant-colonel Brisset prit le commandement de forces soutenues par deux canons de montagne de 80, à laquelle s'adjoignit un détachement britannique sous les ordres du capitaine Fox. Celui-ci après son insuccès avait dû se retirer vers le Nord.

Une nouvelle tentative fut faite sur Mora. Elle échoua parce que les tirailleurs ne purent atteindre le sommet de la position ennemie. Mora était un poste fortifié sur une colline escarpée, et d'accès très difficile.

Des hommes de renfort sont envoyés au colonel Brisset. Après en avoir laissé 200 devant Mora, il se porte à la rencontre des contingens allemands signalés comme venant de Garua et montant vers le Nord au secours de la garnison. Alors, les Allemands se retirent jusqu'à Garua, position bien organisée et commandant une route importante vers le Sud de la colonie.

D'autre part, un détachement anglais venu de Yola, en Nigérie, avait, dès le mois d'août, tenté une attaque contre Garua. Repoussé avec pertes, il n'avait pu reprendre l'offensive.

D'accord avec les autorités locales, ce détachement est placé sous les ordres du colonel Brisset avec lequel il devait faire sa liaison. Mais, par suite de l'inconsistance de ses tirailleurs encore sous le coup de l'échec éprouvé en août, le commandant anglais ne veut pas s'aventurer en territoire ennemi et reste près de Yola, en attendant que le corps français soit arrivé devant Garua. Ce fut dans ces conditions que, réduite à ses propres moyens, la colonne française s'avança vers cette localité qu'elle atteignit le 13 février. Avant que sa liaison fût assurée avec le détachement britannique, la garnison de Garua se porta à sa rencontre à Yamboutou, à quatre kilomètres au Nord-Ouest de Garua. Dans un engagement très violent, les Allemands lui infligèrent des pertes assez élevées pour l'obliger à la retraite. Le colonel Brisset put, cependant, se rabattre sur le Sud, franchir la Bénoué et rejoindre les Anglais, qui n'avaient pas bougé.

En attendant, à Garua sont concentrées quatre compagnies ennemies pourvues de mitrailleuses et de canons. De plus, profitant du répit qui leur était laissé, les adversaires se fortifièrent. La conséquence ne pouvait en être que de rendre plus

difficile le siège de Garua, qui reste une opération de nature longue et pénible.

En plus de ses deux canons de montagne, le colonel Brisset reçut un canon de 95 venu de Dakar. De son côté, le gouverneur de la Nigérie envoya un canon de marine. La prise de Mora, désormais étroitement bloquée, n'était plus qu'une question de jours. En effet, elle tomba en notre pouvoir le 12 juin, nous livrant ainsi un solide point d'appui dans le Nord et privant l'ennemi d'un appoint d'autant plus utile à sa cause qu'elle était plus que jamais compromise dans les autres parties du pays. Sur une garnison de 500 tirailleurs, 200 furent faits prisonniers et envoyés à Yola, tandis que les 300 autres, mettant à profit l'obscurité de la nuit, gagnèrent la brousse. Les prises furent de 200 fusils, 10 mitrailleuses, 4 canons, 700 obus et 80 000 cartouches.

La colonne franco-anglaise s'est alors dissoute. Le contingent britannique fut envoyé sur la frontière Ouest. Quant aux Français, ils gagnèrent Ngaundere.

*
* *

Il faut examiner maintenant quel fut le rôle des troupes de l'Afrique équatoriale française et ainsi nous descendrons plus au Sud-Est, sur le théâtre des opérations.

Les entreprises de ces troupes ont été de beaucoup les plus importantes, non pas tant à cause de leur nombre, mais, ce qui compte surtout, par la valeur des résultats obtenus.

Dès la période de tension politique qui précéda l'ouverture des hostilités, les autorités locales se préoccupèrent d'assurer à tout prix la liberté des communications entre Brazzaville et Bangui.

On n'a pas oublié que l'Allemagne, par la Convention de 1911, était parvenue à atteindre le fleuve Congo Poursuivant l'exécution d'une arrière-pensée d'accaparement, elle avait exigé la cession de deux pointes de territoire qui la rapprochaient du Congo belge. Depuis, le baron Beyens, qui vient de prendre la direction des Affaires étrangères belges, nous a révélé, dans sa contribution au *Livre Gris*, les réelles intentions du gouvernement allemand, M. de Jagow, à la date d'avril 1914, voulait provoquer une entente franco-anglo-allemande en Afrique contre la Belgique. Sous prétexte de chemins de fer à construire et à

raccorder de concert, il n'était question de rien moins que de procéder au partage du Congo belge.

Tirant de leur acquisition nouvelle des avantages militaires immédiats, les Allemands, dès la déclaration de guerre, concentrèrent leurs troupes à Bonga et à Zuiga. Le premier but à réaliser, sans aucun retard, devait donc être pour nous l'occupation de ces deux postes. Pour cela, deux colonnes furent aussitôt préparées, l'une à Mossaka et l'autre à Bangui.

Les Allemands avaient, dès les derniers jours de juillet 1914, violé le principe de la neutralité conventionnelle du Congo. Ils avaient fait circuler sur le fleuve une canonnière armée qui arrêtait toutes les chaloupes et les pirogues descendant le fleuve. De plus, ils faisaient recruter par leurs émissaires des tirailleurs jusque sur le territoire belge. Dans ces conditions, l'accord international qui garantissait cette neutralité étant rompu par un des contractans, nous étions libres de nos mouvemens contre lui.

D'autre part, pour assurer la défense du Gabon, deux autres colonnes furent réunies à Mitzio et à M'Vadhi : elles avaient pour objectif de surveiller les forces ennemies d'Ozem et d'Aloayui.

A la nouvelle de la déclaration de guerre, ces colonnes agirent indépendamment les unes des autres et sur des théâtres d'opérations différens. Il convient donc d'exposer séparément leur rôle, en faisant déjà remarquer toutefois qu'au cours des événemens ultérieurs, ces offensives séparées, en atteignant petit à petit le but fixé à chacune d'elles, se sont fondues dans une action générale dont toutes les parties sont parfaitement coordonnées.

Nous examinerons d'abord le rôle de la colonne de la Sanga.

Un détachement de tirailleurs, accompagnés d'une pièce de 47, s'était porté dès le 2 août à Mossoke. Quatre jours après, il reçut la nouvelle des hostilités. Immédiatement, il s'empara du poste allemand de Bonga, dans lequel furent trouvés 150 mausers et un important approvisionnement de munitions. Bientôt, ce détachement fut renforcé de 4 pièces d'artillerie. Il convenait de consolider notre base d'opérations à l'embouchure de la Sanga et de pouvoir secourir éventuellement Ouesso. Quittant Bonga le 19 août, ce corps était rejoint à Pikunda

par un fort parti venant d'Etoumbi et parvenait à Ouesso le 31. Entre temps, ce poste, défendu par 17 Européens, colons de factorerie et 20 miliciens, avait été enlevé, le 21 août, grâce à une surprise. Les Européens s'étaient mis à table sans prendre la précaution de se faire garder. Ils ne purent même pas se défendre. Seize d'entre eux furent massacrés sur place avec des raffinemens de cruauté inimaginables.

Dès le 25 août, les Allemands recevaient la nouvelle de l'avance de la colonne française. Aussitôt, ils se replièrent sur le N'Goko. Notre colonne les suivit. Sous le commandement du lieutenant-colonel Hutin, elle arriva le 11 septembre devant Tibundi. Là, un parti allemand s'était fortement organisé. On ne put pas l'enlever. La colonne revint à Ouesso. Elle avait laissé à N'Gabi, pour couvrir Ouesso, un poste important. Violemment attaquée, la garnison de N'Gabi dut se replier à son tour sur Ouesso.

La vallée de N'Goko présentant de front une trop forte résistance, à cause des difficultés d'un terrain souvent impraticable et, aussi, de l'importance des effectifs ennemis qui s'y trouvaient, le général commandant décida d'avancer en amont de la Sanga. Ainsi, Nola était prise comme objectif. Le but était d'entrer en liaison avec la colonne Morisson. Celle-ci, partie de Zinga, remontait la Lobaye. En cas de succès, les nôtres réoccuperaient ainsi la plus grande partie des territoires cédés en 1911.

Le colonel Hutin laissa des hommes, qui furent renforcés de troupes venues de Brazzaville, à la garde d'Ouesso. Puis, avec 4 pièces d'artillerie, il enleva Djemba, à 60 kilomètres au Nord d'Ouesso; 60 hommes furent retirés d'Ouesso pour occuper Djemba; ensuite, les troupes reprirent leur marche vers Nola. C'est là que s'était retranchée la 6e compagnie allemande, après avoir fui de M'Baiki à l'approche de la colonne Morisson.

Arrivés là, les Français engagèrent immédiatement une action très vive, couronnée d'un plein succès. Nos obus explosifs jetèrent la panique dans les rangs des tirailleurs allemands. Le 23 octobre, une partie de la garnison de Nola se rendit. Le reste s'enfuit vers le Nord. En fin de compte, nous avions mis la main sur 3 officiers, 2 sous-officiers, 14 tirailleurs, 2 mitrailleuses et 1 canon de 37.

Le 8 octobre, Djemba fut attaquée par l'ennemi, venu en

suivant la N'Goko avec 150 hommes et 2 mitrailleuses. La garnison française du poste ne comptait que 60 hommes. Elle opposa une défense héroïque. Malgré cela, ses munitions s'épuisant, elle dut battre en retraite, profitant de la nuit, et se dirigea sur Ouesso, tandis qu'une patrouille envoyée à Nola prévenait le colonel Hutin. La position de cet officier devenait critique. Il était menacé de voir ses communications avec Ouesso coupées. Ce fut alors que, laissant 100 hommes à Nola, il redescendit la Sanga avec la ferme décision de forcer le passage. Heureusement, le général Aymerich, commandant supérieur des troupes de l'Afrique équatoriale française, arrivé à Ouesso le 21 octobre, se rendit compte de la situation. Il était venu sur les lieux pour inspecter la Sanga. Se portant au secours du colonel Hutin avec une partie de la garnison d'Ouesso et 135 mitrailleurs belges, accompagnés d'un canon de 47 Nordenfeld, d'un canon Krupp et d'une mitrailleuse, le 26, il embarqua ses troupes sur deux steamers de rivière. Le vapeur belge *Luxembourg* et le *Commandant-Lamy*, des Messageries fluviales, étaient à quai, prêts à être utilisés.

Le lendemain, la rencontre se produisit. L'ennemi était fortement retranché à N'Dzimou. Le combat fut acharné. La colonne franco-belge dut se replier à Ouesso. Mais, quelques heures après, les Alliés revenaient à la charge. Après deux jours de lutte violente, l'ennemi se retira à son tour, car il venait d'apprendre l'approche de la colonne Hutin : il allait se trouver pris entre deux feux.

Le groupe franco-belge avait subi des pertes sérieuses : 2 Européens et 3 indigènes étaient tués et 56 blessés. La petite colonne belge avait perdu 3 tirailleurs tués et 11 blessés. Mais les Français étaient maîtres de tout le cours de la Sanga, les Allemands s'étant retirés vers N'Goko.

A peine la jonction s'était-elle faite entre le corps commandé par le général Aymerich et la colonne Hutin que celle-ci reçut l'ordre de reprendre la marche dans la vallée vers le N'Goko. Il fallait ne pas perdre le contact avec l'ennemi. Un nouveau détachement de 225 tirailleurs belges était mis à la disposition des Français par le gouverneur général du Congo belge. Le transport des troupes eut lieu par voie fluviale. Des chaloupes allaient à la file indienne sous la protection des flancs-gardes. Celles-ci marchaient parallèlement l'une à l'autre sur les deux rives.

Le 26 novembre, la colonne rencontra les Allemands. Ils étaient fortement établis à Molundu.

Un groupe belge avec 3 canons s'établit sur la rive droite vis-à-vis de Molundu, qui est bombardé. Sur la rive opposée, une compagnie se retranche face à l'ennemi devant la Malapa pendant qu'une autre troupe remonte cette rivière, la franchit à 3 kilomètres en amont et se porte vers le Nord de Molundu.

Le 4 décembre, l'ordre de l'attaque générale est donné. Nos compagnies avancent sur la gauche du cours d'eau. Mais les Allemands ont envoyé en amont sur la rive droite de la N'Goko des hommes qui prennent à revers la compagnie qui s'y trouve installée. Nos tirailleurs se replient vers la flottille, laissant aux mains de l'ennemi deux canons de 47.

Cet incident malheureux provoqua une retraite générale. La colonne entière se rejeta sur Tibundi, tandis que des patrouilles ennemies ne cessaient de la harceler.

Le 19, l'opération est reprise. Cette fois, la tactique fut différente : 3 colonnes par voie terrestre et la flottille marchant de pair réalisèrent un encerclement complet. Les Allemands se retirèrent dans la nuit du 22. Les 2 canons qui nous avaient été enlevés peu de jours avant furent retrouvés et, quoiqu'ils eussent été jetés à l'eau, on put les remettre en état.

Tous ces événemens n'avaient pas été sans affaiblir considérablement la colonne Hutin. Elle avait perdu beaucoup d'hommes au cours de tant de combats En outre, obligée de séjourner sans aucun abri dans la vase de cette région marécageuse, tandis que tombait une pluie torrentielle, quand vint le moment de poursuivre l'ennemi en fuite, ses forces n'y purent suffire. Les Allemands parvinrent donc, se partageant en deux groupes, à gagner les uns la direction de Lomie, les autres celle de Yokodume.

Deux compagnies sont laissées en garnison à Molundu. Le reste de la colonne rentre à Ouesso.

A la fin de janvier, après une période de repos, le corps du colonel Hutin se remet en marche vers Yokodume, qui est occupé sans coup férir le 2 février.

Du côté de Suanque-Eva, l'ennemi formant de nombreux rassemblemens, le premier objectif du colonel Hutin devait être de disperser ces groupes dont les attaques gênaient sa liaison avec la colonne de M'Vadhi. De concert avec celle-ci, il entre-

prit ensuite un mouvement offensif du Sud au Nord sur Lomie, puis vers Dume-Station, devant lequel se trouvait la colonne Morisson.

*
* *

Après un temps d'arrêt provoqué par la difficulté d'assurer un service de ravitaillement complet et rapide, le colonel Hutin reprend l'offensive avec Lomie comme objectif, dès le milieu du mois de mai.

Il y eut alors une série d'engagemens très violens, suivis de combats de nuit du 24 au 31 mai. La colonne partie de N'Goko refoule l'ennemi de positions en positions et, finalement, le réduit à capituler dans Monso, situé à deux jours de marche à l'Ouest de N'Goko. Neuf Européens furent faits prisonniers, ainsi que 12 tirailleurs. Un matériel assez important tomba aux mains des Français, entre autres 2 mitrailleuses, des munitions abondantes et des élémens de correspondance.

La colonne Hutin continue sur Besam.

Entre temps, une compagnie de 170 soldats part de Yakodume pour rejoindre Assobam. Un détachement belge assure la liaison avec la colonne de la Lobaye, dont le but reste Lomie.

*
* *

En suivant l'ordre que nous avons choisi pour sérier les différentes parties de cette campagne, examinons maintenant quel fut le rôle de la colonne de la Lobaye.

Sous le commandement du colonel Morisson, un corps français s'empara de Zinga, dans la nuit du 7 au 8 août. Aussitôt, avec deux compagnies et pour prévenir tout retour offensif de l'ennemi, le colonel marcha sur le poste de M'Baïki, défendu par la 6e compagnie allemande et l'occupa sans coup férir.

Des pluies incessantes venaient de déterminer une crue de la Lobaye, la rendant infranchissable. Aussi fallait-il se borner à l'occupation des points stratégiques les plus importans. Mais ce repos forcé fut mis à profit pour augmenter et organiser les effectifs avec lesquels le colonel Morisson comptait prendre l'offensive.

Le 9 octobre, traversant la Lobaye à Kolongo, les troupes françaises se portaient sur la Sanga. Le passage en était solidement défendu. Il s'y trouvait, en effet, 100 fusils ennemis retran-

chés dans un ouvrage situé sur la rive droite. Un parti de 60 hommes franchit la rivière en aval, attaque le blockhaus de flanc et force l'adversaire à la retraite. Le gros de la colonne marche sur Koumbe, tandis qu'une reconnaissance est chargée de la surveillance des abords de Carnot.

D'autre part, un second détachement se dirige vers Baronde, afin de recueillir des renseignemens sur la colonne de la Sanga.

Le 16 octobre, Koumbe est occupé. Une demi-compagnie est dépêchée à Carnot, dont la garnison est signalée comme ayant commencé à passer la Sanga. Les deux troupes se rejoignent devant Carnot, après avoir bousculé quelques patrouilles ennemies envoyées pour masquer la retraite des Allemands. Ceux-ci s'efforcent de gagner Goza, où doivent les rallier les débris de la 6e compagnie battue à Nola. Les nôtres les poursuivent, mais s'arrêtent à Abba en apprenant que la 5e compagnie allemande, contournée à Bouar, a quitté le poste pour se replier sur Goza.

De son côté, le détachement Alliez, constatant la retraite de la 6e compagnie, se lance à sa poursuite, la rejoint à Beaona entre Bania et Goza et lui inflige des pertes sensibles. Ce fut ainsi qu'il arriva devant Goza où il retrouve l'avant-garde de la colonne Morisson et un autre détachement. Grâce aux renforts et par l'union de tous leurs moyens dans une seule action, les nôtres brisent la résistance de l'ennemi et s'emparent de Goza. Les Allemands fuient une fois de plus et gagnent Baturi.

Devant ce parti, le colonel Morisson rallie ses différens détachemens, puis prend la direction de Baturi. Dès le 15 novembre, nos avant-postes occupent la rive gauche de la rivière Boumbell, affluent de la Kuddéi. Une fraction tient Berke et marche contre Baturi en appuyant sa gauche sur la Kaddéi et la Boumbe, afin de prendre de flanc les ennemis postés en bordure des deux rivières. Du 3 au 8 décembre, elle livre combat tous les jours, refoulant devant elle une compagnie accompagnée de 2 mitrailleuses. Celle-ci bataille le jour et se replie la nuit. Elle arrive enfin devant Baturi le 9 au soir. Sur ces entrefaites, nous forçons le passage de la Kaddéi à Boubare avec trois pièces de 80. Une compagnie allemande tenait la rive droite de la Kaddéi. Menacée par un mouvement tournant, elle s'enfuit en laissant un grand nombre de blessés, et, vivement pressée, elle regagne Baturi.

Le colonel Morisson y arrive le 9 au matin. Mais les Allemands, désemparés par l'énergie de ces attaques et craignant d'être coupés de la Kaddéi, abandonnent la place, quoique cette position fût naturellement très forte. De plus, l'adversaire l'avait sérieusement organisée. Il abandonne tout et se retire sur la rive droite de la Kaddéi. Bientôt, menacé par un détachement qui avait franchi cette rivière en amont, il gagne Dunu en suivant le cours d'eau du même nom.

Nous crûmes alors que les Allemands voulaient s'établir sur la rivière Tuki, qui se prête à une défensive sérieuse, car ses abords sont marécageux. De plus, à l'arrière, Batua constitue un centre de résistance où on signalait un rassemblement de sérieuse importance. Aussi, deux compagnies sont-elles dirigées dans la direction de N'Dilabo et Bimba et deux autres dans celle de Batua. L'adversaire dispose de 350 fusils, de 3 mitrailleuses et d'un canon. Le 28 décembre, un violent combat s'engage. Dès le lendemain, les Allemands subissent un échec. Ils évacuent le poste. Malheureusement, l'état de fatigue de nos tirailleurs ne permet pas une poursuite immédiate. De leur côté, les compagnies dirigées sur Bimba s'emparent de cette position, le 27, après un combat violent, forcent le passage de la rivière Ate et obligent l'ennemi à regagner Gonga.

Au cours de toutes ces opérations, les Allemands furent très éprouvés. Inquiets de la marche rapide de la colonne française, ils appelèrent des renforts importans.

L'inaction dans laquelle la colonne Hutin avait dû se maintenir eut un avantage pour eux. Ils purent opérer leur concentration à Dume. Cinq compagnies, c'est-à-dire les 5e, 6e et 9e de Dume, une compagnie de réserve et la 11e venue d'Akoafim, soit en tout un millier d'hommes, se trouvaient ainsi prêts à nous résister. De plus, ils prirent l'offensive avant que la liaison des colonnes Hutin et Morisson pût être opérée. Il se porta à l'improviste sur Bertua, occupé par une compagnie française et la surprit. Bref, menacé par des forces supérieures qui effectuaient un mouvement tournant du Nord vers l'Est, le gros de la colonne Morisson, stationné à Béri et à N'Gilabo, dut se replier. Elle s'établit sur la Kaddéi, en attendant le moment favorable pour reprendre l'offensive, avec l'aide d'une partie de la colonne Hutin, rappelée de Yakodume.

Les troupes d'opération dans la Lobaye durent attendre que l'action des forces du colonel Hutin pût se faire sentir au Sud, afin de leur permettre de repartir de l'avant. Le 20 mai, elles se remirent en marche. Les groupes du Centre (Batieri) et du Sud (Mokbé Mundio) devaient se porter sur Nyanyeld et Nyassi pour appuyer l'attaque que la colonne de la Sanga effectuait contre Besam-Assebam. A la date du 2 juin, le groupe Nord avait franchi la Kaddéi vers Bacombe, pour faire une démonstration sur Guidu.

D'après les dernières nouvelles, l'ennemi semblait occuper fortement Myassi-Dume-Bertue; mais ce poste vient de tomber en notre pouvoir.

*
* *

Tandis que ces événemens se déroulaient, une autre colonne, partie du Gabon, intervenait d'une manière des plus actives.

D'après les instructions données aux troupes du Gabon, il fallait assurer la défense de Libreville; ensuite, avec deux colonnes formées à Mitzic et M'Vadhi, surveiller l'ennemi et au besoin prendre l'offensive vers Oyem et Akoafim.

Ainsi il y eut, dès les premiers jours, trois théâtres d'opérations. En premier lieu, celles de Muni.

Le 20 septembre, un détachement, sous les ordres du commandant Miquelard, quitta Libreville à bord de la canonnière *Surprise*, et débarqua à Coco-Bacch, malgré une résistance opiniâtre de l'ennemi. Le poste fut pris. Le commandant français poursuit alors sa marche à l'Est vers Ekododo et Akoya. Il devait assurer l'occupation de la zone entre notre frontière septentrionale du Gabon et la limite méridionale de la Guinée espagnole. Il arriva donc à Mitzic pour prendre le commandement de la colonne concentrée en ce point. Celle-ci, dans l'intervalle, avait subi quelques échecs assez sérieux pour voir son offensive brisée.

D'autre part, la colonne de Mitzic avait franchi la frontière dès la fin du mois d'août. Le 6 septembre, elle se heurta à Mibang contre un fort parti. La position ne put être enlevée. Le commandant de Soligny fut tué et nos troupes se replièrent sur Mitzic. Reconstituée, la colonne divisée reprit l'offensive avec plus de prudence. Cependant, le 26 octobre, alors qu'elle

était divisée en deux détachemens, l'un à Bolenzosk, l'autre à Ebom, deux forces ennemies, chacune de 200 fusils, obligèrent ces détachemens à se retirer simultanément, sans toutefois que l'adversaire pût poursuivre son succès.

Le commandant Miquelard, arrivé à Essonne le 30 octobre, prit la direction de la colonne sur la base Essonne-Mitzic, qui fut mise en état de défense.

Dès les premiers jours de février, une attaque fut décidée. Le chef de bataillon français parvint sans peine jusque sur le Wolen dont il occupa fortement la rive gauche. Averti que l'ennemi tenait une solide position devant N'Kolago, à 4 kilomètres au Nord de Wolen, il franchit le fleuve dans la nuit du 9 au 10 février. Ayant refoulé les Allemands, il s'empara de N'Kolago après une vive résistance. Le commandant Miquelard s'établit à N'Kolago, attendant, pour marcher sur Oyem, le résultat des reconnaissances envoyées dans cette direction.

Enfin, la troisième colonne, celle de M'Vadhi, à l'Est, supporta, d'abord, le choc ennemi dès le 20 septembre. Malgré deux assauts très violens, les Allemands furent repoussés par la garnison du poste.

Le capitaine Defert, au moment où se passaient ces événemens, était en reconnaissance vers Minkebe avec 150 hommes. Ayant attaqué en vain, il rentra à M'Vadhi quand il eut appris que la compagnie allemande de Akoafim arrivait au secours de Minkebe. La colonne de M'Vadhi fut encore augmentée d'une compagnie venue de Dakar avec deux canons, sous le commandement du lieutenant-colonel Le Meillour. Ainsi, elle put reprendre sa marche vers Minkebe et s'en emparer.

Telles ont été les opérations entreprises jusqu'à ces temps derniers par les différentes troupes opérant contre les frontières du Cameroun. Ajoutons que, suivant les plus récentes nouvelles, les forces alliées ont occupé Ngaumdere, ville importante située au centre du pays. De plus, la colonne du Sud s'est emparée de Bitam, évacué dans la nuit du 16 au 17 juillet. Le résultat de ce succès n'est pas sans une grande signification morale pour la France. En effet, la seule région de la partie du Congo cédée à l'Allemagne en 1911 qui n'eût pas encore été reprise par les troupes françaises va se trouver entièrement réoccupée.

Dans l'Est, la colonne qui opère à droite des troupes victorieuses à Bitam a enlevé, le 23 juin, la factorerie de Moopa et forcé l'ennemi à se retirer sur Mombi. Quatre jours plus tard, elle y prenait pied. Aussitôt, des reconnaissances ont été lancées sur Ngangela et Nyassi. Nos troupes déploient une grande activité sur tout le front jalonné par Gadji, Béri et Bimba. A la suite d'un violent combat, Gadji a été perdue par les Allemands. Aujourd'hui, ils sont menacés d'un encerclement complet. Cependant, si l'ennemi donne des marques non douteuses de grande fatigue, il continue à résister avec ténacité. Notre but est de le cerner d'une manière définitive, et nous le poursuivons avec un plein succès.

*
* *

En ce qui concerne le Cameroun, on peut conclure des opérations dont on a lu l'exposé, que toutes ces colonnes, tant britanniques et françaises que franco-anglaises, ont été amenées à opérer isolément. C'est la conséquence forcée des circonstances locales. Le premier objectif des Alliés était, en effet, de repousser les groupemens ennemis auxquels elles correspondaient et qui eux-mêmes se trouvaient isolés les uns des autres. Mais, chassées de leurs positions primitives, ces troupes allemandes se sont concentrées peu à peu. Il importe donc que, de notre côté, soit envisagée désormais une coordination plus étroite des effectifs engagés. Les Allemands vont être acculés vers la région centrale du Cameroun. et y établiront le dernier réduit de leur défense. Là sera donc le but commun des colonnes alliées. Sa réalisation entraînera la coopération non seulement de nos troupes de l'Afrique équatoriale française opérant à l'Est et au Sud, mais aussi de celles du général Dobell qui, en ce moment, combat à l'Ouest.

Le gouvernement français poursuit la défaite complète et définitive de l'ennemi. Pour atteindre ce but, il importe de faire coopérer avec plus d'unité les forces franco-anglaises engagées au Cameroun. A cet effet, deux conseils ont eu lieu. D'abord, le général Dobell et le gouverneur Fourneau, assisté du commandant Joly, chef d'état-major des troupes de l'Afrique équatoriale française, se sont réunis à Duala, après entente préalable entre les gouvernemens intéressés. Puis, une nouvelle conférence vient encore d'avoir lieu entre le gouverneur de l'Afrique

équatoriale française, assisté par le général Aymerich et le général en chef anglais Dobell. Les résultats de ces entrevues ne peuvent pas être publiés, puisqu'ils contiennent en germe toute la campagne prochaine. Disons toutefois qu'elle a abouti à un accord complet. On est en droit d'espérer que ces dispositions nouvelles nous permettront d'atteindre Jaundé, siège actuel du gouvernement de la colonie du Cameroun. Il est même permis d'escompter que la prise de ce point important amènera la fin de la campagne. Dès maintenant les colonnes françaises opérant dans l'Est et le Sud-Est poursuivent leur avance vers la capitale du pays. Dans la direction de Jaundé, les succès de nos armes ont ébranlé fortement les troupes allemandes. Des désertions en nombre se sont produites dans le camp ennemi. Trois cents hommes viennent à Abad-Makei de se rendre à nous avec armes et bagages.

A la suite de vifs engagemens, surtout les 23, 24 et 25 juillet dernier, la colonne française descendant du Nord s'est emparée de Dume-Station. A ce moment, les Allemands croyaient de notre part à une attaque menée par le Sud. En nous voyant déboucher du côté opposé, ils furent tellement surpris que le 24 juillet, de grand matin, ils évacuaient N'Djassi, localité importante, ainsi que plusieurs postes fortifiés jalonnant la distance qui sépare Mombi-Dume de Ngilabo-Dume. Quoiqu'ils eussent fui en désordre, ces contingens tentèrent un retour offensif dans la nuit du 24 au 25 juillet. Cette attaque se produisit à Sakal, mais échoua complètement. Avant de quitter Dume-Station, l'ennemi incendia la place. Au centre de la ville restait une colline fortifiée dont nos troupes chassèrent les derniers défenseurs. L'officier européen commandant cette position a été fait prisonnier. Poussant plus en avant, à la suite de cet heureux résultat, une colonne française enlevait le 29 juillet Abong-Mbang.

Ainsi toutes ces opérations indépendantes en sont arrivées maintenant à se lier autour du but unique qui, dès le commencement, coordonnait leurs efforts à travers les espaces africains. Il serait même permis de dire que ces colonnes parties de Duala, de la frontière Nigérienne, du lac Tchad et de l'Afrique équatoriale française ainsi que du Gabon, ont réalisé pas à pas l'encerclement d'un ennemi mobile disposant jusqu'aujourd'hui d'un vaste territoire pour ses évolutions. Entre tous ces

points du Cameroun en notre pouvoir, la liaison se fait plus étroite par le développement naturel de nos opérations. C'est le gage du succès prochain.

*
* *

Il n'est pas possible de parler de la guerre aux colonies et surtout au Cameroun sans dire quelques mots du concours donné par la Belgique à la cause commune des Alliés, par elle si vaillamment défendue sous les tropiques comme en Europe.

Au début de la guerre, le gouvernement belge se préoccupa de prévenir l'extension des hostilités à l'Afrique centrale. Sa première intention fut de ne pas intervenir, aussi longtemps que cela serait possible, dans les opérations militaires contre le Cameroun et de se maintenir dans la stricte neutralité qu'autorisait le traité de Berlin. Même après la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Belgique, le gouvernement de Bruxelles prescrivit au gouverneur général du Congo et au vice-gouverneur général du Katanga d'observer une attitude strictement défensive vis-à-vis des colonies allemandes du Cameroun et de l'Est africain. Les forces coloniales belges devaient s'abstenir de prendre l'initiative des hostilités. Elles ne pouvaient entrer en action que pour repousser une attaque directe contre le territoire congolais.

Plus tard, le 7 août 1914, le gouvernement belge se mit en rapport avec les gouvernemens français et britannique, auxquels il proposa de neutraliser les possessions comprises dans le bassin conventionnel du Congo (1). C'était la conséquence naturelle de l'article 11 de l'acte général de Berlin du 26 février 1885. Quelles étaient, en effet, les possessions des États belligérans comprises dans cette région? D'un côté, l'Est africain britannique, une partie de l'Afrique équatoriale française, l'Uganda et le Congo belge ; d'un autre, une partie du Cameroun et l'Est africain allemand. Par égard pour les Puissances garantes dont les armées combattaient aux côtés de son armée en Europe, la Belgique ne fit aucune proposition à l'Allemagne. Elle voulait, d'abord, s'assurer que cette neutralisation, à supposer qu'elle fût

(1) Le Congo belge est soumis au régime de la neutralité permanente, l'État indépendant du Congo auquel il a succédé s'étant déclaré perpétuellement neutre sur les bases indiquées au chapitre III de l'Acte général de la Conférence de Berlin. (Déclaration du 1er août 1885.)

admise par l'ennemi, ne nuirait pas aux intérêts de la France et de l'Angleterre en Afrique et ne contrecarrerait pas leurs projets. Les documens relatifs à cette négociation ont été publiés dans le *Livre Gris* et figurent dans les pièces n°s 57, 58, 59, 61, 74, 75. On y lira les motifs qui ne permirent pas à la France et à l'Angleterre d'accueillir la suggestion de la Belgique.

Il y eut ensuite, du 17 au 22 août 1914, une situation d'expectative. La neutralisation du bassin conventionnel du Congo étant impossible, le gouvernement belge se borna à maintenir, autant qu'il l'a pu, sa propre colonie en dehors du champ des hostilités. Mais, le 22 août, les Allemands ouvrirent eux-mêmes les hostilités contre le Congo belge. Le vapeur ennemi *Hedwig von Wissmann* se mit à la recherche du vapeur belge *Alexandre Delcommune* et se présenta devant le port belge de Lukuga, sur le lac Tanganika. Sans sommation aucune, il bombarda le bateau belge et la position organisée à terre. Celle-ci riposta et l'ennemi se retira. Le combat d'artillerie avait duré une heure trois quarts.

Les Allemands ayant ainsi ouvert les hostilités, le gouvernement belge modifia ses instructions antérieures. Le gouverneur général du Congo devait, dès le 28 août, répondre à cette agression par tous les moyens en son pouvoir, sans en exclure l'offensive en territoire ennemi. Ainsi le concours de la Belgique à la cause commune en Afrique devenait effectif dans la mesure où il serait utile qu'elle prît l'offensive, soit seule, soit avec l'appui des troupes françaises et britanniques, en vue de défendre l'intégrité du territoire colonial belge. Par la même occasion, le gouverneur général était autorisé à admettre éventuellement l'entrée des troupes amies en territoire belge et à accorder la coopération des troupes belges à la défense des territoires français et britannique contigus à la frontière belge. On vient de voir qu'au cours des opérations militaires faites dans le Cameroun par la France, l'intervention des contingens belges fut un des facteurs du succès. On verra bientôt que des troupes belges, répondant à l'appel des autorités britanniques, de la Rhodésie et du gouverneur général de l'Afrique équatoriale française, sont entrées en Rhodésie et ont passé sur la rive droite de l'Ubangi pour prêter main-forte aux troupes franco-anglaises.

Un incident se produisit alors. Le 15 septembre 1914, le consulat des États-Unis d'Amérique, à Anvers, communiqua au gouvernement belge un télégramme du secrétaire d'État à Washington, daté du 24 du même mois, annonçant que le gouvernement allemand avait, le 22 août, remis une note à l'ambassadeur des États-Unis à Berlin. Suivant les termes de ce message, le gouvernement de Berlin se déclarait disposé à neutraliser le bassin conventionnel du Congo, conformément à la faculté reconnue par l'article II de l'acte de Berlin. Le deuxième *Livre Gris*, à la pièce numéro 54, nous éclaire sur ces incidens. Par l'intermédiaire du gouvernement espagnol, — dont le représentant a assumé, comme on le sait, la protection des intérêts belges en Allemagne, — le gouvernement du roi Albert fit connaître sa réponse. D'abord, il souligna la remise tardive de cette communication. Ensuite, il fit remarquer que, depuis le 22 août, les forces coloniales allemandes avaient ouvert les hostilités contre le Congo belge. A l'Allemagne, et à elle seule, revenait donc la responsabilité de l'état de guerre en Afrique comme en Europe.

Cependant, dans son numéros du 21 mars 1915, le *Berliner Tageblatt* lança l'affirmation que le poste allemand de Zinga, sur l'Ubangi, dans le Cameroun, aurait été pris dès les premiers jours d'août 1914, par des forces belges sous les ordres du commissaire de district, Tummers. L'attaque allemande au Tanganika n'était donc qu'une riposte à une attaque belge antérieure contre le poste de l'Ubangi. Le bureau compétent belge répondit au *Berliner Tageblatt*. Il démontra que l'attaque de Zinga par les Belges était de pure invention. Leurs forces, en effet, n'étaient entrées en campagne que le 30 septembre 1914. En Afrique, comme en Europe, l'Allemagne n'a donc cessé de mentir.

A diverses reprises, les troupes belges sont intervenues depuis. Cependant, il convient de grouper les faits en deux campagnes distinctes, l'une dirigée contre le Cameroun, l'autre contre l'Est africain allemand. Celle-ci, d'ailleurs, prend chaque jour plus d'importance, comme on le verra à propos de la lutte engagée de concert avec les Anglais.

Depuis les accords de 1911, appelés en Belgique « le règlement congo-marocain, » la colonie allemande du Cameroun touche au territoire du Congo belge en deux points de sa fron-

tière : au confluent de la Lobaye et de l'Ubangi, puis à celui de la Sanga et du Congo.

Nous avons dit plus haut que, le 24 août 1914, les instructions données au gouverneur général du Congo lui ordonnaient de prêter aux Alliés tout l'appui de la colonie. Plusieurs fois, le gouverneur général fit en effet connaître à M. le gouverneur de l'Afrique équatoriale française qu'il mettait entièrement à sa disposition les forces militaires réparties entre Boma et Libenge, soit environ 800 hommes, quelques pièces d'artillerie et des mitrailleuses. Au commencement de septembre, l'aide des Belges fut réclamée. Les Allemands attaquaient les positions que les Français avaient conquises dans la Sanga. Des indigènes étaient venus renseigner le lieutenant Bruère, chef de la circonscription de l'Ibenga-Motaba. D'après ces indications, une forte colonne ennemie devait descendre la rivière Ibenga pour se porter à Dongou. Dès que les autorités locales belges eurent connaissance de ces bruits, elles envoyèrent de Léopoldville un détachement pour renforcer la garnison française de Dongou. Cette colonne se composait d'un officier commandant 150 fusils, d'une mitrailleuse, d'un Nordenfelt et de deux canons en bronze. Quelques jours après, toute menace était dissipée. Les troupes belges regagnèrent le poste d'Imese où elles attendirent l'occasion d'une intervention nouvelle. La garnison de Libenge reçut l'ordre de prêter aux Français l'appui qui lui serait demandé.

Les Belges avaient un intérêt particulier à soutenir les Français dans cette partie de l'Afrique. En effet, un succès des Allemands dans la Sanga les portait sur le Moyen Congo. Une fois arrivés là, ils menaçaient le nœud des grandes voies de communications fluviales qui conduisaient du Haut Congo au chef-lieu de la colonie et à l'Océan. D'autre part, depuis 1911, les visées de l'Allemagne sur les territoires belges de l'Ubangi étaient clairement apparues au gouvernement de Bruxelles. Depuis, nous avons appris les idées qu'avait là-dessus M. de Jagow. La Belgique était destinée, comme tous les petits États, à disparaître ou à graviter dans l'orbite des grandes Puissances, et l'absorption de la Belgique devait exceptionnellement entraîner celle du Congo belge.

En septembre 1914, un premier détachement partit pour la Sanga. Il était commandé par le lieutenant Bal et appuyé par le vapeur blindé belge *Luxembourg*, armé de deux canons et

d'une mitrailleuse. Le capitaine Goransson en assumait la direction. Tous participèrent aux durs combats livrés à N'zimou les 26, 28 et 29 octobre. N'zimou fut pris et les Allemands repoussés vers le Nord-Ouest. Le vapeur *Luxembourg* avait à cette occasion amené 130 tirailleurs belges, un canon de 75 Krupp, deux pièces de 47 Nordenfelt et une mitrailleuse Maxim. La canonnière *Commandant-Lamy* fut ainsi fortement aidée. Deux jours après, le *Luxembourg* et les 65 tirailleurs belges qui le montaient vinrent de nouveau au secours des forces françaises, qui avaient dû renouveler l'offensive sur N'zimou et Djembe. La part des Belges dans le brillant succès remporté à cette occasion fut réellement grande et efficace. A la suite de cette victoire, la presque totalité de la Sanga tomba au pouvoir des Français. Dès lors, la coopération belge devint permanente. Les troupes du roi Albert constituaient un élément de la colonne Hutin, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Il faut ajouter qu'un second détachement belge avec deux canons partit le 2 décembre pour renforcer encore la colonne de la Sanga. Appuyées par les pièces du *Luxembourg*, le 20 et le 21 décembre, les troupes franco-belges s'emparèrent de Mulundu, après deux jours de combat. La région où ces événemens se sont déroulés est la moyenne N'Goko. En vue de renforcer la colonne, le gouverneur du Congo belge envoie un nouveau contingent de 225 hommes encadrés par 3 Européens avec 400 cartouches par homme. Ainsi l'effectif de la colonne Sanga est porté à 1100 hommes dont 430 Belges. Voilà comment au début de janvier l'élément belge de la colonne Hutin comprenait 580 hommes, — réuni à un effectif français de 791 hommes. A partir de ce moment, les troupes belges participèrent à la marche convergente des colonnes françaises vers la haute Kadéi et vers Lomié, situé entre la Kadéi et la Ngoko. Plusieurs combats furent livrés, notamment le 28 mars à Ngato.

La colonne Morisson, qui a opéré dans l'Est du Cameroun en jonction avec la colonne Hutin, comprenait à partir du mois de mars un élément belge de 102 hommes, tandis que la partie belge de la colonne Hutin est réduit à 466 hommes avec la même artillerie que précédemment. L'effectif total du contingent belge ne change donc pas. Il n'a pas été augmenté depuis cette époque.

Les troupes du Roi prirent part aux opérations qui ont amené la capitulation du gros des forces allemandes à Monso et à la prise de Lomié. Le gouvernement français s'est plu à reconnaître la part brillante qu'elles y prirent. Le général Aymerich, commandant les forces de l'Afrique équatoriale française, a signalé différentes fois les rares qualités militaires dont elles firent preuve dans cette rude campagne. « Le général, écrivait-il après l'affaire de N'zimou, tient à signaler tout spécialement la conduite admirable du lieutenant Bal et des troupes belges sous ses ordres. Celles-ci ont subi sans fléchir de fortes pertes et ont donné l'assaut, lieutenant en tête, avec un entrain merveilleux. Le capitaine Goransson, commandant le *Luxembourg* et son personnel ont fait preuve d'un magnifique sang-froid et d'un courage réfléchi, en exécutant la manœuvre de leur bateau sous le feu de l'ennemi avec le même calme que dans les circonstances ordinaires. »

En résumé, l'effort militaire accompli en Afrique par la Belgique est considérable. Le bref aperçu que nous venons d'en donner permet de s'en rendre compte. Comment d'ailleurs, malgré son désir d'épargner à sa colonie africaine la dure épreuve de la guerre, la Belgique aurait-elle pu y réussir? Comment l'Allemagne le lui aurait-elle permis? L'Allemagne, dans ses projets d'accroissement colonial, visait surtout le domaine belge. En défendant victorieusement le Congo, en portant à son tour la guerre en territoire ennemi, la Belgique a acquis des titres nouveaux à la conservation du beau domaine qu'elle doit à Léopold II.

En même temps, la campagne belge en Afrique a servi utilement la cause générale des Alliés. Si, au point de vue numérique, l'aide apportée par le Congo belge paraît de faible importance relativement au total des forces alliées, — 570 hommes sur 11 600, — elle a été un élément important dans les opérations dirigées contre le Sud-Cameroun et dans la Sanga, en plus de son rôle dans l'Est africain. Et nous nous plaisons à le reconnaître ici.

CHARLES STIÉNON.

PAUL HERVIEU

La mort de Paul Hervieu est une grande perte pour les lettres françaises. Il s'y était fait une large place au premier rang. Tour à tour romancier et écrivain de théâtre, il n'avait délaissé le roman qu'après l'avoir enrichi de quelques-unes de ses œuvres les plus originales et les plus fortes, et abordé le théâtre que pour y donner des pièces toujours intéressantes, curieuses, hardies, dont l'une au moins est devenue classique. Incontestablement c'était un maître. Les émotions de ces quinze mois tragiques ont-elles été en partie cause de la mort foudroyante qui l'a enlevé avant que la vieillesse fût venue? Qui pourrait le nier? Lui aussi, la guerre, frappant tout près de lui, l'avait atteint dans ses affections de famille : elle avait ajouté à l'angoisse commune la tristesse intime d'un deuil privé. Et elle avait été un cruel démenti à ses convictions les plus chères, l'écroulement de ses espérances ou de ses illusions. Attachant à la vie humaine un prix inestimable, passionné pour la liberté de l'individu, dévoué au culte du droit, il détestait la guerre. Il voulait croire que l'ère des grandes tueries était close et qu'il ne se trouverait pas un être au monde pour déchaîner sur l'humanité le cataclysme inouï que serait, dans l'état des armemens modernes, un conflit européen : la réponse des faits devait être cette guerre de massacre et de destruction, qui dépasse en horreur les pires souvenirs de l'histoire! Il en a été humilié dans sa conscience d'homme, en même temps qu'il en était crucifié dans son cœur de Français. En présence de la crise terrible que traversait son pays, il a supporté impatiemment ce supplice de l'impuissance dont nous souffrons tous, nous qui sommes en dehors de l'action. Or, il était de ceux chez

qui tout ce qui fait blessure prend une particulière acuité. Une sensibilité excessive, un esprit trop pénétrant, lui avaient fait une âme naturellement douloureuse.

On en avait l'impression, rien qu'à le voir et à l'entendre, et sans qu'il fût besoin d'avoir pénétré dans son intimité, qu'au surplus il protégeait d'une discrétion attentive et d'une réserve jalouse. Je ne songe pas à faire son portrait qui est trop connu, mais seulement à montrer combien l'homme était ressemblant à son œuvre. Tout en lui était élégance et distinction, et disait l'homme du monde plutôt que l'ouvrier de lettres; ses manières étaient d'une correction parfaite, d'une politesse surveillée et raffinée. Sa courtoisie était proverbiale : nul ne poussa plus loin la probité du commerce, la sûreté des relations, la fidélité en amitié. Si mince que fût le service reçu, il ne l'oubliait plus et mettait sa coquetterie à le rendre avec usure. Son apparente froideur n'était que pour écarter les démonstrations importunes dont il avait horreur, comme de tout ce qui dépassait la mesure et qui sonnait faux. Il poussait jusqu'à une sorte d'inquiétude maladive cette recherche du vrai par delà tous les faux-semblans. Ce qui frappait dans sa physionomie tourmentée, c'était, sous la haute arcade des sourcils très marqués, le regard clair, pénétrant, insistant, de ces yeux d'un bleu pâle, d'un bleu d'acier, qui se posaient sur les choses et sur les gens, avec un air de vouloir leur arracher leur secret. Sa conversation, du tour le plus spirituel et de la plus charmante urbanité, se relevait d'une pointe d'ironie. Il parlait peu, d'une voix lente et voilée, avec l'évident souci de ne jamais heurter une convenance, et la crainte toujours en éveil de froisser ou de chagriner l'interlocuteur. Mais souvent un mot incisif, une remarque aiguisée en épigramme, une boutade façonnée en manière d'aphorisme trahissait chez lui le foncier désenchantement.

Non certes qu'il eût à se plaindre de la vie, et il ne s'en plaignait pas. Né dans une famille de bourgeoisie aisée, et n'ayant jamais eu à compter avec les nécessités matérielles, il avait pu n'écouter que ses goûts dans le choix d'une carrière. Il avait tâté d'abord de la diplomatie. Une nomination qui l'envoyait dans l'Amérique du Sud acheva de le renseigner sur sa véritable vocation. Désormais il appartint uniquement aux lettres. Le succès lui vint très vite : j'entends par là d'abord cette complète réussite artistique, récompense et joie suprêmes

de l'écrivain en possession de faire exactement l'œuvre qu'il a voulu et qu'il devait faire. Pendant vingt-cinq ans, il a été l'un des auteurs les plus aimés du public : on ne le sait nulle part mieux qu'ici, où il a donné quelques-uns de ses plus beaux livres et où il comptait de fervens admirateurs, à commencer par Ferdinand Brunetière qui ne cessa de l'encourager et de le soutenir et qui prit plus d'une fois la plume pour témoigner publiquement de la haute estime où il le tenait. Le théâtre, où l'on peut dire qu'il n'a pas connu d'échecs, lui a valu des soirées triomphales. Le monde lui faisait fête. Il jouissait parmi ses confrères d'une autorité due avant tout au prestige de son talent, mais aussi à ses qualités de droiture et de scrupuleuse équité. Elles avaient fait de lui l'arbitre, auquel on avait recours dans les cas difficiles. Son renom était grand hors de France. L'année qui a précédé la guerre, au cours d'un voyage en Espagne, il avait été accueilli comme un représentant quasiment officiel de la littérature française. Les honneurs les plus recherchés lui étaient échus, sans jamais excéder son mérite. Telle fut sa destinée constamment heureuse.

Mais il appartenait à une génération qui portait en elle le germe de la tristesse. A l'âge où se forme la sensibilité, elle avait été mise à la plus cruelle épreuve, celle dont l'empreinte ne s'efface plus. Témoin de nos désastres et des horreurs de la Commune, elle devait rester courbée sous ce souvenir. Son élan s'était brisé avant la course, ses facultés d'enthousiasme s'étaient taries à la source même. Elle s'interdisait le rêve, elle se défiait de l'idéal : confinée dans la réalité, elle ne l'envisageait que sous ses aspects les plus sombres. Rendue craintive par une expérience précoce, plutôt que de se répandre au dehors, elle préférait se replier sur elle-même. Par pudeur de la plaie intime et toujours saignante, elle s'abritait derrière l'ironie. Son entrée dans la littérature fut marquée par une recrudescence de pessimisme. Ce n'était pas la mélancolie déclamatoire et lyrique de 1830, mais plutôt un dur réalisme, une sécheresse d'âme désabusée, qui se traduisait par le refus d'être dupe, par le parti pris de pousser les choses au noir pour mieux se garder d'être déçu par elles. Paul Hervieu est éminemment représentatif de cette génération de 1880 sur laquelle pesa l'oppression de ce que nous avons si longtemps appelé « la guerre. »

Tout se tient. Au lycée Condorcet, où il avait fait ses études, Paul Hervieu avait eu pour professeur de rhétorique un excellent humaniste, ce même Maxime Gaucher qui devait encore, quelques années plus tard, enseigner les bonnes lettres à Henri Lavedan. Mais le temps n'était plus de la ferveur pour le dix-septième siècle. On répétait le mot de Michelet : « Le grand siècle... c'est le dix-huitième que je veux dire. » C'est là que Paul Hervieu est allé chercher son *Credo* philosophique et la patrie de son imagination. Si sévères que fussent ses habitudes d'impersonnalité, j'ai toujours cru qu'il avait mis beaucoup de lui-même dans un personnage de *l'Énigme*, le marquis de Neste. Il lui prête son aversion pour toute violence, son horreur pour l'effusion du sang; et il lui attribue une aimable grand'mère qui « fréquenta jusqu'à l'excès Crébillon le fils et Rousseau, d'Alembert et le jeune chevalier de Parny. » A un autre de ses personnages il fait dire : « Je lis en vous de la même façon que dans ces petits contes entortillés du dix-huitième siècle où la sensation était tout, tandis que le sentiment n'était rien. » Il avait beaucoup lu, lui aussi, ces petits contes entortillés, les galans et les autres. Et combien de fois, à travers les réflexions moroses que lui inspire le spectacle du manège mondain, n'ai-je pas songé à certaine *Lettre* où Mme Du Deffand décrit sa solitude ennuyée au milieu des caquetages de son salon? Avec l'esprit qu'il avait, et il en avait beaucoup, du plus naturel et du plus recherché, Paul Hervieu aurait tenu sa place dans les brillantes compagnies de l'autre siècle, de l'autre fin de siècle; il y aurait montré moins la désinvolture d'un Rivarol, que l'âpreté d'un Chamfort; et il eût respiré avec délices cette atmosphère de vie élégante et d'incrédulité railleuse, de morale « sans hypocrisie » et d'art précieux.

***

A l'époque où il fit ses débuts d'écrivain, la littérature, dégoûtée du naturalisme, s'en dégageait et toutefois continuait d'en subir l'influence. Maupassant venait de se révéler; Anatole France donnait *Sylvestre Bonnard* et Loti le *Mariage de Loti;* Henry Becque passait chef d'école; Jules Lemaître faisait le tour des *Contemporains*, et Paul Bourget dans ses *Essais de psychologie* analysait par avance les « états d'âme » de la nouvelle génération. En 1882, Paul Hervieu avait vingt-cinq ans.

Ce n'est plus l'âge des vers ingénus et de la poésie matinale; peut-être n'est-ce pas encore celui où l'on est en posture d'être revenu de tout. Entre tant de fameux personnages, celui que l'auteur de *Diogène le chien* choisit comme héros de son premier livre, c'est ce mauvais plaisant qui fit profession de jeter le défi à tous les usages, à toutes les croyances, à toutes les convenances. Diogène a été riche, il a dissipé sa fortune, et, ruiné, s'est fait misanthrope ainsi que Timon d'Athènes. Laborieusement, il se livre à toute sorte d'excentricités, n'ayant souci des mœurs et du texte des lois que pour les braver. « Cela, remarque son biographe, ne devait le mener à aucune position sérieuse. » A Corinthe, il va chez Laïs; on sait que nos modernes hellénisans font plus d'emprunts au *Dialogue des courtisanes* qu'au *Banquet* : à un peu de Platon ils mêlent beaucoup de Lucien. L'épisode de la rencontre avec Alexandre est traité, comme il sied, à l'honneur du Cynique et à la honte du monarque. A la mort du philosophe, ses disciples se disputèrent son cadavre : « ils en vinrent aux mains pour se mettre d'accord. » On connaît ce procédé de style qui réunit dans une même phrase deux idées antinomiques. L'auteur fait-il d'ailleurs à Diogène un mérite ou un crime de son cynisme, et le trouve-t-il plus audacieux ou plus sot? on serait bien empêché d'en décider, car c'est le fin du fin de l'ironie, qu'on ne puisse démêler avec exactitude où elle commence, où elle finit.

C'est la même raillerie froide que le chroniqueur de la *Bêtise parisienne* promène à travers les formules de la vie politique, les rites de la badauderie et la singularité d'usages curieux, c'est-à-dire baroques. Depuis Montaigne, la philosophie qui tient notre raison en petite estime s'est plu à mettre en parallèle sauvages et civilisés, et pour préférer les sauvages : l'*Esquimau* nous conte l'odyssée lamentable d'un malheureux transporté du pôle au Jardin d'Acclimatation pour y agoniser. Un autre thème consiste à étudier la psychologie des fous, en vue d'y constater l'application de quelques-unes des qualités dont se montrent le plus fières les personnes sensées. Dans *les Yeux verts et les Yeux bleus*, l'assassin est un passionné de logique : il exécute avec une rigoureuse suite dans les idées le crime que lui a suggéré un mystificateur, oublieux de cette vérité qu'on ne badine pas avec la folie. Dans *l'Inconnu*, un cas

de folie lucide se complique d'une histoire de séquestration. Vous reconnaissez cette littérature de la peur, où excellent les conteurs anglais et américains. L'ironie encore en est la maîtresse, mais sous la forme particulière qu'on appelle humour.

Je n'insisterais pas sur ces œuvres de début, où pourtant s'ébauche le portrait de l'écrivain, s'il n'y fallait signaler tout particulièrement les Nouvelles de *l'Alpe homicide*. Une idée y circule : la méchanceté de la nature. La montagne, dont on retrouve à tous les coins de l'horizon l'énorme et obsédante image, semble quelque monstre accroupi, guettant la proie qui d'elle-même va s'offrir à sa voracité. Ainsi la considéraient encore les gens du dix-huitième siècle. Cette immensité glacée, en telle disproportion avec la taille de l'homme qu'elle écrase, hérissée de pentes abruptes, semée de gouffres affreux, secouée par l'orage et par l'avalanche, n'inspirait alors que l'effroi : nul ne se serait avisé qu'on pût s'y aventurer par plaisir. Telle est bien l'impression que donne la première de ces nouvelles, où la tendre Annie Martindale aperçoit pour la dernière fois, pareil à une fourmi grimpant le long d'un colosse de neige, le mari très aimé dont une soudaine tourmente va faire un cadavre. Et comment oublier ce *Secret du glacier inférieur*, le glacier qui marche et qui rend sa victime? Le drame humain s'y complète d'une sorte de fantastique naturel. La malice du sort, l'injustice des hommes, l'impassibilité des choses, tout est réuni dans ces pages, chef-d'œuvre d'art ramassé, de récit vigoureux et sobre, que Mérimée aurait pu signer.

*
* *

C'est maintenant que Paul Hervieu va dégager toute son originalité et résolument aborder le domaine où il s'installera en maître : l'étude de la vie mondaine. Jusqu'alors, il avait développé des thèmes d'emprunt et peint de chic : maintenant il va peindre d'après le modèle vivant. Ce qui l'attirait vers ce genre d'études, on le devinerait sans peine; mais il s'en est expliqué tout au long par la bouche de Guy Marfaux, le peintre mondain de *Peints par eux-mêmes*. C'est d'abord que la vie mondaine, étant exactement le contraire de la vie suivant la nature, présente, à chaque époque, le dernier état auquel l'humanité est parvenue dans cette marche progressive qui

l'écarte sans cesse de ses origines. Elle est un produit de l'art et par là elle intéresse un artiste. Et tout son art et tous ses artifices profitent à qui? à la femme, dont elle crée un type de plus en plus compliqué, plus séduisant, plus capiteux, partant plus féminin. Quant à ceux qui pensent que la littérature mondaine doit être nécessairement fade, convenue et dénuée de vérité, ils ignorent ce qui en fait l'objet même. Dans un salon, tout le monde est en représentation; chacun joue un rôle : c'est pour cela même que la comédie y fleurit comme sur une terre d'élection et constitue le principal divertissement pour soirées d'hiver ou journées d'été. Il y a dans *Flirt* des tableaux vivans; dans *Peints par eux-mêmes* un drame historique, auquel l'historique demeure de Pontarmé sert de cadre à souhait; dans *l'Armature* une pastorale est tout à fait à sa place au raout d'un financier. Mais que valent ces médiocres comédies auprès de celle qui, dans ces mêmes salons, se joue au vrai et avec un art supérieur, et qui est par excellence la comédie mondaine? Comédie parfois simplement comique, mais qui si souvent tourne au drame! « Les deux actrices, fidèles à leur rôle de bonne compagnie, devaient conserver la voix douce, ne rien dire de ce qu'elles auraient eu à se dire et ravaler avec un sourire toutes les baves dont leur langue se chargeait pour être naturellement crachées à la face adverse. » Or, ce que le romancier a pour tâche de nous faire apercevoir, c'est ce qui se cache sous ce vernis, sous ces mines étudiées et ces mots apprêtés. Il dévoile, sous la vie qui apparaît, celle qui se dissimule, — amours défendues, haines inavouables, regards dérobés, furtifs serremens de mains, lettres compromettantes, rencontres, rendez-vous, liaisons, trahisons et vengeances, — « l'autre vie, celle qui est invisible comme la pensée et qui est quelque chose de plus que d'être simplement vraie, puisqu'elle est en cette quintessence de vérité : le secret. » Quelle recherche plus irritante? Quelle chasse plus passionnante? Et c'est celle pour laquelle part chaque matin le romancier mondain.

Ici, pour qui veut réussir, il ne suffit ni d'être un annaliste fidèle, ni même un moraliste pénétrant et un psychologue délié. Une autre condition est essentielle. Le tort de beaucoup de gens qui parlent du monde, c'est de n'en parler que par ouï-dire. Le rapport qu'ils en font n'est ni flatté, ni enlaidi, ni même mensonger : il est à côté, il ne s'applique pas. Négli-

geons les simples bohèmes, comme Cyprien Marfaud, qui n'ont vu les gens du monde que de la loge où on leur tire le cordon : ils font le roman mondain chez la portière. Mais de très grands écrivains se sont fourvoyés dans la description de cette vie très spéciale, pour ne l'avoir observée que du dehors. Le monde ne se livre qu'à ceux qui sont du monde. Paul Hervieu en était. Il en avait, par une fréquentation assidue, gagné la familiarité. Il s'en était assimilé les manières d'être, les états de sensibilité, les mobiles déterminans. Il avait acquis le tact subtil de ces âmes falotes. Il se retrouvait parmi le dédale de leurs complications. Il possédait le chiffre de leur langage convenu. Il était homme à ne commettre ni une erreur d'interprétation, ni une faute de goût.

Quel était d'ailleurs exactement ce monde qu'il connaissait si bien ? On dit « le monde, » mais il y a plusieurs sortes de monde. Celui que décrit Paul Hervieu n'est pas l'aristocratie fière de ses noms anciens et de ses vieilles traditions, non plus que la haute bourgeoisie, riche, cossue, de fortunes solides et de réputations intactes, et il va sans dire que ce n'est pas le demi-monde. Pour apprécier au juste cette variété, consultons une liste d'invités. C'est pour les tableaux vivans chez les Balbenthal. « On était déjà sûr d'avoir les Eliasaph, de Dammarie-les-Lys ; les Saint-Thibault ; les Saint-Mesme ; les Weilchenfeld, de Chevry-en-Sereine ; les Kerzenschein, de la Chapelle-la-Reine ; les Villévèque, le général et la générale de Montparnoy avec tous leurs enfans, brus et gendres ; les Oberblaeser, de Grande-Paroisse ; beaucoup d'officiers du 32e chasseurs et de l'École d'artillerie ; la marquise de Nauregard ; le comte, le vicomte et le baron Bourgeois ; les Amramsohn de Croix-en-Brie, etc. Mme Hobbinson avait promis de venir avec sa fille, de Paris. » Cela fait une société non pas mêlée, mais quand même assez disparate. On y accède à la faveur d'un coup de Bourse heureux, on en est exclu pour une spéculation qui tourne mal ou pour quelque histoire fâcheuse. Monde en perpétuel mouvement, sans cesse en voie de se faire et de se défaire, dont le personnel changeant et sujet à de soudaines éclipses, élégant, brillant, sans morgue et sans pruderie, est d'ailleurs plus amusant que beaucoup de sociétés plus fermées.

La loi de ce monde, au dire du plus averti des témoins, le soleil autour duquel il gravite, l'étoile vers laquelle il se tourne,

l'âme qui le meut, le bien, l'unique bien dont il poursuit éperdument la possession, c'est l'amour. Comment en serait-il autrement? Ce ne sont ici que désœuvrés en quête d'une distraction à leur ennui. Entre ces hommes attentifs à se rendre agréables, et ces femmes armées de tout ce qui peut les faire désirer, l'amour jaillit comme une électricité naturelle. « Il ne s'agit que de lui dans les propos que tiennent les uns et dans les mines que prennent les autres. On en parle, on le parle, et peut-être le fait-on plus encore que je ne saurais l'assurer. » Ce terme d'amour désigne, dans la langue commune, les commerces les plus différens, et parfois on l'applique à un sentiment si complexe que les psychologues aidés des physiologistes épuisent vainement toute leur science à le définir. Ce n'est pas ici le cas; pour restituer son vrai nom à l'amour dont il s'agit, et de qui seul il s'agit, il faudrait l'appeler : le goût du plaisir. Nous sommes dans le royaume de la sensualité. Aucun scrupule d'aucune sorte. Une religion tout extérieure et de convenance, réduite à des pratiques qui font, elles aussi, partie de la vie mondaine. Une complète amoralité. La tolérance de l'opinion qui ne recule que devant le scandale. La contrainte sociale a tout juste pour effet de rendre plus précieux le triomphe de l'instinct. L'art s'ajoute à la nature. Et les vestiges d'un long atavisme chrétien, accumulé au fond des âmes, ne servent qu'à aviver ce plaisir de l'amour, en faisant de lui un péché.

Flirt, — *Peints par eux-mêmes*, — *l'Armature* sont comme un triptyque des mœurs mondaines. Le premier de ces romans ne nous mène qu'au seuil de l'île enchantée. Il commence avec les premières rencontres, presque innocentes et à peine nuancées de coquetterie, entre la petite Mme Mésigny et M. des Frasses; il se termine sur l'imposante cérémonie d'un mariage chrétien, auquel les futurs amans empruntent un peu de son mysticisme pour en solenniser leur engagement illicite. Autour de ce sujet principal courent des intrigues secondaires et annexes. Des couples s'entre-croisent comme dans l'*Embarquement pour Cythère*. Ils ne se distinguent que par l'âge des figurans, et la galère merveilleuse pourrait porter à son pavillon les vers de Voltaire : « Qui que tu sois, voici ton maître. Il l'est, le fut, ou le doit être. » Si l'idylle d'Agnès et de Roland est celle de deux jouvenceaux, l'amiral de Kerguel et Mme Hobbinson

représentent le côté des parens et même des grands-parens. Le type le plus curieux est celui de Mme de Prébois, cette maîtresse de maison qui, ayant passé l'âge des amours, trouve un plaisir nostalgique à faire de sa maison un lieu de rendez-vous où, sous prétexte de donner à causer, elle donne à aimer. Elle invite toujours ensemble les gens entre qui elle soupçonne ou ménage un flirt. « Si elle avait pu ne satisfaire que ses préférences, elle n'aurait jamais réuni que des êtres jeunes, clandestinement épris de sentimens illégaux les uns pour les autres. Rien ne l'émoustillait comme de supposer une humeur galante dans les sangs qui circulaient invisiblement autour d'elle. » Elle est l'entremetteuse discrète dont l'hospitalité convient à cette société facile.

Nous n'avons encore vu que le décor, la surface attrayante de la vie mondaine : on nous en a laissé à peine entrevoir les terribles dessous. *Peints par eux-mêmes* nous met en face des pires réalités. On a comparé ce roman par lettres aux *Liaisons dangereuses* et fait la remarque qu'il en est inspiré. Ce n'est pas assez dire. Le roman de Laclos est de ceux qu'il y a lieu de refaire tous les cent ans; Paul Hervieu a voulu le refaire : c'est son mérite d'y avoir pleinement réussi. Pour la clairvoyance du coup d'œil, la profondeur de l'analyse et l'impitoyable netteté de l'exécution, il vaut son modèle. Les personnages ressemblent beaucoup à ceux de *Flirt*, tous les gens d'un même monde ayant entre eux un air de famille; mais ils sont peints cette fois avec une âpreté qui accuse les traits, avec une hardiesse qui rejette tous les voiles. Le type même de Mme de Prébois se retrouve dans celui de la marquise douairière de Nécringel, la vieille zélatrice de l'amour, qui en expose la théorie et en déduit les principes. Cette ancienne « honneste dame, » devenue une savante matrone, spécifie trois conditions que doit réunir une chute parfaitement ordonnée. « Munie de ces trois raisons, parmi lesquelles une essence d'expiation se mêle à la faute pour la purifier, la femme me paraît ne pas pouvoir faire autrement que de se donner ni même pouvoir rien faire de mieux, de meilleur, de plus noblement humble, de plus modestement grand; j'allais ajouter : rien de plus chrétien. » Ce sont les commandemens de l'adultère. On sait assez que les dogmes ne meurent pas : ils se transforment. Une société sans religion glisse à la religion de l'amour. Les lettres de cette vieille

Necringel en contiennent le *Credo*. Confidences échangées, consultations sollicitées et octroyées composent nécessairement la substance d'un roman par lettres, et je ne sais si l'impudeur naïve de certains conseils ne nous renseigne pas mieux encore que les actes sur la vilenie de ceux qui les donnent ou les reçoivent. La composition consiste, cette fois encore, en intrigues juxtaposées. Mais, tandis que dans *Flirt* les âges différaient, ce sont ici les tempéramens. Françoise de Trémeur est l'énergumène de l'amour ; Anna de Courlandon est la curieuse, en quête de la révélation désirée et toujours attendue ; Vanoche, Vanitoche est la linotte, l'évaporée, victime désignée de l'ignoble Munstein. N'oublions pas les lettres où le prince de Caréan et son noble père débattent les conditions d'un mariage opulent : comme lettres d'affaires matrimoniales, elles réalisent la perfection du genre. Celles de Cyprien Marfaud ne sont guère moins instructives pour le jour qu'elles nous ouvrent sur la mauvaise compagnie : tout s'y passe exactement comme dans l'autre, à la différence près des manières. Seule différence en effet, à laquelle on distingue les diverses classes de la société, et telle est bien la leçon du livre. Une scène centrale en résume et en condense la tragique horreur. C'est une des plus audacieuses qu'il y ait dans la littérature moderne, et traitée avec autant d'art que de force. Quand Mme de Trémeur, justement inquiète des conséquences de sa faute, se trouve en présence du vieux médecin complaisant, notre imagination évoque les drames de cour d'assises que le respect de la moralité publique entoure du huis clos. L'auteur l'a voulu ainsi. La noirceur de son pessimisme triomphe à nous montrer qu'à tous les étages de l'édifice social on use des mêmes pratiques. Le mordant de sa satire résulte du contraste entre la qualité des acteurs et celle de leurs actes. Il est trop évident que l'heureuse, la riche, l'adulée Françoise de Trémeur, le « petit flagrant délit chéri, » n'a aucune des excuses qui poussent une fille du peuple aux plus criminels égaremens.

L'étude ne serait pas complète, si elle négligeait une question d'un autre ordre, dont, à vrai dire, il n'est pas admis de parler entre gens du monde. Cette question n'était pas totalement absente de *Peints par eux-mêmes*, puisque Le Hinglé triche au jeu, particularité qui l'achève de peindre et parfait sa ressemblance avec les roués de l'ancien temps. Elle emplit toute

l'Armature. « La seule base générale des relations mondaines, dit quelqu'un, le seul élément qui constitue la famille, la société, la loi même de l'univers, c'est l'amour. — Non, objecta Tarsul, c'est l'argent. — Comment cela, l'argent? — Savez-vous exactement ce que l'on définit par le mot d'armature? On désigne ainsi un assemblage de pièces de métal, destiné à soutenir ou à contenir les parties moins solides ou lâches d'un objet déterminé. Eh bien! pour soutenir la famille, pour contenir la société, pour fournir à tout ce beau monde la rigoureuse tenue que vous lui voyez, il y a une armature en métal qui est faite de son argent. » *L'Armature* a paru ici même et, quoiqu'il y ait de cela vingt ans déjà, il est impossible qu'aucun des lecteurs de cette *Revue* n'en ait pas le souvenir présent à l'esprit. Si le précédent roman était dans la manière alerte du XVIIIe siècle, celui-ci, plus près de Balzac, en a la puissance avec un peu de la lourdeur. L'argent en est le grand ressort : c'est lui qui fait du baron Saffre un des maîtres de l'heure, lui qui retient dans l'obéissance les deux gendres du brasseur d'affaires, et lui qui réduira à merci la vertu de la touchante Gisèle d'Exireuil, adultère et martyre. Sévère à tous les autres, le romancier n'a de pitié que pour cette infortunée Gisèle. Il se découvre pour elle des trésors d'indulgence. En est-elle bien digne? Pour gagner à son mari une sinécure, elle est devenue la maîtresse d'un riche protecteur. Beaucoup l'ont fait, et d'autres le referont, mais qui ne concourent pour aucun prix Montyon. Le ménage vit sur les libéralités du financier, et quand le mari découvre l'intrigue et jette à sa femme le nom de Saffre : « Tue-le! » crie Gisèle. Et elle est le seul personnage sympathique du roman! Par celui-là nous jugeons des autres. Jeux de l'amour et de l'argent, ceux-ci menant à ceux-là, et tous aboutissant à des catastrophes, tel est le résultat de l'enquête : l'auteur l'estimait sans doute définitif, puisqu'il n'y devait plus revenir.

On ne peut caractériser tout à fait l'originalité de ces romans sans ajouter quelques mots sur le style que Paul Hervieu s'était composé pour les écrire. La critique a souvent relevé les particularités de ce style; elle n'a pas dit assez nettement combien elles étaient voulues. La lecture des premiers livres de l'écrivain est à ce point de vue très significative : la forme en est beaucoup plus aisée, claire, facile, et non certes banale mais sans grand relief. Du jour où il eut trouvé sa manière

d'observer et de conter, Paul Hervieu jugea bon d'y adapter sa manière d'écrire. Peintre d'une société raffinée, il mit un scrupule d'exactitude à en égaler les raffinemens par ceux du style. Il crut nécessaire de suggérer par les complications de l'écriture la complication des âmes. De là ce style travaillé, où l'on sent, par instans, que l'auteur s'applique à ne pas être naturel. Là encore le XVIIIe siècle le fournit de modèles, dont le premier est Marivaux. Ses procédés sont ceux du marivaudage et ceux d'ailleurs auxquels a eu de tout temps recours la préciosité. Toutes les figures que catalogue la rhétorique y sont largement mises à contribution, et d'abord la périphrase qui est un art de définir les choses en évitant de les nommer et de tourner autour plutôt que de les aborder de front. Exemple : « L'après-midi les mène fréquemment à ce que le mot de rendez-vous, dans un sens bien entendu, peut évoquer de plus transgressif du neuvième commandement et de très folâtre parmi les manifestations de nature. » La comparaison, parfois tirée de loin et, pour cette raison même, serrée de près : « L'Américaine alors dirigea son joli museau de souris vers l'amiral dont elle rencontra le regard qui avait attendu et qui repartit immédiatement, comme un courrier esclave de son service et ne prenant jamais que le temps des relais. » La métaphore. Celle-ci, pour désigner quelqu'un de distant, est tout à fait ingénieuse : « On aurait dit qu'il y avait des laquais dans l'air, par lesquels il me faisait fermer au nez le seuil des explications. » L'hypotypose qui est un mode de description minutieuse, animée et mimée : « Grommelain eut ce geste de dédain qui écarte les bras du corps et soulève indifféremment les épaules, ce mouvement qui a l'air de se décharger d'autrui et de faire sur les côtés de soi un passage facile pour laisser le sort des autres s'en aller comme ça pourra, où ça voudra. » Ces façons d'écrire jolies, trop jolies pour que l'écrivain s'en soit avisé sans le faire exprès, se remarquent d'autant plus qu'elles rompent la trame d'un style le plus souvent excellent et d'une rare précision. Il faut qu'elles aient été mises à dessein. Elles se font remarquer en effet, elles forcent le lecteur à l'attention, elles l'inquiètent, elles l'irritent, ce qui vaut mieux que de le laisser indifférent. C'est Paul Hervieu qui compare les points d'interrogation à des crampes de l'âme. Son style, qui semble parfois pris de crampes soudaines, s'harmonise parfaite-

ment avec cet art nerveux et dont on dirait qu'il souffre des nerfs.

*
* *

Or, à l'instant où ces trois beaux romans viennent de lui acquérir l'entière maîtrise du genre, tout à coup il s'en détourne et pour n'y plus revenir. Le romancier se fait auteur dramatique. Lui aussi, il cède à cet attrait du théâtre qui, vers le même temps, sollicitait tant d'écrivains, au point d'absorber presque toute la sève de notre littérature. Mais c'est que tout son passé l'y acheminait : le moment était venu pour lui de se décider. Qu'il y eût déjà dans ses nouvelles et ses romans des parties de drame, cela ne fait pas de doute. Rappelez-vous les derniers épisodes de *l'Inconnu*, la scène finale de *Peints par eux-mêmes*, et, dans *l'Armature*, le brusque revirement qui s'opère dans l'esprit de Jacques d'Exireuil, au reçu de la lettre anonyme : la subite illumination qui lui fait découvrir toute la vérité est un excellent effet de théâtre. Mieux encore. Parce qu'on a écrit des pages émouvantes, cela ne suffit pas à vous marquer pour le théâtre; mais Paul Hervieu avait naturellement ce tour d'esprit qui fait apercevoir la vie à l'instar d'une tragédie; et, de bonne heure, il a possédé cette force, cette vigueur de main, cette prise énergique, qui empoigne le public et le mène haletant jusqu'au dénouement d'une aventure. Au tournant de sa carrière où il était arrivé, ne pouvant s'éterniser dans un genre de peintures où il avait dit l'essentiel et dans une manière d'écrire où l'obscurité le guettait, il éprouvait l'impérieux besoin de se renouveler : un secret et sûr instinct l'avertit des services que le théâtre rendrait à son talent. Il allait d'abord l'élargir en le forçant à sortir d'un monde trop spécial, à se reporter sur des problèmes plus généraux. Il allait surtout le vivifier, le réchauffer, l'humaniser. Dans ses romans, l'auteur se tient en dehors de ses personnages; il ne fait pas corps avec eux ; en nous les présentant, il les juge, il les raille, il évite de s'émouvoir, de s'irriter, de s'indigner; il se fige dans une attitude de froide ironie. Il faudra bien que sa glace se fonde au théâtre où l'on ne vit que de passion. Il faudra qu'il se mette dans la peau de ses personnages, et qu'avec eux il vibre, il palpite, il souffre, il pleure et il crie. Ainsi il rentre dans le large courant de la vie. Bien sûr, devant l'œuvre considérable de l'auteur dramatique, tout regret serait superflu, et

pourtant on s'est demandé pourquoi cet abandon du roman sans esprit de retour et pourquoi cette coupure si nette. La raison en est toute simple et tient tout entière dans un scrupule d'artiste. L'esthétique du théâtre et celle du roman ne sont pas seulement différentes, elles sont opposées; il faut voir les choses sous un certain angle; c'est un pli à prendre, une habitude de l'esprit qui doit devenir une seconde nature. Précisément parce que les deux genres sont voisins, il faut éviter de mêler les procédés de l'un et de l'autre. Paul Hervieu a pensé qu'on n'appartient pas à moitié au théâtre et que, pour y faire œuvre qui vaille et qui dure, ce n'est pas trop de lui consacrer toutes ses forces.

Point de lendemain, adapté d'un conte de Vivant Denon, et même *les Paroles restent*, n'avaient été que des essais. *Les Tenailles* sont le véritable début de Paul Hervieu au théâtre : elles sont restées une de ses meilleures comédies. J'ai analysé presque toutes ces pièces, à mesure qu'elles étaient représentées; j'ai indiqué ce qui me paraissait en être le fort et le faible; j'en ai souvent discuté les théories, j'en ai toujours admiré la belle tenue littéraire et la *vis tragica*. Je me bornerai donc à rappeler ici les caractères essentiels de ce théâtre, ceux qui en marquent l'évolution et la place dans l'ensemble de la production moderne. Comme beaucoup d'autres à la même époque, plus que d'autres, c'est de Dumas fils que procède Paul Hervieu. Plus nous allons et plus il apparaît que Dumas fils a été la grande force du théâtre, dans la seconde moitié du XIXe siècle, l'initiateur de qui relèvent ceux mêmes qui devaient se séparer de lui ou prendre nettement le contre-pied de sa manière. Il avait donné de la pièce à thèse une formule qui avait vivement impressionné public et auteurs, et qui devait rester longtemps viable. *Les Tenailles* et *la Loi de l'homme* sont directement issues de ses pièces sur le divorce et en semblent le prolongement. Je me hâte de dire qu'elles s'en écartent par des différences assez marquées pour constituer un art nouveau et très personnel. Tandis que Dumas se mettait lui-même en scène, et que, tour à tour Jalin, De Ryons, Thouvenin ou Rémonin, il était souvent de toute la pièce le personnage le plus vivant et qui tirait à lui tous les regards, Paul Hervieu, fidèle à sa règle de haute discrétion, n'intervient pas dans ses pièces; pas de raisonneur, porte-parole de l'auteur : la conclusion doit

jaillir des faits tels qu'ils sont présentés. Une pièce de Dumas offre un grouillement de personnages et d'intrigues qui divertit, mais en dispersant l'attention : Paul Hervieu n'admet qu'une seule action, à laquelle prennent part uniquement ceux qui y sont engagés à fond. Et, tandis que sur la trame des événemens Dumas jette l'étincelante broderie de son esprit et le fourmillement de ses mots d'auteur, souvent aussi inutiles qu'ils sont brillans et gais, le dialogue de Paul Hervieu, serré et pressant, n'admet pas un mot qui ne serve, pas un trait qui ne soit un argument. De là une impression particulièrement intense, une sorte de tristesse janséniste, une nudité austère.

Allons plus loin. Ce n'est pas seulement la facture de ces pièces qui est originale, c'en est aussi bien la conception première et l'idée maîtresse. Dumas fils croyait ou feignait de croire à la réforme de la société par celle de la législation, l'une et l'autre obtenues par l'influence d'un théâtre utile. Qu'on rétablît le divorce, on supprimait du même coup les fautes et les crimes. Ce qui, à ses yeux, justifiait le divorce, c'était l'indignité de la femme ou du mari. De l'adultère la femme de Claude est tombée à l'infanticide; le duc de Septmonts, comme le prince de Birac, trompe sa femme et dilapide sa fortune. Dans *les Tenailles*, au contraire, le mari d'Irène Fergan est parfaitement irréprochable. Le seul reproche que lui adresse sa femme, c'est qu'elle ne l'aime pas; mais elle tient, et l'auteur avec elle, que ce reproche-là prime tous les autres et même est le seul qui compte. « On n'est ici-bas que pour aimer et faire son bonheur du bonheur que l'on fait... Je n'admets pas que la loi fasse d'un être la propriété à tout jamais d'un autre être... Oh ! que chacun ne soit pas le premier à posséder la disposition de son âme et de son corps ! » Aux engagemens que contractent les époux et que mentionne la loi, — aide et protection, fidélité et obéissance, — Paul Hervieu proposait d'ajouter : *et amour*. Après cela, il savait bien que l'amour ne se garantit pas par contrat; il ne comptait sur aucune disposition législative pour assurer le bonheur des unions ou des désunions futures. C'est par là surtout que *les Tenailles* se distinguent des pièces qui ont pour objet la réfection du Code. Les réformateurs sont des optimistes qui attendent pour demain le bien de l'humanité; Paul Hervieu ne partage pas leurs illusions : il prévoit trop quels démentis leur infligera toujours la

réalité. Si souple ou si lâche que devienne le lien conjugal, il ne pourra jamais se prêter à tous les caprices et à tout l'imprévu du cœur. On peut bouleverser nos lois, il y aura encore de beaux jours pour le drame conjugal et de beaux sujets pour les dramaturges.

Notons enfin combien ce théâtre, au meilleur sens du mot, est « du théâtre. » Dès les premières répliques, on respire une atmosphère de lutte. Entre le mari autoritaire, positif, sûr de lui, en possession de l'horrible certitude, — un caractère que Paul Hervieu abomine et qu'il ne manquera pas une occasion de châtier ou d'humilier, — et une femme qui a besoin de tendresse, une terrible partie est engagée. Puisque ce mari tyrannique lui refuse le divorce dont elle a sollicité la grâce, Irène feint de se soumettre. Un enfant naît, grandit : les discussions recommencent à propos de son éducation. Fergan, toujours à cheval sur ses droits, se réclame de son autorité paternelle, comme autrefois il s'était réclamé de son autorité maritale. Il provoque ainsi la foudroyante révélation : « Vous n'êtes pas son père ! » Désormais, la situation est retournée. A la femme maintenant de refuser le divorce, qui nuirait aux intérêts de son fils; au mari de souffrir. Le parallélisme est ménagé avec une exactitude minutieuse et une cruauté savante. Le supplice d'un homme fait pendant au supplice d'une femme. Les tenailles du mariage se referment sur les deux conjoints.

Il en est de même au dénouement de *la Loi de l'homme*. Dans le théâtre de Dumas, où traînaient des vestiges de romanesque, le dénouement dénouait la situation, fût-ce par la violence. Paul Hervieu laisse les coupables ou les malheureux plus étroitement rivés à leur chaîne. Il compte sur le temps pour exécuter les vengeances les meilleures parce qu'elles sont les plus lentes. Au surplus, il n'admet pas ces dénouemens par le fer et par le feu, duels ou assassinats, qui jadis ensanglantaient la scène pour le plus grand contentement du spectateur paisible. C'est contre eux qu'est nettement dirigée *l'Énigme*. Tandis que les terribles messieurs de Gourgiran professent la doctrine homicide, le « Tue-la ! » de *l'Homme-femme*, le marquis de Neste leur oppose sa morale indulgente de vieil épicurien humanitaire : « Eh bien, non, non ! ce n'est pas la morale meurtrière de ces sauvages qui doit triompher. Il faut une justice ici-bas et que nul n'y paie plus cher

que ne vaut la faute! Des sourires, des baisers, des caresses ne peuvent s'expier, comme l'empoisonnement ou le parricide, dans le sang de ceux qui n'ont fait que de la volupté sous le ciel. » Comment se fait-il alors qu'il y ait un coup de feu au dénouement de *l'Énigme?* La pièce se termine par un suicide, qui est le type du suicide aidé, et qui vaut un assassinat. C'est que le théâtre a ses raisons, auxquelles les raisons de la philosophie ne peuvent rien. Cette fois, la violence était dans la logique de la situation. D'ailleurs, le public prête peu d'attention aux théories : il demande avant tout aux pièces d'être bien faites. *L'Énigme* est une merveille d'agencement : Paul Hervieu n'a rien fait de mieux comme ouvrier de théâtre.

Mais son œuvre maîtresse à la scène, c'est cette *Course du flambeau*, d'une grandeur incomparable et d'une parfaite beauté. On me pardonnera d'avoir un peu brouillé les dates pour la détacher de l'ensemble, la mettre à part, et montrer en elle un sommet de l'art dramatique. Combien de fois n'avons-nous pas déploré cette manie de nos écrivains de théâtre, qui se cantonnent dans l'étude d'une société étroite et pervertie, et s'obstinent à ne mettre à la scène que des types exceptionnels et des situations scabreuses? Voici une pièce qui nous ouvre un intérieur bourgeois où tous s'aiment et s'estiment, pareil à la plupart des familles françaises. La question qui le trouble est cette question d'argent qui, avec plus ou moins d'acuité, se pose à tant de ménages! Le drame impitoyable fouille jusqu'au fond de la conscience; et il n'y a pas un mot que ne puissent entendre les plus chastes oreilles! Il ne s'agit cette fois ni des revendications de l'individu, ni d'un article du Code sujet à retouches; ah! c'est tout autre chose : une loi de l'humanité sûre comme l'instinct, souveraine comme la nature, et, comme elle, implacable. Le coureur antique allumait à l'autel un flambeau qui s'en allait passer de mains en mains. « Chaque concurrent courait, sans un regard en arrière, n'ayant pour but que de préserver la flamme qu'il allait pourtant remettre aussitôt à un autre. Et alors, dessaisi, arrêté, ne voyant plus qu'au loin la fuite de l'étoilement sacré, il l'escortait, du moins, par les yeux, de toute son anxiété impuissante, de tous ses vœux superflus. On a reconnu dans cette *Course du flambeau* l'image même des générations de la vie. » C'est cette loi qui, à leur insu, agit au fond de chacun des personnages et leur dicte leur conduite. Elle explique

l'égoïsme des deux jeunes gens, persuadés que tout leur est dû et bourreaux inconsciens de leurs parens ; elle contraint la malheureuse mère à tous les sacrifices et à la définitive immolation de soi : elle expire, — remarque subtile et étrangement pénétrante, — devant la vieillesse de la grand'mère, parce que celle-ci est en quelque sorte « déshumanisée » et mise par son âge en dehors de la Course. Loi terrible qui fait de cette noble, et bonne et dévouée Sabine Revel, une voleuse, une faussaire, et finalement un assassin! Je ne sais rien qui dépasse, pour l'invention dans l'horrible, la confession de cette honnête femme surprise par l'agent de change en un flagrant délit d'un autre genre. C'est l'horreur shakspearienne transportée dans la prose du drame bourgeois. Ni déclamation, ni sensiblerie, ni coups de théâtre, rien pour l'effet, rien que la vie, morne et indifférente, pleine de sanglots étouffés, grosse de drames ignorés, semblable à un grand fleuve dont les flots sauraient tant de sombres histoires! Cette fois, Paul Hervieu ne procède de personne, il ne relève que de lui seul. Toutes les ressources élargies, toutes les forces épurées de son talent se sont rassemblées pour produire le chef-d'œuvre. Ne craignons pas de dire qu'il y est l'égal des plus grands.

Les dernières pièces de Paul Hervieu indiquaient un adoucissement de sa manière, un effort pour se rapprocher de la morale traditionnelle. Dans *le Dédale*, les époux divorcés se réconcilient au chevet de l'enfant. Ils se réconcilient trop tard, et il est fâcheux qu'avant de retomber dans les bras de son mari, la femme ait eu le temps et l'imprudence de se remarier : cela crée une situation inextricable, un « dédale » d'où l'auteur n'a pu sortir qu'en précipitant les deux maris au fond d'un gouffre qui ne rend pas ses victimes. Mais la remarque subsiste, à l'adresse des ménages trop pressés de se désunir. Dans *le Réveil*, un concours de circonstances, d'ailleurs assez extraordinaires, permet au prince Jean de constater que celle qu'il poursuivait d'un si ardent amour porte son deuil fort décolleté. Tels sont les lendemains de ces folles ivresses. Le prince retournera à ses sujets, la femme mariée retournera à son intérieur : cela vaudra mieux pour tout le monde. Dans *Connais-toi*, la femme adultère suggère à son complice ce dénouement : la réconciliation avec son mari. Le complice accepte d'enthousiasme. C'est au moins la preuve qu'il faut

y regarder à deux fois, avant de briser un foyer qui peut devenir un asile. Puis l'auteur reprend quelques-uns de ses thèmes anciens. Dans *Peints par eux-mêmes*, il avait parlé de « cette primordiale question que l'on nomme la bagatelle, et sur laquelle pivote pourtant toute l'humanité; » *Bagatelle* est une transposition théâtrale du roman de jadis, atténué suivant les exigences de la scène. *Le Destin est maître* est une pièce de facture qui rappelle la facture de *l'Énigme*.

On pouvait encore beaucoup attendre d'un écrivain resté si complètement en possession de toutes les ressources de son art. Du moins, constatons que cette œuvre inachevée présente, dans ses meilleures parties, un beau caractère de solidité. Elle a déjà subi victorieusement l'épreuve de la durée. On peut relire *Peints par eux-mêmes* et *l'Armature;* ni l'un ni l'autre de ces romans, celui de l'amour et celui de l'argent, n'a pris une ride. *La Course du flambeau* appartient de droit au répertoire de la Comédie-Française, comme le type achevé d'un genre que Diderot avait seulement pressenti. L'écrivain est de ceux qu'après les avoir comparés à leurs contemporains, on détache sans peine de leur milieu pour les situer dans l'histoire de notre littérature. Par l'exactitude de son observation, par sa finesse de pénétration morale, comme par la sobriété vigoureuse de son art, il est dans la grande tradition. Il ne s'est pas tenu à la réalité présente : par delà les mœurs de son temps, il a aperçu ces lois générales qui gouvernent les hommes de tous les temps. Sans se départir de sa réserve, avec une suprême élégance, il a mis dans un puissant relief l'opposition irréductible qui existe entre notre nature et les disciplines auxquelles nous nous efforçons vainement de la contraindre. Il a touché aux racines mêmes de l'éternel conflit. Habile à noter les travers et les vices, il n'a guère espéré en corriger les hommes ; mais il a mis toute son âme, éprise de vérité, à les en plaindre ; et c'est son honneur d'avoir si obstinément penché sur l'humaine détresse sa figure méditative et son sourire navré.

René Doumic.

REVUES ÉTRANGÈRES

LA « GERMANISATION » D'UNE GRANDE CITÉ BELGE

The German Mole, a Study of the Art of « Peaceful Penetration, » par J. Claes, un vol. in-18, Londres, librairie G. Bell, 1915. — *A Woman's Experiences in the great War*, par Mme Louise Creed, un vol. 8°, Londres, librairie Fisher Unwin, 1915.

Une femme de lettres australienne, Mme Louise Creed, vient de nous raconter, parmi d'autres souvenirs des premiers mois de la guerre, l'émouvante visite qu'elle a eu l'occasion de faire, l'automne dernier, à la petite ville belge d'Aerschot, pendant les quelques jours qui ont suivi l'évacuation momentanée de cette ville par les troupes allemandes. « J'avais toujours conservé jusque là, nous dit-elle, la pensée que les Allemands n'étaient pas aussi noirs qu'on me les représentait. Je m'étais accoutumée à concevoir leur race comme enveloppée d'une atmosphère de beauté morale et de poésie, parce que c'était la race de Beethoven et de Gœthe. Mais après ce que j'ai vu à Aerschot, le respect même que je continue d'éprouver pour l'immortel génie de ces grands hommes ne saurait plus m'empêcher de reconnaître et de proclamer la vérité au sujet des Allemands. J'ai pu m'obstiner à douter des témoignages les plus dignes de foi : mais le moyen de ne pas croire à ce que m'ont révélé mes propres yeux ? »

Sous une pluie battante, tout l'après-midi de ce jour de septembre, Mme Creed s'est promenée à travers le squelette d'une ville qui « n'existait absolument plus, » d'une ville qu'elle aurait été tentée de prendre pour « une sœur d'infortune d'Herculanum et de Pompéi. » De rue en rue, à l'infini, une dévastation lamentable et tragique, au milieu de laquelle, immanquablement, des centaines de bouteilles

vides, surmontant les gravats, attestaient que « les incendiaires s'étaient fait une fête d'assister jusqu'au bout aux lugubres progrès de leur œuvre. » Mais rien de tout cela n'égalait encore l'horreur du spectacle offert à Mme Creed par la profanation sacrilège de la vénérable église d'Aerschot :

Autour de moi s'étendait un grand espace sombre qu'éclairaient faiblement, çà et là, les lueurs jaunes de deux ou trois petits groupes de chandelles. Cela était, manifestement, une église : mais qu'est-ce donc qui lui était arrivé ? Quelle catastrophe s'était abattue sur elle, pour la changer en cette hideuse parodie d'une église ? Sur le maître-autel je voyais s'empiler des bouteilles de champagne vides, des bouteilles de rhum vides, une bouteille de genièvre cassée, et cinq bouteilles de bière. D'autres bouteilles emplissaient les confessionnaux, les bénitiers, la cuve baptismale ; d'autres se découvraient sous les bancs, et jusque sur les stalles du chœur. Partout, de quelque côté de l'église que se dirigeât le regard, ce n'étaient que des centaines, des milliers de bouteilles vides.

— Mais, madame, — murmure la voix frémissante du vieux sacristain, — voyez un peu ceci !

Le vieillard me conduit devant une statue en pierre de la Vierge avec l'Enfant. Les têtes de Marie et de son Enfant ont été enlevées ! Et puis, pendant que je me tiens immobile, tâchant à me persuader de la réalité de ce cauchemar, de nouveau les petits doigts tremblans du sacristain s'appuient sur mon bras, pour me forcer à me tourner vers un autre spectacle. Après avoir décapité la Vierge, les Allemands ont mis le feu à une magnifique image ancienne du Christ, en bois sculpté et peint ; le visage, la poitrine, ils se sont divertis à brûler, à mutiler de la manière la plus affreuse l'un des côtés de la figure sainte !

Nous voici maintenant devant la porte fermée d'une petite chapelle latérale, sur laquelle est encore épinglée une feuille de papier blanc où l'on a écrit, en langue allemande : « Chambre privée. Défense d'entrer. » Le sacristain nous ouvre la porte, et nous pénétrons à l'intérieur de la chapelle. Le plancher est tout semé de vêtemens féminins, des corsages, des jupes, tout cela probablement arraché par force du corps de malheureuses créatures dont on venait de tuer les maris ou les pères. Un amas désordonné de vêtemens et de linge de femmes, sur le sol de cette chapelle dont on a fait une « chambre privée ! »

Quelques semaines plus tard, Mme Louise Creed a été témoin de l'entrée des Allemands dans la ville d'Anvers. Assise dans la grande salle du restaurant de son hôtel, elle a eu la surprise de voir s'attabler bruyamment auprès d'elle, en compagnie de somptueux officiers bavarois ou saxons, des « civils » qui, tous les jours précédens, avaient pareillement bu et mangé à ces mêmes tables, mais en compagnie d'amis belges ou anglais, avec lesquels ils s'étaient entretenus en langue française. « Quelques-uns de ces habitués que je reconnais-

sais étaient de respectables vieillards à la barbe blanche, d'autres m'avaient frappée par l'élégance raffinée de leur mise et de leurs allures. Et j'observais qu'ils buvaient désormais plus abondamment et plus librement, n'ayant plus à faire effort pour bannir de leurs yeux ce regard furtif qui, jusqu'alors, risquait de dénoncer leur qualité d'espions. » Sans compter que, dès la minute suivante, une autre découverte allait compliquer d'une nuance d'alarme personnelle la stupeur de la courageuse femme de lettres australienne, — obligée maintenant de cacher, à son tour, sa nationalité :

Au centre du restaurant de plus en plus encombré, j'aperçus, debout, trois marins de notre flotte anglaise. Je pensai d'abord qu'ils étaient prisonniers, et un frisson de pitié me traversa le cœur. Car je reconnaissais les trois marins anglais; c'étaient eux qui plusieurs fois déjà, précédemment, étaient venus dîner au restaurant de l'hôtel; et je me rappelais qu'un soir, tout heureuse de la vue de leur uniforme, je les avais priés de faire sortir de la salle un gros chien qui terrifiait de ses grognemens un cacatoès que m'avaient naguère légué des soldats belges de Lierre. Les trois hommes m'avaient dit qu'ils étaient occupés à la défense des forts, avec le reste du corps expéditionnaire anglais. Ils m'avaient dit cela en un anglais irréprochable, si bien que, pour rien au monde, je ne me serais avisée de les soupçonner. Et voici qu'ils étaient encore là, ce soir de l'arrivée des Allemands à Anvers, — toujours vêtus de leurs uniformes anglais, toujours coiffés de leurs petites calottes pointues de marins anglais, mais parlant allemand avec des Allemands, et puis s'asseyant à une des grandes tables et buvant et riant de cet air vaniteux qui appartient en propre à leur race teutonne! Sûrement ils avaient volé quelque part les trois uniformes, et Dieu sait combien déjà ils avaient dû sacrifier de vies, et trahir de secrets! C'est ainsi que, dès ce premier soir, j'ai été amenée à découvrir que la malheureuse cité d'Anvers n'avait été qu'un grand nid d'espions allemands.

« Un grand nid d'espions allemands, » ou plutôt encore une véritable colonie allemande, voilà, en effet, ce qu'était devenue la patrie de Rubens, et depuis bien avant la présente guerre ! La prise de possession allemande y avait été inaugurée, de la manière la plus solennelle, à la fois, et la plus étrange, un certain jour de mars de l'année 1898. Un navire-école de Kiel, le *Stein*, était venu s'arrêter dans le port d'Anvers, au retour d'un voyage à Haïti, où on l'avait envoyé pour le règlement d'un litige, en compagnie du fameux *Gneisenau*. Le *Stein* était arrivé durant la soirée, et s'était posté en face de son vénérable homonyme, le Stein anversois, qui dresse au bord de l'Escaut sa lourde masse de pierres, fortement restaurée. Et voilà que, le lendemain matin, les paisibles bourgeois d'Anvers avaient constaté avec

effarement la présence d'une sentinelle allemande qui, en grand uniforme et le fusil au bras, allait et venait sur le quai, vis-à-vis de l'endroit où stationnait le navire-école! Sans l'ombre d'un scrupule, le commandant du navire avait placé là cette sentinelle, pour signifier que tout lieu où daignait apparaître le pouvoir militaire allemand devait être, du même coup, publiquement regardé comme propriété allemande.

Il y avait eu aussitôt, cela va de soi, protestation scandalisée des autorités belges, et la sentinelle allemande s'était vue forcée de remonter précipitamment à bord du navire. Mais, selon toute apparence, le capitaine Œlrich, qui commandait le *Stein*, avait reçu mission de tâcher par n'importe quel moyen à profiter de son passage pour faire entendre aux Belges quelque chose comme un premier son de cloche symbolique, leur prédisant l'imminente « germanisation » de leur libre royaume : car voilà que, le dimanche suivant, dans la grande salle des fêtes du Jardin zoologique d'Anvers, au cours d'un banquet offert en l'honneur du navire-école, et où assistaient officiellement le bourgmestre de la ville et ses échevins, voilà que ce même capitaine Œlrich a formellement exprimé le vœu « d'une prochaine annexion de la Belgique entière à l'empire d'Allemagne ! » D'où, comme l'on peut penser, un nouveau scandale. Le bourgmestre et ses échevins se sont hâtés de sortir; le *Stein* allemand a été invité à prendre congé, aussitôt, de son antique homonyme flamand ; et la presse officieuse de Berlin a poussé la condescendance jusqu'à mettre les terribles paroles du capitaine Œlrich sur le compte de l'excès de chaleur du climat haïtien, — accusé d'avoir momentanément brouillé l'une des plus vigoureuses et lucides cervelles de toute la marine de guerre impériale. Mais n'importe : il n'en restait pas moins qu'un geste avait été fait et des paroles dites qui, dorénavant, justifieraient l'Allemagne de poursuivre à loisir en Belgique l'œuvre d' « annexion » ainsi annoncée.

Ce qu'a été cette œuvre mémorable, et par quelles voies ténébreuses elle s'est accomplie, nous l'apprenons aujourd'hui de l'un de ses témoins les plus clairvoyans, M. Jules Claes, qui pendant de longues années a courageusement essayé d'éclairer ses compatriotes belges sur le danger que constituait, pour eux, l'incessante « pénétration pacifique » d'une race trop évidemment résolue à se les « annexer. » Directeur du plus important journal français d'Anvers, *la Métropole*, M. Claes a été l'un des premiers à deviner l'existence

d'un vaste plan d'ensemble, — et tout à fait « hostile, » — sous les dehors éminemment « pacifiques » de cette lente et continuelle invasion de sa ville natale et des autres cités belges par ce qu'il appelle la « taupe » allemande. Parmi l'indifférence, décidément incurable, de son entourage, il ne s'est point lassé de signaler et de dénoncer, au fur et à mesure, chacun des nouveaux progrès d'un puissant travail souterrain qui risquait de miner irréparablement, si l'on n'y prenait garde, l'ancien sol des libertés nationales de sa patrie. Et lorsque ensuite la tempête qu'il avait prévue s'est déchaînée sur la Belgique avec la soudaineté apparente et l'implacable rigueur que l'on sait, M. Claes a voulu que, du moins, l'Europe fût instruite des procédés au moyen desquels l'Allemagne avait longuement, patiemment préparé le succès de son agression. Le volume qu'il vient de publier en Angleterre, — — et qui sans doute ne tardera pas à paraître aussi dans les autres pays, — est tout rempli de documens significatifs, établissant avec une certitude absolue la réalité d'une préméditation du « coup » allemand de l'été de 1914, — et d'une préméditation qui, bien loin de n'avoir commencé qu'à la veille du « coup, » remonterait plutôt à la date lointaine du passage à Anvers du navire école du capitaine Œlrich. Jamais encore, peut-être, il ne nous a été donné d'assister d'aussi près au déploiement quasi quotidien d'une ténacité politique appuyée sur des ressources inépuisables d'hypocrisie et de mauvaise foi. Et il n'est personne à coup sûr qui, après avoir pris connaissance de l'imposant appareil de preuves dressé devant nous par l'écrivain belge, ne se sente disposé à admettre avec M. Claes la profonde, — et terrible, — justesse de cette conclusion qu'il en tire : « Aucun pays ne saurait, sans de graves périls, accorder aux Allemands les mêmes avantages qu'il accorde aux autres étrangers ; car le fait est que les Allemands ont pour principe d'employer les avantages de l'hospitalité d'autrui à des fins hostiles pour le pays qui les leur accorde. »

Mais, avant d'analyser brièvement les chapitres où M. Claes nous fait voir à l'œuvre cette singulière conception allemande de l'hospitalité, je ne puis m'empêcher de signaler une autre catégorie de ses « preuves, » celles-là ayant plus expressément pour objet de nous montrer les préparatifs immédiats de l'invasion armée d'août 1914. Voici, par exemple, des libraires d'outre-Rhin achetant à Bruxelles, pendant les six premiers mois de la même année 1914, environ 38 000 cartes militaires de la Belgique! Voici les chemins de fer prus-

siens s'empressant, pendant ces mêmes mois, à créer de nouvelles lignes stratégiques sur toute l'étendue de la frontière belge ! Ou bien encore c'est la lettre d'un habitant de Visé, qui raconte à M. Claes l'histoire d'un pont de bois jeté par les Allemands sur la Meuse, entre Visé et Lixhe. Deux ans déjà avant le début de la guerre, toutes les pièces de ce pont, dûment numérotées, se trouvaient en dépôt dans un magasin de la gare-frontière de Dalheim, sur une petite ligne très peu fréquentée qui allait d'Anvers à Aix-la-Chapelle. Aussi bien n'était-ce pas seulement des ponts que tenait en réserve le futur agresseur de la Belgique. Peut-être n'a-t-on pas oublié l'étonnement des Liégeois lorsque, pendant le siège de leur ville, trois officiers prussiens en grand uniforme, sortis l'on ne savait d'où, avaient soudain attaqué le général Léman dans son bureau, en plein cœur de Liège. Or, on a fini par découvrir que ces officiers étaient sortis, tout bonnement, d'une maison voisine où, déguisés en honnêtes « civils, » ils attendaient depuis des semaines. Autres faits, rappelés en passant par l'écrivain belge :

Depuis le 15 juin 1914, les wagons allemands ont à peu près cessé de circuler en Belgique, où l'on avait coutume de les voir chaque jour jusque là. — Tous les magasins allemands de Belgique, qui d'ordinaire ne clôturaient leur « saison » qu'au début de juillet, ont procédé à cette opération un mois plus tôt en 1914. — A la fin de juin de cette année, un bon nombre des plus « solides » maisons de Belgique ont trouvé des excuses pour ne pas régler leurs comptes du mois échu. — La *Deutsche Bank* et la *Dresdner Bank* ont envoyé, dès le mois de juillet, des circulaires engageant leurs cliens allemands à vendre les fonds belges qu'ils pouvaient avoir.

Enfin, M. Claes assure que, dans une foule de bourgades et villages de son pays, les habitans ont reconnu d'anciens hôtes « civils » sous l'uniforme des officiers et sous-officiers envahisseurs. Ici, un lieutenant de hulans empoigne le petit garçon d'une cabaretière, le fait monter en croupe près de soi, et lui offre de lui faire faire une galopade, en l'appelant par son nom. « — Comment ? dit-il à la mère, vous ne vous souvenez pas de moi ? » Il relève son casque, et la mère aperçoit les traits familiers d'un commis voyageur en instrumens agricoles qui vingt fois, les mois passés, est venu prendre son repas chez elle. Ailleurs, au contraire, un sergent d'infanterie fait saccager et détruire, par ses camarades, les diverses maisons où il a naguère laissé des dettes, pendant qu'il logeait dans le bourg en se donnant les allures d'un marchand de faucilles. Mais ceci nous ramène déjà à

cette « pénétration pacifique » dont l'étude forme, proprement, le sujet du livre de M. Claes.

« Certains pays, — nous dit le sagace directeur de la *Métropole*, — ont eu à subir plus que d'autres ce que l'on peut bien appeler le péril allemand : soit qu'ils parussent moins capables de résister, ou que l'Allemagne trouvât plus d'intérêt à les imprégner de son influence. Parmi ces victimes favorites de l'invasion allemande figurent incontestablement, — pour nous en tenir à la seule Europe, — l'Angleterre, l'Italie, la Turquie, et la Belgique. L'Angleterre, en raison de ses traditions de libre-échange, comme aussi de sa maîtrise des marchés du monde; l'Italie, à cause de ses ports sur la Méditerranée ; la Turquie, pour une foule de motifs connus de chacun; et enfin la Belgique, parce que, suivant l'expression de M. Waxweiler, l'Allemagne l'a toujours regardée comme une nation trop loyale et trop respectueuse de sa neutralité pour être en état de s'opposer efficacement à l'introduction d'élémens étrangers. »

La noble et belle cité maritime d'Anvers, en particulier, présentait dans ces dernières années le spectacle d'une germanisation à peine croyable. Plus de 10 000 Allemands s'y étaient installés, et qui avaient même fini par se substituer presque entièrement aux Belges dans plusieurs des principaux domaines de l'industrie et du commerce locaux. L'exportation, la commission, les douanes, tout cela avait passé entre leurs mains. A la veille de la guerre, dans une adjudication ouverte pour la construction d'un dock, une compagnie belge des plus honorables avait fait des offres si avantageuses pour les intérêts de la ville qu'on avait dû les accepter : mais la colonie allemande, ne pouvant se résigner à perdre l'affaire, avait réussi à faire rompre le traité et à faire ouvrir une adjudication nouvelle, qui avait tourné au profit d'entrepreneurs allemands. Il existait à Anvers une centaine au moins de « Sociétés » allemandes, dont beaucoup ne se cachaient pas de recevoir des subventions, officielles ou privées, d'outre-Rhin. On y voyait deux Sociétés d'anciens officiers ou soldats, six Sociétés chorales, et jusqu'à un *Verein* expressément destiné à « favoriser le maintien de l'humour germanique ! » Avec cela plusieurs grandes écoles allemandes de garçons et de filles, où l'on chantait, chaque jour, des hymnes en l'honneur du Kaiser, ce qui n'empêchait pas maintes familles belges d'y envoyer aussi leurs enfans. Mieux encore : la colonie allemande d'Anvers avait réussi à réaliser d'une façon durable le rêve patriotique conçu jadis par le commandant du

navire-école le *Stein*, le jour où celui-ci avait campé une sentinelle prussienne sur le quai de l'Escaut. Avec l'approbation du Conseil communal, une « Société de Vigilance » s'était constituée sous le nom flamand de *Waak en Sluit*. C'était une sorte de police privée, prétendant aider ou suppléer dans sa tâche l'autorité régulière, et dont les membres avaient droit de porter des armes. Or, l'immense majorité de ces membres était composée d'Allemands, et un « prospectus » reproduit par M. Claes prouve clairement que le *Waak en Sluit* d'Anvers se rattachait en droite ligne à un groupe de sociétés allemandes analogues ayant leur centre à Cologne !

Une vingtaine d'années avaient suffi pour opérer cette transformation de la vénérable cité flamande en ce que Mme Louise Creed allait définir bientôt : « un véritable nid d'espions allemands. » Transformation que prévoyait et dénonçait déjà, au début de l'année 1897, notre compatriote M. Carteron, consul général de France à Anvers, dans un admirable rapport publié par le *Moniteur officiel du Commerce* du 27 mars de la même année. « Par degrés, écrivait M. Carteron, l'ancienne physionomie d'Anvers est en train de changer. Bon nombre d'anciennes et solides maisons belges risquent d'avoir à disparaître, faute pour elles d'avoir su se protéger en temps utile contre les menées souterraines de concurrens venus d'Allemagne. Et celles de ces maisons qui ont chance de survivre se trouvent dès maintenant forcées de compter avec ces immigrans allemands, affranchis de tout préjugé tant soit peu gênant, et dont les patiens efforts formeront à coup sûr l'un des chapitres les plus suggestifs de cette curieuse histoire d'une « lutte pour la vie. »

Dans sa clairvoyance prophétique, M. Carteron allait même jusqu'à signaler le rôle capital d'un personnage que M. Claes nous montre aujourd'hui comme ayant été, à beaucoup près, l'agent le plus actif et le plus constant de cette « germanisation » de la ville d'Anvers. J'entends par là l'humble et modeste « commis » allemand, ce « jeune homme au teint pâle, des lunettes sur le nez, sobre, patient, travaillant volontiers sans aucun salaire, » et qui, toujours suivant le rapport de notre éminent compatriote, « à Anvers de même qu'en beaucoup d'autres villes, a puissamment contribué aux progrès de la suprématie allemande. » C'est lui, ce « jeune homme au teint pâle, » qui sans l'ombre d'un doute, à Anvers comme ailleurs, a commencé le « travail de taupe » éloquemment décrit par M. Claes. Qu'on le voie se présenter d'abord dans les riches bureaux d'un négociant belge ! Impos-

sible d'imaginer apparence plus innocente. Ayant achevé ses études commerciales dans son pays, et souvent même dans la propre maison de son père, — qui est, là-bas, l'un des représentans les plus considérables de la même « branche » de commerce, — il a résolu de venir passer quelques années en Belgique, afin d'apprendre plus à fond la langue française. C'est donc une faveur qu'il sollicite, malgré les nombreuses et élogieuses recommandations dont il est muni; et aussi ne demande-t-il pas à être payé. Au contraire, pour peu que le négociant belge y consente, son père se fera un plaisir de « s'intéresser » directement aux opérations d'une maison qu'il a depuis longtemps coutume d'apprécier. — Et malheur au négociant belge, — ajoute en passant M. Claes, — s'il consent à cette « participation » du père de son nouveau commis! Nul moyen pour lui, dorénavant, de se dépêtrer de cette double « emprise, » qui non seulement l'empêchera de congédier le fils, s'il n'en est point satisfait, mais l'obligera encore à ne rien cacher, devant le commis étranger, de ses plus intimes secrets professionnels.

Au surplus, le négociant n'aura guère l'occasion de vouloir congédier un « employé modèle » tel que celui-là. Un garçon si laborieux et si complaisant, toujours le premier à venir au bureau et le dernier à quitter son pupitre! Tout au plus sera-t-il tenté, peut-être, de regretter que l'excès de zèle pousse parfois le commis à « mettre son nez » dans des affaires dont il vaudrait mieux qu'il ne se mêlât point. Voici, par exemple, qu'un matin du printemps de 1914, l'un des plus notables commerçans belges qui eussent encore « survécu » à la « germanisation » d'Anvers reçoit, dans son cabinet, la visite de l'un de ses commis allemands!

— Monsieur, — dit le commis, avec un air tout ravi de soi-même, — j'ai grand plaisir à vous restituer ce billet de banque qui allait être perdu, et que j'ai trouvé dans une enveloppe ouverte!

— Et où avez-vous trouvé cette enveloppe?

— Dans la corbeille où vous jetez vos papiers inutiles.

— Je vous remercie bien de ce précieux service que vous m'avez rendu. Mais comme je ne me soucie pas d'avoir chez moi des employés qui s'amusent à explorer le contenu de ma corbeille à papiers, auriez-vous l'obligeance de vous faire payer ce qui vous est dû, et de ne plus jamais remettre le pied dans ma maison?

Ce commerçant se trouvait instruit déjà par l'exemple de ses confrères, et vingt années de « lutte pour la vie » l'avaient mis en défiance des façons d'agir des commis allemands. Mais que l'on imagine

la même aventure se produisant, il y a un quart de siècle ! Combien alors le négociant belge, — tout en reconnaissant avec ennui mainte lacune fâcheuse dans l'éducation « mondaine » de son nouveau commis, — combien il aurait aisément excusé ces lacunes, en comparaison de l'admirable ensemble de qualités de tout ordre qui leur faisait contrepoids ! Si bien que, de mois en mois, le jeune Allemand se serait acquis plus d'autorité, et que bientôt, sur sa requête, d'autres commis allemands seraient venus s'asseoir près de lui, remplaçant des commis « indigènes, » décidément trop coûteux : tandis que ces remplaçans venus d'outre-Rhin, poussant à un degré « héroïque » leur légitime désir d'apprendre la langue française, s'accommodaient de n'être point payés lors même qu'on les savait dénués de toutes ressources personnelles ! — (On ignorait seulement qu'ils recevaient une pension régulière de l'une ou l'autre des deux grandes sociétés instituées en Allemagne, avec des capitaux de toute provenance, pour permettre ainsi à des employés pauvres d'aller « coloniser » des villes étrangères.)

Et que si les hasards du voyage nous avaient ramenés à Anvers cinq ou six ans après la première arrivée du doux et timide jeune garçon en lunettes, voici, d'après M. Claes, l'inquiétant tableau que nous aurions découvert : « Dans les bureaux du négociant, vainement vous auriez cherché un seul employé belge, à l'exception du menu fretin ; toutes les places tant soit peu importantes ayant été, l'une après l'autre, accaparées par des Allemands. Bien plus, les capitaux allemands auraient fini par jouer un si grand rôle dans les affaires du négociant que celui-ci s'étonnerait parfois de n'avoir pas encore été, lui-même, contraint de céder sa propre place à un confrère allemand. En fait, il y a longtemps que cette substitution dernière se serait accomplie, si les Allemands n'avaient pas estimé que le nom du négociant belge possédait une certaine valeur commerciale, la valeur d'une espèce d'enseigne, qu'il convenait de ne point sacrifier. »

Ainsi se propageait à Anvers le « microbe » allemand. A l'intérieur des bureaux où ils avaient réussi à se faire accueillir, les nouveaux venus examinaient soigneusement les registres et la correspondance, voire le contenu de la corbeille aux papiers du « patron. » Au dehors, ils se hâtaient de fonder les innombrables « sociétés » que j'ai dites, en même temps qu'ils resserraient leurs liens avec les grandes sociétés d'Allemagne qui les avaient envoyés à l'étranger et les y faisaient vivre. Insensiblement, sous leur impulsion habilement

déguisée, l'ancienne cité flamande perdait son caractère distinctif, s'imprégnait d'une atmosphère essentiellement germanique. Il n'y avait pas jusqu'à ses dehors qui, chaque fois qu'on les revoyait, ne revêtissent plus manifestement la couleur et l'odeur d'une ville allemande. Je me souviens d'en avoir été très frappé, pour ma part, quelques semaines avant la déclaration de guerre : j'avais peine à reconnaître non seulement les quartiers nouveaux des alentours de la gare, mais aussi les vénérables ruelles voisines de l'Hôtel de Ville et de la Cathédrale. Tout cela, sans que l'on sût comment. s'était soudain « germanisé : » les mêmes maisons qui m'avaient naguère diverti et touché par leur flegmatique bonhomie flamande me faisaient à présent l'effet d'avoir été transportées là de quelqu'une des plus récentes « artères » de Berlin ou de Cologne. Et pas une boutique où l'on ne fût servi désormais par des commis allemands, obséquieux et pressés, au lieu de l'ancienne apathie somnolente de blondes demoiselles toutes pareilles aux martyres ou aux nymphes d'un Gaspard de Crayer.

Inutile d'ajouter que ces « taupes » allemandes avaient aussi leurs journaux, le *Brusseler Zeitung*, le *Deutscher Anzeiger für Antwerpen*, comme aussi leurs églises, où pasteurs et curés, — fort appréciés de la population belge dans leur rôle de professeurs gratuits de langue allemande, — ne se fatiguaient pas de tonner contre l'effroyable corruption religieuse et morale de la France. Mais surtout, c'était dans les journaux, et les églises, dans tous les milieux « indigènes, » que ces hôtes dangereux s'efforçaient patiemment d'insinuer l'influence allemande. A peu près invariablement, dans chacune des familles immigrées d'outre-Rhin, l'un des frères se faisait naturaliser belge, tandis que l'autre frère conservait avec soin sa nationalité allemande : par où l'on comprendra aisément combien leur race était arrivée à se sentir forte jusque dans les conseils de la cité et de la province ! A Anvers comme un peu plus tard à New-York et à Chicago, il fallait voir (et entendre) l'exubérant « loyalisme » de ces Flamands improvisés, — sans que d'ailleurs leur nouvel amour de la Belgique les empêchât, notamment, de souscrire des sommes énormes, en 1913, pour « l'augmentation des armemens de l'empire d'Allemagne. »

Et de la même façon que les Allemands d'Anvers exploitaient à leur profit la naïve piété des foules flamandes, en leur représentant l'esprit français comme purement diabolique, de même encore ils se servaient sans vergogne de l'attachement enraciné de ces foules pour leur langue nationale. M. Claes ne va pas jusqu'à oser admettre que

la résurrection récente de la vieille querelle des « flamingans » et des « wallons » ait été, tout entière, d'inspiration allemande ; mais, certes, les documens qu'il nous cite nous prouvent assez la grande part qu'y ont prise des mains allemandes. Une campagne, à la fois sournoise et tenace, a été menée dans les villes et villages du pays flamand, pour accoutumer les habitans de ce pays à considérer les Allemands comme leurs frères de langue, et de tradition, et de cœur, ardemment désireux de les défendre contre l'hostilité et la persécution séculaires de leurs rivaux wallons, soutenus par le reste des nations latines. Après quoi, lorsqu'ils ont cru avoir suffisamment préparé le terrain, les instigateurs des rancunes « flamingantes » ont voulu recueillir le fruit de leur travail. Mais il s'est trouvé qu'une fois de plus leur sottise foncière, — je veux dire ce manque absolu d'observation vivante que je signalais ici l'autre jour, — leur a valu d'échouer dans leur entreprise. Se figurant que leur prédication anti-latine avait suffi pour engourdir les consciences des Belges suivant la manière d'un de leurs gaz stupéfians, ils ont adressé à leurs auditeurs de la veille une série d'appels et de proclamations où ils les engageaient à réaliser l'immortelle destination de leur race, en se laissant « annexer » par leurs frères d'outre-Rhin. « Vos aspirations vont être satisfaites. Le rêve de vos pères va enfin prendre corps. Les Flandres aux Flamands, telle est la volonté de Dieu!... Accueillez parmi vous les braves troupes prussiennes qui sont venues vous délivrer de l'ancien joug romain! Et rappelez-vous ce cri de guerre de vos ancêtres : *Tout ce qui est wallon (walsch) est faux (valsch). Il faut tuer tout cela!* »

Heureusement, les Belges de langue flamande n'étaient pas encore assez « drogués » pour oublier l'invasion allemande en Belgique, et la destruction de quelques-unes de leurs plus belles villes, et le massacre de milliers de leurs frères, flamands ou wallons. Si bien qu'à ces appels de Flamingans en casque pointu ils ont répondu par un éclat de rire, parfaitement résolus désormais à persévérer dans l'émouvante fraternité de corps et d'âme qui, depuis le début de la guerre, a inspiré toute leur conduite à l'égard des Wallons. Puissent-ils seulement, au sortir de la terrible épreuve qui s'achève pour eux, puissent-ils se souvenir aussi de la leçon qu'a été pour eux le bouleversement prolongé de leur sol par la « taupe » allemande!

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Nous disions, il y a quinze jours, que le ministère Viviani avait obtenu une fois de plus la majorité à la Chambre, mais que ce vote ne l'avait pas consolidé : il éprouvait cette difficulté de vivre que Fontenelle ressentait à la veille de sa mort. On ne lui reprochait cependant rien de précis ; mais tout s'use, et il faut bien avouer que ce ministère n'avait pas été constitué pour traverser une étape aussi longue que la guerre devait l'être. Il avait des points faibles, des élémens insuffisans et ne représentait pas d'une manière complète cette « union sacrée » dont on a tant parlé. Il ne représentait même pas le parti républicain tout entier : à plus forte raison la droite en avait-elle été exclue. Sur tous ces défauts on avait fermé les yeux par patriotisme, et on aurait continué de le faire si des espérances qui semblaient raisonnables s'étaient réalisées, si des mécomptes ne s'étaient pas produits. Depuis quelque temps, un malaise régnait dans les esprits. En pareil cas, le besoin de changer devient de plus en plus impérieux : il était inévitable qu'on finît par y céder. A peine l'a-t-on eu fait, qu'un mouvement de sympathie a eu lieu en faveur du Cabinet démissionnaire. On s'est demandé si on n'avait pas été un peu injuste envers lui, surtout envers le ministre de la Guerre, M. Millerand, qui a été un bon ouvrier de la défense nationale, et qui, par un travail acharné, a réparé pour une bonne part des défauts de préparation dont il n'était pas responsable. On lui battait froid la veille ; les mains se sont chaudement tendues vers lui le lendemain. Mais le ministère Viviani n'était déjà plus : le ministère Briand occupait la scène.

C'est un grand ministère, non seulement par le nombre de ses membres qui dépasse tout ce qu'on avait vu jusqu'ici, mais par la notoriété ou l'illustration de plusieurs d'entre eux. Cette fois, le pays était vraiment représenté dans tous ses élémens politiques, depuis

l'extrême gauche jusqu'à la droite, depuis M. Jules Guesde jusqu'à M. Denys Cochin, en passant par M. Combes qui représente la vieille garde du parti radical-socialiste, et par M. Malvy qui continue d'y représenter la nouvelle. Si nous étions dans un temps normal, il y aurait de notre part plus que des réserves à faire sur quelques-uns de ces noms, et leur assemblage pourrait paraître étrange; mais nous sommes dans un temps exceptionnel où la tolérance des uns envers les autres est la seule garantie possible de l'union de tous. M. Méline, M. Denys Cochin l'ont compris et, puisqu'on leur demandait leur concours, ils ne pouvaient pas le refuser. Ils représentent avec une fidélité qui ne s'est jamais démentie, le premier, la république modérée et progressiste, le second, la droite bienveillante à toutes les bonnes volontés qui mettent la France au-dessus des partis.

Au reste, il n'y a plus de partis pour le moment. Bien coupable serait celui qui travaillerait à faire prévaloir ses préférences personnelles sur celles du voisin. Une même pensée, un même sentiment unissent tous les Français dans une seule préoccupation, celle de la victoire qui chassera les Allemands de notre territoire et les refoulera sur le leur. Toutes les préoccupations de nos ministres sont et resteront tournées vers le salut du pays, et, si quelque germe de discorde venait à s'introduire entre eux, ils n'auraient qu'à songer à la présence de l'ennemi à quelques kilomètres de Paris pour se retrouver d'accord aussitôt. Une des caractéristiques du ministère actuel est l'institution des ministres d'État, ainsi dénommés parce que, n'ayant pas de portefeuille spécial, ils n'ont à s'occuper que des intérêts généraux. Quelques-uns d'entre eux, M. de Freycinet par exemple, n'ont peut-être plus, vu leur âge, les forces physiques nécessaires au labeur quotidien d'un département ministériel, mais leur vigueur d'esprit restée intacte, et leur grande expérience en font les meilleurs conseillers d'un gouvernement, et M. Briand a eu grandement raison de se les attacher. Il y a enfin, dans le ministère, une nouveauté qui, en ce moment surtout, ne saurait être trop approuvée : un général à la Guerre et un amiral à la Marine. La présence du général Galliéni rue Saint-Dominique y fera moins regretter le départ de M. Millerand, et celle de l'amiral Lacaze rue Royale a produit dans la marine une impression de soulagement et de confiance. On se demandait entre quelles mains serait placé le portefeuille des Affaires étrangères, qui, toujours si important, l'est aujourd'hui plus que jamais. M. Briand l'a gardé pour lui. La souplesse de son intelligence et la bonne grâce de sa parole, jointes à la facilité avec laquelle il s'adapte aux

tâches les plus variées, sont chez lui des dons précieux, qui lui seront d'un grand secours au quai d'Orsay. Il s'est cependant défié, sinon de ses forces et de ses aptitudes, au moins de ce que sa préparation pouvait avoir de provisoirement incomplet, et il a prié M. Jules Cambon d'être son collaborateur immédiat. C'était un devoir pour M. Cambon de donner cette collaboration, dans un moment où sa compétence diplomatique, éprouvée dans des postes divers et qui s'est manifestée d'une manière si éclatante dans le dernier, pouvait en effet être précieuse entre toutes. Qui connaît mieux que lui l'Allemagne, choses et hommes? Sous le titre modeste de secrétaire général, le seul qu'il ait voulu accepter, il rendra, nous n'en doutons pas, de grands services au ministère des Affaires étrangères. En l'y appelant, M. Briand s'est inspiré du sentiment public qui le désignait et lui a donné satisfaction. Le nouveau ministère se présente donc dans les meilleures conditions de succès et de durée, et nous souhaitons de grand cœur qu'elles se réalisent, car rien ne serait pire en ce moment que l'instabilité gouvernementale. Il aurait fallu conserver le Cabinet Viviani, si on l'avait pu. Le patriotisme bien entendu doit s'appliquer aujourd'hui à soutenir le Cabinet Briand et à le faire vivre jusqu'à la fin des hostilités.

Quand viendra cette fin? Suivant toutes les apparences, elle est encore lointaine, et il faut savoir gré à M. Briand de l'avoir dit à la Chambre avec une courageuse franchise. Sa première rencontre avec le parlement a été heureuse. La déclaration ministérielle, qui s'est bornée à parler de la défense nationale, a été bien accueillie et applaudie au Luxembourg et au Palais-Bourbon. Comme on devait s'y attendre, sa lecture a été suivie, à la Chambre, d'une demande d'interpellation dont le gouvernement a demandé la discussion immédiate. Elle a eu lieu en effet tout de suite et s'est terminée le mieux possible, puisque M. Briand a obtenu, pour un vote de confiance, l'unanimité des voix, moins une. Il a fort bien parlé, suivant son habitude, et sa péroraison, animée du plus ardent patriotisme, a soulevé l'enthousiasme de la Chambre entière. Il a affirmé la résolution la plus ferme de poursuivre la lutte jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au refoulement de l'ennemi au delà de nos frontières et de celles de la Belgique. Et après? demandera-t-on peut-être. A chaque jour suffit sa peine : le moment n'est pas encore venu de parler des conditions de la paix. M. Renaudel avait eu l'imprudence de le faire dans une phrase où il repoussait par avance toute pensée de conquête et d'annexion. On a cru, — il avait été mal compris et s'en est expliqué aussitôt.

— qu'il parlait de l'Alsace-Lorraine pour l'exclure de nos revendications et l'émotion de la Chambre s'est traduite par des protestations indignées. L'unanimité sur le point qui nous touche le plus s'est manifestée avec une sorte de violence. M. Briand l'a constatée et il a demandé, « puisque nous avons, hélas ! une longue route à parcourir ensemble avant d'atteindre notre but, à quoi bon des discussions et pourquoi nous séparer pendant la marche ? » Jamais observation n'a été plus sage. M. Briand a continué en opposant la France, qu'on ne saurait accuser d'être une nation de proie et qui, quarante-cinq ans, a fait tant de sacrifices au maintien de la paix, à l'Allemagne qui, non contente des immenses profits qu'elle a tirés de sa victoire, a rêvé d'étendre par la force brutale son hégémonie sur le monde entier. En faisant allusion à ses emblèmes : « Tant qu'elle gardera, a-t-il dit, ses serres, son bec et ses intentions homicides, il ne saurait être question de paix avec elle. C'est seulement lorsqu'elle se sera résignée à reprendre son rang parmi les nations avec la pensée de se développer selon son génie en respectant le génie des autres, c'est seulement lorsque nous l'aurons mise dans l'impossibilité d'attenter à l'indépendance des autres peuples, que nous pourrons parler de la paix. » La Chambre a couvert d'applaudissemens ce passage de son discours où M. Briand a indiqué à la fois l'étendue de nos résolutions et aussi leurs limites. C'est à nos yeux le programme de l'avenir.

Mais, comme l'a dit M. le président du Conseil, nous avons encore une longue marche à faire et les incidens qui se sont passés depuis quelques jours en Orient ne sont pas de nature à en abréger le parcours. La situation de la Grèce reste troublée, incertaine, inquiétante : il semble qu'on y soit toujours à la veille d'une surprise nouvelle. Quoi de plus naturel, puisque le Roi gouverne avec une constitution faussée et un ministère que le majorité parlementaire est toujours maîtresse de renverser ? Chambre et gouvernement, lorsqu'ils sont enfermés face à face dans le même local, arrivent vite tous deux et l'un contre l'autre au paroxysme de l'énervement. Alors la moindre étincelle allume un incendie. Un de ces derniers jours, le ministre de la Guerre s'est déclaré insulté, et il est parti en faisant claquer les portes. Cette incartade a révolté la Chambre. M. Zaïmis, sentant son ministère ébranlé, a voulu avoir un vote de confiance pour le remettre en équilibre. Aussitôt M. Venizelos a pris la parole : la question politique se trouvant posée, il n'a pas cru pouvoir garder le silence, ni donner plus longtemps l'appui de la majorité dont il

dispose à un gouvernement qu'il juge néfaste pour le pays. Il a été vivement interrompu par plusieurs ministres qui, à leur tour, ont condamné sa propre politique et ont déclaré que, si elle avait été suivie, elle aurait entraîné la Grèce à sa perte. Entre M. Venizelos et le gouvernement, l'opposition est donc irréductible; ils se lancent mutuellement les mêmes accusations à la tête ; rien ne saurait les réconcilier. On sait malheureusement que la politique du ministère est celle du Roi, de sorte que celui-ci est découvert et que la lutte qui se poursuit a l'air directement d'être entre lui et M. Venizelos. Avons-nous besoin d'en montrer l'inconvénient ? Il a été mis très en relief par une interruption et une interrogation imprudentes qui ont été adressées à l'orateur. — Croyez-vous donc, lui a-t-on demandé, que le Roi travaille contre le pays ? — M. Venizelos a fait remarquer ce qu'une telle question avait d'incorrect et, après avoir dit que, pour son compte, il s'était toujours abstenu de mêler le nom du Roi, constitutionnellement irresponsable, à des débats auxquels il devait rester étranger, il a repoussé comme absurde la mauvaise pensée qu'on lui prêtait, mais il a conclu que, si le Roi était un bon stratège, sa préparation politique était insuffisante. On sait que l'opinion, en Grèce, attribue au roi Constantin le mérite des récentes victoires que l'armée a remportées ; de là le titre de bon stratège que M. Venizelos lui décerne ; mais à quoi sert un bon stratège quand on est décidé à ne pas faire la guerre ? La neutralité fait évidemment perdre au Roi quelque chose de son mérite. Quoi qu'il en soit, la Chambre a voté dans une grande effervescence et, la majorité, continuant de suivre M. Venizelos, a mis le ministère en minorité de 33 voix. Aussitôt M. Zaïmis a donné sa démission et la crise ministérielle a été ouverte.

Comment la dénouer? L'obstination du roi Constantin est connue : aussi croit-on généralement que la Chambre sera dissoute et que le gouvernement procédera à des élections nouvelles. Quelque violente que soit cette solution, si on songe que les dernières élections sont toutes récentes et qu'il n'y a pas lieu de croire à un changement dans la volonté du pays, elle aurait pu être jugée strictement légale à un autre moment; mais peut-on y recourir à un moment où, l'armée étant mobilisée, une grande partie des électeurs est sous les drapeaux et ne peut pas voter? Le cas est embarrassant pour tout le monde : pour le gouvernement, qui s'expose de plus en plus à violer dans leur esprit les institutions fondamentales du pays, et pour M. Venizelos, qui risque de perdre un grand nombre d'électeurs, mis dans l'impossibilité de voter. On comprend le peu d'empressement qu'ont montré à le

prendre ceux à qui le Roi a offert le pouvoir dans ces conditions. Pendant plusieurs jours, il a cherché des ministres; tous se récusaient : d'abord M. Zaïmis, qui n'est pas un homme de coup d'État, puis M. Rhallys, qui ne l'est pas davantage, mais sur lequel on a un moment compté parce qu'il s'est brouillé avec M. Venizelos. Enfin le Roi a mis la main sur M. Skouloudis, qui n'est pas à proprement parler un homme politique, mais plutôt un diplomate et qui, arrivé aujourd'hui à un âge avancé, semblait avoir renoncé aux affaires. M. Skouloudis est d'ailleurs un homme modéré, sympathique, indépendant par sa fortune et par son caractère : on ne peut pas le regarder *a priori* comme un adversaire de M. Venizelos, qui l'avait choisi pour second à la conférence de Londres. En revanche, tout le reste du ministère étant conservé, on y introduit un homme nouveau, M. Michelidakis, ennemi d'autant plus acharné de M. Venizelos que, Crétois tous les deux, ils ont toujours combattu l'un contre l'autre. En somme, M. Skouloudis entre dans le ministère pour rassurer les Alliés; M. Michelidakis y entre contre M. Venizelos, et le général Yannakitsas, ministre de la Guerre, y reste contre la Chambre : ces trois traits suffisent pour caractériser la politique du Roi dans sa persévérance, dans son entêtement. Nous serions très en peine de dire ce qui en résultera. Les dernières nouvelles présentent la dissolution comme de plus en plus probable : alors, c'est l'aventure.

Ce qui nous touche personnellement dans cette crise, ou plutôt dans ce conflit, c'est le trouble qui peut en résulter, non pas pour la situation intérieure de la Grèce, mais bien pour sa situation internationale, que nous envisageons plus particulièrement dans ses rapports avec nous. Il n'est que juste de reconnaître, et nous le faisons volontiers, que M. Skouloudis s'est empressé d'user des meilleures formes envers les Alliés. La note qu'il a fait remettre à Londres, à Pétrograd, à Rome et à Paris vaut la peine d'être reproduite en son entier; elle est ainsi conçue : « Veuillez donner à M. le Président du Conseil l'assurance, de ma part, la plus formelle de notre ferme résolution de continuer notre neutralité avec le caractère de la plus sincère bienveillance vis-à-vis des Puissances de l'Entente. Vous voudrez bien ajouter que le nouveau Cabinet fait sienne la déclaration de M. Zaïmis au sujet de l'attitude amicale du Gouvernement royal vis-à-vis des troupes alliées à Salonique, qu'il a trop conscience des vrais intérêts du pays et de ce qu'il doit aux Puissances protectrices de la Grèce pour s'écarter le moins du monde de cette ligne de conduite, et que, dès lors, il espère que les sentimens d'amitié de ces Puissances pour la Grèce ne

pourront être à aucun moment influencés par les nouvelles malveillantes et tendancieuses qu'on met à dessein en circulation dans le vain espoir d'altérer les bons rapports de l'Entente avec la Grèce. » Voilà qui est bien et qui ne saurait manquer de produire l'impression la meilleure sur « les Puissances protectrices » de la Grèce, qui, d'après les traités, sont l'Angleterre, la France et la Russie; mais pourquoi M. Dragoumis, dans une conversation avec des journalistes, a-t-il fait entendre des paroles différentes? Peut-être les a-t-on mal rapportées. Il est singulier que, au moment même où le gouvernement hellénique sollicite de la France et de l'Angleterre une avance de 40 millions qu'elles se montrent disposées à lui faire, ce soit justement le ministre des Finances qui envisage l'hypothèse où, si les Alliés ou les Serbes venaient à pénétrer sur le territoire grec, il y aurait lieu de les désarmer et de les interner. M. Dragoumis veut bien reconnaître que l'opération serait particulièrement délicate sur les Alliés, et nous le croyons avec lui, plus que lui peut-être. S'il a été vraiment tenu, que signifie ce langage qu'on croirait combiné pour faire manquer l'emprunt? N'aurait-il pas mieux valu s'en tenir à celui de M. Skouloudis?

Si nous portons nos regards plus au Nord, jusqu'à la Roumanie, là aussi l'horizon n'est pas sans nuages. La Roumanie a bien de la peine à prendre un parti quelconque, car la neutralité n'en est pas un, elle en est au contraire l'absence et la négation. La neutralité ne peut être qu'un état provisoire et on le sait d'autant mieux en Roumanie qu'on y a été plus d'une fois au moment d'en sortir : et ce moment reviendra sans nul doute. Que fera alors la Roumanie? Elle n'en dit rien; peut-être ne le sait-elle pas elle-même. L'opinion, à Bucarest, est agitée en sens opposés. L'intervention immédiate a des partisans très ardens, très généreux, très éloquens, aux premiers rangs desquels il faut mettre MM. Filipesco et Take Jonesco ; ils ont toutes nos sympathies et nous croyons en toute sincérité qu'ils ne se trompent pas sur l'intérêt de leur pays, Les succès que remportent les Austro-Allemands, joints aux Bulgares, sont malheureusement réels ; mais ils sont très disputés, très difficilement acquis; l'armée serbe continue d'être héroïque et, quelle que soit l'insuffisance momentanée des contingens que l'Angleterre et nous avons envoyés à Salonique, les choses auraient certainement pris une tournure très différente si la Roumanie et la Grèce, au lieu d'être fascinées et paralysées par l'espèce de terreur que l'Allemagne exerce sur les âmes pusillanimes, avaient pris fait et cause pour la Serbie. Elles ont

hésité, elles hésitent encore, elles persistent dans la neutralité : en attendant, les événemens se précipitent. M. Bratiano cache ses incertitudes sous un silence d'où il est, malgré tout, obligé de sortir quelquefois. Il parle alors en termes qu'il s'efforce de rendre aussi sibyllins que possible et il y réussit. C'est devant la majorité parlementaire dont il est sûr qu'il aime à s'expliquer à huis clos. « Je répudie, dit-il fièrement, toute politique qui exige des bénéfices sans prévoir des sacrifices, mais je ne veux pas non plus, ajoute-t-il prudemment, faire des sacrifices sans probabilité de succès. » Toute l'équivoque est dans ce mot de probabilité ; il n'en est pas de plus élastique, le calcul des probabilités n'ayant pas de certitude absolue en politique ; la peur en tire tout ce qu'elle veut. La véritable pensée de M. Bratiano est sans doute dans ses dernières paroles, où il dit que la guerre ne se décidera pas dans les Balkans, même si les détroits étaient pris par les Allemands. Son avis, sur ce point, est aussi le nôtre, mais il n'en est pas moins vrai que les échecs qui se produisent dans les Balkans rendent ailleurs la lutte plus difficile et plus longue. Si M. Bratiano attend la décision de la guerre hors des Balkans avant de prendre parti lui-même, cette conduite, quoi qu'il en dise, ressemble beaucoup à attendre des bénéfices sans avoir participé aux sacrifices. On veut tout avoir sans rien hasarder, sans rien risquer, c'est la mode balkanique, et, pour mieux justifier son abstention, on exagère les hasards et les risques. Chaque pays est libre de choisir sa politique, mais nous ne voudrions pas de celle-là pour la France. Au surplus, ce n'est pas celle qu'elle a suivie lorsqu'elle est partie pour Salonique.

Quelques personnes lui reprochent son intervention, et nous n'avons pas dissimulé ce qu'il y avait de sérieux dans les raisons qu'elles donnent. Ces raisons ont été invoquées ailleurs qu'en France et y ont produit assez d'effet pour que, après notre débarquement à Salonique, nous y soyons restés seuls, ou peu s'en faut, pendant quelques jours. Pourquoi ne pas dire toute la vérité ? L'Angleterre a éprouvé des hésitations. Sans doute on trouverait dès ce moment chez ses ministres quelques affirmations énergiques dans le sens de l'action ; les hommes d'État anglais aiment à balancer longtemps une idée entre ses deux pôles avant de se décider à l'adopter ou à la rejeter, et il n'est pas rare qu'ils enferment le pour et le contre, le oui et le non, dans une même phrase, ce qui rend leur vraie pensée difficilement saisissable. Cependant, il y a quelques jours, lord Lansdowne a prononcé un discours dont le sens n'était que trop clair ; il a opéré sur

ceux qui s'intéressent au sort de la Serbie comme une terrible douche d'eau froide. Son avis était évidemment qu'il n'y avait rien à faire, parce qu'il était trop tard et que, quelque diligence qu'on y mît maintenant, on arriverait quand tout serait fini. L'impression produite a été vive; on s'est demandé si l'opinion de lord Lansdowne était définitivement celle du Cabinet anglais dont il fait partie. Une discussion nouvelle était nécessaire; elle a eu lieu le 2 novembre à la Chambre des Communes; M. Asquith y a pris la part principale. Il a parlé, suivant son ordinaire, avec une grande franchise et a avoué tout de suite que cette guerre avait été « féconde en surprises et en désenchantemens. » La déception a porté plus particulièrement sur les Dardanelles, et à ce sujet nous pouvons dire que ce n'est pas nous qui avons eu l'idée première de cette expédition. L'Angleterre nous y a entraînés avec elle ; nous ne pouvions pas l'y laisser aller sans nous. Au reste, l'idée même de l'expédition était fort bonne; c'est l'exécution qui a fait défaut. Bien des fautes ont été commises, mais à quoi bon y insister maintenant? M. Asquith a dit, peut-être à titre de circonstance atténuante, que nos forces dans la péninsule de Gallipoli y retenaient 200 000 Turcs. Soit, mais la question est de savoir si on ne combattrait pas mieux ces 200 000 Turcs ailleurs. L'épreuve que nous avons faite de la péninsule de Gallipoli n'encourage pas à y persévérer. Il ne faudrait cependant pas croire que, si l'Angleterre nous a entraînés dans la péninsule de Gallipoli, nous lui rendons la pareille en Serbie. Rien n'obligeait à aller dans les Dardanelles, tandis que c'était un devoir d'aller à Salonique. Dans quelles conditions ce devoir s'est-il présenté et imposé à nous? Sur ce point, M. Asquith a donné quelques renseignemens qui n'étaient sans doute pas inédits, mais qui n'avaient pas encore été présentés avec autant de clarté. Il n'est pas sans intérêt de les résumer ici.

M. Venizelos, il ne faut pas l'oublier, était alors à la tête du gouvernement hellénique ; il avait dans la Chambre une majorité que le pays, après une consultation solennelle, venait de lui donner; sa position semblait donc solide. La mobilisation bulgare a eu lieu subitement : c'était la guerre contre la Serbie. M. Venizelos avait en main le traité qui liait la Grèce à cette dernière, et il considérait qu'il y avait là un engagement d'honneur à tenir, en même temps d'ailleurs qu'un intérêt hellénique à défendre. Le parti à suivre ne faisait pas doute à ses yeux; mais, sentant toute la gravité des circonstances, il estimait prudent de prendre toutes les précautions et de s'assurer toutes les garanties possibles. Si le *casus fœderis* qui obligeait la Grèce

à marcher venait à se poser, la Serbie s'était engagée à appuyer son action par 150 000 hommes. Mais le pourrait-elle, ayant affaire non seulement à la Bulgarie, mais à l'Autriche et à l'Allemagne? Pour plus de sûreté, le 21 septembre, aussitôt après la mobilisation bulgare, M. Venizelos demanda aux Alliés l'envoi de ces 150 000 hommes, sous la condition expresse que la Grèce mobiliserait aussi. Cette condition fut remplie aussitôt, la Grèce mobilisa comme M. Venizelos l'avait promis, et, moyennant une protestation de pure forme, les Alliés furent autorisés à débarquer à Salonique. C'est donc la Grèce qui nous avait appelés. Mais, entre temps, un fait déconcertant s'était produit: M. Venizelos avait été renversé par le Roi. Ce coup de théâtre remettait tout en question. Il ne s'agissait plus, pour les Alliés, de marcher avec la Grèce, puisque la Grèce ne marchait plus, mais bien d'aller seuls à Salonique avec 150 000 hommes, qui n'étaient pas tous prêts et qui, dans les circonstances nouvelles, ne constituaient plus qu'un appoint insuffisant.

Il était permis d'hésiter. Nous ne l'avons pas fait, mais on l'a fait à Londres : de là, les lenteurs qui ont été reprochées au gouvernement anglais et dont M. Asquith s'est efforcé de le défendre. « Le résultat, a-t-il dit, a été que la Serbie s'est trouvée exposée, sans l'appui de la Grèce, à l'attaque de face des Puissances centrales, et à l'attaque de flanc de la Bulgarie : » situation dont les Alliés ont tous partagé l'angoisse, mais à laquelle ils n'ont pas tous pourvu avec la même rapidité. D'après la déclaration de lord Lansdowne, il n'y a eu pendant quelques jours que 13000 Anglais à Salonique. M. Millerand est alors allé à Londres, et le général Joffre s'y est rendu à son tour un peu après. Ces visites n'ont pas été inutiles et le langage de M. Asquith montre que le gouvernement anglais a pris enfin des résolutions plus énergiques. « L'Angleterre, la France et la Russie, a-t-il dit, ne pouvaient pas permettre que la Serbie devînt la proie d'une combinaison sinistre et mystérieuse. Il y eut, entre les états-majors anglais et français, la plus intime collaboration, marquée par la visite bienvenue du général en chef de l'armée française. Je suis bien aise de déclarer que le résultat de cette visite a été un accord complet sur le but et sur les moyens, et j'ajoute que la Serbie peut être assurée que nous regarderons son indépendance comme un des buts essentiels de la guerre. » Ce sont là des paroles solennelles, où il faut voir, de la part de l'Angleterre, un engagement définitif. M. Asquith l'a d'ailleurs souligné par un autre qui en est la confirmation et la garantie. Après avoir exprimé, plutôt, semble-t-il, le désir que l'espé-

rance de voir ce qu'on appelle le projet de lord Derby donner une accélération et un accroissement suffisans aux engagemens volontaires, il s'est engagé, dans le cas contraire, à recommander, sous une forme quelconque, l'obligation légale du service militaire. L'idée de l'obligation fait chaque jour des progrès sensibles, et quand on songe à la répugnance ou, pour mieux dire, à l'horreur que, hier encore, elle leur inspirait, on se rend compte que les Anglais s'acclimatent enfin, quoique trop lentement encore, aux obligations nouvelles pour eux que les autres nations de l'Europe ont acceptées depuis longtemps. Quoi qu'il en soit, l'accord semble bien s'être établi désormais entre la France et l'Angleterre sur le but à poursuivre : en est-il de même sur les moyens? Lord Kitchener, il y a quelques jours, a traversé Paris pour se rendre en Orient, où il va faire une rapide étude de ce que doivent être ces moyens. Nous souhaitons un prompt retour de lord Kitchener et une entente finale entre les deux gouvernemens, non seulement sur ce qu'il faut faire, mais sur la manière de le faire et sur les lieux où doit se poursuivre notre action commune. Après beaucoup de temps perdu, on ne saurait agir trop vite. M. Asquith, qui le sent bien, a annoncé l'intention de former, au sein même du Cabinet anglais, un comité de guerre, composé de trois membres au moins et de cinq au plus. C'est une excellente pensée et un bon exemple : nous ferons bien de nous en inspirer. Notre gouvernement, en y comprenant les sous-secrétaires d'État, se compose de vingt-trois ou de vingt-quatre membres : nous ne nous rappelons plus le chiffre exact, on s'y perd. C'est déjà beaucoup pour délibérer, c'est certainement trop pour agir.

On a vu par ce qui précède comment l'affaire de Salonique est née, et par suite de quelles circonstances quelques-uns des élémens sur lesquels on comptait ont malheureusement fait défaut. La conséquence en a été grave. Quel que soit le concours que nous donnons à la vaillante Serbie, ni ses troupes, ni les nôtres ne sont encore assez nombreuses pour l'emporter de prime abord sur celles de l'Allemagne, de l'Autriche et de la Bulgarie réunies. Nous devons donc nous attendre à des sacrifices provisoires et nous y résigner. Mais, après être allés à Salonique, il n'y aurait pas de faute plus grande que de ne pas y demeurer. Il faut, au contraire, s'y affermir, s'y retrancher solidement et s'y tenir prêts à profiter des événemens ultérieurs qui ne manqueront pas de se produire. En Allemagne même, tout le monde n'approuve pas, tout le monde n'admire pas les conceptions grandioses qui ont amené l'empereur Guillaume à étendre dé-

mesurément sa ligne d'opérations et à la prolonger jusqu'au Bosphore. Il est immanquable que cette ligne apparaisse un jour plus faible sur un point ou sur un autre, d'autant plus que les armées allemandes, obligées de combattre sur tant de fronts à la fois, perdent chaque jour des milliers de soldats et ont de plus en plus de peine à combler les vides. La crise des effectifs prend chez elles un caractère préoccupant. Il s'en faut au contraire que l'Angleterre, en voie de passer du régime du volontariat à celui de l'obligation, ait mis en jeu toutes ses ressources militaires, et, quant à la Russie, les siennes, qui sont en principe inépuisables, ne sont limitées que par le nombre des armes qu'elle peut fournir à ses admirables soldats. Or ces armes, grâce aux progrès de son industrie et au concours de ses alliés, augmentent quotidiennement entre ses mains. Bientôt un concours puissant nous viendra de ce côté. Nos moyens d'action croissent donc et se multiplient. Nul n'en dira autant de ceux de nos ennemis, et c'est ce qui explique les bruits de paix qui viennent périodiquement d'Allemagne et se répandent partout, comme pour chercher un peu au hasard l'endroit où ils trouveraient de l'écho. On en remarque une recrudescence en ce moment même.

Dès le début de la guerre, prévoyant qu'elle serait longue, nous avons recommandé la patience comme la condition de notre victoire certaine; elle l'est toujours. Restons à Salonique, puisque nous y sommes. Maîtres de la mer, nous y courons peu de risques. Il est bon que nous ayons un pied dans les Balkans et que nous y demeurions à l'état d'observation attentive et de menace active, prêts à profiter des chances qui s'offriront et à opérer, à notre tour, notre jonction avec nos amis d'aujourd'hui ou de demain.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

Bos-
plus
nées
dent
eine
rac-
voie
s en
nes,
nbre
nes,
liés,
ours
sent
mis,
que-
r un
rque

nous
toire
us y
bon
ions
ofiter
ction